

Mo Hayder

Pig Island



POCKET

Thriller

MO HAYDER

Fille d'universitaires anglais, Mo Hayder est née à Londres. À 16 ans, en 1978, elle quitte brutalement sa famille et exerce divers petits emplois avant de partir, à l'âge de 25 ans, au Japon où elle réside pendant deux ans. Attirée par le cinéma d'animation, elle s'installe à Los Angeles pour y entreprendre des études de cinéma. De retour en Grande-Bretagne, Mo Hayder décide alors de se consacrer à l'écriture. Elle fréquente les milieux policiers, rencontre des médecins légistes, et met deux ans à écrire *Birdman* à partir de notes prises sur le terrain. Avec ce premier roman, elle fait une entrée très remarquée dans le monde du thriller et crée le personnage de Jack Caffery que l'on retrouvera dans *L'Homme du soir* (2002), *Rituel* (2008) et *Skin* (2009). En 2005, elle est lauréate du Prix SNCF du polar européen et obtient l'année suivante le prix des Lectrices de *ELLE* avec *Tokyo*, puis publie *Pig Island* (2007). *Proies* a paru en 2010, suivi de *Les lames*, en 2011. Tous ses livres sont publiés aux Presses de la Cité.

PIG ISLAND

Titre original : *PIG ISLAND*

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées durablement pour la fabrication du papier.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Mo Hayder, 2006

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs,

2007 pour la traduction française

ISBN 978-2-266-17875-4

*Il s'empara du dragon, l'antique serpent,
qui est le Diable et Satan, et l'enchaîna
pour mille ans.*

Apocalypse 20,2

PREMIÈRE PARTIE

Craignish

(Août)

Oakesy

1

La première sirène d'alarme s'est déclenchée dans ma tête au moment où le patron et le pêcheur de homards m'ont montré ce qui s'était échoué sur la grève. Il m'a suffi d'un regard au fracas des vagues pour comprendre que démonter le canular de Pig Island ne serait pas une partie de plaisir, contrairement à ce que j'avais espéré.

Je n'ai trop rien dit pendant quelques minutes, et sans doute me suis-je grattouillé la nuque, planté là, le regard fixe, parce que ce genre de truc... ma foi, ça fait réfléchir, pas vrai ? On a beau se prendre pour un cador, se dire qu'on a déjà à peu près tout vu, se croire blindé contre les histoires de dingues qu'on entend de-ci de-là, voir une saleté pareille vous lécher les semelles, ça donne forcément de petites démangeaisons. Que n'ai-je pris mes cliques et mes claques et lâché l'affaire séance tenante ? Bon, stop. Pas la peine. Il y a longtemps que j'ai renoncé à me poser cette question.

Cet été là, la vidéo de ce qu'on avait appelé le « diable de Pig Island » circulait depuis déjà deux ans. Des images troublantes. Un canular génial. Et, croyez-moi, je m'y connais en canulars. Elle avait été filmée un beau matin par un touriste bourré en excursion autour des îles Slate et, sitôt qu'elle avait été rendue publique, le pays entier s'était mis à bruire de rumeurs de cultes sataniques et autres dégueulasseries pratiquées sur cet îlot perdu au large des côtes occidentales de l'Ecosse. Bien que cette histoire ait été reprise à tire-larigot, les adeptes du Ministère de la cure psychogénique – le groupuscule religieux ultra discret installé sur l'île - n'ont jamais voulu donner la moindre interview ni réagir aux accusations, et, faute de grain à moudre, l'affaire a fini par retomber.

Jusqu'à la fin du mois d'août de l'année dernière où, après une

longue période de mutisme, la secte s'est décidée à rompre le silence. Un journaliste trié sur le volet a été invité à séjourner une semaine sur l'île pour voir comment vivait la communauté et « évoquer les accusations largement répandues de rituels sataniques ». Et quel vieux roublard de pisse-copie croyez-vous que ces gens-là ont eu l'idée de choisir ? Votre serviteur, Joe Oakes. Oakesy pour les intimes. Le seul et unique architecte du plus grand auto-couillonnage de l'histoire.

2

— Z'avez vu c'te vieille vidéo, hein ? m'a lancé le pêcheur de homards.

C'était notre première rencontre et je savais déjà qu'il ne m'aimait pas. Nous n'étions que quatre dans le pub, ce soir-là : le patron, son chien, ce vieux con mal luné, et moi-même. Assis dans un coin de la salle lambrissée, tirant sur une clope roulée main, le pêcheur s'était mis à secouer la tête dès ma première question sur Pig Island.

— Z'êtes là pour ça, hein ? Vous vous prenez pour un chasseur de démons, ou quoi ?

— Je me prends pour un journaliste.

Il a éclaté de rire et cherché le patron du regard.

— T'entends ça ? Il se prend pour un journaliste !

L'endroit avait ce côté menaçant qu'on peut trouver dans certains rades paumés, comme si une bagarre risquait à tout moment d'éclater autour d'une machine à sous – une impression pour le moins surprenante dans cette salle quasi déserte. Le village comportait deux débits de boissons – un pour les touristes, avec vue sur le port de plaisance, et celui-ci pour les locaux, perché sur une petite route de falaise bordée d'arbres. Avec des murs en plâtre couverts d'auréoles, une moquette puante, et des vitres embuées d'embruns qui donnaient sur la mer et la masse muette de Pig Island, à trois kilomètres au large.

— Ils vous laisseront pas débarquer sur leur île, a lâché le patron en essuyant son comptoir. Vous savez ça, non ? Ça fait des années

qu'aucun journaliste a mis les pieds là-bas. Ils sont fous à lier, sur ce caillou – ils veulent personne chez eux, et encore moins un journaliste !

— Et même s'ils vous laissaient débarquer, je vois pas un gars à Craignish qui serait d'accord pour vous emmener là-bas, a renchéri le pêcheur. Ça, vous pouvez toujours courir pour trouver quelqu'un d'ici qui vous larguera sur c'te vieille Pig Island !

Plissant les yeux dans la fumée de sa cigarette, il s'est tourné vers la fenêtre au-delà de laquelle se profilait l'île, réduite à une silhouette noire par la pénombre grandissante. Sa barbe blanche était souillée de nicotine.

— Ça non, a-t-il répété. Pas moi. J'aimerais encore mieux être pris dans le tourbillon de Corryvreckan, au risque d'y laisser ma peau, que d'aborder sur Pig Island et d'me retrouver face au vieux bouc !

Dix-huit ans dans le métier m'ont appris que les phénomènes surnaturels rapportent toujours quelque chose à quelqu'un. Quand le but n'est pas de gagner de l'argent ou d'assouvir un désir de vengeance, il peut s'agir tout simplement d'attirer l'attention. J'avais déjà fait un saut à Bolton pour interviewer l'auteur de la vidéo. Ce touriste n'avait aucune responsabilité dans le canular : un pauvre type bouffi de bière, incapable de penser plus loin que la prochaine journée de championnat, alors monter une supercherie de ce calibre... Bon, mais dans ce cas, à qui profitait le film de Pig Island ?

— Ils sont propriétaires de l'île, n'est-ce pas ? ai-je demandé en faisant pensivement tourner ma pinte de Newkie Brown. Les ministres de la cure psychogénique. J'ai lu ça quelque part – ils l'ont achetée dans les années 1980.

— Achetée ou volée, allez savoir.

— Quel pauvre crétin, le propriétaire, a grommelé le patron en plantant ses coudes sur le comptoir. Un pauvre crétin. Son élevage de porcs se casse la gueule, et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Il autorise tous les fermiers d'Argyll à aller balancer leurs déchets toxiques sur son île. Elle a fini en décharge – des cochons partout, des galeries de mine désaffectées, des produits chimiques... Résultat, il a pour ainsi dire été obligé de la donner. Dix mille livres ! Ils auraient mieux fait de la lui

voler, ç'aurait été plus honnête.

— Ça ne doit pas trop vous plaire, ai-je dit d'un ton détaché. Que des gens du Sud viennent racheter tout ce qu'il y a à vendre dans le coin...

Le pêcheur a reniflé.

— On n'a rien contre, nous. Mais ce qu'on n'admet pas, c'est qu'ils achètent un truc pour s'enfermer dedans et pratiquer leurs rituels de tordus. C'est ça qui nous dérange – qu'ils se soient installés sur c't'île pour pactiser avec le diable, dévorer des bébés et se foutre sur la gueule dès que l'envie leur en prend...

— Ouais, a opiné le patron. Sans parler de l'odeur.

Je l'ai regardé. L'envie de sourire me démangeait.

— L'odeur ? De l'île ?

— Ah ! a-t-il fait en jetant le torchon sur son épaule. L'odeur !

Il a attrapé un paquet de chips géant sous son comptoir, l'a ouvert et s'en est fourré une poignée dans la bouche.

— Vous savez ce qu'on dit ? Sur l'odeur qui serait la signature du diable ? Une odeur de merde – voilà ce que c'est, l'odeur du diable. Maintenant, vous pouvez demander à n'importe qui dans le coin, que ce soit à Jura ou à Arduaine, a-t-il ajouté en pointant vers la fenêtre un doigt maculé de miettes de chips dont certaines sont retombées, façon confettis, sur son tee-shirt. Ils vous répondront tous la même chose : c't'odeur de merde, elle vient de Pig Island. C'est la meilleure preuve de leurs rituels.

Je l'ai dévisagé d'un air pensif avant de me tourner vers la fenêtre pour contempler la mer obscure. La lune était levée, les branchages secoués par le vent griffaient les carreaux. Par-delà nos reflets, par-delà la silhouette du patron debout sous sa rangée de spots, on devinait une absence – un vide noir sous le ciel nocturne. Pig Island.

— Ils vous emmerdent, ai-je dit en m'efforçant d'imaginer la trentaine de personnes qui vivaient là-bas. Ils ont fait ce qu'il fallait pour vous emmerder.

— Vous avez tout compris, a acquiescé le patron.

Il est venu s'asseoir à ma table et a déposé ses chips devant lui.

— Ils ont fait ce qu'il fallait pour nous emmerder. On les aime pas – surtout depuis qu'ils ont clôturé cette jolie petite plage au sud-est de l'île, où les jeunes d'Arduaine aimaient bien aller en bateau. Juste histoire de se faire une petite partie de foot ou de hockey dans le sable, des trucs de gosses, sacré nom, c'était pas la peine d'en faire un plat, si vous voulez mon avis.

— Pas franchement les voisins idéaux, quoi.

— Non. Pas du tout.

— Chez moi, quand on se conduit comme ça, c'est qu'on a quelque chose à cacher.

— Vous commencez à piger mon point de vue.

— A votre place, je chercherais des moyens de leur compliquer la vie.

— On a été tentés ! s'est esclaffé le patron.

Après s'être méticuleusement purléché le bout des doigts, il les a portés devant ses yeux comme pour en chasser une larme.

— J'ai pas honte de vous le dire, a-t-il ajouté. Ouais, on a été tentés. De mettre de la paraffine dans leurs bouteilles de gnôle, par exemple.

— Vous savez, si c'était moi, je... je... voyons...

J'ai secoué la tête et levé les yeux au plafond, comme en quête d'inspiration.

— J'essaierais peut-être de lancer un genre de... de rumeur bidon. C'est ça ! Je répandrais deux ou trois bonnes rumeurs !

Le patron a cessé de rire et s'est frotté le nez.

— Vous êtes en train de dire qu'on a tout inventé ?

— Ouais. Vous vous foutez de nous, hein ? a lancé le pêcheur, soudain très rouge, en se penchant au-dessus de sa table. Vous vous foutez de nous ? C'est ça, le message ?

— — Je dis simplement, ai-je répliqué en affrontant d'abord son regard, puis celui du patron, puis à nouveau le sien, que votre histoire d'odeur, quand même... Des apôtres du diable ? Satan en vadrouille sur les plages de Pig Island ?

Le pêcheur a imperceptiblement pâli. Il a écrasé son mégot dans le cendrier et s'est levé lentement, de toute sa hauteur. Il a pris quelques inspirations profondes et belliqueuses avant de laisser tomber sur moi un regard tremblotant.

— Dites-moi, garçon. Z'avez l'estomac bien accroché ? Z'avez l'air costaud, mais j'parierais que vous êtes du genre à vous choquer facilement... Qu'est-ce que t'en dis ? a-t-il lancé au patron. C'est pas vrai ? Tu crois qu'il tournerait de l'œil si on lui montrait un truc pas ordinaire ? En tout cas, c'est l'impression qu'y me fait, d'là où j'suis !

— Pourquoi ? ai-je demandé en reposant lentement mon verre. Pourquoi ? Qu'est-ce que vous allez me montrer ?

— Puisque vous êtes trop futé pour croire ce qu'on vous dit, z'avez qu'à nous suivre. Vous verrez par vous-même si c'est un canular.

Pig Island, Cuagach Eilean en gaélique, est sertie comme une pierre précieuse entre Luìng, Jura et la péninsule de Craignish, dans un écrin de mer à l'embouchure du Firth^[1] of Lorn – à croire qu'elle a été placée là pour bloquer l'entrée du détroit de Jura. Sa forme est bizarroïde : vue d'en haut, elle ressemble à une cacahuète couverte de prairies et de bois touffus, et fendue dans sa partie centrale par une large gorge rocailleuse. Il y a longtemps, avant l'élevage de porcs et la décharge chimique, un gisement d'ardoise a été exploité dans le sud de l'île, avec un village de mineurs et une ligne régulière de ferry. Mais, au moment de ma visite, Pig Island était quasiment coupée du monde. Une fois par semaine, les adeptes de la cure psychogénique venaient se ravitailler sur la côte à bord d'une petite embarcation. C'était leur seul contact avec l'extérieur.

Je connaissais plus ou moins cette partie de l'Écosse — sur laquelle il m'était arrivé d'écrire des articles. Mais mon véritable fonds de commerce, c'est la démystification. L'aptitude à flairer l'entourloupe est un trait inné des gens de Liverpool, et je me considère quant à moi comme un sceptique naturel, un non-croyant absolu, un pourfendeur à temps plein de canulars. J'ai sillonné le monde à la poursuite de zombies et de *chupacabras*, de guérisseurs philippins, du monstre de Bodmin, même ; j'ai recueilli dans un flacon de verre du lait coulé des seins d'une statue mexicaine de la Vierge – et tout ça m'a épaissi le

cuir, vous pouvez me croire. Et pourtant, force m'était d'admettre qu'il se dégageait quelque chose de mystérieux de l'île où vivaient les ministres de la cure psychogénique. Si vous deviez vous imaginer une secte satanique, vous ne sauriez envisager lieu plus propice que cet îlot lointain et battu par les vagues. Ce soir-là, pendant que nous avancions dans le noir sur la piste menant au bout de la péninsule et que je scrutais sa forme sombre et désolée à travers la vitre du véhicule, il a fallu que je m'exhorte, une ou deux fois, à arrêter de faire ma chochette.

Le patron m'avait poussé sur la banquette arrière de la poubelle déglinguée qui tenait lieu de voiture au pêcheur de homards. Nous avions laissé son chien au pub.

« Il perd les pédales chaque fois qu'il vient par ici, m'avait-il expliqué au moment où l'auto quittait la piste pour s'immobiliser le long d'une grève étroite et bourbeuse. Ça le rend marteau, et je vais quand même pas le faire disjoncter à cause d'un type qui refuse de me prendre au mot ! »

Quand nous sommes descendus de l'auto, j'ai marqué un temps d'arrêt. Je n'étais pas pété, mais j'en avais tout de même sifflé quelques-unes au pub et il m'a paru agréable, l'espace d'un instant, d'emplir mes poumons d'air nocturne. La plage était silencieuse, et un souffle d'automne flottait dans l'air. Il avait beau être vingt-trois heures et des poussières, Craignish se situe tellement au nord que le bas du ciel restait bleu clair. Pour un peu je me serais cru capable, en me hissant sur la pointe des pieds, d'apercevoir le pays du soleil de minuit juste derrière l'horizon, et peut-être un renne ou un ours polaire.

— Vous voyez le collecteur ?

Le pêcheur s'est éloigné vers le sud d'un pas parfaitement assuré, malgré le whisky, en traînant derrière lui une longue ombre lunaire. Ses vieilles godasses laissaient de vagues traces dans la vase.

— C't'espece de petite mare, là-bas...

Son doigt s'est tendu vers la forme étirée d'une grosse canalisation qui rampait sur la grève, droit devant nous.

— Quand les conditions sont réunies – un bon petit vent d'ouest et

une marée descendante, à la nouvelle lune –, tous les déchets de Pig Island viennent s'échouer sur nos côtes, pas dans le loch, hein, ni même sur Luïng comme on pourrait s'y attendre, mais ici, de ce côté-ci de la péninsule. Y en a une bonne partie qui finit coincée derrière ce collecteur...

Le patron, resté en retrait, m'a décoché un coup d'œil dubitatif. Le clair de lune donnait à son visage une mine un peu crispée. Il a relevé son col, comme s'il avait soudain mortellement froid.

— Z'êtes sûr d'être prêt à voir ça ?

— Ouais, ai-je dit. Pourquoi pas ?

— C'est pas pour les mauviettes, ce qu'il y a sous ce collecteur.

— Je ne suis pas une mauviette, ai-je riposté en me retournant vers le pêcheur, qui était arrivé un peu plus bas sur la plage. J'en ai vu des vertes et des pas mûres.

Nous nous sommes mis en marche dans un silence tout juste troublé par le bruit des vagues qui s'écrasaient sur le sable et le tintement de drisse d'un bateau mouillé quelque part au large. C'est d'abord l'odeur qui m'a frappé. Avant même d'avoir vu le pêcheur s'arrêter devant la canalisation puis se pencher sur l'autre côté, avant de l'avoir vu secouer la tête et se retourner pour cracher dans le sable, j'ai compris que j'allais avoir droit à un de ces trucs qui vous retournent l'estomac. À un de ces spectacles qui vous font regretter la dernière pinte. Après avoir dégluti et inspiré un bon coup, je l'ai rejoint en me palpant les poches, dans le vague espoir d'y retrouver un chewing-gum oublié.

— C'est pire ? a lancé le patron en s'approchant du pêcheur. Pire que l'autre fois ?

— Ouais... y en a encore plus. Y en a plus que la semaine dernière.

J'ai relevé le bas de mon tee-shirt sur mon nez avant de me pencher pour voir de l'autre côté de la canalisation. Des formes sombres flottaient et s'entrechoquaient au milieu d'une écume jaunâtre. De la viande. Des blocs de chair pourrie – et pas moyen de dire, dans un bouillon pareil, où commençait l'un et où finissait l'autre. Les rouleaux les jetaient régulièrement dans une crevasse, sous le collecteur, où ils

s'empêtraient dans les tresses du varech. Des grappes de bulles montaient à la surface, nées de l'effervescence des gaz de décomposition sous les lambeaux de peau décollée.

— C'est quoi, cette horreur ?

— D'la viande de porc, m'a répondu le pêcheur. Des cochons morts. Massacrés pendant un de leurs rituels, sur Pig Island, et emportés par le courant.

— Les flics sont venus voir, a ajouté le patron, et ils ont pas levé le petit doigt : y a pas moyen de prouver d'où ça vient, et de toute façon ces quelques cochons morts font de mal à personne. Voilà leur raisonnement.

— Des cochons morts ?

J'ai levé les yeux vers l'embouchure du firth. La lune surlignait à perte de vue la crête argentée des vagues – jusqu'à Pig Island, qui paraissait nous épier en silence, tapie derrière la pointe de Luìng comme un monstre assoupi.

— Tout ça, ce sont des cochons morts ?

— Mouais. C'est ce qu'on nous a dit, a répondu le patron en libérant une série d'éclats de rire secs et brefs, manière de me faire comprendre que le monde n'en finirait jamais de le surprendre. C'est ce que disent les flics : y a rien d'autre ici que de la viande de porc. Mais vous savez ce que j'en pense ?

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'en pense qu'avec les adorateurs de Satan y faut jamais jurer de rien.

3

Revenons sur mes erreurs dans cette affaire de Pig Island. La première aura été de laisser ma femme m'accompagner en Écosse. Qu'est-ce qui m'a pris, bon sang ? Il a bien fallu que je cesse de m'arracher les cheveux à ce sujet pour me raccrocher à un minimum

de santé mentale, et je me dis donc maintenant que, quelle que soit ma part de responsabilité, Lexie a tenu à venir avec moi. Certes, j'ignorais qu'elle avait ses propres raisons de me suivre, qu'elle avait une idée derrière la tête. Je la croyais totalement accro à son boulot de réceptionniste dans une clinique londonienne — et sous le charme du neurochirurgien assoiffé de gloire médiatique qui la dirigeait. (Vous aurez deviné que je ne le porte pas dans mon cœur, n'est-ce pas ?) Jamais je ne me serais attendu à ce qu'elle manifeste le désir de quitter Londres. Bref, à la minute où je lui ai dit « Je pars en Écosse », elle s'est mise en quête de cottages à louer sur Internet.

Elle a fini par nous dégoter un bungalow pouilleux sur la péninsule de Craginish, à une seule chambre et dans les (étroites) limites de mon budget. On y étouffait, la ventilation était inexistante, et Lexie dormait mal. Lorsque je suis revenu de la grève, ce soir-là, elle était déjà au lit et se retournait dans son sommeil en grognant et en triturant l'oreiller. Je me suis allongé sans bruit à côté d'elle et j'ai fixé le plafond. Le lendemain, je serais sur Pig Island. Il fallait que je réfléchisse à l'objet de ma traque. J'allais devoir la jouer en finesse. Rester concentré, prêt à tout.

Si les ministres de la cure psychogénique souhaitaient m'ouvrir les portes de leur Centre de vie positive, sur Pig Island, c'était à cause d'Eigg, petite île des Hébrides sise à quatre-vingts kilomètres plus au nord. Ils ne me l'avaient évidemment pas dit, mais j'ai les yeux en face des trous. Les habitants d'Eigg avaient lancé une vaste collecte de fonds qui leur avait permis de racheter l'île à ses deux anciens propriétaires. Les donations avaient afflué des quatre coins du pays — et même de la Loterie nationale —, ce qui leur avait permis de bouter hors d'Eigg les sieurs Schellen-berg et Maruma. Et comment avaient-ils réussi leur affaire ? Grâce à un coup de pub. Simple comme bonjour. Quelqu'un était monté là-haut pour divulguer leur histoire au vaste monde. Et ce quelqu'un, c'était moi. Je m'étais rendu sur place — j'avais contribué à lancer l'affaire dans la presse. De mon point de vue, les ministres de la cure psychogénique se préparaient sans doute à un combat juridique, pour lequel ils avaient besoin de lever des fonds. Ces gens-là s'imaginaient que je les aiderais. S'ils s'étaient doutés que j'avais eu maille à partir avec le pasteur Malachi Dove, le fondateur de

leur mouvement – et que j’avais signé, dix-huit ans plus tôt, sous le pseudo de Joe Finn, un article sur lui qui l’avait mis dans une rogne telle qu’il avait tenté de me faire condamner pour diffamation –, je n’aurais pas eu l’ombre d’une chance de mettre les pieds sur Pig Island. Mais, comme je crois déjà avoir eu l’occasion de le dire, je suis un sacré roublard.

J’ai consacré la moitié de la nuit à passer mentalement mon matériel en revue : lecteur MP3, appareil photo, batteries de rechange, deuxième carte mémoire, téléphone... Je n’ai réussi à piquer du nez que vers trois heures du matin, et du coup, au réveil, j’avais les nerfs à fleur de peau. Après avoir pris mon petit déjeuner et préparé mon barda, j’ai ouvert une dernière fois mon ordinateur portable.

Je n’ai jamais réussi à savoir ce qui était apparu en premier, des rumeurs de satanisme ou de la vidéo. En tout cas, dès la diffusion des images, le grand public a décidé qu’elles représentaient le diable, attiré sur Pig Island par les rites démoniaques du Ministère de la cure psychogénique. De la connerie pure, évidemment, même si je dois admettre qu’elles avaient de quoi donner la chair de poule.

Premièrement, elles n’étaient pas truquées. Elles avaient été analysées par les plus grands spécialistes vidéo, décortiquées photogramme par photogramme et soumises à un véritable bombardement technologique de tests en tout genre. Celui ou ceux qui avaient concocté ce petit bidonnage n’avaient pas eu recours à un trucage vidéo : quelque chose s’était bel et bien déplacé, deux ans plus tôt, en cette chaude matinée du 18 juillet, sur une plage de l’île.

Donc, ce matin-là, je me suis repassé la vidéo sur mon portable. Assis au bord de ma chaise, je me suis concentré au maximum. Je l’avais vue mille fois et je la connaissais par cœur. Elle démarrait de façon assez ordinaire par un mouvement de caméra sur l’horizon marin, ponctué par les oscillations du petit rafirot à moteur sur les vagues du Firth of Lorn. J’ai fait glisser le curseur de RealPlayer jusqu’à la partie du film où un homme poussait un cri hors champ : un des touristes venait de voir quelque chose bouger sur l’île. Plusieurs exclamations indistinctes ont ensuite fusé du haut-parleur – avec en parallèle une succession d’images tremblées correspondant au moment où le vidéaste, pris au dépourvu, faisait pivoter sa caméra et

saisissait au passage un ou deux visages médusés avant de se focaliser sur une ligne vert-brun légèrement incurvée – la côte de Pig Island. Quelqu'un a parlé à côté de lui. Le vent sur la bande-son rendait les mots inintelligibles, mais les spécialistes de la BBC avaient incrusté sur ma copie un sous-titre disant : « Putain, mais c'est quoi, ce truc ? »

C'était le moment-clé. On sentait les passagers du bateau tétanisés, fixant un endroit du rivage où une créature impossible à nommer traversait pesamment les feuillages, à la limite du sable. D'une taille estimée à un mètre quatre-vingts par les techniciens de la BBC, parvenus à cette conclusion grâce à une série de mesures comparatives prenant en compte les arbres et la position du soleil. Un être humain nu – on ne distinguait que la moitié inférieure du corps, le tronc et la tête étant perdus dans l'ombre. Sauf que ce n'était pas humain. Quelque chose pendait à la base de la colonne vertébrale. D'une longueur estimée à une soixantaine de centimètres, de la même teinte brunâtre que le reste du corps, et présentant l'aspect d'une queue de chair. L'excroissance a heurté une fois les mollets de la créature au cours de son déplacement.

Malgré la chaleur suffocante de notre bungalow, où le soleil se déversant par les baies vitrées dessinait sur la moquette d'énormes carrés aux motifs sinistres, malgré la présence de Lexie dans la cuisine à quelques mètres, j'ai senti un frisson glacé me courir sur la peau. Je me suis penché encore un peu plus vers l'écran, les yeux fixés sur la ligne brune du rivage désert, qui montait et descendait en même temps que le bateau : le touriste maintenait sa caméra braquée sur l'île, au cas où le monstre réapparaîtrait. Trois minutes pleines se sont encore écoulées avant qu'il renonce et se retourne vers ses quatre comparses agglutinés contre le plat-bord, tous en tee-shirt du club anglais des Bolton Wanderers et les yeux rivés sur l'endroit de la plage où était apparue la chose.

La BBC avait conclu à une mise en scène. Ses analystes, qui avaient déjà décortiqué les images du « yéti » de Bluff Creek, avaient retrouvé sur la vidéo de Pig Island des caractéristiques similaires : ce bon vieux yéti, comme nous le savons tous aujourd'hui, n'était qu'un acteur en costume de gorille hollywoodien – et les techniciens avaient décidé qu'il en allait vraisemblablement de même pour le film de Pig Island.

Mais, parce que la vidéo avait été filmée à deux cents mètres du rivage, parce que la « créature » émergeait de la végétation au photogramme 1800 et disparaissait de nouveau au photogramme 1865 (ce qui, au rythme de trente images/seconde, représente à peine plus de deux secondes), et parce que les oscillations du bateau génèrent des tremblements constants, les gars de la BBC n'étaient pas parvenus à extraire la moindre image assez claire pour permettre une analyse plus approfondie. Ils avaient donc dû se contenter d'une conclusion sur l'apparence de la créature.

Mi-animale. Mi-humaine.

— Je mets ton briquet dans le sac à dos ! m'a lancé Lexie de la cuisine. Dans la poche de devant.

J'ai enfoncé la touche « pause » et je me suis retourné. Elle se tenait debout face à la table, les cheveux maintenus en arrière par l'espèce de bandeau qu'elle s'était acheté pour sa clinique de snobinards, vêtue d'un short moulant dont j'ai eu la vague idée qu'il était destiné à ce que je le remarque. Je n'ai pas répondu sur-le-champ. Malgré sa voix douce et détachée, nous savions tous deux que l'affaire était on ne peut plus sérieuse. J'avais « arrêté » de fumer quelques mois auparavant et je pensais m'être suffisamment bien débrouillé pour qu'elle ne s'aperçoive pas qu'il m'arrivait d'en griller une petite de temps à autre en douce. Et voilà qu'elle me parlait de briquet.

Je l'ai regardée fermer le zip du sac à dos. Il faut croire qu'elle a lu dans mes pensées parce qu'elle a ajouté :

— Il était dans la poche de ta veste.

— Je l'ai pris pour la cuisine. Il n'y a pas d'allume-gaz.

— C'est ça, a-t-elle dit en riant. Si tu savais comme tu es transparent !

J'ai ri à mon tour. Un tout petit peu.

— Transparent ou non... je l'ai pris pour la cuisine.

— D'accord. D'accord. Je te crois. Si tu savais comme tu es crédible !

La langue repliée derrière les incisives, elle a souri au plafond, et ce sourire a fait ressortir les tendons de son cou. Elle avait beaucoup maigri, dernièrement. J'ai laissé filer une poignée de secondes pour

voir si cette affaire aurait des suites. Sans cesser ni de sourire ni de regarder le plafond, elle a fini par lâcher, toujours sur le même ton :

— Et il y avait du tabac dans le bermuda que tu as mis hier.

— Tu me fais les poches, maintenant ?

— Oui. Mon mari me ment sur la cigarette, donc je lui fais les poches.

Elle s'est enfin décidée à baisser le menton ; elle a croisé mon regard et j'ai vu ses joues presque violettes à force de rougir – on aurait dit des ecchymoses.

— Mon mari me croit idiote. Je suis bien obligée de me défendre.

La chose essentielle à savoir sur notre couple et sur moi-même, c'est que je ne désirais plus ma femme. Je le savais depuis des mois et je n'avais rien fait pour y remédier – ce sont là des problèmes qu'on peut ignorer en les rangeant dans un petit coin de sa tête quand on est suffisamment futé. Mais, et c'est la vérité, je tenais encore à Lexie. En bon couillon que j'étais, je tenais à ma femme. Et à la fidélité, aussi, sur un mode un peu ringard. À Londres, la moitié de mes amis étaient déjà passés par les turbulences d'un premier, voire d'un second divorce : j'avais un côté bondieusard, je voulais croire au meilleur et au pire, et il n'était pas question pour moi de laisser mon mariage partir à vau-l'eau.

Lentement, je me suis levé. J'ai fait halte sur le seuil de la cuisine et je l'ai regardée.

— Je suis désolé. Vraiment.

Elle est restée une seconde sans bouger. Puis ses épaules se sont affaissées, et elle a poussé un soupir.

— Ce n'est pas grave, a-t-elle dit en me tendant le sac à dos. Ça n'est sûrement pas facile d'arrêter.

— Non, mais je fais des efforts. Crois-moi.

Elle s'est forcée à sourire pendant que je passais les bras dans les sangles du sac.

— Je t'ai mis des bouteilles d'eau au fond, et aussi de la crème solaire.

Elle a arrangé les sangles sur mes épaules et, ayant repéré une tache imaginaire sur mon tee-shirt, elle s'est mouillé le doigt et l'a frottée. Une vraie maniaque de la propreté, ma Lex, et cette petite séance de bichonnage léchouilleur était sa façon de me montrer que j'étais pardonné.

— Bon, a-t-elle repris. Je sais que c'est ton tour de préparer le dîner de ce soir, mais tu seras sûrement crevé en rentrant. Je vais faire une salade de pâtes. Avocat, bacon, olives... Tu auras quelque chose à manger si jamais tu rentres tard.

— Lexie, je t'ai dit... Non ? Je ne t'ai pas dit que je n'étais pas sûr de rentrer ce soir ? Si, je te l'ai dit. Tu te rappelles ? J'ai bien dit que je devrais peut-être m'absenter quelques jours.

Elle s'est mordu la lèvre.

— Quelques jours ?

— On en a parlé. Tu as oublié ? Je t'ai dit que je devrais sans doute passer la nuit là-bas, et tu m'as répondu que tu te débrouillerais.

— J'ai dit ça ? Moi, j'ai dit ça ?

— Oui.

Elle a haussé les épaules.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je veux dire, j'aurais évidemment préféré profiter de ces vacances pour passer du temps avec mon mari – et ce qui est sûr, c'est que j'aurais aimé ne pas me retrouver toute seule ici, a-t-elle dit en écartant les bras pour désigner le bungalow dans sa globalité.

Elle l'avait haï au premier coup d'œil. Elle l'avait choisi toute seule mais considérait apparemment que c'était de ma faute si nous avions échoué dans un endroit aussi merdique.

— Mais ne t'en fais pas, poursuivit-elle, ça va aller. Je me débrouillerai.

— Lex... Je t'ai dit que je venais pour le travail, souviens-toi. Rappelle-toi, je t'ai dit que c'était...

— S'il te plaît ! m'a-t-elle coupé en levant une main. S'il te plaît, arrête. Va-t'en, c'est tout. Ça ira très bien.

— Je t'appellerai. Si mon portable capte, je t'appelle de là-bas. Je te dirai comment ça s'est passé... ou alors à mon retour.

— Non. Pas la peine. Vraiment, non. Vas-y... vas-y, c'est tout. Va faire ton machin, a-t-elle dit en tapotant la table du bout des doigts, sans lever les yeux sur moi.

Puis, voyant que je ne bougeais pas :

— Allez, vas-y. Pars.

Je lui ai mis une main sur l'épaule en soupirant, j'ai ouvert la bouche pour parler, je me suis ravisé. J'ai ajusté mon sac à dos et je suis sorti sans me pencher sur elle pour un baiser d'adieu, sans un mot, en refermant la porte de la cuisine derrière moi. Voilà comment ça se passait, ces temps-ci. Dehors, j'ai marqué un temps d'arrêt. En bas de la longue allée étouffée par les rhododendrons, le paysage s'évasait en entonnoir. Au loin, sur la mer scintillante, Pig Island se dorait au soleil.

4

*Honnissez les philistins de la science.
Ne laissez jamais l'arrogance
du monde médical dénigrer ou museler
vos pouvoirs naturels d'auto guérison.
Luttez pour reprendre votre vie en main.*

Ministère de la cure psychogénique, XIV, 5,1

Les ministres de la cure psychogénique vous diraient que mes difficultés avec Lexie n'étaient que la conséquence de mon impiété. Ils vous expliqueraient qu'il aurait suffi que j'ouvre mon cœur au Seigneur, que je m'élève vers Son amour cosmique, pour être à nouveau attiré par ma femme. Et pour qu'elle soit à nouveau attirée par moi. Même sans avoir jamais mis les pieds au Centre de vie

positive de Pig Island, j'en savais déjà plus qu'assez sur ce que ces gens-là étaient susceptibles de penser de notre couple. Je connaissais les principes de leur philosophie comme si je les avais écrits moi-même.

Le conflit qui m'opposait au pasteur Malachi Dove – leur fondateur – était né à Liverpool, vingt ans plus tôt. Au milieu des années 1980. À cette époque, Liverpool est la capitale européenne du chômage, et mon cousin Finn une sorte de demi-dieu. Pour moi, s'entend. Un séducteur-né, à mille lieues de me ressembler, mèches d'or et petit nez mutin. Le Kurt Cobain de Toxteth. Premier membre de notre famille à avoir accédé à l'université, il en est revenu, dès la première année, transformé en Londonien. Il nous raconte un tas d'histoires sur la fac et toutes ces filles qu'il attrape. Il sera journaliste, il sillonnera la planète. Tout le monde le déteste. Pour ma part, je crois voir le soleil briller chaque fois qu'il se penche sur moi.

Sans doute à cause de ces histoires de filles, je me mets sérieusement au boulot et réussis l'année suivante à décrocher une place au Collège universitaire de Londres, et me voilà prêt à le suivre dans le Sud. Finn et moi ensemble, me dis-je, les poulettes n'ont qu'à bien se tenir... C'est alors qu'il arrive quelque chose. Un événement qui va bouleverser le cours de nos vies. La mère de Finn apprend qu'elle a un cancer.

C'est une personne que j'ai toujours appréciée, sa mère, une femme que j'ai toujours considérée comme parfaitement saine. Ayant les pieds sur terre. Intelligente, même. Mais qu'est-ce qu'elle fait, en bonne petite catholique, quand on lui annonce qu'elle va y passer ? Elle refuse la chimio. Elle se goinfre de cartilage de requin, elle se fait livrer des pelletées de remèdes à base de fleurs. Elle va à Lourdes. Elle finit par vendre la maison familiale pour suivre un prêcheur-guérisseur à travers les États-Unis. Il s'appelle Malachi Dove. Il prône la non-intervention médicale. Il croit au pouvoir de la prière et de la pensée positive. Deux mois plus tard, elle revient à Toxteth et meurt, au terme d'atroces souffrances, dans un hospice d'Ormskirk. C'est la vie, aurait dit Kurt Vonnegut Junior.

Pour Finn comme pour moi, la religion était jusque-là un motif de baston du samedi soir pour mecs bourrés : un jour, Everton contre

Liverpool, un autre, les papistes contre les protestants. Mais voir la mère de Finn mourir ainsi nous a inspiré une haine tenace à l'encontre du pasteur Malachi Dove. En épluchant des numéros du magazine *Charisma*, nous apprenons qu'il sévit dans le sud-ouest des États-Unis. Avec l'argent hérité de sa maman, Finn et moi sautons dans le premier vol en partance pour le Nouveau-Mexique. On se voit déjà en nouveaux héros du gonzo journalisme. Deux branleurs en croisade contre le mal.

Oral Roberts vient d'annoncer au monde que Dieu lui fera la peau si sa congrégation ne parvient pas à récolter huit millions de dollars, Peter Popoff vient à peine d'émerger grâce à l'émission télé de Johnny Carson. Nous passons une semaine dans le circuit des Églises dissidentes, à suivre tous ces personnages qui sillonnent le Sud-Ouest, afin de mieux cerner les rouages du système : nous croisons des prétribulationnistes, des posttribulationnistes, des mitribulationnistes. Nous assistons à des assemblées de délivrance, participons à des chaînes de prière. Petit à petit, le cercle se referme sur notre cible. Et en juillet, nous y sommes. Nous rencontrons le pasteur Malachi Dove. Fondateur et grand prêtre de l'Église des ministres de la cure psychogénique.

La scène se déroule dans un centre de conférences d'Albuquerque. Climatisé, car il règne au-dehors une chaleur infernale. Finn et moi sommes à peu près aussi incongrus dans ce décor qu'il est possible de l'être : moi avec ma petite casquette et mon blouson de cricket, Finn avec son tee-shirt *Big Kahuna* et un petit sac italien à fermeture Eclair un peu efféminé qui lui aurait sûrement valu une dégelée à Liverpool ; en l'occurrence, il contient un petit magnétophone et un micro. Assis dans la rangée T, nous avons l'impression que tout le monde nous regarde. L'impression que tout le monde sait pertinemment ce que nous faisons là.

Première surprise, la scène. Elle a quelque chose de vide, de clinique. On se croirait dans un amphithéâtre d'hôpital. Les assistantes du pasteur, rien que des femmes, sont à mi-chemin entre les anges et les accessoiristes de théâtre : vêtues de kimonos, pieds nus dans des chaussons de gymnastique d'une blancheur éblouissante. Sur l'estrade, elles poussent un brancard roulant sous un écran où défilent

des images de ciel bleu. Finn et moi attendons en échangeant des messes basses, prêts à pouffer dans notre barbe. Puis Malachi Dove fait son entrée en scène, et c'est la surprise numéro deux.

Tout d'abord, il n'est pas américain, mais anglais. (De Croydon, nous l'apprendrons plus tard, fils d'un représentant en trombones et agrafes). Et il a l'air parfaitement normal, rien en tout cas du charlatan attendu : il porte une veste en velours et ferait presque penser à un jeune prof de lycée avec sa jolie petite gueule de blondinet aux traits mous et les épis qui lui retombent sur le front. Des lunettes à monture invisible chevauchent un petit nez en trompette et on devine chez lui une tendance à l'embonpoint. Des années plus tard, en tombant sur une photo de Leonardo DiCaprio, Finn et moi nous chercherons mutuellement du regard, et l'un de nous dira : « Malachi Dove. Malachi Dove et Léo. Séparés à la naissance. »

Malachi Dove n'arrive pas sur l'estrade en bondissant. Il s'avance calmement, presque en traînant les pieds, s'éclaircit la gorge et glisse ses lunettes dans la poche de sa veste à la façon d'un conférencier en théologie. Il se perche sur un petit tabouret et promène un regard sérieux, pensif, sur l'assemblée, laquelle entre soudain en éruption : vivats, clameurs, serments d'amour éternel se répercutent d'un mur à l'autre. Il attend que le vacarme soit retombé. Puis il tente d'approcher le micro de sa bouche, se cogne le nez dessus. Sourit de sa maladresse.

— Euh... désolé. La technologie n'est pas mon fort...

Le public explose de plus belle, applaudit à tout rompre.

Il lève humblement les mains.

— S'il vous plaît... Laissez-moi vous expliquer qui je suis.

Tout le monde se tait. Les assistantes rejoignent leurs sièges sur les côtés de la scène. Malachi Dove attend. Il fixe l'assistance de ses yeux pâles. Le silence règne.

— Quelle que soit votre idée sur la question, reprend-il, nous sommes tous religieux. Il se peut que nos prophètes soient différents. Le mien s'appelle Jésus. Le vôtre est peut-être... je ne sais pas, moi, Mahomet ? Ou Krishna ? Certains d'entre vous pensent peut-être ne pas avoir de prophète du tout, et je n'y vois aucun inconvénient. Votre foi n'a pas été contrôlée à l'entrée.

Un murmure hilare glisse sur la salle. Les fidèles connaissent cette étincelle dans son regard, ce début de sourire ironique.

— Mais une chose est sûre. Nous croyons tous au même Dieu. Je connais votre Dieu. Et vous connaissez le mien. Peut-être sous un autre nom, mais vous le connaissez.

Il s'interrompt et sourit à nouveau, lançant une main vers son auditoire comme s'il venait d'entendre une blague salace.

— Hé, ne paniquez pas. Je ne vais pas vous lire la Bible.

Encore des rires. Finn m'expédie un coup de coude. La tête du micro dépasse de son sac entrouvert comme le museau d'un animal, orientée vers l'estrade. Nous n'attendons plus que le début de ses élucubrations pour nous indigner. Sur scène, Malachi lève devant lui ses paumes ouvertes. Il en étudie ostensiblement une, puis l'autre.

— Ces mains n'ont rien de spécial. N'est-ce pas ? Juste une paire de mains lambda. Je ne prétends pas qu'elles aient un pouvoir. Elles ne me permettent pas de déclencher la foudre. Si je sais tout d'elles, c'est parce que – comme vous – je ne me contente pas de croire ce que nous racontent les évangélistes de chapiteau. Je me suis spécialisé dans l'étude de ce sujet. Saviez-vous, par exemple, que tel soldat d'une armée victorieuse survivra à des blessures qui l'auraient tué en cas de défaite ? Le saviez-vous ? Avez-vous conscience de la danse des molécules chimiques de votre corps ? Votre corps...

Il s'interrompt pour pointer un doigt sur l'assemblée. Il sourit, et peut-être a-t-il déjà touché mon inconscient, parce que je me retrouve brusquement contraint de refouler la sensation qui cherche à m'envahir l'esprit que ce n'est pas un être humain mais un husky qui me fixe au fond des yeux depuis l'estrade.

— ... votre corps est capable de se guérir lui-même. Lui vous connaît. Il lui suffit de mobiliser les substances chimiques adéquates. Depuis le jour où j'ai quitté la maison de mes parents, plus jamais je n'ai franchi le seuil d'un cabinet de médecin. Et plus jamais je ne le ferai !

Il se remet à contempler ses mains comme si elles recelaient un mystère.

— Ma foi me permet de canaliser mes endorphines. Elle est même assez forte pour me permettre de canaliser aussi les vôtres.

— Il est gonflé ! murmure Finn.

— De la merde en barre !

Nous secouons tous deux la tête. Mais nous sommes impressionnés, et nos regards s'évitent. Nous venons tous deux d'avoir un aperçu de ce que la mère de Finn a pu ressentir face au pasteur Malachi Dove. La lumière s'éteint, et une file de malades se forme aussitôt dans l'allée qui descend vers l'estrade. Les invalides sont poussés en fauteuil roulant, hissés sur scène par des proches. Une des assistantes de Malachi les prend ensuite en main : Asuncion (nous apprendrons son nom par un de nos voisins), une fille incroyablement bandante dont les cheveux noirs, emprisonnés dans une longue natte de squaw, serpentent jusqu'au bas de sa veste blanche de judoka, règle le défilé des souffrants en les retenant l'un après l'autre, une main sur leur avant-bras, jusqu'à ce que Malachi soit prêt à les recevoir. Elle les incite ensuite à prendre place, parfois en les soulevant elle-même, sur le brancard où ils s'allongent, les yeux fixés sur Malachi qui se penche sur eux, dos à la salle, les mains sur le matelas, la tête basse et les paupières closes comme s'il attendait la fin d'une crise de migraine. Malachi ne prie pas. Il se contente d'attendre. Pas du tout dans les affres. Au bout de quelques secondes, il place une paume sur la partie atteinte du corps de son patient et ferme à nouveau les yeux. Puis il écarte les mains et murmure quelques mots à l'intéressé, qui se relève et s'en va. Ou est emmené par ses proches.

— Allez, me glisse Finn avec un nouveau coup de coude. Vas-y. À toi.

Je me mets debout et je rejoins la file. Je me sens comme un con parce que je suis plus grand que tout le monde. Que ce soit devant, derrière ou sur les côtés, je ne vois que des chapeaux du dimanche, des plumets bleus ou roses et des voilettes frissonnantes. Au bout d'une demi-heure d'attente, je monte sur scène dans la fournaise des projecteurs. Malachi me regarde et, l'espace d'une fraction de seconde – à cause de ma taille, de ma carrure ? –, il semble hésiter. Mais, si un soupçon lui est venu, il réussit à le cacher.

— Comment t'appelles-tu ?

— Joe.

— Quelle partie de toi t'amène ici ce soir, Joe ? Quelle partie de ton corps ?

— Les intestins, réponds-je.

Parce que c'est ce qui a tué la mère de Finn et que je n'ai rien trouvé de mieux.

— C'est un cancer, monsieur.

Je m'allonge sur le brancard en pensant à Finn qui doit être en train de ricaner dans le public. Malachi se penche sur moi, la tête baissée, les yeux clos, et je devine des rigoles de sueur sous ses mèches blondes. Je vois chaque pore de ses joues. Il a mis de la poudre, ou du fond de teint. Je suis suspendu à ses lèvres.

Après un interminable silence, il redresse la tête et me fixe en fronçant les sourcils.

— Comment ont-ils fait ? m'interroge-t-il à mi-voix. Pour savoir ? Elle est tellement petite, comment ont-ils fait ?

Je déglutis. Je n'ai plus du tout envie de rire.

— Quoi donc ? fais-je, une boule dans la gorge. Qu'est-ce qui est tellement petit ?

— Ta tumeur. Elle mesure moins d'un centimètre. Comment ont-ils pu savoir qu'elle était là ?

— Qu'est-ce que ça a donné ? me demande Finn.

Je viens de redescendre dans la salle. Je suis en nage et j'ai la tête qui bourdonne.

— Deux semaines, réponds-je à mi-voix en me rasseyant, toujours trempé de sueur, une main sur le ventre au-dessus de mon jean. Dans deux semaines. Il faudra que je revienne à une séance de prière pour évacuer la tumeur.

— « Évacuer la tumeur » ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Il s'interrompt en voyant mon expression.

— Oakesy ? reprend-il, inquiet. Oakesy, qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'en sais rien, dis-je en me relevant avec maladresse. J'en sais rien. Mais je veux sortir d'ici. Je crois qu'il faut que j'aille voir un toubib.

Les dix jours suivants s'écoulaient dans un brouillard. Je multiplie les rendez-vous chez des professionnels de la santé. Finn m'accompagne, désarmé. Je grignote la moitié de l'héritage de ma tante à tenter de convaincre un généraliste de me prescrire des analyses cancérologiques, tout ça parce qu'un guérisseur m'a annoncé que j'étais en danger de mort. Je finis par subir un test de détection de saignement occulte à l'hôpital presbytérien. La doctoresse, je m'en souviens encore, s'appelait Leoni. Ce nom était inscrit en lettres gris clair sur son badge. Que je me rappelle avoir regardé fixement, le cœur battant, pendant qu'elle me lisait les résultats.

Négatif. Pas de tumeur. Pas de cancer. Et j'ai vraiment cru au boniment de ce prêcheur évangélique ? Il y a de la pitié dans sa voix.

D'accord. J'en voulais déjà au pasteur Malachi Dove pour le mal qu'il avait fait à la mère de Finn, mais là, j'ai carrément la haine. Et lorsque nous revenons à une nouvelle séance de prière du Ministère de la cure psychogénique, je n'ai qu'une envie : lui faire la peau.

Cette fois, la scène se passe à Santa Fe. Le décor est à peu près identique. Asuncion, dans une espèce d'aube brodée, me reconnaît dans la file des malades - je suis tellement énervé que j'en tremblerais presque. Elle me prend par la main et m'entraîne illico vers le fond de la salle.

— Où est-ce qu'on va ? dis-je en voyant se rapprocher la porte de sortie. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne me répond pas. Elle se contente de m'attirer hors de la salle avec un calme surréaliste, tourne à gauche et me pousse dans les toilettes.

— Évacuez vos selles, s'il vous plaît, me dit-elle en pointant du doigt une des cabines.

— Quoi ?

— Évacuez vos selles, pour finaliser le traitement.

Je reste immobile, pétrifié. Mon regard fait l'aller-retour entre elle et la cuvette des WC.

— Mais... je ne peux pas...

— Je pense que ça va vous paraître plus facile que prévu.

J'affronte longuement son regard. J'ai envie de la gifler, là, tout de suite, mais malgré mes dix-huit ans, je suis assez lucide pour voir venir les ennuis. Mes mains se dirigent vers ma ceinture.

— Et vous ? dis-je. Vous serez où ?

— J'ai l'habitude.

— Quoi, vous voulez regarder ? Mais vous êtes complètement...

Je m'interromps. Elle me fixe avec une expression qui se passe de commentaire – les sourcils légèrement arqués, le menton haut, les bras croisés. Genre kapo. La ligne mince de ses lèvres closes semble me dire : « Tu peux toujours causer. Je ne bougerai pas. » Je pousse un soupir.

— D'accord, c'est bon. Mais reculez quand même un petit peu, bon Dieu.

Je déboutonne mon pantalon. Je baisse mon caleçon et je m'assieds sur la cuvette, les coudes sur les genoux, les mains pendantes.

— Bon, dis-je au bout d'un certain temps en levant les yeux sur elle. Je vous l'avais dit, ça ne sert à rien...

Avant que j'aie pu réagir, Asuncion sort de nulle part une liasse de papier hygiénique, s'approche et me la met au cul par en dessous, en appuyant de toutes ses forces.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, putain... ? Enlevez vos mains de...

Je sens une espèce de glissement désagréable tout en me débattant. Puis c'est une impression inconnue de mouillé et de froid qui m'envahit le trou de balle. Asuncion finit par reculer et, chassant triomphalement une mèche tombée devant ses yeux, me montre la boule de papier froissé qu'elle serre entre ses doigts.

— Pauvre tarée ! Ça ne va pas, non ?

— La tumeur, répond-elle en me mettant le papier cul sous le nez.

L'odeur, infecte, me fait reculer. Le papier blanc pétale renferme une boule de matière noire, luisante, qui pue la pourriture et la mort.

— Vous l'avez évacuée.

— Donnez-moi ça ! fais-je, lançant une main en avant.

Asuncion est plus rapide. Elle esquive et pivote sur elle-même, rouvre la porte des toilettes et s'éloigne à grands pas.

— Hé ! Arrêtez !

Je me lance à ses trousses en sautillant. Je manque me prendre les pieds dans mon pantalon déboutonné, je m'efforce ensuite de rouvrir les portes qu'elle me claque au nez les unes après les autres tout en refermant ma braguette et ma ceinture. Elle vient de faire son retour triomphal dans la salle quand je la revois enfin – une main levée au-dessus de la tête, elle sourit jusqu'aux oreilles comme une pin-up entre deux rounds d'un combat de boxe, remontant l'allée à grands pas pendant que je zigzague dans son sillage. Tout là-bas, le pasteur interrompt son sermon en feignant la stupeur : il écarquille ostensiblement les yeux en voyant notre procession s'avancer vers lui.

— Asuncion ? s'étonne-t-il. Pourquoi cette interruption ?

Elle remonte sur scène. Dove couvre d'une main son micro-cravate juste avant qu'elle lui glisse quelques mots à l'oreille, et ses sourcils grimpent presque jusqu'à la racine de ses cheveux blonds pour marquer la surprise, le ravissement que lui inspire ce qu'elle vient d'annoncer. Il me cherche du regard en souriant, et sa main est déjà tendue vers moi pour m'accueillir en vainqueur sur l'estrade lorsqu'il perçoit mon expression. Son masque se désagrège.

— Qu'est-ce que c'est que cette arnaque, bande d'enfoirés ? lancé-je en avalant les marches. Donnez-moi cette saloperie !

— Joe ? Où est le problème ? Qu'est-ce que...

— Donnez-moi ça, dis-je en tentant de reprendre sa boule de papier à Asuncion. On va voir ce qu'on va voir, sales escrocs !

Asuncion, avec un petit cri, cherche à se dégager. Un hurlement de larsen jaillit des haut-parleurs, mais je lui tiens fermement le poignet. Des membres de la congrégation se lèvent, médusés et scandalisés.

Mes ongles s'enfoncent dans la chair d'Asuncion – Ne t'arrête surtout pas au fait que c'est une femme ! – et je réussis à lui faire lâcher le papier cul.

— Joe ! s'écrie Malachi en arrachant son microcravate. Joe !

Il me pose une main sur le bras, si proche que je suis agressé par l'odeur de son maquillage. Il essaie de me faire tourner le dos au public pour que nous puissions parler en aparté. Il transpire. Il regarde ce que je tiens au creux de mon poing et il transpire.

— Allez-vous-en, Joe, dit-il en s'humectant les lèvres, la main tendue, avide de me reprendre la boule de papier. Rendez-moi cette tumeur et quittez la scène. Je ne sais pas quel est votre problème, mais nous en reparlerons tout à l'heure. Rendez-moi la...

Sa main s'approche de la mienne, mais je l'écarte.

— Écoute-moi, petite merde, dis-je en approchant mon visage à quelques millimètres du sien. Je te tuerais volontiers. Si j'avais la moindre chance de m'en tirer, je te ferais la peau. Essaie de t'en souvenir.

Fin de l'épisode. Je quitte la scène et je remonte l'allée à grandes enjambées avec mon butin, rejoint par Finn. Des petites dames noires, outrées, nous assènent au passage des coups de sac à main.

Ma tumeur se révélera être un foie de poulet en décomposition.

— Ça fait probablement deux ou trois jours qu'il est en train de pourrir, nous expliquera-t-on aux services sanitaires de Santa Fe. Et où est-ce que vous avez récupéré ce petit bijou, les gars ?

Le scoop est tellement beau que je ne touche plus terre. On le tient. Le pasteur Dove est à nous.

Sauf que la vie nous réserve parfois de sacrées surprises, pas vrai ? Voici que Finn, initiateur numéro un de notre croisade d'Albuquerque et futur brillant journaliste, décide de quitter le navire sans préavis. Il s'entiche d'une fille croisée dans un bar à tequila, la suit chez elle à Sausalito, en Californie... et passera les deux années suivantes à jouer les surfeurs, peaufiner son bronzage et son faux accent de la côte Ouest. De retour à Londres, il publiera quelque temps un magazine de

surf puis deviendra agent littéraire. Bref, je me retrouve brutalement tout seul à rêver de me farcir le pasteur Malachi Dove.

Je reprends mes cours à la fac et je commence à démarcher les magazines pour vendre mon article sur le foie de poulet. Mais, avant même que j'aie réussi à le fourguer, une rumeur me parvient du Nouveau-Mexique. Le Ministère de la cure psychogénique est en crise. Le fisc s'est mis en tête de lui contester son statut d'Eglise exonérée d'impôts ; Malachi Dove est interné dans un hôpital psychiatrique pour un syndrome maniaco-dépressif. Les emmerdements s'accumulent. Les dominos commencent à tomber pour de bon : Malachi est soupçonné d'avoir incendié la maison d'un policier d'Etat ayant osé lui coller une amende pour excès de vitesse ; quelques-unes de ses disciples s'expriment par voie de presse : il leur interdisait notamment l'usage des serviettes hygiéniques dans les locaux de l'organisation, celles-ci relevant selon lui de l'intervention médicale. Elles affirment qu'il cherchait en réalité à les humilier, le traitent de misogyne.

« Je me suis posé des questions délicates quand j'étais au plus mal, déclarera Dove à un reporter de l'*Albuquerque Tribune* après sa sortie de l'hôpital. J'ai demandé au Seigneur s'il accepterait, dans Son infinie bienveillance, de me rappeler à Ses côtés. La réponse a été non – mais ce qui m'a été révélé, c'est que je contrôlerais ma mort. Et qu'elle aura un sens pour l'espèce humaine.

— Vous parlez de suicide. Selon la Bible, c'est un péché.

— Non. Ce que la Bible dit, c'est : “Tu ne tueras point.” La traduction est fautive. En hébreu, cela donne : “Tu ne commettras point de meurtre.”

— Je l'ignorais.

— Vous le savez, maintenant. Je prierai chaque dimanche. Pour demander si mon heure a sonné.

— Et le jour venu, quel moyen utiliserez-vous ? La pendaison ?

— Pas la pendaison, ni la défenestration. Je suis chrétien, et ces méthodes ont pour moi une connotation de culpabilité. Elles renvoient à la mort de Judas Iscariote.

— Les médicaments ?

— Je ne prends aucun médicament d'aucune sorte. »

Sans doute a-t-il pensé, à ce stade de l'interview, qu'il valait mieux garder pour lui le détail de ses intentions, quelle que soit la méthode envisagée, car il s'est empressé de changer de sujet. D'abréger la conversation. Une photo de lui est publiée en regard de l'article, et je lui trouve vraiment une sale tronche. Il a pris beaucoup de poids, et la graisse s'est accumulée au niveau de ses épaules, de son cou et de son torse. Le jaune de sa tignasse contraste avec son teint rougeaud, lequel est dû soit à un problème de tension artérielle, soit aux ardeurs du soleil du Nouveau-Mexique – et la première pensée qui me vient en le regardant, c'est : Putain, on dirait que ce connard s'est fait arracher la peau de sa sale gueule !

Je m'empresse d'incorporer son baratin de dépressif suicidaire à mon article et je réussis à le fourguer, enfin, au *Fortean Times*. Peut-être peut-on parler de prémonition, allez savoir, car je le publie sous un pseudonyme : Joe Finn. Deux semaines après sa parution, le *Fortean Times* a droit à une lettre recommandée d'avocat, et nous voilà tous dans la merde. Le pasteur Malachi Dove a décidé de nous traîner en justice : le *Fortean Times* et, surtout, « l'hérétique Joe Finn, qui se prétend journaliste ».

5

J'avais rendez-vous avec mon contact du Ministère de la cure psychogénique à l'épicerie de Croabh Haven, où il venait chaque semaine se réapprovisionner pour la communauté. Je me suis efforcé en cours de trajet d'imaginer quels types de rituels pouvaient mener une secte à rejeter à la mer des quartiers de porc.

Pas étonnant qu'on vous ait accusés de satanisme, ai-je pensé en levant les yeux vers l'île. Qu'est-ce que vous magouillez là-bas, bande de fêlés ? A quoi vous jouez ?

Le rideau d'arbres s'est brutalement ouvert, m'offrant une vue

imprenable sur Croabh Haven. Je me suis arrêté un instant, contraint de plisser les yeux sous l'éclatante lumière et surpris de ce paysage si différent de ce qu'il était la veille au soir, et je me suis dit qu'il était bien difficile d'associer ce petit port de carte postale, envahi de yachts et de 4 x 4 rutilants, au tourbillon de viande pourrie qui s'agitait contre un collecteur, à quelques centaines de mètres au nord.

Le cœur du port de plaisance était l'épicerie, située au bord d'une place centrale gazonnée et bordée de véhicules qui flamboyaient sous le soleil, dont un camion de lait ; des touristes entraient et sortaient nonchalamment, chaussés de tongs et portant sous le bras des sacs à bretelles garnis de tomates, de laitues fraîches et de numéros de *Hello !*, pendant que quelques mouettes étaient occupées à picorer des papiers gras sur la pelouse. Un type en tablier rayé de boucher empilait des cageots derrière la boutique, et à l'intérieur de l'épicerie, où régnait une agréable fraîcheur, une fille souriante au visage parsemé de taches de rousseur, en débardeur jaune, accueillait les vacanciers à la caisse et ensachait leurs provisions.

Je n'avais jamais vu Blake Frandenbourg. Il faisait partie des premiers colons de la secte à s'être établis sur Pig Island vingt ans plus tôt et je ne le connaissais que de nom. Ayant rapidement constaté qu'aucun des types en polo rayé et chapeau de toile qui m'entouraient ne cherchait à m'approcher, j'ai traîné un certain temps entre les allées en glanant quelques articles dont je risquais d'avoir besoin dans les jours à venir : en l'absence de Newkie Brown, j'ai sélectionné une bouteille de Stolichnaya pour le cas où mon séjour sur Pig Island durerait plus que prévu, deux ou trois paquets de chewing-gums mentholés (en souvenir de la puanteur de la veille) et un paquet de gâteaux à la menthe Kendal, parce qu'on ne savait jamais trop ce qu'ils vous refilaient à bouffer dans des endroits pareils. Ces zozos-là se soignaient avec du thé vert et leur propre urine, il ne faut pas l'oublier.

J'étais en train de régler à la caisse quand la fille de l'épicerie s'est interrompue dans son addition. Elle a relevé le menton, regardé la porte vitrée par-dessus mon épaule et, après avoir marmonné un vague « Excusez-moi », elle s'est échappée en silence de derrière son comptoir. Je me suis retourné pour voir ce qui avait attiré son attention. Il n'y avait rien de notable à l'extérieur, juste le gazon coupé

au millimètre et, au-delà, les fanions multicolores qui claquaient en haut des mâts. Mais, tout à coup, une grosse dame en nage, vêtue d'un short et d'un haut de bikini, a traversé la pelouse ventre à terre dans notre direction, en poussant devant ses jambes un petit garçon qui se retournait par instants pour lancer des coups d'œil affolés en direction du quai. La fille de l'épicerie s'est postée sur le seuil et a maintenu la porte ouverte pour laisser entrer la dame, qui tenait toujours fermement son gosse.

— Là, mon garçon. Vas-y, entre. Ça va aller...

L'épicière a refermé la porte et légèrement écarté les lamelles du store afin de pouvoir coller le nez contre la vitre et surveiller l'extérieur. La grosse dame est venue se planter à côté de moi et s'est tamponné la nuque en regardant par la vitre, l'enfant toujours plaqué contre sa hanche. Dehors, au bord de la place, un couple en voiture venait de se garer. Tous deux avaient ouvert leur portière et la femme était en train de poser un pied chaussé d'une sandalette sur le bitume quand ils ont aperçu quelque chose qui les a fait changer d'avis. Le pied féminin est remonté à l'intérieur, les portières ont claqué. J'ai entendu le double cliquetis caractéristique du système de verrouillage centralisé. Derrière moi, d'autres clients se retournaient les uns après les autres pour voir ce qui se passait ; le silence s'était abattu sur l'épicerie. J'allais poser une question lorsqu'un visage surgit de nulle part s'est matérialisé derrière la vitre.

— Dieu tout-puissant ! s'est écriée la grosse dame. Quel malade !

Dans les profondeurs de l'épicerie, une petite fille a couiné de terreur et couru se réfugier dans les jambes de sa mère.

Le visage s'est aplati contre le carreau – le nez écrasé, les yeux révulsés au point de montrer l'intérieur rose des paupières, les lèvres retroussées au-dessus des gencives.

— Bouh ! Bouh ! Sauvez-vous ! Je suis le croque-mitaine !

Et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Blake Frandenbourg, premier des trente membres du Ministère de la cure psychogénique que j'allais rencontrer au fil des jours suivants.

Son aspect était encore plus extravagant quand il n'avait pas le visage collé à une vitre : minuscule et très bronzé, Blake se

caractérisait par un crâne étroit et cabossé sur les côtés, comme s'il avait été serré dans un étau. Sa peau, rugueuse et balafrée, rappelait le cuir d'un requin, et il était vêtu à mi-chemin entre le touriste en Floride et l'amateur de golf : chemise et cravate jaunes, bermuda blanc, chaussettes montantes et souliers de golf à lacets de couleur pâle. Au moment où nous avons échangé une poignée de main devant l'épicerie, j'ai eu la pénible impression de tenir entre mes doigts une carcasse de poisson séchée.

— Désolé pour le coup du croque-mitaine, m'a-t-il dit avec un sourire crispé. Mais je voudrais que vous compreniez, Joe, qu'ils nous poussent à ce genre de réaction. Vraiment. C'est comme ça depuis le début : ils ne font que nous provoquer.

Blake était américain et parlait en souriant constamment d'un côté de la bouche – comme un hémiplégique –, exhibant une de ces rangées de dents blanches qu'on ne voit que chez les Yankees.

— Toutes ces horreurs qu'ils disent sur nous... Si vous voulez mon avis, c'est de la pure provocation.

— Ils vous accusent de satanisme. Voilà ce qu'ils disent.

Son sourire fixe n'a pas vacillé. Il a continué à me serrer la main en branlant du chef et en scrutant nerveusement mes traits, comme s'il se demandait où je voulais en venir. Sa paume était poisseuse. Alors que je commençais à trouver le temps long, il a brusquement reculé d'un pas en me lâchant la main comme s'il venait de s'y brûler.

— Bien sûr, a-t-il répondu. Bien sûr. On y reviendra en temps utile.

Il a promené ses paumes sur le devant de sa chemise – pour la lisser ou s'essuyer, j'aurais été bien en peine de le dire – et a ajouté, en m'offrant un nouvel aperçu de sa dentition étincelante :

— Chaque chose en son temps, chaque chose en son temps.

Cet entrain fébrile, purement diplomatique, s'est révélé être la principale caractéristique de Blake Frandenbourg. Il l'a affiché tout au long de notre traversée, pendant laquelle il n'a cessé de m'abreuver de chiffres et de données sur les ministres de la cure psychogénique : le nombre de personnes touchées par leur site Web, les performances de leurs générateurs, leur façon d'entretenir la terre et de prier chaque

jour...

— Nous vivons au paradis, Joe. Trente à vivre au paradis. A peine cinq membres nous ont quittés en vingt ans, et vous allez bientôt voir pourquoi. Vous-même, Joe, vous n'aurez plus envie de repartir.

Assis à la proue, face à l'île, le bas de mon bermuda relevé pour permettre à mes genoux laiteux de citadin de prendre un peu de soleil, j'ai vu la colonie de Pig Island prendre progressivement forme sous mes yeux : d'abord un vague trait pâle, sur la côte nord, de plus près une langue de sable ; puis des taches de couleurs indéterminées juste au-dessus, qui, au fil de notre approche, se sont transformées en une vingtaine de cottages blottis les uns contre les autres, dont les vitres reflétaient la mer matinale comme autant de miroirs. À l'exception de la falaise qui se dressait derrière, couronnée d'arbres, le village ne m'a pas paru particulièrement sinistre quand je l'ai vu de plus près – on ne se sentait pas aux portes de l'enfer. Chacune des façades avait autrefois été peinte dans un ton pastel différent, comme sur le front de mer de Tobermory, mais les intempéries avaient fini par tout délayer et elles se dressaient à présent telles des fleurs moribondes autour de la pelouse centrale. Seul symbole religieux visible, une croix de pierre se dressait au centre de la pelouse – une croix celtique, médiévale et païenne, dont j'ai eu tout loisir de constater, en la voyant grossir devant nous, qu'elle était vraiment immense. Au moins douze mètres. Plus haute que notre maison à Kilbum.

Le canot allait vite. Même alourdi par le poids d'une semaine de provisions, c'était une vraie petite fusée – l'eau filait sous la coque à toute allure, les gaz d'échappement du moteur s'étiraient dans l'air. Blake nous a dirigés dans un passage étroit entre le ponton et les rochers. Au-dessus de nos têtes s'étirait un filin, commandé par une poulie, qu'il a descendu et fixé sur l'étrave. En quelques gestes, il a coupé les gaz et fait basculer les pneus sur l'extérieur de la coque pour éviter que l'embarcation ne heurte le bord. Une fois sur le ponton, je l'ai aidé à décharger les provisions et à tout entasser – les boîtes de conserve et le lait frais, les cageots de légumes et (ô soulagement) une solide réserve de gin et de canettes de Guinness – dans une grosse brouette que j'ai proposé de pousser, ce qui m'a paru la moindre des choses vu que j'étais deux fois plus grand, plus lourd et plus poilu que

lui, et je l'ai suivi en silence dans la montée abrupte qui partait du quai, en regardant les veines sinueuses et noires de ses mollets battre sous l'effort.

En haut de l'allée, j'ai posé ma brouette et marqué un temps, d'arrêt pour balayer la colonie du regard. On aurait dit un parcours de golf miniature, avec sa pelouse centrale manucurée et ses allées propres qui partaient dans plusieurs directions, et je n'aurais pas été surpris de voir une femme automate montée sur rail jaillir d'une pendule à coucou. Juste derrière la première rangée de cottages, là où la pente recommençait à s'accroître, j'ai repéré le toit d'un long bâtiment en parpaings rappelant plus ou moins ces salles des fêtes communales qui ont fleuri un peu partout dans les années 1970. Par contraste, les cottages me sont apparus encore plus décrépis, avec leurs toitures abîmées par le climat qui avaient fini par devenir à peu près du même gris-vert que la terre, à l'exception de quelques ardoises récemment remplacées. Le silence régnait. À part nous, il n'y avait aucun signe de vie.

— Ici, a dit Blake en m'indiquant le gazon. Attendez-moi ici. Je ne serai pas long. S'il vous plaît, ne vous éloignez pas. Pour votre sécurité, restez sur la pelouse.

Avant que j'aie pu le retenir, il est parti à l'assaut d'une autre allée en jetant des coups d'œil de droite et de gauche, sa chemise de golf gonflée par le vent sur son dos maigre.

J'ai commencé par attendre un certain temps au centre de la place, les yeux rivés sur l'endroit où il avait disparu. Puis, ayant compris qu'il ne reviendrait pas tout de suite, je me suis retourné et j'ai regardé autour de moi. À l'exception des vagues qui déferlaient sur la grève en contrebas, rien ne bougeait. Tout était figé, brûlant et silencieux sous le soleil au zénith. Les rideaux étaient fermés derrière toutes les fenêtres pour refouler la chaleur, et au-delà des toits se dressait la falaise, couverte d'arbres touffus. La côte ouest de l'Ecosse est infestée de moucheron et je n'ai eu aucun mal à imaginer ce que ça devait donner dans une végétation pareille – ces saloperies devaient grouiller, à tous les coups.

Je suis allé me réfugier dans l'ombre de la croix, j'ai sorti mon téléphone portable du sac à dos et j'ai regardé l'écran. Merde, Lex,

désolé. Ça ne captait pas. Typique. Je me suis éloigné vers la lisière de la pelouse pour voir s'il n'y aurait pas un vague signal à choper de ce côté-là. Rien. J'ai fait le tour complet de la pelouse, les yeux rivés sur l'écran, tantôt tenant l'appareil à bout de bras, tantôt sur la pointe des pieds, tantôt montant sur un rocher. Pour finir, n'ayant toujours pas obtenu le moindre signal, je l'ai rempoché et je me suis assis.

J'ai passé un moment à contempler l'Écosse – la ligne verte, floue et indistincte de la péninsule de Craignish au ras des flots luisants, un éclair d'argent jailli du port de plaisance. Pourquoi Blake me faisait-il poireauter comme ça ? Sûrement un test, histoire de voir si je resterais là où il m'avait mis. Et malheureusement – à cause de mes origines populaires, comme Lex n'aurait pas manqué de me le faire remarquer – j'ai toujours eu du mal à obéir : je n'ai pas pu rester en place. Au bout de cinq minutes, il a fallu que je me relève. J'avais beaucoup à faire pendant mon séjour sur Pig Island.

Ça me faisait drôle de penser que la lettre que j'avais reçue vingt ans plus tôt avait été écrite sur cette île. Après avoir revendu les biens de son Église et remboursé une fortune au fisc américain, Dove s'était replié au Royaume-Uni, une poignée de disciples dans ses bagages. Il avait acheté Pig Island et fondé là le Centre de vie positive.

« La seule chose qui vienne entacher mon bonheur, me déclarait-il dans cette lettre, c'est l'arrogance de certains membres de la presse. Je me souviens parfaitement de vous, monsieur Finn. Je me souviens de vous avoir entendu dire, à Albuquerque, que vous m'auriez bien tué. Il faut que vous sachiez que c'est moi et moi seul qui contrôlerai la fin de ma vie. Et que cette fin sera plus belle, plus spectaculaire et plus mémorable qu'un individu de votre calibre n'est capable de l'envisager. Mais réjouissez-vous ! Vous en serez informé ! Car le jour où je m'ôterai la vie, j'ai l'intention d'emporter votre quiétude avec moi. Sachez-le, monsieur Finn, à l'heure ultime, je vous briserai. »

Le *Fortean Times* n'avait pas apprécié ce qui lui arrivait par ma faute.

« Tu finiras par vendre des encarts de pub à la page "Carnet" du *Crosby Herald* », m'avait gentiment prédit Finn pendant que le

service juridique du journal se préparait au combat.

Sauf que les assignations ne sont jamais arrivées. Nous avons attendu. Nous avons tous retenu notre souffle. Rien ne s'est produit. Des semaines ont passé. Des mois. Au bout d'un an, ou presque, ma curiosité l'a emporté sur toute autre considération. J'ai envoyé un courrier à la boîte postale mentionnée sur l'enveloppe que j'avais reçue pour demander à Malachi s'il comptait poursuivre la conversation entamée dans sa dernière lettre. Pas de réponse. J'ai attendu plusieurs semaines avant de le relancer : « Il me tarde d'avoir de vos nouvelles. » Toujours pas de réponse. Et ainsi de suite, lettre après lettre, sans autre réaction que le silence total de Pig Island. Enfin, au bout de nombreux mois, j'ai eu droit à un mot lapidaire du trésorier de la secte : « Cher monsieur Finn, j'ai le regret de vous informer que le pasteur Dove n'est plus des nôtres. »

« Plus des nôtres, ai-je dit à Finn. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Aucune idée. Il a dû se foutre en l'air. Et s'il est mort, tu m'en vois ravi.

— Il m'avait annoncé que sa mort serait mémorable. Tu te rappelles ? Il disait qu'on en serait tous informés. Surtout moi. Et qu'il avait l'intention d'emporter ma quiétude avec lui.

— Et alors ? Il a réussi ? »

J'ai hésité. Puis :

« Je ne pense pas. Je ne ressens rien de spécial. Mais, pour être franc, j'aimerais savoir comment il s'est tué. J'aimerais savoir s'il a tenu parole et comment il s'y est pris pour rendre sa mort spectaculaire, parce que je me suis toujours imaginé qu'il ferait ça en public, tu comprends ? Dans un lieu où tout le monde pourrait le voir. C'est un homme de spectacle.

— Il faudrait que tu retrouves son cadavre. Ce serait la seule façon d'en avoir le cœur net.

— Mouais. A mon avis, il est en train de pourrir en Ecosse, sur cette île paumée. »

Là-dessus, j'ai enchaîné sur vingt ans de journalisme free-lance,

mais sans jamais perdre de vue Pig Island. J'ai poursuivi ma carrière dans le paranormal, pondant des articles au kilomètre, et chaque fois que j'entendais parler de quelque chose concernant les îles de l'Ecosse occidentale, je sautais dessus. Ce qui explique que j'aie été le premier à couvrir la révolution d'Eigg. Puis que j'aie été invité, enfin, sur Pig Island. Ça me faisait bizarre de penser que le cadavre de Dove se trouvait peut-être quelque part sur cette île baignée de silence. Peut-être lui avaient-ils bâti un mausolée. Peut-être l'avaient-ils laissé en l'état pour qu'on puisse un jour venir l'admirer, comme Lénine ou Jeremy Bentham. Dans un caisson de verre, quelque part au milieu de ces arbres.

6

J'ai traversé la pelouse en silence et je me suis engagé sur une étroite allée qui longeait les cottages par Tanière. Tout était propre et bien rangé – des poubelles à roulettes alignées le long des murs, des mouches tourbillonnant au-dessus du couvercle d'un gros bac de compost –, et j'ai repéré un motoculteur au capot ouvert dans un hangar au fond duquel s'empilaient aussi des jerricans jaunes. Rien d'insolite. Un peu plus loin, le chemin s'éloignait des cottages pour s'enfoncer entre les arbres. La tension de mes mollets m'a indiqué que la pente était en train de s'accroître discrètement.

J'avais souvent travaillé aux États-Unis au fil de ma carrière, que ce soit pour suivre des évangélistes ou pour observer des femmes échevelées, en robe de chambre, en train de dessiner des ovnis sur la terre sèche d'un camping, et ce matin-là, sur Pig Island, le souvenir m'est brutalement revenu d'un bois que j'avais arpenté pendant un de ces voyages. Cela se passait à la périphérie de Baton Rouge, en Louisiane, et j'étais là parce que les habitants du coin avaient une trouille bleue de quelqu'un qui se faufilait nuitamment dans ce bois pour orner chaque arbre, sur un bon demi-hectare, de minuscules poupées vaudoues aux yeux rubis. Je ne devais apprendre que plus tard qu'un tueur avait sévi dans ce même bois, peu de temps auparavant. Un tueur d'enfants. Personne n'avait jamais pu établir avec certitude si les poupées étaient liées aux meurtres ou s'il s'agissait

d'une coïncidence, mais leur vision m'avait marqué. Depuis, je ne pouvais plus mettre les pieds dans un bois sans me rappeler les reflets rougeoyants de leurs prunelles et me demander si c'était le tueur qui les avait mises là – et s'il m'avait suivi pendant ma promenade. Tout ça m'est revenu d'un seul coup, comme un frisson : le bruissement de la mousse espagnole et des chênes verts, la vibration étouffée d'un instrument à cordes.

J'ai fait halte en sentant les poils de ma nuque se hérissier, et je me suis à demi retourné pour regarder en arrière. Quelques mètres plus bas, Blake s'approchait sans bruit sur le chemin. Il m'a salué de la main.

— Hé, Joe ! Salut ! Content de vous revoir, a-t-il dit en me gratifiant d'un sourire oblique et nerveux. Vous étiez censé m'attendre sur la place, vous vous souvenez ? Je vous avais bien demandé d'attendre, hein ? Hein ?

L'envie m'a effleuré de lui rendre son sourire, de m'esclaffer, voire de lui taper dans le dos comme à un vieux pote en rétorquant quelque chose dans le genre : « D'accord, mais tu ne t'attendais pas vraiment à ce que je reste, si ? Qu'est-ce qu'on espère quand on organise ce type de test ? », et j'ai bien failli céder à la tentation. Mais le professionnel en moi a eu le dernier mot. Ne fous pas tout en l'air, mon vieux.

— J'ai cru que vous m'aviez oublié, me suis-je contenté de répondre. Il m'a regardé en agitant l'index.

— Vous allez voir que nous autres, les ministres de la cure psychogénique, nous sommes des gens très amicaux, Joe, mais j'aimerais que vous gardiez en tête qu'il y a un certain nombre de règles à respecter... Pour votre sécurité, a-t-il précisé avec un nouveau sourire. C'est parce que nous tenons à vous, Joe. Nous espérons que vous prendrez plaisir à votre séjour. Et maintenant, si vous veniez déjeuner ?

Nous sommes redescendus vers le village, qu'il m'a montré en écartant les bras comme s'il cherchait à me le vendre. De retour sur la place, nous avons retraversé la pelouse et emprunté une allée qui longeait le flanc du bâtiment de parpaings.

— Nous aimerions vous connaître mieux, m'a-t-il dit en souriant

par-dessus son épaule. Nous espérons qu'en restant parmi nous, vous apprendrez vous aussi à nous connaître. Nous aimerions que vous ayez le sentiment de faire partie de la famille.

Il s'est arrêté à l'angle du bâtiment et a dessiné de la main une arabesque théâtrale.

— Par ici, m'a-t-il dit avec un clin d'œil ravi.

Je me suis avancé de quelques pas pour contourner le coin, et c'est là que j'ai découvert, autour de deux longues tables à tréteaux, une petite trentaine de visages radieux tous tournés vers moi. Les disciples de Dove. Quelques-uns se sont levés en souriant à belles dents, sans trop savoir ce qu'imposait le protocole – et l'un d'eux, je ne sais où, s'est risqué à de timides applaudissements. Les tables regorgeaient de victuailles ; une brise malicieuse soulevait les nappes et les serviettes colorées, gonflait les chemisiers et faisait claquer l'énorme banderole suspendue au-dessus des têtes :

BIENVENUE SUR CUAGACH EILEAN !!!

— Voici Joe, a annoncé Blake, une main tendue vers les convives, notre ami Joe Oakes. Permettez-moi de vous présenter les ministres de la cure psychogénique, Joe. Bienvenue dans notre famille !

Ce n'est probablement qu'à ce moment-là que j'ai été définitivement rassuré : personne n'avait fait le rapprochement entre moi et Joe Finn, l'ennemi juré de Malachi Dove vingt ans plus tôt.

Vous avez tous entendu parler de l'occultiste Aleister Crowley, pas vrai ? De la fameuse nuit où celui qui se faisait appeler la « Grande Bête » tenta d'invoquer Pan ? Bon, l'histoire est d'une simplicité biblique. Ça donne à peu près ceci : Crowley se laisse enfermer par ses disciples avec son fils, McAleister, dans une chambre d'hôtel parisien, après leur avoir fait jurer qu'ils ne chercheront sous aucun prétexte à en rouvrir la porte avant le lendemain matin, quoi qu'ils entendent. Les disciples attendent donc en bas, blottis les uns contre les autres, emmitouflés dans des couvertures car un froid inexplicable s'est

abattu sur l'hôtel. Toute la nuit, ils entendent, glacés d'horreur, le rituel se dérouler au-dessus d'eux dans une succession de chocs, de cris et de grincements. Le cirque habituel, quoi. À l'aube, une fois le calme revenu, ils s'aventurent prudemment à l'étage. La porte est toujours fermée à clé, la chambre parfaitement silencieuse. Ils finissent par forcer la serrure et constatent que le rituel de Crowley a effectivement fonctionné : ils retrouvent son fils McAleister mort dans un coin de la pièce et, à quelques mètres de là, un Crowley prostré, nu, ensanglanté et bredouillant des phrases incompréhensibles. Quatre mois de séjour dans un asile lui seront nécessaires pour recouvrer l'usage de la parole.

L'épisode est connu. Le seul problème, c'est qu'il n'a pas eu lieu. Tout cela n'est qu'un mythe, issu du goût immodéré de Crowley pour la publicité et le spectacle. Et c'est ce qui caractérise en général les apôtres du diable – une clique de cabotins dont le but principal, à mon humble avis, est de trouver des moyens de s'envoyer en l'air. Ce que je m'étais attendu à trouver chez les ministres de la cure psycho génique ? Je ne m'en souviens pas avec précision - mais sans doute le bazar habituel : les robes gothiques, les sacrifices sur l'autel, les chants dans les bois au crépuscule... Je ne m'attendais pas à une population aussi ordinaire, appartenant majoritairement à la classe moyenne et habillée, dans l'ensemble, comme des gens qui vont faire leurs courses un samedi après-midi.

— Vous voyez, Joe, nous sommes tout à fait normaux, a dit Blake en m'indiquant une chaise. On ne va pas vous manger !

— Oh non ! a lancé quelqu'un en riant. Ni essayer de vous convertir !

C'était donc la première impression censée m'atteindre – un festival de normalité, de banalité radieuse à tous les niveaux, de la nappe à carreaux aux plats faits maison : des quiches à croûte épaisse saupoudrées de ciboulette, des tourtes grossières, d'immenses saladiers de cantine débordant de salade de pommes de terre. Il y avait même du vin dans les carafes lactescentes disposées à intervalles réguliers sur les longues tables, et, où que se pose mon regard, des gens affables me souriaient en tendant le cou et en me lançant des « Coucou, Joe ! ». Mais ils avaient beau faire, une chanson de REM

revenait sans cesse me résonner sous le crâne : « Shiny Happy People ». Tout ce bonheur avait quelque chose d'un peu sinistre... Et ce putain de soleil, aussi. Du soleil en bouteille. Ils essayaient de me faire marcher.

Ils avaient mis en scène un jeu de chaises musicales extrêmement élaboré. Mon voisin changeait à peu près toutes les dix minutes. Chaque nouvelle personne qui s'asseyait à côté de moi mettait le paquet pour peaufiner l'image de la communauté et m'expliquer qu'ils se défonçaient tous pour maintenir à flot le Centre de vie positive et faire de Cuagach Eilean un temple de l'amour, de l'intelligence et de l'honnêteté spirituelle.

— Tout est fait dans le respect total de l'environnement : nous recyclons au maximum, nous n'utilisons ni pesticides ni herbicides, nous célébrons ce que Gaia et le Seigneur nous donnent sur Cuagach. Nous nous efforçons de leur rendre la pareille dans notre humble mesure. Ces arbres, là-bas ? Les grands ? Plantés par nous...

— Plus nous aimons la terre, puis elle nous le rend. Nous cultivons nous-mêmes nos fruits et nos légumes. En termes de taille et de goût, si je peux me permettre, ils n'ont rien à envier à ceux de Findhom^[2]...

— Vous voyez le réfectoire ? C'est moi qui ai fait les fenêtres. J'étais charpentier avant d'être accueilli ici, par la grâce de Dieu. Notre bois vient entièrement de forêts replantées – et en partie de Cuagach même. Je suis en train de fabriquer de nouvelles portes pour les cottages...

Un grand Africain en dashiki m'a expliqué qu'il avait débarqué en Angleterre en tant que missionnaire pour apporter la parole du Seigneur aux Britanniques, « ce peuple orgueilleux qui a oublié Dieu ». (Un Nigérian venu nous enseigner les Évangiles, ça en jette, non ?) Mais, bizarrement, personne n'avait encore cité le nom de Dove. J'ai laissé passer le temps qu'il fallait pour que ma question ressemble au fruit d'une curiosité bien légitime, puis :

— Qu'est devenu votre fondateur, Malachi Dove ? Je ne le vois nulle part.

Le missionnaire nigérian me regardait en souriant mais, à la mention de ce nom, son sourire s'est imperceptiblement figé, son

regard est devenu un peu distant. Il ne s'est pas départi pour autant de sa mine radieuse.

— Il s'en est allé, m'a-t-il répondu avec un entrain factice. C'était il y a longtemps. Il s'est trompé de voie.

— Un suicide ? J'ai entendu dire que c'était sa marotte.

Le Nigérian n'a pas bronché. Son sourire s'est élargi.

— Il s'en est allé. Ça fait des années. Il s'est trompé de voie.

— Je vous remercie de demander des nouvelles de Malachi, est intervenu Blake, brusquement de retour à côté de moi, en me posant une main sur le coude pour détourner mon attention du missionnaire. Notre fondateur, Malachi, le messenger... Son nom nous reste cher, même si certains l'ont oublié.

— Je me suis renseigné. Il semblerait qu'il se soit zigouillé.

J'ai vu plusieurs femmes blêmir en bout de table, dont l'une d'elles qui tentait avec l'ongle de déloger d'entre ses incisives un reste de viande.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, ai-je poursuivi. Dans ce paradis...

— Non, non, non.

Blake s'est fendu d'un sourire de façade à peu près semblable à celui que le missionnaire venait de m'offrir avant d'ajouter :

— Notre fondateur n'a pas encore rejoint le Seigneur.

J'ai hésité. Ça commençait à devenir intéressant.

— Il est vivant ?

— Oh, oui.

— Alors, pourquoi... ? Où est-il ?

— Il... il est parti. Parti, depuis longtemps.

— Où ça ? Au Nouveau-Mexique ?

Silence.

— À Londres ?

— Parti, a-t-il répété avec un sourire fixe, un léger voile devant les

yeux. Merci de votre intérêt, Joe. En temps utile, je vous dirai tout ce que vous souhaitez savoir sur Malachi Dove. En temps utile.

Pendant que le soleil traversait le zénith et que l'ombre des arbres de la falaise tournait comme les aiguilles d'une horloge, j'ai fait la connaissance d'une bonne moitié de la communauté : des hommes au torse large, vêtus d'une salopette en jean et de sandales, qui inclinaient la tête d'un air compatissant lorsqu'ils me parlaient ; le vieux professeur de théologie à lunettes de métal qui avait localisé la source d'où ils tiraient leur eau potable et créé un système de pompage permettant d'alimenter tout le village ; des étudiantes en jupe fleurie et à la mine grave, capables de commenter pendant des heures la doctrine du Ministère de la cure psychogénique.

J'ai un truc – une façon de hocher la tête et de lâcher les mots qu'il faut de temps en temps, pendant qu'une part de mon esprit se détache pour vaquer en toute liberté. Je souriais et j'acquiesçais, mais au fond de moi j'étais ailleurs, occupé à ressasser les paroles de Blake : Malachi n'était pas mort. Cela expliquait-il que ma quiétude ne m'ait pas encore abandonné ? Et comment avait-il fait pour quitter l'écran radar ? S'il était parti fonder une autre secte ailleurs, j'en aurais entendu parler. J'ai passé en revue tous les endroits où il avait pu s'installer, toutes les relations que je lui connaissais. Il était originaire de Londres. Ça me faisait tout drôle de penser qu'en fin de compte, il avait peut-être passé ces vingt dernières années dans la même ville que moi.

Quel qu'ait été le sort de leur fondateur, les adeptes du Ministère de la cure psychogénique avaient d'autres soucis en tête. Dès lors qu'on y prêtait attention, ça sautait aux yeux. Il y avait un problème. Un os. De l'eau dans le gaz au paradis.

À l'autre extrémité de ma table, un groupe de huit personnes faisait grise mine ; aucun de ses membres ne s'était donné la peine de venir se présenter. Ils chuchotaient nerveusement, et certains ne pouvaient s'empêcher de jeter un coup d'œil à la falaise par-dessus leur épaule quand ils s'imaginaient que je ne les voyais pas. Blake a fini par s'apercevoir que je les avais repérés. Prenant son verre, il m'a touché le bras en disant :

— Venez. Je vais vous présenter aux Garrick. De toute façon, il faudra bien que ça se fasse.

Benjamin Garrick, le trésorier du Centre, était un grand type au visage pincé et à la coupe de cheveux sévère, dont la chemise grise était boutonnée jusqu'au col. Son épouse, une femme obèse en caftan bleu, placée à sa droite, se caractérisait par des traits virils, encadrés par un foulard également bleu d'où s'échappaient quelques boucles couleur feu. Le couple a hoché la tête et m'a salué, mais je n'étais pas le bienvenu. Ça sautait aux yeux. Susan Garrick, surtout, aurait préféré me voir mort. Elle est restée muette et raide comme un piquet, à regarder ostensiblement ailleurs, tandis que son mari m'égrenait d'un ton monocorde un chapelet de chiffres sur la situation financière de la communauté, et au bout de cinq minutes de conversation, je l'ai vue reposer sa fourchette et renifler.

— Ça souffle du sud, a-t-elle lâché. On n'aurait jamais dû s'installer ici un jour de vent du sud.

— Ce n'est pas le moment, a marmonné une femme coiffée d'un vieux chapeau de paille.

Benjamin Garrick s'est décomposé. Il a mis sa serviette devant sa bouche le plus discrètement possible et murmuré :

— Laisse Blake s'occuper de ça, chérie.

Mais elle avait donné le signal du départ. Du coin de l'œil, j'ai vu d'autres femmes grimacer et se pincer le nez, dont deux ou trois qui ont changé de position de manière à tourner le dos à la falaise. Reposant ma fourchette, j'ai humé l'air. Une odeur de pourriture. De végétation à l'agonie ? De fosse septique ? On ne pouvait pas s'y tromper : cette odeur était celle de la maladie, de la mort à l'état pur. Le souvenir des blocs de viande en putréfaction que j'avais vus tourbillonner contre l'égout m'a assailli.

A table, plusieurs femmes avaient repoussé leur assiette ; d'autres, l'air déconfites, se forçaient à finir leur salade de pommes de terre. L'une d'elles a sorti un mouchoir et s'est couvert le nez.

— Hé là, a lancé Blake en pointant son couteau sur leurs assiettes.

Il s'est remis à mastiquer en leur adressant un hochement de tête

lourd de sens. Elles ont hésité et, au bout de quelques secondes, l'air de plus en plus éteintes, ont bravement repris leur fourchette et ingurgité une bouchée, la tête basse.

— Qu'est-ce que ça sent ? ai-je interrogé en me penchant vers l'avant pour voir la femme de Garrick.

Elle a secoué la tête avec une moue, puis glissé un coup d'œil à Blake en grommelant :

— Rien, absolument rien.

J'ai fouillé du regard le sommet de la falaise, irradié de soleil.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? Allez, dites-le-moi.

— En temps utile, m'a promis Blake, avec son sourire coutumier, en attrapant une carafe. Encore un peu de vin, Joe ? On tient à ce que vous passiez un bon moment.

— Qu'y a-t-il au sommet de cette falaise ? Je passerais un bien meilleur moment si vous m'expliquiez ce que vous avez tous à regarder là-haut.

— Tu vois ? s'est exclamée Susan Garrick en repoussant sa chaise puis en se levant, les yeux dardés sur Blake. Je t'avais dit qu'il essaierait de fouiner. Les journalistes ne font que ça. Il va sûrement attirer le...

— Ça suffit, Susan ! a coupé Blake. Tiens ta langue !

Benjamin a posé une main sur l'avant-bras de son épouse pour l'inciter à se rasseoir. Lentement, elle s'est laissée retomber sur sa chaise, toute rouge, en jetant à Blake un regard plein de haine. Celui-ci m'a pris par le bras et m'a plus ou moins obligé à me lever.

— Et maintenant, venez avec moi, Joe. Que je vous fasse visiter le reste de notre paradis.

Tout au long de l'après-midi, mes questions ont suscité les mêmes réponses. « Malachi est parti. Parti. Il nous a quittés. Blake vous dira tout en temps utile... ». Pendant que deux types âgés en tablier de lin s'occupaient de débarrasser les tables, j'ai eu droit à une visite guidée du village. Vous voyez le genre : le générateur, le système d'écoulement des eaux usées, les vergers, les pieds de haricots. On m'a fait déguster des prunes pas mûres cueillies directement sur l'arbre et une huître tout juste arrachée à son rocher près de la jetée. On m'a traîné dans un énorme hangar où j'ai été contraint d'assister à la découpe de plaques d'ardoise qui étaient ensuite arrondies, polies et frottées d'huile de lin jusqu'à se transformer en croix celtiques que la communauté exportait pour s'assurer un modeste revenu. Un contingent de fidèles m'accompagnaient partout, pendus à mes basques et constamment soucieux de me montrer l'attention qu'ils portaient à leur petite colonie. Mais jamais nous ne quitions le pied de la falaise.

— Où sont les cochons ? ai-je demandé à Blake au moment où nous entrions dans un petit bois, sur un sentier qui semblait enfin mener vers l'amont. Cette île s'appelle Pig Island, et je n'ai pas vu un seul cochon.

Nous circulions depuis deux heures et le comité d'accueil s'était progressivement réduit à lui et à une adolescente morose, aux bras épais comme des cure-dents, qui s'était proposée pour tenir ma sacoche pendant que je photographiais.

— Bien sûr, a-t-il souri en me reprenant le bras, mais ce n'est qu'un surnom. Elle s'appelle en réalité Cuagach Eilean. L'« île boiteuse ».

— Il n'y a pas de cochons ici ?

Il a failli répondre. Puis, après une seconde de réflexion, son visage s'est illuminé, et il a bifurqué sur un sentier qui s'enfonçait dans la pénombre végétale.

— Venez voir ça, Joe ! Nous y sommes ! Voici le vrai cœur de notre communauté !

Je lui ai emboîté le pas et, quelques mètres plus loin, nous sommes arrivés en vue d'une chapelle en bois craquelé à demi camouflée derrière les arbres et tout juste éclairée par quelques flaques de soleil. La façade, surmontée d'une petite tour rectangulaire faisant office de clocher, s'ornait de deux vitraux de style gothique, dont plusieurs petits carreaux teintés avaient été remplacés par du verre transparent. Le lierre qui tentait de s'y accrocher avait été arraché, et les zones repeintes pour couvrir les crampons dessinaient sur les murs d'étranges textures qui n'étaient pas sans rappeler les vagues d'une marée.

Sur l'herbe, dans un rectangle de soleil situé à gauche de la porte, se dressait un crucifix grandeur nature, taillé dans la pierre, à l'instar de la croix celtique de la pelouse centrale. La représentation du Christ était grossière : son visage m'a rappelé une étrange icône philippine que j'avais photographiée à Manille, aux babines retroussées comme un animal hurlant son agonie. Le corps était couvert d'inscriptions. Une main en visière sur le front, je me suis aperçu, en y regardant de plus près, qu'une myriade de nombres étaient gravés sur sa peau.

— La population projetée de tous les pays du monde en l'an 2020, m'a expliqué Blake. A cause de l'intervention de la médecine dans le cycle naturel de la vie et de la mort, nous croyons que ces chiffres sont gravés dans la chair du Christ et qu'aujourd'hui encore, même assis à la droite du Père, Il continue de porter la souffrance du monde. Entrez.

Il m'a ouvert la porte. La fraîcheur d'un dallage a surgi de la pénombre et j'ai senti un mélange d'odeurs, camphre, cire à bois et vin rouge.

— Passez devant Lui, Joe. Il ne vous regarde qu'avec amour. Avec amour et compassion. Passez devant Lui. Entrez.

Frôler d'aussi près ce Christ m'a fait un effet bizarre. Il était presque aussi grand que moi, et tellement réaliste que j'ai eu l'impression en croisant son regard d'être face à un mort. J'ai détourné les yeux et je me suis avancé dans le vestibule pour rejoindre Blake qui m'attendait dans la semi-obscurité.

— Je tenais à vous montrer ceci, Joe.

J'ai attendu sans bouger que mes pupilles se soient dilatées.

Derrière moi, les deux vitraux projetaient un halo coloré sur les dalles, mais le reste de la chapelle était dans l'ombre. J'ai mis un moment à comprendre pourquoi. En me retournant vers la porte, je me suis aperçu que la structure en bois qui supportait le clocher n'était qu'une espèce de façade englobant le vestibule et que l'essentiel de la chapelle, qui se prolongeait bien au-delà de Blake dans les ténèbres, avait été creusé à même la falaise. L'autel, la chaire, le plafond à voûte, les bancs, tout était taillé dans une roche veinée de gris. Malgré la canicule qui battait son plein dehors, il régnait dans cette grotte une température de chambre froide.

— Nous avons fait tout ça, a fièrement déclaré Blake d'une voix qui a résonné d'un mur à l'autre, au burin, au ciseau, et à la sueur de notre front. Trois ans, c'est le temps qu'il nous a fallu, au total. Quinze d'entre nous, au travail jour et nuit. Pouvez-vous imaginer l'amour, Joe, l'amour qu'implique un projet comme celui-ci ?

J'ai sorti à tâtons mon appareil, confié ma sacoche à la fille qui nous avait suivis et pris quelques clichés après avoir posé le boîtier sur un banc – à la fois pour gagner en stabilité et parce que je ne voulais pas me servir du flash. Une croix de bois était fixée au mur qui me faisait face, et dessous, en lettres d'or disposées en un arc de cercle rayonnant comme un soleil, quelqu'un avait peint les mots : « Quitte le monde quand le Seigneur t'appellera. Ne résiste pas à Sa volonté. Accepte Sa grâce et laisse-la grandir en toi. » À en juger par le style de son imagerie, l'autel, énorme, était probablement l'œuvre du même auteur que le crucifix de l'entrée.

— Il se passe quoi, ici ? ai-je demandé en me faufilant entre deux bancs.

— Il se passe quoi, ici ? a répété Blake avec un rire nerveux qui a découvert ses longues dents.

Comme s'il n'arrivait pas à me croire capable de poser une question aussi bête, il s'est tourné vers la fille pour lui faire partager son incrédulité, puis son regard est revenu sur moi.

— Voyons, que se passe-t-il dans la plupart des chapelles chrétiennes ? C'est ici qu'ont lieu nos messes et nos réunions de prière.

— Des réunions de prière ? Des messes ?

Il m'a fixé de ses yeux délavés.

— C'est bien ce que j'ai dit. Vous avez déjà assisté à une messe, Joe ?

— Oui, Blake. Me ferez-vous l'honneur de m'inviter à une des vôtres ?

— Oh, bien sûr. En temps utile.

J'ai soutenu son regard en souriant. Nous jouions au chat et à la souris, Blake et moi, et il le savait aussi bien que moi.

— Cette serrure, ai-je dit en indiquant d'un coup de menton l'imposante porte d'entrée. C'est du costaud, non ?

Je l'avais remarquée dès notre arrivée – une puissante serrure de fer, que l'on pouvait actionner des deux côtés de la porte. La clé était à l'intérieur, renforcée par une série de verrous en haut comme en bas. Quant aux fenêtres, elles étaient dépourvues de poignée parce qu'elles n'avaient pas vocation à s'ouvrir. Pour une raison qui m'échappait, les ministres de la cure psychogénique avaient ressenti le besoin de blinder leur chapelle, pourtant située à des kilomètres du commun des mortels.

— Et même du très costaud, ai-je repris en lui adressant un clin d'œil entendu. On se croirait dans un bunker. Enfin, je suppose que c'est encore un sujet dont vous avez l'intention de me parler plus tard. En temps utile.

Blake a inspiré profondément.

— Vous restez parmi nous cette nuit, j'espère, Joe ? Je n'ai pas prévu de reprendre la mer ce soir. Il y a un lit pour vous dans mon cottage.

J'ai lâché un rire bref.

— Bien sûr, Blake. Bien sûr que je reste.

8

Après la visite guidée, Blake a consenti à détacher ma laisse pendant

une heure pour que je puisse prendre quelques photos – j’étais autorisé à aller partout, à condition de ne pas m’aventurer plus haut que là où nous étions montés précédemment. L’adolescente a été désignée pour me servir de chaperon, porter ma sacoche et tenir mon déflecteur pendant que je shootais ; elle n’a pas dit grand-chose tant que les cottages sont restés en vue. J’étais en train de dévisser un objectif quand elle s’est rapprochée subrepticement et m’a glissé, presque à l’oreille :

— Ils sont de l’autre côté de l’île.

Je me suis interrompu pour la dévisager. Son teint était blafard. Le bleu glacial de ses yeux liquides m’a fait penser à une piscine.

— Les cochons. Vous avez posé la question tout à l’heure, pour les cochons. Eh bien, moi, je vous dis qu’ils sont de l’autre côté, voilà.

Elle a jeté un regard oblique à la falaise, avec un petit coup de menton, comme si elle craignait de se faire repérer si elle me la montrait du doigt.

— De l’autre côté. Derrière. Mais ils vous laisseront pas y aller, aucune chance.

— Pourquoi ? ai-je demandé en abaissant mon boîtier. Qu’est-ce qu’il y a, là-bas ?

— Je peux pas vous le dire. On n’est pas censés vous en parler. Vous n’aurez qu’à voir avec Blake.

Je l’ai observée. Avec ses cheveux filasse rejetés derrière ses oreilles, sa peau livide et sa maigreur, elle faisait peine à voir – sans parler de ses doigts arachnéens et des pieds squelettiques, crevassés et couverts d’ampoules que laissaient voir ses sandales roses en plastique transparent.

— Qui êtes-vous ?

Elle a souri, s’est essuyé la main sur son short et me l’a tendue.

— Sovereign. Ouais, je sais... Sovereign. C’est mes vieux qui m’ont appelée comme ça. Parce que ma naissance, à ce qu’il paraît, a été un truc hyper important pour la communauté. D’après eux.

— Vous êtes née ici ?

— Ouais, et j'en ai ma dose. Le jour de mes dix-huit ans, je m'arrache, a-t-elle dit en imitant de la main gauche le vol d'un avion en partance vers l'Écosse. Bye bye tout le monde, salut la compagnie – je me casse aussi sec. Plus que quatre mois à tenir.

— Qui sont vos parents ?

— Les Garrick. Vous les avez rencontrés. Ceux qui ont l'air d'avoir un manche à balai dans le cul.

— Oui. Je les ai rencontrés.

— Je sais ce que vous pensez : un truc du genre : « Hé, mais ces gens-là, c'est des croulants ! » Je me trompe ?

Son sourire en coin a découvert une canine manquante côté gauche. Absence complète de suivi médical, ai-je pensé en un éclair.

— Eh ouais, ils ont attendu d'avoir trente-huit ans pour m'avoir. C'est dégueulasse, non ? Mais ici, c'est comme ça que ça se passe. Une sacrée bande d'arriérés... Vous savez, a-t-elle ajouté après s'être tue quelques secondes en se mordillant le pouce et en se dandinant d'un pied sur l'autre, vous me faites pas du tout penser à un journaliste. On vous l'a déjà dit ? Je passe mon temps à regarder la télé, je sais à quoi ressemble un journaliste, et le premier truc qui m'est venu quand je vous ai vu débarquer, c'est : « Hé, ça n'a rien à voir, ce type ressemble pas, mais alors pas du tout à un journaliste ! »

J'ai baissé les yeux sur mon vieux short, mes grosses mains sales et mes sandales poussiéreuses et abîmées à force de traîner n'importe où. J'ai souri involontairement. Sovereign avait raison : malgré mon diplôme de psychologie, mon métier et ma maison dans un quartier de bourgeois, je n'avais jamais réussi à me débarrasser de mon allure de docker du Merseyside. Je ne retournais pourtant à Liverpool qu'une fois par an, histoire de donner un petit coup de main au paternel, mais cet héritage familial me collait aux tripes comme un deuxième ADN.

— Je sais. J'ai l'air d'un docker.

— Ouais, c'est ça. Vous avez l'air d'un docker.

J'ai remis le capuchon sur l'objectif de mon appareil en la regardant attentivement.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Sovereign ? Qu'est-ce que vous faites

dans la chapelle ? Quel genre de rituels ?

Elle a éclaté de rire.

— Je sais ce que vous pensez. Je suis au courant pour la vidéo. Je vous l'ai dit, on regarde la télé.

— C'était quoi ? Cette chose sur la plage. C'était qui ?

— Ça dépend à qui vous posez la question. Chacun a sa réponse.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous répondriez ?

— Qu'on n'est pas des adorateurs de Satan. Qu'il se passe que dalle dans notre église, à part les conneries habituelles. Les prières, les coups de tambourin, et mon père et ma mère qui se ridiculisent comme des bouffons... Je veux dire, c'est tellement chiant qu'on a du mal à y croire. Et puis ce que ça peut cailler, là-dedans... Maman m'oblige même plus à y aller, sauf le dimanche.

— Et tous ces verrous sur la porte ? C'est de la grosse artillerie. On pourrait croire qu'ils servent à empêcher quelqu'un de sortir...

Sovereign a tiqué. Petit à petit, son visage s'est éclairé, et elle a lâché un petit rire.

— Vous êtes trop débile, Joe ! s'est-elle exclamée en se tapotant la tempe de l'index. Pas de sortir. D'entrer. Ils sont pas là pour empêcher quelqu'un de sortir. Ils sont là pour empêcher quelque chose d'entrer !

— Vous n'allez répondre à aucune de mes questions. Vous ne voulez parler ni de vos rituels ni des bruits qui courent. Ni me dire pourquoi ce qui se passe de l'autre côté de cette falaise rend tout le monde tellement nerveux. Vous vous contentez de me servir en boucle votre petit dossier de presse sur la merveilleuse façon dont le Ministère de la cure psychogénique entretient Cuagach Eilean.

Penché au-dessus de la table, je me suis servi une nouvelle rasade de gin. Il était tard – presque minuit - et nous avions rejoint le cottage de Blake après le dîner collectif au réfectoire. Nous étions assis dans la cuisine, près d'une fenêtre donnant sur la falaise. Dehors tout était sombre, et on ne voyait dans la vitre que le reflet de nos visages, éclairés par en dessous par une petite lampe de table. Sovereign m'avait livré des indices ; je comptais sur Blake pour me révéler la

vérité.

— Vous savez quoi ? ai-je ajouté en repoussant la bouteille de Blake pour me carrer sur ma chaise, mon verre à la main. Je suis en train de me dire que ce genre de truc ne m'est arrivé qu'une seule fois. Il y a près de dix ans. La révolution d'Eigg.

Un cigare à demi consommé entre l'index et le majeur, Blake a incliné la tête et soutenu mon regard.

— Oui. Et alors ?

— Je suis un des journalistes qui ont sorti l'affaire, Blake. J'ai fourni à ces gens-là la pub dont ils avaient besoin.

Il a acquiescé en silence, attendant la suite.

— C'est Malachi Dove qui a acheté cette île, n'est-ce pas ? ai-je demandé en souriant. Vous l'avez suivi ici mais il n'est plus là – et personne ne veut parler de lui. Je vais donc me risquer à une petite hypothèse, Blake. Pardonnez-moi, mais je suis assez tenté de suggérer que vous m'avez fait venir ici sous un prétexte fallacieux. Figurez-vous que mon petit doigt me dit que je ne vais pas entendre beaucoup parler de satanisme. Ni de la vidéo. Je crois que Malachi vous a tous laissés en plan quand il est parti là où il se trouve maintenant, et que vous vous retrouvez en porte-à-faux. Vous cherchez à réunir suffisamment de fric pour lui racheter Cuagach. Et comme vous n'avez aucune chance d'y arriver par la vente de vos croix, vous allez devoir faire appel à des dons. Et vous espérez que je ferai pour Cuagach ce que j'ai fait pour Eigg...

— Vous êtes une fine mouche, Joe.

— Eh oui, Blake, ai-je dit en vidant mon verre puis en le reposant en douceur sur la table sans cesser de le fixer. En effet.

Il y a eu un long silence. Je cherchais à le mettre mal à l'aise. Il a fini par s'éclaircir la gorge et, baissant les yeux, il a tapoté son cigare dans le cendrier et s'est tortillé sur sa chaise.

— Nous sommes dans une très mauvaise passe, Joe. La situation n'est franchement pas bonne.

— Bon. C'est très simple. Vous me donnez les infos que j'attends – je parle du satanisme – et de mon côté je me charge d'y ajouter de quoi

faire pleurer dans les chaumières, en me débrouillant pour vendre l'affaire à la presse nationale, et il ne faudra pas longtemps pour que la nation sorte ses mouchoirs. Dove est prêt à vendre ?

— Non. Mais si on réussit à lever les fonds nécessaires au lancement d'une action judiciaire et à prouver qu'il est fou, on pourra soumettre son cas à un juge des tutelles, ici ou en Angleterre. Et faire nommer leur administrateur judiciaire en vue d'obtenir une procuration perpétuelle, ce qui nous permettra de racheter l'île. Il ne s'agit pas de le gruger – on lui en donnera le prix qu'il l'a payée.

— Fou ? dis-je, penchant la tête pour allumer une cigarette. À quel titre ?

— Parce qu'il pratique le satanisme sur Cuagach Eilean.

Je suis resté muet. La flamme de mon briquet a vacillé et s'est éteinte. J'ai relevé les yeux sur Blake. Il a soutenu mon regard.

— J'ai dit parce qu'il pratique le satanisme sur notre...

— Je ne suis pas sourd, ai-je coupé en faisant jaillir une nouvelle flamme puis en redressant la tête une fois ma cigarette allumée. Il est toujours sur Cuagach ? C'est ce que vous êtes en train de me dire ? Il n'est pas reparti aux États-Unis ? Ni à Londres ?

Blake a repoussé sa chaise avec un crissement suraigu.

— Venez voir, Joe, a-t-il dit en agitant son cigare. Suivez-moi.

Il m'a entraîné dans le couloir qui partait vers le fond du cottage.

— Je fais partie des disciples de la première heure de Malachi, dit-il en déverrouillant une lourde porte en bois. Avec Benjamin Garrick et Susan, sa femme. Nous sommes ici dans le premier cottage que nous avons bâti sur Cuagach, et je vais vous montrer ce qui était alors notre salle de réunion. Je n'ai jamais eu le cœur de la transformer.

Il a déclenché un interrupteur et m'a précédé dans une petite annexe du cottage. La pièce avait beau être construite dans la même pierre que tout le reste, et percée d'une étroite fenêtre à barreaux, elle donnait l'impression d'être froide et négligée – une pièce sans vie, revêtue d'une moquette défraîchie et élimée. Plusieurs affiches des tournées de Malachi Dove dans les années 1970 ornaient les murs, et j'ai fait lentement le tour de la pièce en les examinant : Dove sur scène,

pris dans le halo d'une poursuite ; Dove en gros plan et en studio, le menton sur les poings, fixant sur l'objectif un regard sincère, complice. Une autre photo le montrait étendu sur le dos, les yeux clos et les mains sur la poitrine, tel un mort dans son cercueil. Je l'ai étudiée avec une extrême attention. Il ne portait pas ses lunettes et avait l'air bouffi, vieilli. Une légende était imprimée sous l'image : « Si Dieu m'appelle, je Le rejoindrai. »

— Que fait-il ? ai-je demandé. C'est quoi, ça ?

— Il prie. Cette position, sur le dos, était la seule qui lui permettait de se concentrer. Ça l'est toujours, a priori.

Je me suis accroupi pour examiner une série de tirages encadrés debout au pied d'un mur. Encore et toujours Malachi Dove, sauf que ces photos-ci semblaient avoir toutes été prises sur l'île. L'une d'elles le montrait en compagnie du couple Garrick et de Blake, nettement plus jeunes, bras dessus bras dessous et souriant au photographe. Derrière eux, les cottages semblaient fraîchement peints. M^{me} Garrick portait une robe Laura Ashley à col roulé. Malachi Dove était le seul à ne pas paraître au mieux de sa forme. Il arborait une expression fatiguée, apathique ; le regard tapi derrière ses lunettes avait quelque chose de distant. Il était vêtu d'une tunique censée camoufler son embonpoint, et son visage donnait l'impression d'être tendu et luisant – comme s'il avait subi un lifting.

— Il a l'air malade.

— Il était agité. Il cherchait à faire condamner un journaliste de Londres. Ça l'avait terriblement déprimé.

— Un journaliste ? ai-je dit en me relevant. C'était quand ?

— En 1986. Mais il n'a pas pu aller au bout. Un événement l'en a empêché.

— Et c'est de cet événement que vous allez me parler ?

Blake s'est penché en avant et a sorti de la pile une photographie à cadre doré : Dove, un bras autour des épaules d'une beauté en tunique lacée de style grec.

— Sa femme, a-t-il soupiré en tapotant le verre du cadre. Asuncion. Une bonne chrétienne.

Oh, Asuncion, ai-je pensé. Lumière de ma vie. Tu as donc fini par l'épouser, vieux. Pour la récompenser d'avoir mis la main au cul de toutes ces vieilles dames...

— Ils priaient avec ferveur pour avoir un enfant. Mais quand c'est arrivé, Malachi a brutalement perdu la foi.

Blake a réagi à mon regard intrigué d'un haussement d'épaules.

— Oui, je sais. Personne n'a rien vu venir, mais Malachi était beaucoup plus faible que nous ne le pensions. Quand Asuncion est entrée en couches, nous avons vite senti, à sa façon de respirer, qu'il y avait un problème. Cela s'est passé ici même, dans cette pièce, a-t-il ajouté en reposant le cadre, puis en se relevant et en s'époussetant les mains. Malachi a prié toute cette nuit-là. Il a imploré le Seigneur, et ses disciples avec lui, de lui donner la force nécessaire. Nous nous sommes réunis autour de la table de la cuisine, là où vous et moi étions tout à l'heure, et nous avons tenté tous les trois de le raisonner, de lui tenir les mains... Nous lui tenions les mains, Joe, mais ce que nous espérions, chacun à notre façon, c'était atteindre son cœur. Même soutenus par l'amour de Dieu, nous n'avons pas réussi à le convaincre de respecter ses vœux. Au bout de vingt-quatre heures, il a installé Asuncion dans un canot et l'a emmenée à l'hôpital.

— Contrairement aux principes défendus par le Ministère de la cure psychogénique ?

— Contrairement à *tous* nos principes.

Blake a passé plusieurs secondes à contempler le sol, les bras légèrement écartés, puis, comme déçu de ne pas voir les fantômes de Malachi et d'Asuncion sur la moquette, il les a laissés retomber le long de son corps et a levé sur moi ses yeux rougis.

— Croyez-moi, Joe. Ce qui s'est passé ensuite ne m'a pas ravi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Dans un premier temps, il n'a donné aucune nouvelle. Ça a duré des semaines. Et quand il est revenu, il était seul, anéanti. Ce garçon était tout bonnement anéanti. Il est entré ici, il s'est assis à cette table devant moi et il a vidé son cœur : la souffrance qu'il endurait pour avoir rompu ses vœux, la façon dont il avait appris qu'il était de toute

façon trop tard – le Seigneur avait rappelé à Lui leur enfant, un bébé mort-né, et Asuncion refusait de revenir sur l'île. Elle ne voulait plus entendre parler du Centre de vie positive ni du Ministère de la cure psychogénique – et après l'épreuve qu'elle venait de vivre, peut-être qu'on ne pouvait pas le lui reprocher...

Sa voix s'est étranglée. Il a baissé les yeux.

— Mais lui est toujours ici ? Au village ?

Blake a secoué la tête.

— Non, a-t-il murmuré. Il ne se sentait pas capable de rester dans la communauté, pas après un drame aussi terrible. Il était trop... trop honteux de sa faiblesse. Mais il était ici chez lui, bien sûr.

— Et il est resté sur l'île ?

— Il s'est établi dans une maison abandonnée, près de l'ancienne mine d'ardoise. À la pointe sud de Cuagach. Côté pleine mer. À cinq kilomètres d'ici. Il se fait régulièrement livrer des provisions par une épicerie de Bellanoch, mais il ne parle pas à ces gens-là – il ne les voit même pas. Il est totalement isolé.

Blake s'est approché des rideaux, les a écartés, puis a ouvert un des battants de la fenêtre. Il s'est penché à l'extérieur et a levé les yeux sur la falaise en soufflant de la fumée. La nuit était vide et muette ; le brouillard commençait à descendre, avalant une par une les étoiles glacées.

— Nous suivons toujours son enseignement, a-t-il repris, mais nous ne l'avons pas revu au village depuis vingt ans. Vingt ans qu'il se terre là-bas. Vingt ans de solitude absolue.

Je l'ai rejoint, j'ai ouvert l'autre battant et je me suis penché à mon tour pour fixer la paroi plongée dans l'ombre. J'ai essayé de visualiser toute l'île, d'ici à la pointe sud – plusieurs kilomètres de terres sauvages, inhabitées, qui finissaient par s'abîmer dans la mer comme un doigt tendu.

Alors comme ça, Malachi, tu vis au milieu des porcs. Et tu les tailles en pièces ?

— Qu'est-ce qu'il trafique là-bas, Blake ? ai-je soufflé. C'est quoi, cette chose que le touriste a filmée il y a deux ans ?

Lorsqu'il m'a répondu, sa voix était si faible que j'ai été obligé de tendre l'oreille :

— Malachi a mal, très mal tourné. Il se passe de l'autre côté de Cuagach des choses auxquelles j'essaie de ne pas trop penser.

La lune était pleine, et l'air salin tellement frais et limpide que, couché sur mon lit dans ce cottage au bord du firth, j'avais l'impression de reposer au fond d'un caveau. Les yeux grands ouverts, j'ai entendu le vent se lever dehors et j'ai pensé aux arbres de la falaise, secoués par les rafales, et aux lieux secrets que leurs mouvements révéleraient peut-être. À Malachi Dove, toujours vivant, à moins de cinq kilomètres d'ici. Plusieurs fois, j'ai refait mentalement le chemin sur lequel je m'étais engagé avant d'être rattrapé par Frandenbourg. Il mène où, Blake ? Où ce sentier mène-t-il ? Renonçant à trouver le sommeil, j'ai quitté mon lit. Il était deux heures quarante-sept à l'horloge de mon portable.

Après avoir enfilé mon short militaire crasseux et ramassé mon sac à dos, j'ai descendu l'escalier. Tout était calme dans la maison. Les relents de notre beuverie planaient encore dans la cuisine, et nos deux verres à demi pleins étaient toujours sur la table. Près de la porte du fond, une grosse lampe torche était posée sur le plan de travail, avec un petit mot scotché au mur juste au-dessus – un pense-bête destiné à rappeler à Blake qu'il devait changer les piles. J'ai pris la torche et je suis sorti dans la nuit noire, en refermant doucement derrière moi.

Il faisait froid. Les cottages semblaient inhabités au clair de lune. Le seul éclairage provenait d'une lanterne de port à l'ancienne mode, sur la jetée, dont le halo vacillait entre les branchages. Très haut dans le ciel, au-dessus du firth piqueté d'argent, les nuages amoncelés étaient en train de former ce qui m'a fait penser à une espèce d'algue tentaculaire, dont une vrille descendait en se tortillant vers l'île, tandis que l'autre restait en suspens au-dessus de la péninsule de Craignish, où se trouvait notre bungalow, comme pour faire le lien entre ces deux langues de terre. J'ai vu Lexie, en chien de fusil sur notre lit, le haut de son pyjama jaune en partie relevé sur son dos étroit, le visage enfoui au creux de l'oreiller. Désolé, Lex, trésor, ai-je pensé en regardant l'écran de mon portable. Pas de signal. Rien. A l'époque où nous nous

étions connus, la laisser seule n'aurait posé aucun problème - elle serait sortie avec des amis ou se serait mise au lit avec une bouteille de vin, devant une de ces émissions de télé-poubelle que je ne pouvais pas blairer. Mais tout avait changé. Vu la façon dont elle parlait de mon travail, chaque nuit passée loin d'elle revenait à enfoncez un peu plus le doigt dans une plaie ouverte. Et pourtant, me suis-je dit en rempochant mon téléphone, il faut bien que quelqu'un s'y colle. Je venais d'enfiler mon sac à dos et j'allais me mettre en marche quand un bruit étouffé m'a retenu.

Qu'est-ce que...

J'ai pivoté sur moi-même et j'ai levé la tête vers la masse sombre et déchiquetée de la falaise. Le bruit était venu de là. Tellement bref, tellement discret, que j'ai cru un instant avoir rêvé. Tu entends des voix, mon vieux. Mais je l'ai entendu à nouveau – plus nettement, cette fois – et j'ai senti un frisson de peur me ramper dans le dos. Un son ténu, solitaire, lointain, dont j'ai deviné d'instinct qu'il n'avait rien d'humain. Cela ressemblait plutôt – et l'image de la viande pourrie coincée contre le collecteur m'est aussitôt revenue –, cela ressemblait plutôt un cri d'animal. Ou à un grognement.

Les cochons.

Les pouces sous les bretelles de mon sac à dos, j'ai tourné le visage vers le ciel et je suis resté un long moment immobile, les sens aux aguets. Plusieurs minutes ont passé, sans que le son revienne. La paroi de la falaise se dressait devant moi dans une raideur muette, tout juste perturbée de temps à autre par l'agitation des arbres. Enfin, après une longue attente, j'ai rajusté mon sac et je me suis engagé sur le sentier en balayant le sol du faisceau de ma torche.

Au moment où je rejoignais l'étroite allée goudronnée qui montait en zigzag vers le bois, le souvenir des seules vacances que j'avais jamais passées en famille – une virée minable en caravane au pays de Galles - m'est revenu, sans doute à cause du violent sentiment de transgression que j'avais éprouvé, enfant, à me retrouver dehors en pleine nuit, sur une route lumineuse. Qui se serait attendu à ce que le goudron soit si pâle dans le noir ? Une centaine de mètres après le hangar, le ruban de goudron cédait la place à un chemin de terre, et je me suis retrouvé seul dans le bois. Pendant dix minutes qui m'ont paru

interminables, j'ai gravi la pente en m'enfonçant de plus en plus dans la végétation obscure, sans rien entendre d'autre que le crissement de mes pas et mon cœur battant. Puis, sans préavis, le rideau d'arbres s'est dérobé, la lune a reparu, et j'ai émergé dans une clairière.

Je me suis arrêté. Une clôture métallique se dressait devant moi sur fond de ciel. Haute. Au moins trois mètres. Du style grillage de zoo. Je l'ai longuement étudiée. De zoo, ou de Jurassic Park. Avec dans sa partie centrale, en travers du sentier, un imposant portail. Fermé par un gros cadenas dont j'ai su tout de suite, avant même de m'être avancé pour le tester, qu'il ne s'ouvrirait pas. Je suis resté là un bon moment, à promener le rayon de ma torche de part et d'autre du grillage, qui courait sans interruption jusqu'au fond des ténèbres. Puis je l'ai braqué entre les mailles de la clôture pour éclairer le sentier qui se poursuivait au-delà, toujours aussi pentu et sinueux, et se perdait entre les arbres.

— D'accord, ai-je murmuré en repensant au hangar devant lequel j'étais passé tout à l'heure. C'est pour ce genre de chose, notre Père qui es aux cieux, que Tu as créé les pinces coupantes.

— Attendez !

J'avais trouvé une paire de pinces dans le hangar et j'étais déjà revenu à mi-chemin du portail quand le cri s'est élevé dans mon dos. J'ai stoppé net.

— Attendez ! Qu'est-ce qui vous prend ?

J'ai fourré la pince dans ma poche et je me suis retourné. Blake montait vers moi en courant sur le sentier, rouge et haletant, les traits déformés par une grimace outrée.

— Qu'est-ce que... pour l'amour du ciel, qu'est-ce que vous fichez là ?

— Je jette un coup d'œil.

— Non ! Ça ne se fait pas, sur Cuagach, de jeter un coup d'œil ! C'est contraire à la règle !

Il m'a rejoint et s'est immobilisé en soufflant et en secouant la tête. Il portait un blouson sur un long teeshirt violet et avait dû sauter pieds

nus dans sa paire de baskets aux lacets défaits.

— Vous ne pouvez pas quitter le village. Vous comprenez ? a-t-il ajouté en allumant une lampe-stylo qu'il a braquée d'abord sur ma figure, puis sur mon sac à dos, puis sur le sentier en amont. Où alliez-vous ?

— Là-haut, ai-je répondu d'un ton aimable. Je voulais juste aller parler à Dove...

— Non, non, et non, Joe ! a-t-il dit en me saisissant la manche. Certainement pas. On ne va pas lui parler comme ça ! Ce n'est pas – mais alors pas du tout – une bonne idée !

J'ai baissé les yeux sur sa main crispée sur mon bras.

— Vous savez quoi ? ai-je dit en refoulant la pulsion de violence que je sentais enfler dans ma poitrine. Peut-être que vous avez raison, peut-être bien que ce n'est pas une bonne idée. Mais j'y vais quand même.

J'ai dégagé mon bras et je me suis remis en marche.

— Non ! a-t-il crié en s'élançant à mes basques.

Je marchais vite, mais il a réussi à se glisser devant moi sur le sentier et, les bras écartés, en trotinant à reculons, il a essayé de me barrer la voie.

— Il faudra me passer sur le corps !

Je me suis de nouveau arrêté et j'ai considéré ses jambes maigres, son crâne curieusement aplati. Blake pesait moitié moins lourd que moi. J'ai secoué la tête, amusé.

— Vous voulez vraiment qu'on se batte ?

— Ne vous moquez pas, a-t-il répliqué, teigneux. Prenez garde, mon garçon. Si je ne peux pas vous corriger, les autres s'en chargeront. Ils seront ici dans un instant.

— Ça ne me paraît pas aller dans le sens que vous souhaitez, ça. On dirait que vous n'avez plus envie que je me charge de votre publicité...

Il a hésité, s'est mordu la lèvre. Nous avons passé un certain temps à nous toiser en silence, et en fin de compte, sans ajouter un mot, je l'ai contourné et j'ai repris ma marche sur le sentier. J'ai d'abord cru qu'il

allait me laisser faire. Puis un piétinement dans mon dos m'a indiqué qu'il s'était mis à galoper pour me rattraper. J'ai fait halte.

— D'accord ! a-t-il crié, de plus en plus essoufflé. D'accord. Je vous emmène. Mais ce chemin s'interrompt à la gorge, et c'est là qu'on fera demi-tour.

— La gorge ?

— Oui. Elle est infranchissable, totalement infranchissable, surtout quand l'orage menace.

Comme par hasard, la lune s'est cachée derrière un nuage, et nous avons été plongés dans l'obscurité. Blake a allumé sa lampe et l'a pointée sur son propre visage, l'éclairant comme une citrouille de Halloween.

— Vous voyez. C'est ce que je vous disais. L'orage arrive.

— Qu'est-ce qu'on peut voir de la gorge ?

Il a décoché un coup d'œil vers la lune, qui venait de reparaître entre les lambeaux galopants d'un nuage en train de se fragmenter comme du mercure.

— Si la lune tient, m'a-t-il répondu, le visage traversé d'ombres fugaces, vous verrez tout. Tout ce que vous avez besoin de voir.

J'ai poursuivi jusqu'au grillage pendant que Blake repartait chez lui chercher les clés du portail. Il a fini par me rejoindre au petit trot, vêtu d'un jean et d'un pull à col roulé, une paire de jumelles autour du cou. J'ai senti qu'il m'en voulait encore lorsqu'il a déverrouillé le portail sans desserrer les dents, et après avoir franchi la clôture, nous avons continué notre montée dans un silence renfrogné, seulement rompu par le bruit de nos pas et le souffle des rafales qui agitaient les branches autour de nous. Les nuages se succédaient devant la lune, projetant d'énormes ombres quasi animales qui paraissaient surgir d'entre les arbres et ramper sur le sentier devant nos pieds, avant de disparaître dans les sous-bois. Blake a rallumé sa lampe et je l'ai imité, une dizaine de minutes plus tard, éclairant les broussailles chaque fois que le vent secouait un feuillage ou brisait un rameau.

Plus nous progressions, plus mon compagnon semblait inquiet. Il

marchait la nuque raide, scrutant les fourrés de part et d'autre du sentier, jetant régulièrement des regards par-dessus son épaule comme s'il craignait que nous ne soyons suivis par quelqu'un ou quelque chose. Nous marchions depuis plus d'une demi-heure quand j'ai fini par lancer, d'une voix qui m'a paru un peu trop forte :

— Hé ! Vous avez peur ?

— Non, a-t-il rétorqué en murmurant, sans cesser d'observer les buissons. Pas du tout. De quoi aurais-je peur ?

— De ce qu'on voit sur la vidéo.

Il m'a jeté un coup d'œil.

— Cette vidéo n'est qu'un vaste malentendu.

— Un malentendu ? Je l'ai vue. Elle montre une putain de créature en train de se promener dans ces putains de bois. Où est le malentendu ?

Blake est resté coi. Nous marchions toujours. J'allais réitérer ma question quand il s'est arrêté, a éteint sa lampe et m'a regardé.

— Écoutez, a-t-il chuchoté en s'approchant si près que j'ai senti dans son souffle un goût amer, une espèce de relent d'acétone peut-être dû à la peur. Que ce soit bien clair. Sur cette vidéo, c'était Malachi.

— Malachi ?

Il a brandi l'index pour me réduire au silence.

— Oui. Malachi lui-même. En train de faire... je ne sais quoi, mais en tout cas, c'est... une chose qui n'a aucun sens pour nous, alors qu'elle signifie tout pour lui.

— Quoi ? Dans une espèce de déguisement à deux balles, avec une... ?

— L'idée... m'a-t-il coupé en jetant des coups d'œil inquiets de part et d'autre du chemin. L'idée même qu'il serait possible de... de faire apparaître Belzébuth – ou Pan, ou Satan – est complètement absurde. Vous le savez aussi bien que moi. C'était Malachi.

— Sauf que tout le monde n'est pas de votre avis. Pas vrai ?

— Je vous en supplie, a-t-il sifflé. Moins fort.

— De quoi les Garrick ont-ils si peur ? Susan a l'air terrifiée à l'idée que je pourrais provoquer quelque chose. Alors, Blake, peut-être que vous, vous croyez que c'est Malachi qu'on voit sur cette vidéo, mais pas eux. Eux croient qu'il a attiré Satan sur Cuagach, je me trompe ? Ils croient...

— Chut !

J'ai brièvement pointé ma torche sur le rideau végétal, créant des ombres bizarres.

— ... ils croient qu'il y a ici quelque chose d'inhumain.

— La décision de vous inviter sur l'île a été difficile à prendre, a dit Blake en posant une main sur ma lampe et en la détournant doucement des arbres. Il y en a parmi nous qui sont très superstitieux – Benjamin, Susan et d'autres. Ils pensent que moins on en dira sur ce qui se passe sur Cuagach, mieux ça vaudra, et qu'en parler à toute personne extérieure au Centre pourrait relever de la... provocation.

— Mouais. Ça, je l'ai compris.

— Croyez-moi, Joe, a-t-il insisté en se rapprochant. Croyez-moi, il y a eu des moments où j'ai moi-même eu des doutes quant à votre venue. Bon, finissons-en.

Il s'est remis en marche, un peu plus vite qu'avant, comme s'il tenait à prendre au plus tôt ses distances vis-à-vis des mots « Belzébuth », « Pan » et « Satan » – comme s'ils étaient restés accrochés aux branches derrière nous, preuve qu'il les avait prononcés.

Je lui ai emboîté le pas. Je venais de le rattraper et je m'apprêtais à reprendre la parole quand j'ai remarqué, à quelques mètres en avant, une petite silhouette pâle au milieu du chemin argenté.

— Qu'est-ce que...

Je me suis arrêté sur-le-champ pour l'éclairer. La forme, voûtée, mesurait une soixantaine de centimètres et ne bougeait pas. On aurait dit un nain vu de dos. Après m'en être approché prudemment, je l'ai contournée en braquant mon faisceau sur sa tête.

— Putain, Blake, qu'est-ce que c'est que ce truc ? Une gargouille ?

— Oui, a-t-il murmuré, agacé. Elles sont censées...

— Je suis au courant. Elles sont censées écarter les...

J'ai laissé ma phrase en suspens et me suis retourné pour scruter le sentier, qui filait devant nous sur quelques mètres avant d'être englouti par la végétation. Derrière, quelque part, se trouvaient la gorge et la maison de Dove.

— Je vois, ai-je repris en regardant à nouveau la gargouille, dont les étranges yeux de verre me rappelaient les poupées vaudoues de Louisiane. Il s'agit de barrer le passage. Ce sont les Garrick qui l'ont mise là, pas vrai ?

— Oubliez ça, a soufflé Blake. Il faut continuer. Nous y sommes presque.

Il s'est éloigné et m'a laissé seul devant cette gargouille, en train d'imaginer Susan et Benjamin montant jusqu'ici et l'orientant face au sud pour barrer la voie au... Bon Dieu, ai-je pensé en observant les arbres sombres, Dove s'est débrouillé comme un chef pour faire croire à une partie de la communauté que le diable existe vraiment. Il leur a fichu une telle trouille qu'ils sont allés jusqu'à transformer leur chapelle en bunker. Au cas où ils devraient s'y réfugier un jour.

J'ai éteint ma torche et je suis reparti à la suite de Blake, sans cesser de penser aux yeux de cette gargouille vrillés sur mon dos. Le chemin descendait toujours, tandis que le relief de part et d'autre s'élevait progressivement, et j'ai fini par me retrouver au fond d'une combe étroite. Tout à coup, l'horizon devant moi s'est ouvert de façon spectaculaire, révélant un ciel éclairé par une lune bouffie, glaciale. Blake lui faisait face, immobile. Je l'ai rejoint et me suis arrêté à sa hauteur pour contempler l'immensité de Cuagach qui se déployait sous nos yeux.

— Ouah, ai-je marmonné.

Nous nous trouvions sur une espèce d'étroit replat, situé à six ou sept mètres sous le sommet d'un escarpement. Sous nos pieds, un à-pic d'une bonne trentaine de mètres dégringolait jusqu'à ce qui semblait être le lit d'un torrent très large et totalement à sec, encombré d'éboulis parfois gros comme des maisons. Face à nous, à environ cinq cents mètres, le versant opposé dressait sa pente abrupte et bordée par une lointaine ligne d'arbres. La gorge proprement dite était exempte

de toute végétation, aussi nue, aussi pelée qu'un désert ou qu'une autre planète. On distinguait çà et là entre les rochers d'étranges formes brunes, qui captaient quelquefois, quand les nuages s'entrouvraient, un rayon de lune. J'ai mis un temps fou à comprendre ce que j'avais sous les yeux.

— Des bidons ? Des fûts ? C'est ça ?

— Ce secteur de l'île a servi de dépotoir chimique avant notre arrivée.

Après avoir pris quelques photos, j'ai jeté un coup d'œil de part et d'autre du replat – et repéré plusieurs autres petites formes spectrales.

— Encore des gargouilles ?

Plantées à peu près tous les trois mètres, elles surveillaient vaillamment le versant opposé de la gorge, de leurs petits yeux de verre luisant d'expectative. Au-dessus de nous, le sommet de l'escarpement se dressait comme une muraille, taguée sur toute sa longueur de lettres rouge sang, baveuses et hautes de trois mètres, manifestement peintes à la bombe.

ARRIÈRE, SATAN ! ARRIÈRE, SATAN ! ARRIÈRE, SATAN !

— Bordel de merde, ai-je grommelé d'une voix blanche en ressortant mon appareil. Quelqu'un, ici, a vraiment la trouille.

Je me suis accroupi pour prendre quelques clichés. Puis je me suis relevé et j'ai fait face à l'autre versant. Ces lettres étaient bien trop immenses pour avoir vocation à être lues d'ici. Elles ne devaient apparaître clairement qu'à distance. Depuis le sommet du versant opposé, par exemple.

— Je pige, ai-je murmuré en examinant la lisière d'arbres. Il vit là-bas, hein ? C'est pour ça que vous avez mis tout votre fourbi de ce côté-ci.

J'ai fait un pas vers le bord et j'ai plissé les yeux pour scruter les profondeurs de la gorge.

— Il y a moyen de descendre ? Il faut que je me rapproche...

— Non ! Le domaine de Malachi n'est accessible que par bateau, et...

ne vous penchez pas, s'il vous plaît, a-t-il dit en tirant sur ma chemise. Joe... je vous en supplie... c'est très, très dangereux. Vous ne reviendriez pas vivant. D'ailleurs...

— D'ailleurs quoi ? ai-je demandé en me retournant.

Il s'est interrompu. Son visage était blême. Il venait de se rendre compte qu'il en avait trop dit.

— Rien. C'est très dangereux. Très dangereux.

— Non, ai-je insisté en l'observant d'un œil vaguement amusé. Non. Ce n'est pas ce que vous alliez me dire. Qu'est-ce que vous alliez me dire, Blake ?

— Rien.

— Si.

— Non.

J'ai soupiré.

— Puisque c'est comme ça, j'y vais.

Je me suis mis à longer le surplomb, contournant les gargouilles et éclairant le bord de l'abîme à la recherche d'une voie de descente.

— Arrêtez !

— Seulement si vous me dites ce que vous vous apprêtiez à me dire, ai-je rétorqué en me retournant.

Il s'est mordillé la lèvre un instant, la tête basse.

— L'ordonnance de non-harcèlement, a-t-il bougonné enfin, fuyant toujours mon regard.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Une ordonnance de non-harcèlement. Malachi a obtenu une ordonnance de non-harcèlement. En justice.

— Il vous a attaqués en justice ? Oh, Blake, ai-je fait d'un ton espiègle, qu'avez-vous fait pour mériter ça ?

— Rien. Malachi délire complètement. Nous n'avons rien fait de mal.

— Alors pourquoi a-t-il réclamé cette ordonnance ?

— Parce qu'il est fou ! Fou ! Nous n'avons rien fait de mal !

Il a marqué une pause, respirant bruyamment, et s'est essuyé le front. Il a fait passer ses jumelles au-dessus de sa tête et me les a fourrées entre les mains.

— Tenez. Regardez. Il s'est construit une forteresse.

J'ai mis mon appareil photo en bandoulière et j'ai empoigné ses jumelles ; après avoir réglé la netteté de l'image, j'ai fait défiler devant mes yeux un kaléidoscope d'éléments de paysage : le contour acéré d'un contrefort, une pile de fûts rouillés, l'éclair jaune d'un sigle de danger chimique. L'escarpement d'en face semblait constitué d'une roche géologiquement très différente du versant sur lequel nous nous trouvions – plus noire, plus compacte. J'ai haussé un peu les jumelles et décelé la présence d'un motif quadrillé, de style impressionniste, qui suivait à peu près la ligne d'arbres.

— C'est quoi, ça ? Encore un grillage ? Il a fait comme vous ?

— Oui.

— Et quand a-t-il construit cette petite merveille ?

— Il y a deux ans. Vous avez vu les caméras vidéo ? Elles nous surveillent, Joe.

J'ai légèrement déplacé les jumelles. Devant la clôture qui barrait toute la longueur du sommet du versant d'en face, montées en hauteur comme des tripodes à la H.G. Wells, j'ai recensé un minimum de quarante caméras vidéo, qui semblaient toutes braquées sur notre versant.

— Si une seule de ces caméras nous filmait, il pourrait nous accuser d'avoir violé l'ordonnance et nous n'aurions jamais notre procuration.

— C'est un peu votre mur de Gaza, si je comprends bien ? La ligne de front ?

J'étais en train de baisser les jumelles quand une forme impossible à nommer a fugacement traversé leur champ. Je me suis empressé de faire le mouvement inverse, si vite que les mailles de la clôture d'en face se sont brouillées, et...

— Blake ? Blake, c'est quoi ce délire...

Je contemplais une paire d'yeux. Opaques et creux. Et au-dessous, un groin. Une tête de cochon. Plantée au sommet de la clôture. En décalant mon regard sur la droite, j'en ai repéré une deuxième – les mêmes traits fripés, le même regard morne, la même langue pendante. J'ai baissé les jumelles et j'ai longuement étudié la lisière. Je les voyais maintenant – ces infimes taches claires qui ponctuaient la clôture à perte de vue comme les créneaux d'un rempart, environ tous les trois mètres, faisant écho aux gargouilles de ce versant-ci.

— Qu'est-ce que ces saloperies foutent là ?

— Je vous l'ai dit, Malachi est complètement fou. Il cherche à nous faire peur.

— Et si je posais la question à Benjamin Garrick ? Qu'est-ce qu'il me répondrait ?

Blake a laissé son regard se perdre dans la gorge. J'ai senti un accent de résignation dans sa voix lorsqu'il a repris la parole :

— Si vous posiez la question à Benjamin, il vous répondrait que c'est l'œuvre de Pan. Il vous dirait que Pan est capable de déchiqeter un porc vivant à mains nues.

9

Les Garrick, apparemment, n'étaient pas isolés dans leur croyance. Ils avaient réussi à convaincre une quinzaine de membres de la secte que Pan vivait sur Pig Island, sous le contrôle de Malachi. Ou peut-être même hors de son contrôle, ce qui était pire.

Ayant compris que je ne lâcherais pas, Blake m'a emmené chez eux dès le lendemain matin. L'orage prévu avait éclaté : en pleine nuit, l'île avait subi une tempête qui semblait s'être fixée au-dessus d'elle comme un nuage de dessin animé pour la noyer sous un déluge de pluie et de brume. Lorsque nous avons enfin pu mettre le nez dehors, à onze heures, j'ai eu un moment l'impression que le village avait disparu pendant la nuit – seuls les halos orangés des quelques lampes qui luisaient à l'intérieur des cottages parvenaient à percer le

brouillard.

Les Garrick vivaient au bout de l'allée qui descendait à la jetée. La façade de leur cottage, jadis vert menthe, avait viré au blanchâtre, avec par endroits des traces d'enduit gris et des zones sombres d'humidité. C'était le seul à disposer d'un poste de télévision et son antenne râteau se dressait dans la brume, arachnéenne, au-dessus du toit.

Installés dans une cuisine brillamment éclairée, à la fenêtre ornée de rideaux à carreaux, nous avons chacun reçu un mug de café fumant et des biscuits faits par Susan. Sovereign était assise dans la pièce voisine, sur un bras du canapé. Malgré son silence, il était impossible de ne pas remarquer son regard posé sur moi et le sourire narquois qui ne quittait pas ses lèvres. Elle portait un tee-shirt noir au nom d'Avril Lavigne et une minijupe à boucle plissée. Ses longues jambes maigres se balançaient en permanence, comme si elle dansait au rythme d'un air qu'elle était seule à entendre.

Je me suis laissé aller en arrière sur ma chaise et j'ai ouvert mon calepin.

— Si vous voulez que je vous aide, ai-je déclaré, il va falloir tout me dire. Je voudrais que nous parlions de Malachi et que vous me disiez ce que vous savez.

Susan Garrick s'est empourprée. Son regard a fait l'aller-retour entre Blake et moi.

— Ça ne me plaît pas, Blake. Je n'aime pas son attitude. Que devient notre accord de mars 2005 ?

— Susan, a-t-il répondu d'un ton apaisant, il n'y a jamais eu d'accord. Tu as décidé, toi, de ne rien dire aux gens de l'extérieur, mais je n'ai pris aucun engagement en ce sens. J'agis dans l'intérêt de la communauté.

— C'est plus fort que moi, a-t-elle grommelé en se frictionnant les bras. Je ne peux pas m'empêcher de penser que si Malachi apprend que nous avons parlé, il nous enverra encore cette... cette chose. Je ne tiens pas à le provoquer.

— Monsieur Oakes, m'a alors dit Benjamin, tout ça est-il bien nécessaire ? Nous vous demandons simplement de divulguer notre

histoire. De faire comprendre aux gens que la vie est très dure ici sur Cuagach, mais que nous sommes dévoués à notre île corps et âme. Nous aimerions juste que Malachi s'en aille pour pouvoir retourner de l'autre côté et exorciser les forces maléfiques qu'il a invoquées...

— Benjamin, Susan... est intervenu Blake, en se penchant au-dessus de la table pour les prendre tous les deux par la main. C'est important. Joe m'a dit qu'il n'écrit pas d'article si nous refusions de parler.

Susan m'a foudroyé du regard.

— C'est vrai ?

— Il est vital de capter l'intérêt des lecteurs, ai-je expliqué, toujours fin diplomate. Il faut les immerger dans l'histoire.

Elle s'est tournée vers son mari, qui a haussé les épaules.

— Blake arrive toujours à ses fins, a-t-elle lâché en picorant une miette de biscuit dans son assiette. Rien ne changera jamais.

Elle a hésité, cherchant le regard de Blake. Son chemisier bleu perroquet la vieillissait.

— Si je parle, a-t-elle ajouté, je te demande de ne pas te moquer. J'ai beau savoir que c'est la peur qui te pousse à rire, ça me blesse.

— Je ne me moquerai pas, Susan. Dis-toi seulement que si l'opinion publique comprend que Malachi est fou, ça ne pourra que jouer en notre faveur.

— C'est tout le problème, a-t-elle répondu en se retournant vers moi. Il n'est pas fou. Il est maléfique. Il joue avec des forces qu'aucun chrétien ne devrait jamais invoquer, et tout le monde le sait, Blake compris.

— Il joue ? ai-je répété. Il joue à quoi ?

Elle a fixé sur moi ses yeux de jade.

— Partout où il y a de la lumière, monsieur Oakes, l'obscurité existe en proportion égale. Ou, pour dire les choses plus simplement : ce n'est pas de la folie. Malachi a réussi à attirer le biforme.

— Le biforme ?

— Mi-homme, mi-bête.

Elle s'est penchée vers moi et a ajouté à voix basse, en me dévisageant d'un air accusateur :

— Quoi ? Vous ne croyez pas que c'est possible ? Et où pensez-vous que mènent les galeries de mine de la côte sud ?

J'ai ouvert la bouche pour répliquer. Et je l'ai refermée. Règle numéro un des chasseurs d'impostures : ne jamais exprimer ni doute ni dérision. Si quelqu'un vous affirme avoir vu le visage d'Elvis dans la laine de verre de son grenier, surtout ne riez pas.

— Madame Garrick, ai-je prudemment répondu sous le regard intrigué de Sovereign, tout en débouchant mon stylo pour griffonner le mot « biforme » dans mon carnet. D'après ce que m'a laissé entendre Blake, la... la créature biforme de la vidéo ne serait autre que Malachi lui-même. Déguisé, sans doute. Il pense que...

— Je sais très bien ce que Blake pense, mais il n'a pas vu ce monstre. Moi si.

— Vous l'avez vu ?

— Ha ! s'est-elle exclamée, soudain très contente d'elle. Vous voyez ? Quand je vous disais de me prendre au sérieux !

Elle a quitté sa chaise en souriant, s'est approchée d'une armoire peinte, en a ouvert un tiroir et est revenue à la table avec une liasse de papiers qu'elle a posée devant moi.

— Ça remonte à près de trois ans. Bien avant que cette maudite vidéo soit filmée. Tard le soir. Tout le monde était déjà au lit, mais c'était mon tour d'aller jeter les restes à la poubelle, à côté du hangar. Je descendais sur cette allée, là-bas...

Elle s'est approchée de la fenêtre et a tendu le bras vers la longue masse du réfectoire. La brume, dehors, roulait en fines spirales.

— ... quand j'ai eu l'impression... j'ai eu l'horrible sensation que j'étais...

Elle a porté une main à sa nuque, et j'ai senti qu'elle revivait l'instant. L'ombre grise de la pluie sur la vitre ruisselait comme des larmes sur son visage.

— Oui ? l'ai-je encouragée. La sensation que vous étiez... ?

Elle s'est raclé la gorge.

— Que j'étais observée. J'ai senti comme un frisson, ici, sur la nuque, j'ai levé la tête, et c'est là que je l'ai vu. Assis sur une branche d'arbre, comme un lion ou ce genre d'animal...

— D'accord, ai-je dit d'un ton calme en prenant la première page de la liasse et en la posant à plat sur la table. Et ça, c'est...

J'avais sous les yeux un dessin au fusain, un peu taché par endroits, et dans l'ensemble assez bien fait. L'essentiel de la page représentait un feuillage touffu, mais quelques branches restaient visibles, et un pied humain soigneusement dessiné semblait agrippé à l'une d'elles avec la force préhensile d'une main de singe. J'ai deviné le contour d'une fesse juste au-dessus, et... oh, bon sang, cette envie de sourire... une queue ! Pendouillant sous la branche et longue d'une soixantaine de centimètres.

— Vous voyez sa position ? Il se tenait comme ça.

Susan est venue s'accroupir à côté de moi, en se tenant à la table pour ne pas perdre l'équilibre. Dans la pièce mitoyenne, Sovereign a reniflé bruyamment, dégoûtée.

Susan a soulevé son chemisier pour découvrir ses hanches prises dans un caleçon marron, qui disparaissait plus bas sous ses chaussettes de grosse laine et ses souliers de randonnée.

— J'ai vu toute cette partie-là, a-t-elle ajouté en traçant de la main un vague cercle allant de son pied à sa croupe. De là à là. Les feuilles cachaient l'endroit où la queue était reliée au corps, mais j'ai bien vu le reste de la queue.

— Ça a duré combien de temps ?

Je suis passé à la feuille suivante. La même image, à une échelle légèrement différente.

— J'ai crié, et il s'est enfui.

— Nous avons fouillé tout ce côté-ci de l'île, a renchéri Benjamin. Sans rien trouver. Et, croyez-moi, nous avons cherché.

J'ai passé tous les dessins en revue : la même image, encore et toujours.

— Les pieds ont l'air humains, ai-je observé.

— Oui – et la peau aussi faisait humaine, même celle de la queue. Très brune – un peu comme du cuir. Je l'ai vue d'assez près pour en être sûre.

— Du latex, a dit Blake. Un déguisement. Malachi doit avoir ses raisons.

Susan s'est relevée et, les deux mains à plat sur la table, s'est penchée en avant pour le regarder au fond des yeux.

— Dans ce cas, Blake, réponds à ma question : si c'était un déguisement, comment se fait-il que j'aie vu bouger cette queue ?

— Elle bougeait ? ai-je interrogé. Comment ?

— Elle remuait, a répondu Susan, en décrivant de la main un zigzag qui m'a fait penser à un serpent ou un requin. Un peu comme celle d'un chat, vous savez.

Je me suis tourné vers Blake, attendant une explication.

— Bon, m'a-t-il dit avec impatience, vous n'avez qu'à raconter ça de la manière que vous voudrez – ce qui se passe de l'autre côté de l'île n'a pas tellement d'importance. Débrouillez-vous juste pour que le message passe : le comportement de Malachi est inacceptable. Il a perdu la tête. Et si les dons sont généreux, cette île pourra enfin être confiée à ceux qui en prennent vraiment soin.

— J'ai besoin de savoir ce que Susan a vu d'autre. Vous êtes au courant pour les têtes de cochons ? Sur la clôture ?

— On les a tous vues. Mais ce n'est pas tout, a dit Benjamin en se contorsionnant sur sa chaise pour regarder sa fille, toujours assise en silence. Raconte à M. Oakes ce qui t'est arrivé.

Mais Sovereign ne prêtait aucune attention à son père. Elle me souriait toujours avec ce regard entendu, troublant, presque comme si elle se payait ma tête, en faisant distraitement claquer ses sandales roses sur le plancher. Benjamin a suivi des yeux la direction de son regard, comme si celui-ci était un fil tendu entre les deux pièces, et s'est retourné vers moi. Son expression s'est durcie.

— Sovereign ! Tu m'écoutes ?

Elle a sursauté, clignant des yeux comme quelqu'un qui se réveille.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dis à M. Oakes ce que tu as retrouvé dans ta trappe. Ton piège.

Une lueur a dansé sur les traits de l'adolescente ; elle s'est remise à me sourire.

— Après ce... enfin, vous savez, ce truc zarbi qu'a vu maman, je me suis dit : Ouah, trop cool, et ça m'a donné l'idée de creuser une... une espèce de piège, a-t-elle ajouté avec un coup de menton vers la fenêtre. Là-haut, dans les bois. Parce que moi, vous voyez, je... j'ai jamais vu Malachi, d'accord ? Juste en photo. Bref, je me suis dit qu'il fallait vraiment que j'aille au bout du truc, voir à quoi ce mec joue. Je suis allée là-haut, j'ai creusé un grand trou, et après ça je l'ai recouvert de feuilles et tout – je me suis bien éclatée, d'ailleurs. Ensuite, j'ai attendu quelques jours. Et je suis retournée voir.

— On pourrait peut-être lui montrer ta prise, Sovereign ?

Susan s'est levée et a soulevé le loquet de la porte extérieure. Elle avait nettement changé depuis mon arrivée dans sa cuisine : elle arborait à présent un petit air supérieur, comme si elle se croyait à même de mettre le point final à notre polémique.

— Venez, a-t-elle ajouté. C'est dans le congélateur.

Nous nous sommes munis de parapluies qui ne se sont pas révélés d'une grande utilité – la pluie nous aspergeait d'une sorte de vapeur, comme aux abords d'une chute d'eau dans la jungle. Elle s'insinuait partout – dans nos oreilles, nos yeux. À notre arrivée au réfectoire, nous étions tous couverts d'un voile de rosée.

— Je kiffe trop la photo, m'a glissé Sovereign pendant notre marche. Je suis celle qu'il vous faut si vous avez besoin de quelqu'un pour vous porter votre sacoche, vous refiler les objectifs et tout le tralala. Et vous savez, en préparant mon piège, j'ai eu cette idée de dingue : j'ai tendu un fil au ras de la trappe et je l'ai relié à mon boîtier, pour qu'il se déclenche si quelque chose tombait dedans.

— Sauf que Malachi s'en est aperçu, a ajouté Blake au moment où nous entrions dans le réfectoire. Il t'a volé ton appareil, n'est-ce pas ?

— On ne sait pas si c'est lui, a rectifié Benjamin. On ne sait pas du tout qui c'est.

— Vous auriez dû voir ça, Joe, a enchaîné Sovereign en secouant son parapluie. Je parie que vous avez jamais rien vu d'aussi cool. Un truc d'enfer !

Elle nous a menés vers le fond du réfectoire, où les longues tables à tréteaux attendaient, désinfectées et luisantes de propreté. Après avoir traversé la cuisine, où les deux vieux types régulièrement chargés du service s'affairaient en faisant tinter casseroles et assiettes, nous sommes passés dans la réserve attenante. Sovereign a allumé l'interrupteur. Trois gros congélateurs-coffres bourdonnaient en douceur. Elle a posé la main sur l'un d'eux en me gratifiant d'un début de sourire.

— Voilà ce qu'il y avait dans ma trappe. Ce qui me fout les boules, c'est de savoir que la photo de ce mec en train de se casser la gueule est encore dans l'appareil qu'il m'a fauché !

Elle a soulevé le capot du congélateur, d'où s'est échappée une bouffée rance d'air glacial. Tout le monde s'est rapproché. Un verrat gisait sur le flanc, à demi saupoudré de givre floconneux.

— Un cochon, m'a-t-elle dit avec une étincelle dans le regard. Mon cochon à moi. Il vous plaît ?

— Montre l'autre côté à M. Oakes, a ordonné Benjamin. Vas-y, retourne-le.

Avec un soupir, Sovereign a plongé ses mains dans la glace qui recouvrait l'énorme créature, cherchant une prise.

— Bon, va falloir m'aider...

Nous nous sommes encore rapprochés et, les bras dans le congélateur, nous avons réussi à faire basculer la bête sur le dos. Ses pieds sont restés un instant en l'air, révélant un mélange congelé de boue et d'herbe pris entre ses ongles.

— Sur le côté, a dit Benjamin.

Au terme d'un nouvel effort collectif, le porc est retombé avec un craquement sourd, en projetant une fine brume de glace.

Sans le perdre de vue, j'ai dégainé mon appareil. Sur son flanc avait

été marqué en plein centre, probablement au fer rouge, le symbole préféré de tous les sorciers et autres idolâtres du démon de la planète : un pentagramme. Je l'ai photographié plusieurs fois.

— Blake ? ai-je dit en recalant le capuchon sur mon objectif. Il faut que j'aille là-bas. Je veux parler à Malachi.

— C'est impossible. Pas question de sortir en mer par un temps pareil. Ne me demandez pas de me suicider.

— Vous ne bougerez pas d'ici, a lâché Susan, le visage secoué de tics. Ni en bateau ni autrement. Vous avez déjà largement de quoi écrire votre article. N'essayez surtout pas d'aller le déranger chez lui. Il n'y aurait rien de plus dangereux.

10

En fin de compte, le coup de pouce m'est venu de Sovereign. J'avais quitté le réfectoire au beau milieu du déjeuner pour aller chercher un calepin neuf chez Blake et, sur le chemin du retour, j'ai entendu une voix chuchoter mon nom dans la brume. Après avoir rebroussé chemin de quelques pas, je l'ai aperçue entre deux cottages, un doigt sur les lèvres et m'invitant à la rejoindre. Elle portait un blouson en jean noué autour des épaules, et ses yeux étaient cerclés de khôl comme pour un rendez-vous amoureux. Je me suis assuré d'un coup d'œil que personne ne m'observait et je me suis faufilé à mon tour dans l'étroit passage.

— Je peux vous emmener de l'autre côté, m'a-t-elle lancé à brûle-pourpoint. Je sais par où passer pour éviter les caméras de Malachi. Il y a un angle mort.

— En bateau, vous voulez dire ?

— Non. Par la gorge. Ces caméras, je les connais par cœur et je suis sûre qu'on peut y arriver.

— Quand ?

— Tout de suite.

Avec un large sourire, les yeux pétillant d'excitation, elle m'a montré un sac à dos posé au pied du mur d'un des cottages.

— Des bouteilles de flotte et des pompes de rando. Papa et maman vont péter un câble, mais j'ai quand même le droit de vivre.

J'ai jeté un nouveau regard au rectangle de brouillard laiteux qui obstruait l'extrémité du passage. Combien de temps me restait-il avant que les autres s'aperçoivent de mon absence ? Dix minutes ?

— D'accord, ai-je répondu en me penchant pour ramasser son sac à dos. Mais il faut faire vite.

— Non... attendez. J'ai besoin de thune.

— De thune ?

— Ouais. Vingt livres, et on y va.

— Qu'est-ce que vous allez bien pouvoir faire de vingt livres ?

— J'économise, pour quand je partirai. C'est vingt livres ou rien.

— Bon Dieu...

Je lui ai rendu le sac à dos et je me suis palpé les poches, cherchant mon portefeuille.

— Vous êtes dure en affaires, Sovereign.

— Je sais.

Elle m'a regardé extraire deux vieux billets de dix. Elle les a raflés comme s'ils risquaient de s'envoler et les a fourrés dans une poche de son blouson. Mais ensuite, au lieu de se mettre en marche, elle s'est mordillé la lèvre et son regard a cherché le mien.

— Y a autre chose.

— Quoi ?

— J'aurais besoin d'une touchette, aussi.

Ma main s'est arrêtée net, le portefeuille à demi rentré dans ma poche.

— De quoi ?

— D'une touchette. Vous savez très bien ce que je veux dire.

Elle a jeté un coup d'œil au bout de l'allée et s'est approchée encore

plus près de moi. Son odeur m'a envahi – discrètement caramélisée, comme un toffee.

— Un petit pelotage vite fait.

— Laissez-moi comprendre, ai-je dit, impressionné par son culot. Vous me demandez... un pelotage. Et en échange de ça, vous m'aidez à traverser la gorge ?

— Oui.

J'ai fini d'escamoter mon portefeuille.

— Et qu'est-ce que ça signifie, au juste ? C'est moi qui vous pelote, ou vous qui me pelotez ?

— Les deux.

J'ai lâché un petit rire incrédule.

— Vous plaisantez, hein ?

— Non, a-t-elle riposté, mi-hésitante, mi-blessée. Je suis sérieuse.

— Voyons. Vous ne pouvez pas...

Je me suis interrompu. Son masque s'était décomposé. La bravache avait disparu, d'un seul coup. Elle m'est soudain apparue toute petite, une enfant prête à pleurer.

— Sovereign ? Sovereign, écoutez-moi. Ce ne serait pas bien.

— Qu'est-ce qui ne serait pas bien ? a-t-elle balbutié, les lèvres tremblantes. Pourquoi est-ce que ce ne serait pas bien ?

— Parce que... ai-je commencé en écartant les bras. Parce que j'ai trente-huit ans, Sovereign. C'est-à-dire... quoi, plus du double de votre âge ?

— J'ai quasiment dix-huit ans.

— Vous avez quasiment dix-huit ans, Sovereign, et vous êtes très jolie, mais vous... vous ne devez pas continuer à tenir ce genre de langage à des hommes de mon âge.

— Et pourquoi ?

En panne de réponse, j'ai levé la tête vers le ciel. Lexie et moi vivions ensemble depuis cinq ans. Nous avons jusqu'ici respecté nos vœux mais, en imagination, je l'avais trompée un bon milliard de fois.

Je ne vais pas mentir : en imagination, je m'étais envoyé des nanas à la pelle – de la femme d'affaires assise à côté de moi avec son ordinateur portable dans un long-courrier filant vers la Californie à la préposée à l'emballage des poulets bio de ma boucherie de Kilburn, en passant par l'infirmière qui m'avait pris la tension un jour où j'avais ressenti des douleurs de poitrine au retour d'un voyage au Mexique. Sans parler, Dieu me pardonne, des copines de Lexie. La liste s'étirait à l'infini. Et, en bon pervers pépère que j'étais, certaines de ces filles avaient l'âge de Sovereign. Voire moins.

— Pourquoi ? a-t-elle insisté, lisant dans mes pensées. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— C'est mal, voilà tout.

Et j'ai ajouté, sans conviction, en levant la main gauche pour montrer mon alliance :

— Sans compter que je suis marié. Ce ne serait pas bien vis-à-vis de ma femme.

Sovereign a reniflé et rabattu une mèche de cheveux derrière son oreille en se mordillant la lèvre inférieure. J'ai vu ses yeux fixés sur mon alliance s'emplir de larmes.

— C'est vraiment... vraiment trop la merde ici, Joe... Y a personne... un désert ! Putain, je m'envoie en l'air avec qui, moi ? Blake ?!

Je l'ai regardée avec compassion, en refoulant de justesse mon envie de lui passer une main consolatrice sur le bras ou l'épaule.

— Ça s'arrangera quand vous serez partie...

— Mais c'est dans quatre mois, bordel !

Une larme a roulé. Elle l'a chassée du bout des doigts.

— Tout ce que je demande, c'est...

Elle s'est interrompue net, comme si une idée venait de l'effleurer.

— Laissez-moi vous sentir, au moins. Y aurait pas de mal à ça.

— Sovereign...

— Je vous toucherai pas, Joe, promis juré. Juste... je sais même pas ce que ça sent, un homme. Je connais l'odeur de papa, mais j'ai envie de savoir... j'ai envie de savoir ce que vous sentez.

Mon regard s'est échappé vers le bout de l'allée. Déjà plus de cinq minutes que je m'étais absenté. Blake allait commencer à se demander ce que je fabriquais, et moi, j'étais là, piégé par cette adolescente qui voulait... me sentir !

Ses yeux me fixaient – ses grands yeux humides de bébé phoque. J'ai soupiré. J'ai secoué la tête. Et j'ai soulevé mon sweat-shirt en me disant : Je n'y crois pas.

— Faites vite.

Elle a hésité, cherchant à deviner mon torse sous le tee-shirt, promenant son regard sur mes bras nus.

— Eh ouais, ai-je dit, je suis un vieux crado. La douche, ce n'est pas trop mon truc. N'allez surtout pas vous mettre en tête qu'on sent tous aussi fort.

Elle n'a pas répondu. Après avoir séché ses dernières larmes, elle a fait un pas en avant, s'est arrêtée juste devant moi et a approché son visage en inhalant profondément. Je me suis dit qu'on devait former un tableau bizarre, tous les deux – moi le torse bombé et les bras en arrière, et Sovereign debout face à moi, yeux fermés, décrivant de la tête une série de cercles lents, souriant de plus en plus et respirant à pleins poumons, comme si elle humait un vin fin au lieu de ma vieille carcasse nauséabonde. Extase et béatitude... Pathétique !

— C'est bon ? ai-je demandé, prêt à rabattre mon sweat-shirt. Ça vous donne une idée ?

Elle a reculé avec un sourire rêveur, les paupières toujours closes.

— Oui. Ça me donne une idée, a-t-elle répondu en rouvrant les yeux. Joe ?

— Quoi ?

— J'ai hâte d'y être. Je crois que je vais adorer.

Je suis repassé par le cottage de Blake – il n'y avait toujours aucun signe de l'arrivée de la cavalerie – pour récupérer mon sac à dos, où j'ai glissé en hâte mon appareil photo et une bouteille d'eau. La pince coupante était restée dedans, mais nous n'en avons pas eu besoin pour franchir le portail – Sovereign s'est servie d'une clé qu'elle avait

subtilisée quelques mois plus tôt. Elle semblait de bonne humeur, presque pompette, et le trajet s'est avéré nettement plus facile que la veille au soir. Malgré les écharpes de brume blanchâtre qui s'enroulaient en haut des arbres, nous sommes parvenus sans encombre à la première gargouille. Sovereign l'a gratifiée d'un regard torve et l'a contournée largement, comme si elle craignait de se faire mordre.

— Une idée de maman. À les voir, on dirait des parents normaux, mais vous pouvez me croire, ils sont complètement cognés. Surtout maman, faut vraiment pas la prendre au sérieux. Je veux dire, ces conneries qu'elle raconte sur le diable qui serait planqué dans les galeries de l'ancienne mine, franchement...

— Il y a des choses qu'elle ne peut pas comprendre. Ça représente quatre-vingt-dix pour cent de mon travail, vous savez : réfléchir à des phénomènes que la plupart des gens n'arrivent pas à expliquer.

J'avais baissé le ton sans trop savoir pourquoi - sans doute parce que je ne tenais pas à me lancer dans cette discussion au moment de m'aventurer sur le territoire de Malachi.

— Je dirais plutôt qu'elle a besoin de se monter le bourrichon, a dit Sovereign.

Nous avons émergé sur le replat qui surplombait la gorge et, soudain, le crachin qui enveloppait la forêt s'est évaporé, révélant un ciel sec, torride et exempt de nuages. Le fond de la gorge avait un aspect carbonisé, et la lumière était si intense que nous avons dû plisser les yeux. Pas du tout intéressée par la vue du versant de Malachi qui brasillait dans la fournaise, Sovereign a accéléré l'allure et, après avoir inspiré profondément, s'est dirigée vers l'extrémité droite du replat.

— C'est même pour ça que j'y ai mis le pentagramme, à ce putain de cochon ! m'a-t-elle lancé en balayant l'air de sa main. Jamais j'aurais cru qu'ils tomberaient dans le panneau.

J'ai stoppé net.

— Quoi ?

Elle s'est retournée.

— Hé, arrêtez de me mater comme ça... j'ai fait des trucs cent fois pires. Là, c'est juste que ça me démangeait de... de la faire flipper un bon coup.

— Et le cochon... ?

— Ah non, a-t-elle répondu avec un haussement d'épaules en se remettant à marcher. Le cochon, je l'ai vraiment retrouvé au fond de mon piège. Pareil pour l'appareil photo : Malachi me l'a taxé pour de bon.

— Et c'est après ça qu'il a obtenu son ordonnance de non-harcèlement ?

— Hé, y avait pas que moi, tout le monde venait par ici pour l'emmerder ! Mais ça se pourrait bien que le coup de la trappe ait fait déborder le vase... Vous vous rendez compte, s'esclaffa-t-elle, il aurait pu tomber dedans, avec sa fausse queue et tout le bazar !

Nous avons longé le replat sur près d'un kilomètre, dominés par les lettres géantes, jusqu'au lit d'un ruisseau à sec qui dévalait la pente de l'escarpement.

— Blake a menti quand il vous a raconté qu'il y avait pas moyen de descendre. C'est juste parce qu'il voulait pas que vous vous fassiez choper par les caméras.

Nous sommes descendus en suivant le lit du ruisseau, mi-marchant, mi-glissant, et nous avons déclenché plusieurs petites avalanches de cailloux. Arrivé en bas, j'ai pris la mesure de l'immensité du site – la vallée s'étirait à perte de vue, avec un peu partout des piles de fûts chimiques, couverts de rouille et parfois éventrés, dont les étiquettes jaunes à tête de mort et tibias entrecroisés flamboyaient sous le soleil. Le sol sous nos pieds avait une consistance caoutchouteuse, comme s'il risquait de nous engloutir à tout moment, et les quelques arbres morts et secs qui se dressaient dans ce paysage de désolation, tels des épouvantails calcinés, tendaient leurs branches nues où de rares feuilles brunies tremblotaient encore.

De temps en temps, Sovereign marquait une pause pour étudier les caméras du versant opposé, une main en visière devant les yeux.

— Je vous assure, Joe... Blake nous tuera si on se fait avoir par une

de ces caméras.

Elle passait son temps à s'arrêter puis à repartir, à bifurquer, voire à revenir sur ses pas. Il faisait tellement chaud que je devais souvent m'éponger le visage avec le bas de mon tee-shirt. Enfin, alors qu'à ma montre nous crapahutions depuis deux heures, nous avons laissé derrière nous le champ des caméras et nous sommes lancés à l'assaut du versant opposé.

La clôture étincelait entre les arbres loin au-dessus de nous, enguirlandée de têtes de cochons qui ponctuaient d'étranges taches claires l'épaisse couverture végétale. La pente était nettement plus douce que de l'autre côté, et la terre craquelée n'a pas tardé à céder la place à des blocs d'ardoise en partie recouverts de végétation : d'abord des touffes de bruyère et de plantain, puis une espèce d'herbe drue et parsemée de fleurs sauvages.

Nous nous sommes brusquement retrouvés face à la clôture – elle a surgi sans préavis à dix pas de nous, haute d'au moins cinq mètres. Au sommet, une tête de cochon nous toisait par-dessus la cime des arbres, cernée d'un halo de mouches. Les yeux avaient été mangés par les vers, mais les dents étaient toujours en place, longues et dénudées comme des os polis. L'odeur que le vent avait poussée la veille jusqu'au rivage nord de l'île était suffocante.

Je me suis éclairci la gorge. Malachi, oh, Malachi, ai-je pensé, ce serait donc par ici que tu t'amuses à tes petits rituels de frappadingue, mon salaud ?

Sovereign a fouillé du regard l'intérieur de la clôture, là où une nuée de moucheron tourbillonnait entre les arbres ; les branches se sont mises à frissonner sous la faible brise venue de la mer.

— Hmmm, a-t-elle dit d'un air effronté. Ça m'étonnerait qu'il ait mis des caméras de son côté.

Elle s'est accroupie et a levé la tête vers la cime des arbres, plissant les yeux.

— Hé, Malachi, vieille bourrique ! Allez, quoi, ramène-toi, viens par ici. Montre-nous ta fausse queue !

Derrière le grillage, la végétation était si touffue qu'on ne distinguait

plus rien au-delà de quelques mètres. Tout semblait figé dans une immobilité surnaturelle, comme si la canicule s'était retrouvée prise au piège des épais feuillages. On n'entendait pas un son, à part peut-être un discret bourdonnement d'insectes au fond des bois. Une image d'eau stagnante m'a traversé l'esprit.

— Je m'étais jamais risquée aussi loin depuis qu'il a construit sa clôture, m'a confié Sovereign. Si ça se trouve, il a cassé sa pipe et il est en train de pourrir quelque part là-dedans... Joe ?

Je n'ai pas répondu. Je m'étais raidi, le menton haut, les yeux fixés sur quelque chose que je venais d'apercevoir par-dessus son épaule.

— Joe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai mis un doigt devant ma bouche, le regard toujours rivé sur la clôture et, tout doucement, j'ai penché la tête sur le côté, en me demandant si j'étais victime d'une illusion d'optique. Au-delà de l'imposant grillage, une forme dont la clarté jurait avec son environnement immédiat reposait à même le sol. Elle avait les dimensions et l'aspect d'un gros serpent, mais sa couleur rappelait une peau humaine basanée. Elle dépassait de la dentelle d'ombres projetée par le feuillage d'un gros arbre. J'ai senti la peur me gagner.

— Joe ? a soufflé Sovereign. Il est derrière moi, c'est ça ?

J'ai cligné des yeux.

— Oui.

— Il nous observe ? m'a-t-elle demandé d'une voix presque inaudible.

Elle s'est retournée très lentement et a balayé la forêt du regard, les arbres muets, la foule d'insectes qui s'agitaient parmi les ombres, l'étrange bout de chair qui gisait sur le sol.

— Oh... Oh...

Sans bruit, j'ai sorti mon boîtier de mon sac à dos, je me suis accroupi à côté de Sovereign, j'ai vissé un objectif d'une main fébrile et j'ai ôté le capuchon. Il est possible que les corps aient une façon bien à eux de manifester leur authenticité, par des canaux sensoriels dont nous ignorons tout – parce que j'ai immédiatement eu la certitude absolue que nous étions face à un être vivant. J'ai levé mon appareil et

j'étais en train de régler la mise au point quand, soudain, la chose a été parcourue d'un léger tressaillement. Comme la queue d'un chat. Elle a bougé une deuxième fois et Sovereign a fait un bond.

— Putain de merde ! Vous avez vu ça ?

Son cri a alerté la créature. Après un dernier sursaut, elle a glissé entre les arbres et a disparu avec un léger bruissement.

— Ça alors, ai-je soufflé en baissant mon appareil, les yeux toujours rivés sur l'endroit où la chose venait de disparaître, comme si j'espérais déchiffrer le sens caché du puzzle d'ombres et de lumières qu'elle avait laissé derrière elle.

Sovereign s'était réfugiée dans mon dos et répétait, d'une voix tremblante :

— Putain mais c'était quoi, ce truc ? C'était quoi ?

— Chut !

— Je veux m'en aller, Joe. Foutons le camp, a-t-elle dit en tirant sur mon tee-shirt. MAINTENANT ! S'il vous plaît, Joe, je veux rentrer à la maison !

Bon, c'est à partir de là que les choses se sont gâtées, bien sûr. Dès lors que les ministres de la cure psychogénique ont vu Sovereign retraverser la gorge ventre à terre, trébuchant, sanglotant, couverte de poussière, je suis devenu pour eux une espèce d'ennemi public numéro un. Le temps pour moi de renoncer à espérer une réapparition de la créature puis de repartir sur les traces de ma jeune guide, toute la bande avait rappliqué. Ils nous observaient d'en haut, sur le replat barré de graffitis, et à peine Sovereign eut-elle aperçu ses parents qu'elle a foncé droit vers eux, gravissant le lit du ruisseau à quatre pattes, s'écorchant les genoux puis se jetant enfin, en larmes, dans les bras de son cher papa. Benjamin m'a regardé approcher par-dessus l'épaule de sa fille, d'un œil accusateur. Tandis qu'à mon tour je venais à bout des derniers mètres d'ascension, Blake s'est approché du bord.

— C'en est trop, Joe, a-t-il grondé en me fixant dans le blanc des yeux. Dès que la brume sera levée, je vous ramène à Craignish !

Voilà comment je me suis retrouvé enfermé dans le cottage de Blake

en attendant l'éclaircie. Sauf que celle-ci ne venait pas : au crépuscule, le brouillard était toujours là, et l'île toujours drapée de son suaire de navire fantôme ; il ne me restait plus qu'à attendre dans ma chambre, étendu sur le lit, une assiette à soupe vide posée par terre. En bas, ils avaient organisé des tours de garde – Blake et le missionnaire nigérian –, pour éviter que je ne leur refasse le coup de la grande évasion.

Alors que l'obscurité descendait derrière ma fenêtre, j'ai fermé les yeux et, les doigts sur les paupières, je me suis efforcé de revoir les quelques secondes de mouvement suspect aperçues derrière la clôture, encore et encore, comme je m'étais repassé la vidéo du touriste. Comment Dove avait-il pu s'y prendre ? J'ai échafaudé les scénarios les plus frankensteinien que l'on puisse imaginer : Dove, en blouse de savant fou, galvanisant la queue rasée d'un animal au moyen de décharges électriques ; Dove bricolant dans son labo un membre mécanique ingénieux, éventuellement enveloppé d'une couche de viande de porc... Mon imagination, sur ce coup-là, s'est montrée illimitée.

À dix heures, je les ai entendus aller et venir un certain temps autour de la maison, en déplaçant des meubles. Vers onze heures, le silence étant retombé, je suis descendu sur la pointe des pieds et j'ai trouvé une commode en travers de la porte du fond. Le Nigérian dormait sur un lit pliant juste à côté, et Blake faisait de même dans un fauteuil placé devant la porte d'entrée, en sentinelle. J'ai passé un moment à observer sa poitrine qui se soulevait régulièrement. Il serrait un tisonnier contre son cœur, vraisemblablement pour le cas où il serait obligé de m'assommer, moi qui étais deux fois plus jeune et plus costaud que lui. Vaguement pris de pitié, je lui ai adressé de la main un petit signe d'adieu.

Sauter par la fenêtre de ma chambre ne m'a posé aucun problème. Je suis d'abord descendu sur la corniche aménagée sous le rebord, après quoi j'ai pris mon élan et je me suis lancé, atterrissant sur le gazon à peu près sans bobo, à part le léger choc de mon barda dans mon dos. Comme pour m'encourager à aller de l'avant, le brouillard commençait tout juste à se lever sur une nuit froide, baignée de lune. Je me suis mis en marche, prêt à jouer de la pince coupante, accompagné par le fracas de plus en plus lointain des vagues. De

temps à autre, pendant ma marche solitaire à travers bois, puis au fond de la gorge entre les piles spectrales de fûts chimiques, je sifflotais pour me donner du courage. Quelle poule mouillée ! Il y avait forcément une explication à ce que j'avais vu derrière cet arbre ; simplement, je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

Vers minuit, j'ai rejoint l'endroit où Sovereign et moi avions rebroussé chemin. L'odeur de porc pourri était encore plus forte. J'ai entrepris de longer le grillage à distance respectable, en humant l'air et en braquant souvent ma torche de l'autre côté. Tout était calme au pays de Dove, à part un vague grincement venu d'ailleurs, comme si la brise portait jusqu'à moi la plainte d'une vieille machine rouillée. L'ancienne mine d'ardoise ? J'ai marché cinq bonnes minutes, et sans doute m'étais-je rapproché de l'extrémité de la gorge, car le murmure de la mer me parvenait à présent de derrière une butte, un peu plus loin. La vision m'est venue d'un corps en putréfaction, de Malachi inerte au cœur de cette forêt, les mains repliées sur la poitrine comme pour prier. Après m'être défait de mon tee-shirt et l'avoir plaqué devant ma bouche et mon nez, j'ai sorti la pince coupante de mon sac à dos et j'ai parcouru en ligne droite l'étendue d'herbes folles qui me séparait de la clôture.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, j'ai pour caractéristique principale de ne pas être un type superstitieux : il faut mettre la dose pour me déstabiliser. C'est la raison pour laquelle, lorsque je me suis approché du grillage et que j'ai senti tous les poils de mes bras et de ma tête se dresser à l'unisson, je me suis contenté de marquer un léger temps d'arrêt, un peu déconcerté. J'ai baissé le regard sur mes mains, je les ai retournées et levées devant moi de manière à ce qu'elles soient éclairées par la lune. Quel sixième sens avait bien pu déclencher cette réaction ? Ce n'était pas mon genre – pas mon genre du tout. J'ai scruté la ligne d'arbres, au-delà de la clôture. Rien ne bougeait, sauf ce grincement mécanique. Même le vent était tombé.

Secouant la tête, j'ai ouvert les mâchoires de ma pince, les ai approchées du grillage, et, à la seconde où elles se sont rejointes, la réponse est venue avec la décharge – un champ d'électricité statique, pauvre con ! –, mais un millième de seconde trop tard. Cinq, six, sept cents volts et Dieu sait combien d'ampères ont tétanisé mes pectoraux

et provoqué une contraction tellement violente de mes biceps que mes deux bras se sont tendus à l'horizontale et que je suis parti en arrière, totalement impuissant, en même temps que mes boucles de sandales éclataient et que la pince coupante s'envolait au-dessus de ma tête en traçant dans l'air un arc argenté.

Un champ d'électricité statique, rien de tel pour vous hérissier le poil.

Je me suis retrouvé sur le dos dans l'herbe, avec mon short de l'armée, comme ce pauvre Tommy si cher aux supporters de Liverpool^[3], les bras en croix, incapable de remuer autre chose que mes yeux, réduit à accompagner le glissement des nuages entre les étoiles et à me demander s'il existait, ce paradis auquel croyait la moitié de l'humanité. Un avertissement, mon vieux, un avertissement gros comme une maison. Mes nerfs sont en train de claquer, ai-je pensé, et cette idée a fait jaillir de moi un bref éclat de rire – le premier signe que j'allais survivre. Bon, peut-être pas de claquer, mais de me lâcher. C'était ma première crise de nerfs. Ma première décharge électrique. Il paraît que ces trucs-là vous creusent un sillon à travers le corps, un gros sillon de viande brûlée dont on ne peut détecter la présence qu'en vous ouvrant sur un billard. C'est ce que m'a dit Finn. Qu'on pouvait mettre le doigt dedans et suivre le trajet du courant comme celui d'une balle dans un mur.

Mon pied gauche a été le premier à revenir à la vie. Puis une sorte d'onde de chaleur fourmillante s'est frayé un passage – d'abord dans ma jambe gauche, et ensuite dans tout ce côté-là de mon corps. Les doigts de ma main gauche se sont repliés, et j'ai senti picoter mon nez, mes oreilles. Tout à coup, j'ai toussé. Au prix d'un prodigieux effort, j'ai réussi à basculer sur le flanc et j'ai vomi dans la bruyère, le bras droit pendouillant toujours derrière mon dos, comme s'il n'avait strictement rien à voir avec le reste de ma personne. J'ai redressé le menton par à-coups et j'ai regardé autour de moi. Je devais être resté un sacré bout de temps sur le dos. Des heures. La lune s'était déplacée, et on apercevait un début de clarté rose à l'est du ciel. L'aube. En me tordant le cou, j'ai regardé la clôture par-dessus mon épaule. Pas l'ombre d'une mise en garde. Des défenses dignes d'une base militaire et pas le moindre panneau de danger le long du périmètre que j'avais

arpenté tout à l'heure.

J'ai entendu un murmure étouffé.

Ça venait de derrière le grillage. J'ai retenu mon souffle.

Nouveau murmure.

Poussant sur ma bonne jambe, j'ai pivoté sur le sol pour faire face à la clôture. Un damier d'ombres recouvrait la forêt. Au-dessus de moi, une tête de porc, auréolée d'insectes, me fixait avec indifférence. Quand j'ai voulu tourner la tête, mille dards acérés m'ont transpercé la nuque et j'ai grimacé de douleur. Un vague bruit. Un craquement de brindilles. Puis le silence. Je n'osais plus respirer.

— Ils ne vous ont pas prévenu ?

Mon poulx a grimpé en flèche. Je me suis tortillé comme un poisson échoué, en griffant le sol pour essayer de regarder du côté où avait surgi la voix. Oui, il y avait quelqu'un derrière le grillage – à quelques pas. Je le voyais, maintenant : une forme pâle et enflée, ramassée entre les arbres comme un homme accroupi.

— Ils ne vous ont pas dit de vous méfier de moi ?

C'était lui. Je l'ai su tout de suite. J'ai aperçu un pied dans une vieille basket, une main blême crispée sur un manche. Une arme. Mon instinct m'a confirmé que j'étais dans une merde noire. Il y avait quelque chose, dans cette position de crapaud ramassé, comme s'il était prêt à bondir... Je me suis tortillé comme un fou dans l'herbe, cherchant à faire réagir mon corps. Rien ne voulait bouger. Je me suis laissé retomber sur le dos, pantelant.

— Ils ne vous ont pas dit ? Vous ne savez pas que...

Il s'est interrompu, et le silence est retombé. À entendre son souffle de plus en plus audible, encombré comme celui d'un vieillard, j'ai senti son intérêt grandir, se refermer sur moi. Ça y est, me suis-je dit, affolé. Il t'a reconnu. La silhouette s'est redressée. Je me suis raidi, persuadé que son visage allait venir se coller aux mailles du grillage, mais contre toute attente il a reculé, puis disparu dans la forêt. Son corps massif s'est éloigné entre les branches. Une brindille a cédé, un bruissement s'est fait entendre, et puis plus rien. Le monde est redevenu silencieux.

J'ai mobilisé toute mon énergie pour me remettre sur le flanc et

scruter la zone d'ombre qu'il venait de quitter, en me demandant si j'avais imaginé sa présence. Les rochers, les herbes, les arbres, rien ne bougeait. Au bout d'une éternité, alors que la forêt était toujours aussi calme et que le monde avait un peu plus basculé vers le matin, j'ai inspiré un bon coup et réussi à me remettre tant bien que mal en position assise.

Je suis resté comme ça un certain temps, à cligner des yeux face à l'aube rosâtre tout en me massant le biceps droit de la main gauche, dans l'espoir vain de le ranimer. Puis je me suis tourné sur le côté, vers la clôture qui s'étirait à perte de vue. Silence. Existait-il, quelque part dans ce grillage, un portail pouvant lui permettre de passer de ce côté-ci ? N'allait-il pas venir à moi ? Mon sac à dos... je ne savais pas du tout où il était passé, mais ma torche, elle, gisait par terre à trois mètres de moi, son rayon faiblissant pointé sur une bruyère. Et tout près, scintillante dans la lumière, la pince coupante. J'ai pivoté sur moi-même. La broussaille m'écorchait les jambes. La pince coupante... Debout, Oakesy, mon vieux. Vas-y, maintenant. Lève ton cul et attrape-moi ça.

J'ai saisi ma jambe droite inerte, je l'ai mise sur le côté pour l'écarter de mon chemin et j'ai réussi tant bien que mal à me hisser sur mon genou valide, le gauche. Allez. Allez. J'ai réussi ensuite, sans trop savoir comment, à ramener le pied gauche sous mon corps puis à tendre la jambe, alors que la droite traînait toujours, inutile. Mais je n'ai eu ni la force ni l'équilibre pour aller au-delà. L'effort m'avait à moitié tué. Il m'a été impossible de redresser le haut du corps. Je suis donc resté dans cette position, sur une jambe, le cul en l'air et le nez sur mes rotules, tanguant un peu, luttant pour ne pas tourner de l'œil. Me demandant si je devais essayer de me jeter à terre dans la direction de la pince coupante.

Je l'ai vu entre mes jambes. Il a tranquillement émergé de la ligne de crête, à son rythme, et son ombre immense a peu à peu envahi mon champ de vision. Incapable de bouger, je me suis contenté d'enregistrer les détails. Il était énorme, vêtu de loques immondes et usées jusqu'à la corde ; au fil des ans, à force d'engraisser, il lui était poussé des espèces de mamelles. Il n'y avait pas trace de queue entre ses jambes. En revanche, il tenait une hache. C'est ça, ai-je pensé en

sentant ma bonne jambe se dérober. C'est une hache. Une hache.

— Allez ! ai-je marmonné en regardant mes genoux. Bougez-vous, bordel de merde !

Rien à faire. J'avais perdu le contrôle. Je suis donc resté là, plié en deux et tanguant comme un ivrogne, pendant qu'il se rapprochait dans mon dos. Il n'a pas modifié son allure, il ne s'est pas mis à courir, il ne m'est pas rentré dedans façon bulldozer ; il a simplement poursuivi son approche jusqu'à me heurter légèrement par-derrière.

Je n'ai rien pu y faire : je suis tombé en avant, j'ai atterri dans l'herbe la tête la première, les mains sous le ventre, et mon nez a craqué.

Il s'est mis à genoux derrière moi et lentement, méthodiquement, il a placé son corps de manière à couvrir entièrement le mien, en pesant de tout son poids sur mon dos et en soufflant au creux de ma nuque, comme s'il cherchait à me sodomiser. Je suis resté sans bouger, en m'obligeant à respirer malgré cette masse qui m'écrasait, trop terrorisé pour tenter quoi que ce soit. Mais il n'a rien fait, il s'est contenté de rester comme ça, sur moi, dans une attitude bizarre, presque affectueuse, en tournant le visage sur le côté pour le plaquer contre ma joue.

J'ai replié les doigts de ma main gauche. Tu dois pouvoir réagir, mon vieux, me suis-je dit. J'ai bougé mes mâchoires à plusieurs reprises, en essayant de les contracter. Tu dois pouvoir y arriver. J'ai ravalé le ruisseau de sang qui m'encombrait le fond de la gorge. En révulsant les yeux au maximum, je pouvais voir le faisceau de ma torche. La pince coupante était juste à côté. Au-dessus de moi, Dove s'est raidi.

— Quoi ? ai-je gémi, d'une voix pâteuse. Qu'est-ce que vous faites ?

— Ta quiétude, m'a-t-il soufflé à l'oreille. Tu te souviens, Joe Finn ? Eh bien, je suis en train de te la foutre en l'air. Je suis en train de te la baiser, Joe.

Dès qu'il s'est retiré, j'ai roulé sur le côté en remplissant avidement mes poumons. Mes bras se sont levés par réflexe. Il a brandi sa hache et, avant que j'aie eu la moindre chance de me redresser, je l'ai vue s'abattre sur moi, tranchant tourné vers le haut. J'ai tenté en vain de

m'en saisir, à l'aveuglette. Mon poignet gauche est entré en collision avec le dos de la lame et j'ai réussi l'espace d'une seconde à m'y raccrocher vaguement – jusqu'à ce qu'il soulève à nouveau son arme et que je retombe en arrière, les mains en sang, pendant que le monde se mettait à valser autour de moi.

C'était fini.

11

Il m'a fallu trois semaines pour revenir sur Cuagach. Je n'ai jamais cessé d'y penser, pas un seul instant. Pendant tous ces jours que j'ai vécus cloué au lit, moitié endormi, moitié cauchemardant sur le Belzébuth de Malachi Dove, il ne s'est pas passé une seconde sans que je pense à la façon dont j'allais me venger de cet enfoiré. Il m'avait arraché un bon morceau de cuir chevelu et fracturé le crâne, me laissant un sillon de calvitie complète long de huit centimètres au niveau de l'os pariétal, comme avaient dit les toubibs. Sans compter que cette fracture m'avait aussi amputé d'une partie de ma mémoire : mes souvenirs des quarante-huit premières heures de mon séjour sur l'île se résument à presque rien.

Dieu seul sait comment je suis revenu au village. Il se pourrait que Blake ait donné l'alerte, soit venu jusqu'à la clôture et m'ait retrouvé le nez dans la bruyère, là où m'avait laissé Dove, avec un tas de mouches volant au-dessus de moi. Je me souviens vaguement d'avoir été transporté à travers bois, envahi d'une terrible sensation de froid ; je me souviens aussi d'un goût de sang et de haut-le-cœur qui me faisaient vomir toutes les cinq minutes. Je sais qu'à un moment donné je me suis retrouvé dans un lieu sombre et glacé, étendu comme un cadavre sur un sol de pierre pendant que Blake et Benjamin passaient un temps fou à polémiquer à deux pas de moi, et que leurs voix résonnaient, cavernueuses : Blake voulant alerter la police pour faire arrêter Dove – car il s'agissait selon lui d'une tentative de meurtre – et Benjamin hurlant qu'il refusait d'être mêlé à cette histoire, répétant : « Je te l'avais dit, jamais on n'aurait dû faire venir un journaliste ! »

En fin de compte, quelqu'un – je pencherais pour Blake – a dû me charger dans le canot de la secte et me déposer sur la côte écossaise (en oubliant opportunément de confisquer la carte-mémoire de mon appareil photo), car c'est là que le brave pêcheur de homards m'a ramassé le lendemain à six heures du matin, sur un ponton proche de Croabh Haven, enveloppé d'une couverture.

Plus tard, Lexie m'a raconté que lorsqu'elle a ouvert la porte du bungalow et qu'elle m'a découvert, debout sur le seuil, soutenu par le pêcheur, tenant ma main droite dans la gauche comme un oiseau mort, le crâne couvert de croûtes de sang et le tee-shirt aspergé de vomissures, mes premiers mots ont été : « Une grosse cisaille, Lex. À poignées isolées. Il faut que tu me trouves ça. »

Elle a cru, à voir ma tête, que j'avais eu une attaque, et je ne suis pas près d'oublier le masque de Halloween que j'ai découvert au moment où elle m'a mis un miroir sous le nez : tout le côté droit de mon visage s'était affaissé comme de la cire fondue, et mon œil droit était tellement exorbité que le fond rouge du globe était visible. Il arrive encore que cette image revienne me visiter dans mes cauchemars.

J'ai refusé catégoriquement d'aller à la police ou à l'hôpital – pas question de laisser les flics mettre leur nez là-dedans avant que j'aie eu ma chance de retourner sur l'île –, et, pendant plusieurs jours, chaque fois que j'avais la force de parler, Lex et moi nous sommes pris le chou là-dessus. Cela virait régulièrement à la lutte de classes, comme toujours entre nous, et Lexie se mettait à arpenter la chambre à enjambées rageuses, en se maudissant de n'avoir pas épousé un membre de la bonne société.

« Je n'y crois pas ! Tu n'as jamais fait confiance à la police parce que Finn et toi avez grandi dans un milieu de petits malfrats et que vous croyez vivre dans une dictature à la Orwell, où le pouvoir ne nous veut que du mal... et sur la base d'une vision aussi débile, tu serais prêt à omettre de signaler que tu as été victime d'une tentative de meurtre ?

— Lex...

— Moi, j'ai été élevée dans le respect de l'autorité ! Ça va te retomber dessus, Oakesy, si tu te tais. Ecoute-moi bien. Ça va te retomber dessus... »

Elle était cent fois plus énervée contre moi que contre Dove. Les seuls moments où elle cessait de crier étaient ceux où elle m'apportait à manger, changeait mes draps, nettoyait les croûtes de mon cuir chevelu et faisait de son mieux pour refermer les lèvres de la plaie. Ce mélange de tendresse et de colère avait quelque chose d'étrange.

Le deuxième soir – le 2 septembre –, elle s'est glissée nue sous les draps et, en nichant un pied froid contre ma cheville, elle a tendu la main vers mon sexe. J'ai attendu sans rien dire, les yeux clos, certain que je n'arriverais jamais à bander dans un état pareil, et au bout de dix minutes d'inertie, sans que l'un de nous ait dit le moindre mot, elle a fondu en larmes, sauté du lit et couru hors de la chambre en faisant claquer des portes. Pendant le reste de la nuit, je l'ai entendue sangloter bruyamment dans le séjour – assez fort en tout cas pour que je l'entende. Ce qui, bien sûr, était le but recherché.

Même si j'avais été capable de descendre de mon lit, j'aurais été bien en peine de trouver les mots justes. Je ne savais plus trop de qui ou de quoi j'étais tombé amoureux : de Lexie ou d'une certaine minijupe noire qu'elle portait le soir de notre première rencontre. Cette minijupe, et aussi l'expression plus ou moins distante qu'avait affichée Finn en la voyant moulée dedans. Je l'avais épousée deux mois plus tard : la mariée et son Neandertal en train de remonter l'allée, la mariée resplendissante dans sa robe d'organdi, sur laquelle Neandertal a posé sa grosse paluche. Mes amis disent aujourd'hui qu'ils ne l'ont jamais appréciée, alors qu'ils me l'avaient bien caché à l'époque. Merci, les gars. Cette nuit-là, dans le bungalow, je suis resté allongé à fixer le plafond pendant qu'elle pleurait sans discontinuer. Je l'entendais quelquefois pousser la porte du séjour et glisser la tête dans l'entrebâillement. Sans doute pour vérifier que je l'entendais.

Plusieurs jours de silence ont suivi. Je regardais beaucoup la télévision. Le propriétaire du bungalow nous a rendu visite et j'ai négocié deux semaines supplémentaires de location. Au bout d'une semaine et demie, la paralysie et l'œdème étaient résorbés, et je me suis laissé conduire à l'hôpital par Lexie afin de passer quelques radios, en inventant un gros bobard pour le médecin comme quoi je serais tombé de vélo. Il s'est avéré que Lex avait été bonne infirmière. Grâce à tout ce temps qu'elle avait passé dans sa clinique, je suppose.

La fracture se réduisait de façon impeccable : je n'aurais besoin ni de traitement ni même de points de suture.

Je me suis débrouillé pour camoufler la cicatrice avec mes cheveux et j'ai entrepris d'échafauder un plan de retour sur Cuagach. À Lochgilphead, je me suis acheté une énorme cisaille à poignées isolées. Cela fait, croyez-vous que j'aie réussi à trouver un seul pêcheur ou propriétaire de bateau prêt à me transporter et à m'attendre sur la rive sud de l'île ? Que dalle ! Enfin, au bout de quatre jours de recherches, j'ai dégoté à Ardfem un type prêt à me louer un petit hors-bord moyennant seulement une caution exorbitante. Mais alors que je m'apprêtais à lever l'ancre, le temps a brutalement changé. L'automne venait de s'abattre en une heure sur l'Écosse – éloignant d'un seul coup mes perspectives de débarquement –, et la douceur de l'été indien a été annihilée par une brusque dégringolade des températures ; il y a même eu des chutes de neige sur les Highlands. Et ça n'allait pas s'arranger. Le vent hurlait le long des côtes, la mer se creusait jour après jour. Si je ne voulais pas m'empaler sur les brisants de Luing, mieux valait reporter ma traversée.

Quelle attente ! Toute une semaine s'est écoulée avant qu'enfin, à mon réveil, j'aperçoive les reflets dansants d'un soleil glacé sur les vagues du firth.

C'est bizarre, mais le souvenir le plus net que j'aie gardé de Lexie tout au long de cette période navrante n'est pas celui auquel on s'attendrait : rien à voir avec le cauchemar que je venais de vivre, il concerne plutôt quelque chose d'assez anodin par rapport au reste. Je parle du matin où elle est descendue m'accompagner sur le quai pour mon départ. Aujourd'hui encore, l'image demeure d'une clarté limpide. Furieuse de me voir repartir sur Pig Island, elle était quasiment incapable de dire un mot, et je la revois debout, une main sur la hanche, remontant ses lunettes de soleil sur l'arête de son nez, les yeux rivés sur l'île parce qu'elle ne pouvait pas se résoudre à me regarder. Elle s'était fait couper les cheveux à Londres avant notre départ, et un reste de hâle estival lui dorait les joues. Je me suis dit qu'elle ne ressemblait plus vraiment à ma femme.

— Pourquoi est-ce que tu ne rentres pas à Londres ? ai-je dit. Appelle un taxi et prends le train.

Elle n'a pas répondu. Elle a haussé les épaules et croisé les bras, toujours absorbée dans sa contemplation de l'île. Après l'avoir fixée un moment, je suis monté dans le hors-bord et j'ai démarré le moteur.

— Il y a de l'argent dans ma sacoche d'ordinateur, au cas où tu en aurais besoin ! ai-je lancé en dénouant l'amarre. La poche de devant !

Lexie ne s'est pas donné la peine d'attendre que j'aie fini d'appareiller. Le temps que je m'écarte du quai et que je me retourne vers elle, en me demandant vaguement s'il ne serait pas de bon ton de me livrer à un élan de type romantique – ramener le canot à quai, sauter sur le ponton et l'embrasser goulûment –, elle avait déjà fait demi-tour et remontait l'escalier du port : l'occasion était passée.

Je l'ai regardée s'éloigner en tapotant nerveusement la barre de mon rafiôt.

La marée était avec moi. Elle n'a pas traîné à m'aspirer hors du loch de Craignish et à me déverser dans le firth, où les tourbillons soulevaient d'énormes morceaux d'écume, sous le regard de quelques chèvres figées sur leurs îlots déserts. J'ai été secoué un bon moment, ce qui m'a laissé tout le temps de m'imaginer avalé, mastiqué, puis recraché par le puissant tourbillon de Corryvreckan. Sur ce, je me suis retrouvé pris dans je ne sais trop quel courant et, tout à coup, le calme est revenu, et la mer a fini par me pousser en douceur jusqu'à la côte déserte de Pig Island.

À l'approche de la côte, j'ai repéré un petit ponton délabré, au pied duquel s'entortillait un filet de pêche croûté de sel, sur une plage de galets qui s'étirait à perte de vue. Juste devant la lisière de la forêt se dressait une clôture métallique qui était à coup sûr le prolongement de celle de la gorge. Peut-être avait-elle pour fonction d'empêcher les ministres de la cure psychogénique de débarquer par voie de mer. À moins que ce ne soit une cage destinée à empêcher une quelconque créature de s'échapper de l'île.

J'ai amarré le hors-bord et, ma cisaille sur l'épaule, je suis resté un moment immobile à regarder vers l'intérieur des terres, par-delà le grillage, m'attendant presque à voir Dove surgir de la végétation. Le silence n'était perturbé que par les grincements du canot contre les planches du ponton blanchies par le soleil.

J'ai chargé mon sac à dos et je me suis mis à longer la grève, cherchant le meilleur endroit pour commettre mon effraction. Le vent se levait : d'abord une brise froide, irréaliste, sentant le poisson, dont les soupirs faisaient frémir les branchages sur toute la longueur du grillage. Mais, le temps pour moi d'atteindre les rochers amoncelés au bout de la plage, cette brise s'est transformée en furieuses rafales qui me plaquaient les cheveux sur un côté du crâne, et j'ai été pris d'une violente migraine. En pleine lumière du jour, le paysage n'avait rien à voir avec la pénombre irréaliste de la dernière fois, mais j'ai tout de même eu l'impression que les fétus de bruyère qui pirouettaient au gré des coups de vent n'étaient que des signes avant-coureurs de l'arrivée d'une force autrement plus redoutable, sur le point de bondir hors de l'enclos. Le poids de la cisaille sur mon épaule avait quelque chose de rassurant.

Je me suis approché à quelques centimètres de la clôture et, levant une main, j'ai attendu que le picotement du champ électrique me hérisse à nouveau les poils. Ils sont tous restés en place. Aucun signe du bourdonnement sourd que je me rappelais avoir entendu l'autre jour, et une idée m'est venue : même s'il paraissait peu vraisemblable que j'aie fichu en l'air son système de défense électrique, j'avais peut-être obligé Dove à couper le courant pour réparer les dégâts.

J'ai placé mes deux mains sur les poignées isolées de ma cisaille, en vérifiant soigneusement la position de mes pouces. Le courant était peut-être coupé, mais ça n'a pas empêché mon cœur de faire des bonds. J'ai approché les mâchoires de la cisaille, de plus en plus près du grillage. Quand le contact a eu lieu, j'étais préparé à les sentir se cabrer entre mes doigts. Mais non. Elles n'ont pas bougé. Le soleil blanc se reflétait toujours sur le métal. J'ai secoué la tête et me suis autorisé un sourire ironique, riant à demi du malaise qui commençait à m'étreindre la poitrine. Plus d'excuses à présent, mon vieux...

J'ai lancé la cisaille contre la clôture par précaution et, après qu'elle eut atterri par terre avec un choc sourd, sans étincelle ni secousse, je l'ai ramassée et j'ai entrepris de sectionner le grillage.

À la différence des pinces coupantes de Blake, les lames se sont enfoncées facilement dans l'acier. Il m'a fallu moins de trois minutes pour découper une grande brèche verticale. Si quelqu'un m'observait,

tapi parmi les arbres, il était inconcevable qu'il ait le moindre doute sur mes intentions. J'ai repris mon sac et je suis passé de l'autre côté, ma cisaille sur l'épaule, de manière à pouvoir l'abattre d'un seul geste, au cas où.

La première chose qui m'a frappé, dans cette forêt, ce sont les déjections porcines. Elles étaient partout, innombrables, certaines écrasées, d'autres parfaitement ovoïdes et râpeuses comme des croquettes pour chien. J'ai remarqué plusieurs bauges dans la terre humide, des touffes de soie de porc chassées par le vent et coincées dans les rameaux, quelques grosses pierres polies par le passage des cochons qui venaient s'y frotter. Chaque fois que le vent changeait de direction, j'avais également droit à une bouffée de puanteur - pas celle des têtes en putréfaction, non, plutôt une odeur de feuilles et d'herbes digérées.

Le vent ne pénétrait pas très profondément dans la forêt, et pendant un certain temps je me suis retrouvé au milieu d'un calme surnaturel. Je me suis arrêté pour prendre mes repères, les oreilles bourdonnantes. C'est alors que droit devant, entre les troncs, j'ai repéré des flaques de lumière qui semblaient suggérer la présence d'une clairière. Je me suis remis en marche et j'ai fini par en distinguer les premiers détails – une énorme trémie rouillée, un gros câble tendu en hauteur et sous lequel pendait une vieille poulie. La mine d'ardoise.

A l'orée des arbres, j'ai passé la tête entre deux troncs et balayé la clairière du regard, en quête de signes de vie. Le désert. La poulie grinçait en oscillant dans les courants d'air – le grincement que j'avais entendu l'autre jour derrière la clôture. Je me suis risqué à sortir du bois, en inspectant l'entrée de chaque galerie. J'ai donné un petit coup de pied à la base de la trémie, ce qui a déclenché une pluie de flocons de rouille.

En passant devant une entrée de galerie qui s'enfonçait dans la paroi rocheuse, à demi dissimulée derrière une citerne d'eau rouillée, j'ai senti une atroce odeur de pourriture qui m'a fait penser à un égout, et quand je me suis baissé pour braquer ma torche à l'intérieur, je me suis retrouvé nez à nez avec un cochon crevé. J'ai fixé un moment ses yeux sans vie en me disant que c'était vraiment un drôle d'endroit pour mourir. Sa décomposition n'était d'ailleurs pas aussi avancée que

le suggérait l'odeur – la mort devait être assez récente. Peut-être étais-je aux portes d'un des charniers de Malachi. Je me suis souvenu d'une phrase de Susan Garrick comme quoi ces galeries menaient tout droit en enfer. J'étais en train d'envisager de m'y enfoncer un peu plus pour en avoir le cœur net quand quelque chose m'a retenu.

Un rire.

Je suis ressorti sans bruit de la galerie, j'ai éteint ma torche et je me suis accroupi pour fouiller la lisière de la forêt du regard. C'était un rire haineux – le rire d'une sorcière de dessin animé – dont l'écho a roulé longtemps à travers la carrière déserte. Les muscles de mon visage se sont crispés. Le rire s'est tu et une autre voix lui a répondu – une voix lancée dans un long monologue. Il y avait quelque chose dans son timbre, quelque chose de tellement familier que...

Je me suis redressé lentement, un sourire aux lèvres. La télé. J'en étais sûr. Quelque part devant moi, près de cette mine désaffectée, un téléviseur était allumé.

La maison tenait du pavillon victorien – plutôt bizarre ici, toute seule et en pleine forêt. Peut-être avait-elle été construite pour un directeur de la mine. Elle trônait sur un terre-plein envahi d'herbes folles : la peinture partait en lambeaux et les fenêtres étaient envahies de mousse. Il y avait cependant des signes de vie : les rideaux de dentelle, les bidons d'essence alignés contre le générateur extérieur, la télévision en marche – un vieux film en noir et blanc, à en juger par les intonations de Celia Johnson –, dont le son s'échappait d'une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée.

Mon attention s'est concentrée sur cette fenêtre. Quelque chose, dans la façon dont les voilages ondulaient sous la brise tiède, et aussi dans l'obscurité qui régnait à l'intérieur – obscurité qui semblait avoir justement pour fonction de capter l'attention –, a mis toutes mes terminaisons nerveuses en état d'alerte rouge. Le plus lentement possible, j'ai levé la cisaille au-dessus de ma tête. Tu n'es pas un commando à toi tout seul, mon vieux. Ne va pas te foutre dans le pétrin pour rien.

Je me suis approché, pas à pas, en suivant une ample diagonale. J'ai

atteint la façade à l'angle opposé et je l'ai longée lentement, le dos au mur, en sentant la tiédeur des briques sur ma nuque. Osant à peine respirer, ma cisaille toujours brandie, je me suis rapproché centimètre par centimètre de l'angle de la fenêtre pour jeter un œil à l'intérieur.

C'était le boxon, là-dedans – des paquets de chips éventrés, des tasses sales et des vieux pots de yaourt gisaient un peu partout –, et les rayons du soleil éclairaient plusieurs strates de poussière. Le téléviseur me tournait le dos et, au fond de la pièce, face à moi, un canapé luisant d'usure était installé dans un renforcement de fenêtre. Les voilages en dentelle de cette seconde fenêtre – close – étaient immobiles sous le soleil automnal et constellés de mouches mortes.

Du bout de l'index, j'ai poussé la porte. Elle a pivoté sur ses gonds jusqu'à révéler toute la longueur du vestibule carrelé. J'ai fait un pas à l'intérieur et senti mes sandales s'enfoncer dans la poussière. Dans le séjour, devant moi, le thème musical de la série *Neighbours* a démarré, me renvoyant inconsciemment à ces déjeuners de potage et de pain qu'il m'arrivait quelquefois de faire à Kilburn, lorsque Lexie était à la clinique et que je restais travailler à la maison. J'ai stoppé net et j'ai tendu l'oreille. Télévision mise à part, rien ne semblait bouger, hormis peut-être un frisson occasionnel des voilages du devant.

Je me suis avancé dans le séjour. Il était exigu, plein de meubles et de détrit. Une reproduction du *Christ* de William Blake était accrochée au-dessus de la cheminée, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Dans une alcôve se dressait une statue quasiment grandeur nature de la Vierge Marie, le genre de pacotille criarde qu'on trouve à Tijuana ; chaque centimètre carré était peint d'une couleur différente, le voile en bleu, les lèvres et les joues en rouge, les yeux en violet vif. Elle avait en outre été décorée de fleurs et de guirlandes qui cascadaient jusqu'au sol. La tanière d'un fanatique religieux, ai-je pensé. Exactement ce que je m'atten...

Un ronronnement s'est déclenché dans mon dos.

Le mot « piège » a résonné sous mon crâne. J'ai fait volte-face, prêt à jouer de la cisaille, m'attendant à trouver Dove, ou pire. Mais le séjour était toujours aussi vide. Un de ces moulins à vent miniatures qu'on voit souvent entre les mains des enfants à la plage était planté de travers dans le pot d'une plante verte posée sur l'appui de fenêtre ; il

venait de capter un courant d'air et tournait sur lui-même à toute allure. Je l'ai fixé en clignant des yeux, j'ai vu l'hélice ralentir, accélérer, puis ralentir encore en émettant un *clic-clic-clic* de plus en plus paresseux, jusqu'au moment où j'ai fini par distinguer les couleurs de ses pales – rouge et jaune – et où l'hélice a quasiment cessé de tourner.

Je ne bougeais pas. Regardant toujours l'appui de fenêtre, j'ai laissé le temps à mon cœur d'évacuer l'excédent d'adrénaline. Alors, j'ai baissé ma cisaille. Le silence était retombé sur le pavillon, à part le téléviseur, qui continuait de dévider son mélo derrière moi. J'ai jeté un coup d'œil à la pile de vêtements amoncelée dans le hall avant de me retourner encore une fois. Il y avait là des vêtements d'enfant – des vêtements de fille. Une idée s'est fait jour en moi, électrisante : peut-être un ou plusieurs enfants vivaient-ils ici, peut-être emprisonnés. J'ai levé la tête vers le plafond en laissant cette idée se développer à sa guise, puis, conscient que j'avais plutôt intérêt à refréner mon imagination si je voulais conserver ma santé mentale, je suis repassé dans le hall et j'ai commencé à fouiller le pavillon.

Vide. Pas âme qui vive. Malachi était aussi azimuté qu'on puisse l'être, voilà à peu près tout ce que me disait ce cottage. Le bonhomme n'avait aucune considération pour l'hygiène ou la civilisation. J'ai en outre acquis la certitude que des femmes, ou en tout cas une femme, et peut-être même des enfants étaient passés sous ce toit à un moment ou à un autre. Une des pièces se distinguait par sa propreté irréaliste : un lit à une place fait au cordeau, des rideaux ouverts et attachés, des livres bien alignés sur un rayonnage. Où se trouvaient ses occupants ? Mieux valait ne pas y penser. Dès mon retour de l'île, j'appellerais les flics et je leur demanderais d'éplucher leurs fichiers de personnes disparues.

En ressortant, j'ai stoppé net au bord de la clairière, dos à la maison. Dommage que j'aie laissé Lexie me suivre jusqu'à l'embarcadère. Je n'avais pas eu l'ombre d'une chance de me ravitailler en tabac et, à cet instant-là, j'aurais donné un rein en échange d'une clope.

Mon regard venait de se poser sur un sentier criblé de traces qui s'enfonçait dans les bois en direction de la gorge, et j'ai eu la certitude qu'il avait été emprunté très peu de temps auparavant. La mauvaise

nouvelle, c'était que j'allais devoir l'emprunter aussi. Sur les traces de Dove et de sa créature biforme.

C'était le moment où jamais de me débarrasser de cette trouille qui me serrait le cœur. Allez, mon vieux. Après avoir rajusté mon sac à dos et calé la cisaille sur mon épaule, je me suis remis en marche.

Je savais que ce sentier, malgré ses tours et détours, me ramènerait à la gorge. Les arbres emprisonnaient l'air et le chauffaient, amortissaient les sons, étouffaient jusqu'au bruit de mes pas.

Au bout d'une demi-heure de marche, j'ai aperçu la clôture droit devant, scintillante, entre les branches. J'ai allongé le pas en sentant la proximité de la gorge à la façon dont l'air recommençait à circuler. Ce corridor rocheux devait être un véritable entonnoir pour le vent, qui par moments plaquait mon sweat-shirt et mon short contre ma peau, pour les gonfler comme des voiles la seconde suivante.

À six ou sept mètres de la clôture, la végétation s'est éclaircie et je me suis retrouvé dans une sorte de prairie, dont les herbes couchées dessinaient à chaque rafale des motifs aléatoires. Un cochon mort gisait au pied du grillage, comme vidé de sa substance, la peau fripée et les côtes saillantes, les mâchoires exposées, en partie recouvert par les herbes. Quelque chose dans sa position m'incitait à croire qu'il avait été projeté au sol, et c'est alors que j'ai remarqué une tache noire sur son groin : la marque d'une électrocution. J'ai promené un regard perplexe sur la clôture qui grinçait à chaque coup de vent, et j'ai aperçu dans l'herbe des traces de pas qui se poursuivaient jusqu'à un portail - un portail ouvert. Mon poulx s'est emballé.

J'ai enjambé le cadavre et je me suis dirigé vers le portail en cherchant la gorge du regard. Quelqu'un – ou quelque chose – était récemment passé par là.

Les arbres morts secoués par le vent se contorsionnaient comme pour griffer la rocaille, et quelques rayons de soleil se reflétaient sur les fûts chimiques. Sur le versant opposé, à près de cinq cents mètres, au-dessus de l'énorme tag incantatoire des ministres de la cure psychogénique – Arrière, Satan ! –, les frondaisons s'agitaient follement et, l'espace d'un instant, ce côté-là de l'île m'est apparu aussi étranger que l'enclos de Malachi. Je me suis retourné pour observer

l'effet du vent qui, en crevant par endroits les frondaisons, révélait des flaques de différentes couleurs, des lambeaux de ciel et d'arbres.

Il n'y avait plus personne sur le territoire de Malachi, j'en ai eu tout à coup la certitude absolue. J'ai fait de nouveau face à la gorge et j'ai scruté le versant opposé, sa clôture, le portail béant. Et j'ai compris.

Dove était allé au village. En emmenant sa créature.

12

Il m'a fallu trois heures pour retraverser la gorge. Quand j'ai enfin atteint le territoire de la communauté, j'avais épuisé mon stock d'eau et ma langue était parcheminée. J'avais des ampoules aux pieds et le poids de la cisaille commençait à m'entailler l'épaule. J'étais revenu sur l'île depuis quatre heures et le soleil déclinait. Le vent, qui par deux fois m'avait déséquilibré au fond de la gorge, n'était plus qu'un souvenir de ce côté-ci, même si j'avais toujours les oreilles vrombissantes et les joues en feu.

Au pied de la deuxième clôture, face au chemin forestier qui menait au village, j'ai hésité. Le portail, devant moi, était grand ouvert. Les ombres s'étiraient, le soir approchait, le silence était presque irréel. Après avoir brièvement repris mon souffle, je suis passé de l'autre côté en m'efforçant de ne pas trop penser à ce que pouvait signifier cette porte ouverte.

Mais au cours de ma descente, dès que j'ai vu les toits se profiler entre les arbres, j'ai senti qu'il s'était passé quelque chose. D'ordinaire, à cette heure de la journée, une réunion de prière aurait dû être en cours ; quelqu'un aurait dû être en train d'éplucher des légumes au bord de la pelouse centrale... Or il n'y avait personne aux fenêtres, et la place, en contrebas des cottages, semblait déserte.

À une centaine de mètres sur ma droite, j'ai perçu un mouvement. Je me suis immobilisé, aux aguets. Quelque chose avait bougé un peu plus bas, au ras du sol, dans une étroite tranchée en forme de V qui filait en ligne droite, comme un lit de ruisseau à sec, avant de

disparaître entre deux bâtiments. Une forme légèrement plus pâle que les herbes environnantes. J'ai fait quelques pas en avant. C'était un cochon. Il fouissait le sol avec excitation. Je me suis approché sans bruit. Il mangeait – son groin semblait fixé sur un objet précis autour duquel son arrière-train tournait en arc de cercle, sans doute pour trouver une meilleure prise. J'ai fait encore quelques pas et...

— Bordel de merde.

Je me suis replié entre les arbres, me suis assis sur le sol en fixant sur l'animal un regard stupéfait. Celui-ci a levé la tête avec un vague intérêt, mais sans peur. Son groin était barbouillé d'une matière qui ressemblait à du vomi. Alors, d'un coup, j'ai compris de quelle substance il s'agissait : la nourriture contenue dans l'estomac de l'être humain qu'il était en train de dévorer. Putain de bordel de merde. Pas moyen de détacher mes yeux du pied blanc et osseux qui émergeait d'une sandale en plastique rose.

Sovereign ?

— Oh, non ! Merde !

J'ai noué les bras autour de mes chevilles et j'ai baissé la tête, pris d'une violente crise de tremblements.

Les chiens font pareil, ça m'est revenu plus tard. En fait, les chiens sont omnivores et commencent toujours par bouffer l'estomac de leur proie, en quête de plantes et de graines à demi digérées, avant de s'attaquer à la viande et aux os.

Au bout de quelques longues minutes, je me suis relevé et j'ai ramassé des pierres pour chasser l'animal. J'étais en train de le viser quand la pensée m'est venue que j'étais peut-être observé.

J'ai baissé le bras et je me suis retourné vers le bois que je venais de traverser. Mes oreilles bourdonnaient toujours, ma migraine était revenue. J'avais trouvé le portail ouvert. Mais il n'y avait personne ici. Sauf un cadavre. Sovereign n'avait pas été tuée par les cochons – ce ne sont pas des prédateurs –, mais c'étaient peut-être eux qui l'avaient taillée en pièces. Je me suis efforcé de chasser cette idée. J'ai promené mon regard sur les cottages. Tout était silencieux. Le bâtiment du réfectoire ne se trouvait qu'à une centaine de mètres – la porte vitrée coulissante, ouverte, réfléchissait les prémices du coucher de soleil.

Personne n'était visible à l'intérieur.

Plusieurs porcs adultes ont alors émergé des arbres et se sont mis en devoir de dépecer ce qui restait du cadavre, arrachant à ses entrailles de longs filaments grumeleux, des membranes aux reflets argentés. Puis l'un d'entre eux – un jeune, au vu de sa taille – s'est acharné sur une cheville. Après avoir brisé les os avec force craquements, il s'est éloigné vers les arbres au petit trot, serrant entre ses dents le pied toujours chaussé de sa sandale rose, pour le mâchonner interminablement, en recrachant le plastique de manière répugnante. J'ai lâché mes pierres, dégainé mon téléphone portable et jeté un coup d'œil à l'écran, au cas où le réseau se serait miraculeusement étendu à Cuagach du jour au lendemain. Rien à faire, ça ne captait toujours pas.

Après un long moment de paralysie, j'ai ramassé la cisaille. Résistant à mon envie de fuir, j'ai traversé la place au pas, les yeux fixés sur le réfectoire, guettant le moindre son venu de la forêt, prêt à abattre ma cisaille au premier indice d'agression.

Le diable n'existe pas. Ni les monstres.

Mais qu'est-ce qui avait pu faire ça à Sovereign ?

Il se faisait tard, et l'ombre s'épaississait entre les cottages. Parvenu à hauteur de la première fenêtre du réfectoire, je n'ai pas pu résister à l'envie de me retourner. Tout semblait calme dans les bois. Le soleil basculait derrière les cimes. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre en plissant les yeux pour percer l'obscurité. Les coins de la salle étaient invisibles. Je distinguais à peine les longues tables à tréteaux, débarrassées et luisantes de propreté, comme toujours après les repas. J'ai poussé la porte et, en franchissant le seuil, j'ai brièvement croisé mon reflet dans la vitre : un visage inquiet, crasseux, strié de rigoles de sueur. J'ai refermé la porte et attendu quelques secondes, le temps pour mes pupilles de s'adapter à l'obscurité.

Je me suis cru seul pendant une bonne demi-minute. Au fond, la porte de la cuisine était entrebâillée ; on voyait des piles d'assiettes, des torchons en train de sécher au-dessus de la gazinière. Je venais de me remettre en marche quand l'apparition d'une forme, à l'orée de mon champ de vision, m'a cloué sur place. Mes poings se sont serrés

sur les manches de la cisaille. Je me suis retourné en levant les bras, prêt à riposter. Blake, assis sur ma gauche, me fixait dans l'ombre.

Il était installé à sa place habituelle, à la tête d'une des deux tables, tournant le dos à la grande cheminée. Vêtu d'un polo fraîchement repassé, les deux mains à plat sur la table. La tête un peu penchée en arrière, et aussi sur le côté. Il m'a fallu quelques effroyables secondes pour comprendre qu'il n'allait pas me sauter dessus en hurlant. Il était mort. Il avait la bouche ouverte, les tendons du cou saillants. Son regard fixe était presque opaque. Le bas de son polo était imbibé de sang.

J'ai retenu mon souffle. Quand j'ai eu la certitude qu'il n'allait pas refermer brutalement la bouche et se lever, j'ai posé ma cisaille et me suis approché. A trente centimètres de lui, j'ai stoppé, osant à peine respirer. Je me suis accroupi pour étudier sa position et j'ai tout de suite compris comment il était mort. Blake était assis sur une chaise. Éventré. Et vidé de ses entrailles. Dans la plaie béante, un os luisait. Sans doute un morceau de bassin. On lui avait arraché l'estomac.

J'ai jeté un coup d'œil, par-dessus mon épaule, au crépuscule qui envahissait peu à peu la pelouse au-delà de la porte vitrée. C'est alors que j'ai vu – comment avais-je pu ne pas la remarquer plus tôt ? – une traînée de sang sur le sol, allant de la porte au corps de Blake, comme s'il avait rampé jusqu'ici après avoir été attaqué à l'extérieur. Pour fuir quelque chose... Sentant mes jambes faiblir, j'ai dû me raccrocher à la table pour ne pas perdre l'équilibre. Après m'être essuyé le front, j'ai regardé Blake, et à nouveau la trace sanglante venue de la porte.

J'ai lâché le bord de la table et me suis approché de la petite fenêtre donnant du côté de la place. Elle offrait une vue dégagée sur l'embarcadère et les cottages. Partout, une immobilité surnaturelle régnait. La mer, tout à l'heure écumante, se prélassait à présent dans le halo cuivré du soir, et on distinguait à peine la côte écossaise : une série de points lumineux alignés sur l'horizon comme les perles d'un collier, parfois effleurés par le cône blanchâtre d'une paire de phares qui glissait sur la route du littoral. À la jonction de la terre et de la mer, une zone plus claire se détachait : Croabh Haven, où Lexie était peut-être assise en ce moment même, admirant le coucher de soleil.

Désespéré, je suis passé dans la cuisine. Je me suis rincé la figure à

l'eau froide et j'ai bu longuement.

Je suis revenu sur le seuil du réfectoire et j'ai considéré avec un serrement de cœur toutes ces fenêtres d'où quelqu'un pouvait m'épier. Avais-je une chance de m'en tirer en restant terré ici jusqu'au lever du jour ? Non. Je suis sorti, j'ai refermé la porte derrière moi en rajustant ma prise sur la cisaille.

Je me suis mis en marche. Prudemment et sans faire de bruit, n'entendant que mon souffle et le choc des vagues sur les rochers. Je me suis interdit de regarder par-dessus mon épaule et sur les côtés du chemin. Si quelqu'un me surveillait, plutôt crever que lui montrer que j'avais peur. La lanterne du quai n'était pas allumée, contrairement à l'habitude. J'ai dû m'approcher jusqu'au bord du ponton pour constater que le canot de la secte n'était plus là.

Je suis resté un bon moment à regarder l'écume. Puis j'ai pivoté sur moi-même et me suis adossé à un des poteaux de l'embarcadère, les yeux fixés sur les cottages. Pas une fenêtre n'était éclairée, et il n'y avait aucun mouvement sur ma gauche, entre les arbres. Pas le moindre signe de vie.

L'éventail de mes choix venait brutalement de se rétrécir. Je pouvais soit rejoindre mon hors-bord de l'autre côté de l'île – ce qui impliquait de retraverser la gorge dans le noir, sans avoir la moindre idée de ce qui pouvait rôder dans la forêt –, soit, et cette perspective me paraissait encore plus sinistre, trouver un endroit dans le village où me claquemurer jusqu'à l'aube.

Je me suis laissé doucement descendre jusqu'au pied du poteau, le regard perdu sur l'onde glaciale.

C'est le froid qui m'a fait penser à la chapelle. Je suis resté longtemps prostré au pied du ponton, sans savoir quoi faire, regardant le soleil disparaître derrière la falaise et les étoiles perforer le ciel comme des têtes d'épingle. Le village était désert. Absolument désert. La belle journée fraîche était en train de se muer en nuit polaire... Alors, le souvenir de la chapelle aux allures de chambre froide, avec sa porte en chêne massif hérissée de gros verrous, m'est revenu d'un seul coup. Dire que j'avais ri en entendant Sovereign me raconter que les

disciples s'y enfermaient pour se protéger de quelque chose...

Je me suis relevé lourdement, j'ai quitté le ponton, remonté l'allée en me fauflant dans l'ombre des cottages et en jetant un coup d'œil à chaque fenêtre. Malgré l'engourdissement de mes jambes, j'ai traversé le village comme un chat. Au premier coup d'œil, on aurait pu croire que tout était paisible : chaque fenêtre m'offrait un bref tableau de normalité – des chaises empilées, un ordinateur obsolète, la corbeille de fruits posée sur la table de cuisine des Garrick. Tout était désert et aussi impeccablement agencé que ces maisons de poupées où les meubles ne sont là que pour l'apparence. Derrière la rangée de cottages, les poubelles à roulettes s'alignaient comme de coutume au bord des allées, et dans l'ombre du hangar le gros motoculteur était parqué à sa place habituelle, capot ouvert. Tout avait l'air normal. Jusqu'à ce que j'atteigne la chapelle.

C'est à ce moment-là que j'ai découvert la peur, la vraie.

Dès que j'ai vu le clocher, j'ai stoppé. La lune projetait sur la clairière des ombres mouvantes, et j'ai senti sur-le-champ qu'il s'était passé quelque chose de terrible. Loin d'avoir trouvé un refuge, je venais de me précipiter au cœur même du cataclysme qui avait ravagé Pig Island en mon absence.

J'ai quitté le sentier à pas de loup, je me suis enfoncé dans la touffeur des bois et je me suis tapi derrière un arbre, entre les flaques de lumière. À vingt mètres de moi, le haut du clocher se découpait sur fond d'étoiles, tel un membre fracturé. Le Christ en croix de la porte d'entrée s'était effondré, le nez dans l'herbe, amputé d'un bras. C'est alors que j'ai entendu le bruit. Comme un clapotis d'eau dans les profondeurs d'une grotte.

J'ai attendu longtemps ; puis, ayant constaté que rien ne bougeait, je me suis approché suffisamment près de la chapelle pour avoir une vision nette de son épaisse porte en chêne. Elle avait volé en éclats, comme détruite par une griffe géante, et il n'en restait plus que deux ou trois planches, misérablement accrochées au seul gond encore en place. Au sol, moitié dehors et moitié dedans, se découpait une silhouette que mon instinct a identifiée sur-le-champ, malgré la pénombre. Je me suis forcé à souffler plusieurs fois de suite, par la bouche, pour atténuer mes palpitations. J'ai posé mon sac à dos et j'en

ai sorti ma torche. Après avoir calé la cisaille entre mes genoux, j'ai inspiré un grand coup, et je l'ai allumée.

Je l'ai pointée sur le seuil, en comptant à haute voix pour garder mon calme – prêt à me replier dare-dare entre les arbres si le faisceau déclenchait la moindre réaction. Rien ne s'est produit. J'ai éclairé la forme inerte. Un corps. Le missionnaire nigérian. En pyjama, reconnaissable à sa bedaine, il reposait face contre terre, une jambe tellement déboîtée qu'elle partait à la verticale comme un doigt tendu vers les étoiles. Le bras droit n'était plus là – disparu, comme les viscères de Blake. Il avait dû mourir pendant qu'il rampait hors de la chapelle.

Avec la concentration d'un tireur d'élite, j'ai maintenu mon rayon braqué sur lui et je me suis forcé à le regarder, en comptant d'une voix monocorde - soixante et un, soixante-deux, soixante-trois... – pour ne pas perdre pied. Je me suis aperçu qu'il dégageait une odeur, une odeur bien pire que celle des cochons morts parce qu'elle était plus fraîche. Une odeur mordante, cuivrée, de sciure de boucherie. J'ai compris d'où venait le clapotis. Ce n'était pas de l'eau. Lentement, très lentement, j'ai tourné ma lampe vers le seuil.

La chapelle était pleine de chair humaine. J'ai vu passer des formes dans le faisceau de ma torche, des formes flageolantes, collées aux murs ou accrochées au plafonnier. C'était du sang, pas de l'eau, qui ruisselait sur les dalles. Je suis resté aussi raide qu'un soldat de plomb, ma torche brandie comme une baïonnette, pétrifié, pendant que mes yeux enregistraient la scène.

Quelque chose a attiré mon attention sur le dossier d'un des bancs. Cela ressemblait à un visage. Jamais je n'aurais cru que la peau humaine puisse réagir ainsi, qu'un visage entier puisse être arraché, déformé comme du latex. Cette grimace revient souvent me hanter dans mon sommeil. Encore aujourd'hui.

Quand des images de ce genre sont installées dans votre tête, soit vous parvenez à construire un rempart mental pour les contenir, soit vous êtes bon pour péter les plombs, et en beauté. C'est aussi simple que ça. Alors que j'étais là, bouche bée, un torrent de larmes a soudainement jailli de mes yeux. Je n'avais pas pleuré ainsi depuis des années et ce qui m'a paru le plus étrange, c'est la sensation de douceur

que j'ai éprouvée : pas de violence, pas d'asphyxie non plus. Mais un intense soulagement.

J'ai éteint la torche et je suis resté dans le noir, comptant toujours mentalement pour ne pas craquer. Je me suis arrêté à deux cent trente, comprenant à quel point tout cela était vain, et j'ai rebroussé chemin. Allez savoir pourquoi, j'ai choisi de me réfugier au réfectoire – peut-être parce que Blake y était. Peut-être parce qu'un Blake mort valait mieux que rien du tout.

Revenu dans la pénombre de la salle, j'ai contemplé son cadavre avec un sentiment de regret. Je n'avais plus peur. J'étais au-delà de la peur. Je savais que j'allais mourir.

Ensuite, sentant que j'étais à nouveau au bord des larmes, je me suis rendu à la cuisine et j'ai arraché le tiroir à couverts, où j'ai pris un couteau et un gros rouleau à pâtisserie. Après avoir posé ma cisaille contre le mur, j'ai déplacé une table et une grosse poubelle en métal dans un angle de la pièce – une espèce de barricade, derrière laquelle je me suis assis pour attendre.

Attendre quoi ? Le matin ? Non. Pas le matin. Plus rien à foutre, du matin. J'attendais la mort.

13

Il devait être un peu plus de minuit quand j'ai entendu du bruit. Occupé à suivre le mouvement des étoiles par la fenêtre de la cuisine, bercé depuis quatre heures par le murmure des flots, je m'interrogeais sur tous les cultes, toutes les superstitions, toutes les personnes dont j'avais pu me moquer au fil des ans.

Une sorte de crissement, ou de raclement, s'est élevé du réfectoire, sur ma droite. Je me suis redressé d'un bond, arraché à ma transe. Le couteau a failli m'échapper mais je l'ai rattrapé entre mes mains moites ; ayant récupéré ma cisaille, j'ai repoussé sans bruit la poubelle et je me suis approché de la porte. Retenant mon souffle, j'ai collé une oreille contre le bois. J'ai imaginé Blake, raide comme un piquet sur sa

chaise, les yeux écarquillés, les mains sur la table. Et près de lui un monstre énorme, touchant presque le plafond du réfectoire, griffant le sol de ses pieds. Mon corps s'est instantanément couvert de sueur. Un autre son s'est fait entendre, légèrement étouffé, assez proche du bruit d'une chaise qu'on recule. Ce n'est rien, ai-je pensé. Ça va aller.

Blake était mort. Ce devait être un cochon. Un cochon et rien d'autre.

Sauf que... tu as refermé... la porte vitrée...

Après avoir secoué la tête, j'ai poussé la porte du réfectoire en levant la cisaille à bout de bras.

— Approche un peu, Malachi ! ai-je rugi. Viens te battre, connard !

Je me suis immobilisé. Au-delà de la porte vitrée entrouverte, la pelouse centrale déroulait un tapis gris sous les étoiles. Blake était tel que je l'avais laissé, assis dans le noir, sauf qu'à présent une haute silhouette était penchée sur lui, dos à moi. Elle était revêtue d'un vieux manteau crasseux et portait de lourdes bottes, et au moment où elle s'écartait du cadavre sanguinolent de Blake, j'ai vu, pointant sous le manteau, une queue. Il m'a fallu une fraction de seconde pour comprendre que cette saloperie était en train de bouffer Blake et que je la dérangeais dans son repas ! Elle a bondi vers la sortie, franchi le seuil et disparu dans la nuit.

Médusé, je suis resté près d'une minute les bras au-dessus de la tête, sans respirer ni cligner des yeux, fixant les ténèbres où le monstre venait de se fondre. Ce n'était pas Malachi. Ce n'était pas Malachi affublé d'une fausse queue. Malachi n'était ni aussi grand ni aussi longiligne. Ma poitrine était sur le point d'éclater. J'ai expulsé d'un seul coup tout l'air bloqué dans mes poumons, j'ai baissé ma cisaille et je me suis lancé à ses trousses.

Au sommet de la falaise qui dominait le village, j'ai fait halte pour fouiller la forêt du regard. Je m'attendais à ce que cette course-poursuite me ramène à la gorge. Avant même d'avoir repéré la forme sombre qui s'enfuyait entre les arbres, fonçant droit vers le replat, je me doutais bien que tout se finirait à la mine.

Si j'avais eu une once de bon sens, j'aurais rebroussé chemin et je me serais cloîtré dans le réfectoire. Lexie, ou le propriétaire du bateau, quelqu'un aurait fini par donner l'alerte. Mais c'était plus fort que moi. Lex aurait sûrement mis ça sur le compte de mon crétinisme congénital. J'ai recommencé à courir.

Après avoir bondi d'un rocher pour rattraper le sentier qui serpentait quelques mètres plus bas, j'ai atterri dans une gerbe de gravier. Le temps de reprendre mon équilibre et je suis reparti au sprint, malgré ma cisaille qui heurtait les cailloux à chaque foulée. Le monstre était rapide – il connaissait son territoire : je pouvais par instants l'entrevoir, se faufilant en souplesse entre les ramures. Il flottait presque, comme un fantôme. Quant à moi, j'avalais le terrain à toute allure, si bien qu'après avoir dépassé la gargouille, en émergeant sur le replat, j'ai dû freiner des quatre fers pour ne pas tomber au fond de la gorge.

Je suis resté là, pantelant, à fouiller des yeux le paysage en me disant que je l'avais perdu. Puis j'ai décelé quelque chose : en bas, une forme mate, presque un pan de roche en mouvement, à peine plus clair que le reste, en train de s'enfoncer dans les profondeurs de la gorge.

— Fils de pute !

J'ai écarté les poignées de ma cisaille, je les ai prises à pleines mains et je les ai calées sur ma nuque ; elles se sont dressées en V au-dessus de mes épaules comme deux ailes maigres.

Pas question de perdre mon temps à rejoindre le lit du torrent : il fallait que je descende au plus court, ici même. J'ai tourné le dos au précipice, je me suis mis à genoux et j'ai fait glisser mes deux jambes dans le vide par-dessus le bord du replat. J'ai attendu une seconde, les mains agrippées à la roche, les yeux mi-clos, sentant faiblir mes doigts. Lance-toi, nom de Dieu...

J'ai lâché prise et dégringolé dans l'obscurité pendant ce qui m'a paru une éternité, le tee-shirt relevé sur ma poitrine, les cuisses et le ventre écorchés.

En atteignant le fond de la gorge, je saignais de partout mais il n'était pas question que je m'arrête, même une minute. A peine

debout, je me suis de nouveau rué à la poursuite de la forme indistincte que j'avais toujours en point de mire devant moi, slalomant entre les fûts, soulevant à chaque pas un nuage de poussière chimique. Malgré mes poumons en feu, je serais tombé raide mort plutôt que de renoncer à courir.

J'ai mis un temps fou à atteindre l'autre versant et à me lancer à l'assaut de la pente. Je rampais comme un lézard, jouant des bras et des jambes, prenant souvent appui sur la face interne de mes mollets à vif, perdant régulièrement prise, redescendant en glissade et m'accrochant aux ronces et à la bruyère.

Au sommet, je me suis effondré, à bout de forces. Etalé sur le dos, haletant et en nage, je me suis accordé soixante secondes que j'ai comptées avec une rigueur de métronome. Je pissais le sang mais mes idées étaient claires, plus claires peut-être qu'elles ne l'avaient jamais été. Cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante ! Je me suis relevé et j'ai repris ma progression, d'abord en traînant les pieds, plié en deux et les bras ballants, puis je me suis remis à courir. J'ai franchi en trombe le portail ouvert. Une fois encore, j'ai vu une sorte d'éclair glisser devant moi entre les arbres obscurs. La preuve que j'étais sur ses talons, toujours dans la course ! L'air et les branches me frôlaient à toute vitesse.

J'ai débouché soudain dans la petite clairière qui entourait le pavillon et me suis arrêté juste à temps pour voir la masse jaunâtre du monstre disparaître à l'angle du bâtiment, juste à temps aussi pour entendre un claquement de porte, puis un bruit de loquets.

Je me suis plié en deux et, les mains sur les rotules, j'ai secoué la tête et attendu que le feu de mes poumons s'éteigne. Il n'y avait plus d'urgence, plus besoin de courir. Cette chose était à moi, prise au piège à l'intérieur du pavillon. Quand mes jambes ont cessé de trembler, j'ai relevé la tête et j'ai vu la fenêtre du séjour se refermer sans bruit, furtivement, tirée par une main sombre qui venait de se glisser sous le voilage de dentelle.

— NON ! ai-je hurlé en me précipitant. Non !

J'ai tenté de bloquer la fenêtre avant qu'il ne soit trop tard, mais en vain. J'ai reculé d'un bond, dansant presque de rage, j'ai armé mon

bras en le ramenant le plus loin possible en arrière, puis, dans un geste parfait de golfeur, j'ai balancé ma cisaille à travers la vitre. Le verre s'est étoilé, une pluie d'éclats s'est abattue en tintant dans le séjour. Je me suis débarrassé en hâte de mon sweat-shirt, je l'ai enroulé autour de mon poing, j'ai fait tomber ce qui restait de verre sur la fenêtre et j'ai ouvert la poignée. Je me suis faufilé à l'intérieur en rampant, puis je me suis laissé tomber l'épaule la première sur un tapis de verre brisé. Après m'être remis tant bien que mal en position accroupie, j'ai écarquillé les yeux et scruté le séjour avec une série de mouvements de tête saccadés. J'étais seul.

Le moulin à vent miniature du rebord de fenêtre s'est mis à tourner en grinçant, comme pour saluer mon retour. D'un geste lent, sans faire de bruit, j'ai récupéré ma cisaille en la faisant glisser sur le sol et je me suis remis debout. Un silence de plomb régnait à nouveau.

Je me suis approché sans bruit du mur le plus proche, j'ai allumé le plafonnier, et je suis resté parfaitement immobile au centre de la pièce en tâchant de me concentrer sur l'atmosphère du pavillon, de ressentir la moindre de ses vibrations sur ma peau. Rien. Aucun mouvement, aucun son. J'ai pivoté lentement sur moi-même. J'ai levé la tête et regardé le plafond. Quelque chose venait de bouger là-haut, juste au-dessus de moi, un grincement discret, infinitésimal.

— Nous y voilà, ai-je chuchoté en souriant. Je te tiens, enfin.

Sans bruit, je me suis dirigé vers l'escalier. La nuit semblait retenir son souffle ; une toile d'araignée accrochée au plafonnier flottait là-haut, spectrale, agitée par un courant d'air que je ne sentais pas. J'ai posé une main sur la rampe et, tout doucement, en testant chaque marche, centimètre par centimètre, je suis monté. En haut de l'escalier, j'ai fait une pause. Trois portes s'offraient à moi sur le palier – deux ouvertes et une, à gauche, fermée.

Le mot « piège » m'est revenu en mémoire, et la peur m'a envahi. J'ai crispé les mâchoires, pris d'un début de panique, puis j'ai traversé le couloir et me suis arrêté devant la porte close, pieds écartés, bien campé sur mes jambes – prêt à repousser l'attaque frontale du monstre.

J'ai respiré très profondément. Tu peux encore te défiler, mon

vieux... J'ai tendu ma cisaille à bout de bras et, dans le même mouvement, j'ai donné un violent coup de pied dans la porte. Elle s'est ouverte à la volée, libérant une bouffée d'air stagnant, et j'ai instantanément repéré la créature dans la pénombre.

Recroquevillée dans un coin, le dos contre le mur, elle pleurait et trépignait frénétiquement. J'ai tout de suite compris qu'elle était de sexe féminin – une jeune fille, ou peut-être une jeune femme d'une vingtaine d'années. La tête entre les mains, elle a poussé une lamentation terrifiante.

— Qui es-tu, bon Dieu ?

Je me suis arrêté, ma cisaille tendue à l'horizontale comme une épée – prêt à la lui planter dans le corps si elle s'avisait d'approcher. Mon souffle était tellement haché que je devais faire une pause entre chaque mot.

— J'ai dit : qui es-tu, nom de Dieu ?

Voyant qu'elle ne répondait pas, je l'ai menacée en levant la cisaille.

— Dis-moi qui tu es... TOUT DE SUITE ! Qui es-tu ?

— Non, pitié, non... !

Elle s'est ratatinée contre le mur, les mains levées en avant pour se protéger, le visage inondé de larmes et de sang. Elle ne devait pas être sortie depuis longtemps de l'adolescence, et ses cheveux noirs étaient taillés si court qu'on apercevait par endroits des plaques de cuir chevelu. Elle avait l'aspect famélique et abattu d'une très jeune droguée. Quant à sa fausse queue, soit elle s'en était débarrassée, soit elle l'avait habilement dissimulée sous son manteau : je ne voyais rien d'autre que ses genoux nus, calleux et blancs.

— S'il vous plaît, non !

— Debout !

— Je ne peux pas !

— J'ai dit debout ! ai-je répété en mimant un nouvel assaut.

— Non ! a-t-elle pleuré. Non ! Je ne peux pas me lever.

— Debout, ou je te frappe !

Elle a secoué la tête en redoublant de sanglots. Je me suis approché,

sans quitter un instant ses mains des yeux, et je me suis penché sur elle avec méfiance. Ses ongles étaient rongés, le bout de ses doigts rouge et à vif. Sans lui laisser le temps de réagir, je lui ai attrapé la main droite et l'ai plaquée contre le mur au-dessus de sa tête, à une telle vitesse qu'elle en a perdu l'équilibre.

— NON ! Non, non ! Pitié, pitié, pitié !

Elle a tenté de me repousser de la main gauche, mais je l'ai saisie à son tour après avoir lâché ma cisaille, et je lui ai serré les deux poignets l'un contre l'autre.

— NOOON ! Lâchez-moi ! S'il vous plaît, NON ! Lâchez-moi !

— LA FERME ! Et maintenant, tu vas me...

Elle se débattait toujours ; j'ai esquivé un coup de pied.

— Arrête ! Arrête de gigoter et lève-toi, bon sang !

— Je ne peux pas !

— Fais-le. Fais-le, merde !

J'ai encore accentué ma pression sur ses mains plaquées au mur et, cette fois, elle a cessé de résister. Son regard a cherché le mien et nous nous sommes étudiés mutuellement, tous deux hors d'haleine. Ses yeux avaient la couleur de la boue ; ils étaient hagards, injectés de sang. Son nez en trompette semblait me défier.

— Alors ? ai-je soufflé d'une voix tremblante. Tu vas te lever ?

Ses lèvres ont remué, mais aucune parole n'en est sortie – à peine un murmure rauque. Je l'ai secouée de plus belle.

— Alors ?

— Ou... oui. Je vais me lever... si vous ne me faites pas de mal.

— Je ne te ferai pas de mal.

Elle a baissé les yeux, tremblant de tous ses membres, a ramené ses pieds l'un contre l'autre. Puis, après avoir penché la tête en avant jusqu'à faire basculer son centre de gravité par-dessus ses orteils, elle a entrepris de se hisser lentement, avec raideur. Je l'ai tirée par les mains pour l'aider, en tendant les bras au-dessus de sa tête. Elle était grande – pas loin d'un mètre quatre-vingts, à vue de nez, et une fois qu'elle a été debout je me suis rendu compte qu'une partie d'elle-

même, une partie lourde et charnue, était retombée sur le sol avec un bruit sourd au lieu de suivre le mouvement général ascendant de son corps. La lumière du couloir l'éclairait à présent. Après lui avoir lâché les mains, j'ai ramassé la cisaille et reculé de manière à élargir mon angle de vision.

— Ne bouge pas, ai-je averti en agitant mon arme.

Elle s'est enfoui le visage entre les mains et s'est adossée au mur.

— Ne me tuez pas... S'il vous plaît, ne me tuez pas !

— Personne ne va te tuer, ai-je grommelé en m'humectant les lèvres. Avance d'un pas.

Elle a obtempéré à contrecœur, en traînant les pieds et sans écarter les mains de son visage.

— Là. Stop. Et maintenant... enlève-moi ce manteau.

Elle l'a déboutonné, l'a laissé glisser à ses pieds. Elle portait dessous une chemise d'homme qui lui arrivait aux genoux et laissait deviner des bras et une poitrine aussi maigres que ceux d'un petit garçon. Ses jambes nues, musculeuses, disparaissaient dans une paire de boots à lacets. J'ai fait un pas de côté, fixant en silence la masse qui pendait sous sa chemise comme quelque chose qu'elle aurait déposé là : une excroissance obscène, charnue, recouverte de peau cireuse, jaunâtre par endroits. Elle lui descendait mollement entre les jambes, presque jusqu'au plancher, et se terminait par une espèce de spatule de chair. J'ai compris sur-le-champ qu'il n'y avait pas de trucage. Cela faisait partie d'elle. La veine qui courait sur le dessus palpitait encore après l'effort de la poursuite.

— S'il vous plaît, m'a-t-elle supplié en se baissant pour ramasser l'excroissance et essayer de la cacher. S'il vous plaît, ne regardez pas...

J'ai regardé longtemps, sans savoir ni que faire ni que dire. J'ai fini par m'apercevoir que je ne respirais plus. J'ai secoué la tête en soupirant et j'ai ramené la cisaille le long de ma jambe.

— Bon Dieu, ai-je lâché. Qu'est-ce qui se passe sur cette putain d'île ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas. S'il vous plaît, laissez-moi me rasseoir... je vous en prie !

Je lui ai indiqué le lit d'un signe de tête.

— Vas-y.

Après s'être laissée tomber dessus, elle s'est couverte de son manteau. Elle a fébrilement arrangé l'édredon jusqu'à ce que son excroissance soit cachée derrière sa jambe gauche, ce qui l'a obligée à s'asseoir dans une position légèrement oblique. Le cerveau en ébullition, j'ai longuement observé l'endroit où l'anomalie avait disparu. En relevant la tête, j'ai constaté que la fille vrillait sur moi un regard qui semblait dire : « Je n'y peux rien. Ce n'est pas ma faute. »

— Bon Dieu...

Sentant mes jambes défaillir, je me suis assis sur le parquet.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? Comment t'appelles-tu ?

— Angeline. Angeline. Je n'y peux rien...

— Angeline ? ai-je répété d'une voix lointaine, comme si c'était le prénom le plus invraisemblable que j'aie jamais entendu. *Angeline ?*

J'ai froncé les sourcils. Il y avait quelque chose de bizarre dans sa voix, un côté guttural, presque chuintant, dans sa façon de prononcer les consonnes, un accent impossible à situer. Peut-être n'avait-elle pas l'habitude de parler.

— Angeline ?

— Oui ?

— Tu es sourde, Angeline ?

Elle a secoué la tête.

— Tu n'es pas sourde ?

— Non. Je vous entends.

J'ai plissé les yeux.

— Qu'est-ce qui t'a pris, hein ? Qu'est-ce que tu as fait à Sovereign ? Et à Blake ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle m'a regardé en clignant des paupières.

— Ce que je leur ai fait, moi ? Non, ce n'est pas moi. Je n'ai rien fait.

— Quelqu'un l'a fait.

— Papa, a-t-elle soufflé en essuyant les larmes de ses joues. C'est papa. Il est devenu fou. Il y a eu une explosion, et...

— Papa ?

— Je l'ai suivi. Il a attendu qu'ils soient dans la chapelle et il... il a cloué la porte pour les coincer à l'intérieur. Papa s'y connaît en explosifs. Je l'ai vu. J'ai tout vu.

Les bras m'en sont tombés. Tout s'éclairait.

— Sans déconner... ai-je murmuré. Malachi ? C'est ton père ?

Elle a soutenu mon regard, sur la défensive.

— Ils n'ont pas pu sortir. Est-ce qu'on va croire que c'est moi ?

DEUXIÈME PARTIE

Dumbarton

(Septembre)

Lexie

1

Cher Monsieur Taranici,

J'espère du fond du cœur que vous commencez à comprendre pourquoi j'ai dû annuler notre séance de la semaine dernière. Vous avez apparemment estimé que je ne vous avais pas prévenu assez à l'avance pour être exemptée de règlement et, bien entendu, je vous présente toutes mes excuses à ce propos, mais je crois très sincèrement que vous devriez tenter, en tant que professionnel, de vous représenter la situation que je vis ici. Elle est tellement – je ne sais même plus quel mot utiliser –, tellement épouvantable que je n'ai pas la moindre idée de la date à laquelle je serai de retour à Londres. Vous comprendrez donc peut-être qu'un rendez-vous annulé ne m'apparaisse pas à ce point catastrophique. (Soit dit en passant, le harcèlement auquel j'ai droit de la part de votre secrétaire n'arrange rien. Oui, figurez-vous, je sais que je dois vous payer cette séance. Ne l'ai-je pas toujours fait dans les temps ? Et auriez-vous déjà oublié le but originel de mon départ en Écosse ? Ma décision de tout dire à Oakesy, que ce soit sur mon travail ou le reste ? Je suis déterminée à le convaincre de me donner un coup de pouce financier, mais votre secrétaire, à force de s'appesantir sur mon manque d'argent, n'a réussi qu'à propulser mes angoisses à un niveau stratosphérique.)

Vous rappelez-vous m'avoir dit qu'à partir d'un certain seuil d'angoisse, les coucher sur le papier pouvait être une bonne solution ? Vous vous souvenez ? Pour m'apaiser ? Eh bien, voilà, c'est ce que je fais. J'écris tout. Et si nous considérions cette lettre comme ma séance ? Cela m'évitera d'avoir payé pour rien, et nous serons satisfaits tous les deux. Je ne fais pas que ça : je travaille aussi beaucoup sur le schéma que vous m'avez remis (je le consulte religieusement chaque jour), et je fais tout ce que je peux pour identifier le « problème existentiel/situationnel/relationnel/ pratique » qui est à la source de

cette angoisse catastrophique. Et qu'est-ce que je trouve ? Surprise-surprise, à la base de tout, toujours la même chose : vous-savez-qui, son *#%*\$* de métier et son incapacité totale à me prendre au sérieux, ou même à me remarquer. Dieu seul sait comment je vais pouvoir amener la question de l'argent. Surtout après ce qui vient de lui arriver.

Vous vous souvenez que je vous ai dit que nous partions dans le Nord à cause d'un article qu'il prépare sur Cuagach Eilean ? Pig Island ? Eh oui, je n'ai aucun mal à imaginer la tête que vous devez faire en ce moment, parce que vous avez forcément entendu ce nom dans les médias cette semaine. Je présume que vous aviez déjà deviné qui a réussi à se faire embringuer dans cette épouvantable affaire. Et maintenant qu'il est au centre de toutes les attentions, je n'ai plus aucune chance de me faire entendre et d'obtenir gain de cause.

Honnêtement, je vis un calvaire, un véritable calvaire depuis l'instant où nous avons mis les pieds ici. J'avais passé un temps fou à choisir ma garde-robe dans la perspective de ces vacances – si vous saviez le soin que j'ai apporté aux détails ! Je m'étais offert trois shorts, le genre ultracourt. Oh, je vous entends encore me dire : « Alex, êtes-vous sûre que ce soit une bonne idée de sexualiser une négociation ? » Eh bien, vous pouvez être fier de vous : les shorts n'ont pas marché du tout. Il a commencé par passer des journées entières sur son ordinateur, à peine conscient de ma présence. Et, pour couronner le tout, il a fini par me laisser toute seule dans cet ignoble bungalow dont l'eau du robinet est tellement boueuse qu'elle donne l'impression que la chasse des toilettes n'a jamais été tirée, sans parler de cette immense baie vitrée qui laisse le soleil entrer à flots et tout griller, au point qu'on ne respire plus. Vous n'imaginerez pas ça dans vos pires cauchemars. Les fausses poutres apparentes, la poudre anti fourmis rose au pied des plinthes, personne à qui parler...

Combien de temps pensez-vous qu'il se soit absenté ? Un jour ? Deux jours ? Ha ! Non. Essayez encore. Trois ! Je suis restée là pendant trois jours, à des kilomètres de la maison la plus proche, sans avoir rien d'autre à faire que relire pour la millionième fois mes relevés de carte bancaire ou regarder les nuées de moucheron qui s'agitent sous les arbres. Et, pile au moment où je commençais à paniquer pour

de bon – j’avais dépensé presque tout l’argent qu’il m’avait laissé et je me disais que ça ne servait à rien que je continue à traîner en Écosse vu que, de toute façon, il n’avait aucune envie de me parler –, le voilà qui se pointe à la porte.

J’ai cru mourir. Il s’était battu. Il était totalement méconnaissable – à moitié paralysé, couvert de sang, et quelqu’un lui avait arraché la moitié du cuir chevelu. J’ai vraiment dû prendre sur moi pour rester calme. Oh, bien sûr, je l’ai mis au lit et je lui ai fait mon numéro d’épouse dévouée, mais j’étais folle de rage. Il s’avère que Malachi Dove (un nom que vous avez entendu plus d’une fois dans la presse cette semaine, je parie), qui a été pendant des années l’ennemi juré d’Oakesy, est encore vivant et qu’il s’éclate actuellement sur Pig Island. Et, comme par hasard, Oakesy est sorti de son rôle pour aller le provoquer. Franchement... Il aurait pu se faire tuer.

D’après maman, c’est une question de classe. Vous vous rappelez quand je vous ai dit qu’elle s’était fourré dans le crâne que mon mariage avec Oakesy était ma façon à moi de me rebeller contre elle ? Qu’épouser quelqu’un d’un autre milieu, selon elle, c’est l’assurance que la surface se lézardera un jour ou l’autre ? Eh bien, j’en viendrais presque à être d’accord avec elle. Par exemple, pourquoi faut-il qu’il boive comme un trou ? Et où sont ses bonnes manières ? (Incidemment, je suis convaincue que c’est ce qui explique que le courant passe aussi bien entre Christophe et moi - car il passe, quoi que vous en disiez. C’est une simple réalité de la vie. Nos regards se sont croisés et nous nous sommes reconnus comme appartenant à la même classe, voilà tout.)

Il a fallu deux semaines à Oakesy pour pouvoir remarcher. Et ensuite, il est reparti là-bas aussi sec, sur Cuagach, en louant un bateau. Mais, si je me suis énervée sur le coup, je n’avais encore aucune idée du cauchemar qui se profilait à l’horizon. Ça a commencé en pleine nuit, un dimanche, et je dormais quand le téléphone a sonné. C’était vous-savez-qui qui m’appelait de son portable, obligé de crier pour couvrir le bruit du moteur de son bateau, et il m’a expliqué en substance que je devais m’habiller parce qu’il faudrait qu’on s’en aille dès son retour. Je me suis retournée sur l’oreiller et j’ai regardé le réveil. Il était quatre heures du matin.

— Je serai là dans une demi-heure !

Il avait beau hurler, sa voix ne me parvenait que par intermittence. De plus en plus mal. Il n'avait même pas attendu d'être revenu dans la zone de couverture.

— Il faut... et ne va... très vite... Habille-toi...

— Pour l'amour du ciel, ai-je grommelé, l'esprit encore embrumé de sommeil. Pour l'amour du ciel, Oakesy...

— Fais ce que je te dis, c'est tout ! Habille-toi !

Ces mots m'ont fait l'effet d'une décharge électrique. Je me suis assise dans mon lit et j'ai brusquement pensé à Malachi Dove, à tous les cauchemars que je faisais. Affolée, je me suis tournée vers la fenêtre, vers les rideaux fermés, en imaginant la forêt muette, les rhododendrons qui envahissaient la longue allée du bungalow.

— Oakesy ! Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Attends-moi près de la porte d'entrée. Je ne serai pas long. Et, Lex... Ne le prends pas mal, mais ce serait peut-être une bonne idée de...

— Oui ? Qu'est-ce qui serait une bonne idée ?

— De bien fermer toutes les portes et fenêtres.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Oakesy ? Oakesy !

Le téléphone m'a déversé un flot de parasites au creux de l'oreille. Je l'avais perdu, et je me suis retrouvée toute seule dans le noir, raide comme un piquet, les mains crispées sur le combiné, à fixer la fenêtre.

Vous savez bien que j'ai les pieds sur terre. N'est-ce pas ? Vous savez qu'il en faut beaucoup pour me déstabiliser. Mais ce coup de fil d'à peine dix secondes m'a fichu une peur bleue, et le bungalow m'a soudain paru terriblement sombre. J'ai sauté du lit et je suis allée en tremblant dans la cuisine, où j'ai sorti du tiroir le premier couteau qui m'est tombé sous la main, et puis je suis restée immobile dans le noir avec cette lame pointée devant moi. « Ne le prends pas mal, mais enferme-toi à double tour... » J'ai fait le tour du bungalow sans allumer une seule lampe, en tenant mon couteau à deux mains et en vérifiant deux fois toutes les issues. J'ai vaguement testé le verrouillage de la baie vitrée en écartant un petit peu le rideau, mais

pas entièrement : je ne tenais pas à me retrouver nez à nez avec un inconnu en train de me fixer derrière la vitre.

De retour dans la chambre, j'ai allumé le plafonnier et je me suis habillée dos au mur, afin de pouvoir surveiller en même temps la fenêtre et la porte ; et mes mains tremblaient tellement que j'ai eu du mal à enfiler mon jean. J'ai mis mes chaussures et je suis repartie m'asseoir dans le salon, sur une chaise elle aussi adossée au mur, entre la baie et l'entrée, toujours avec mon couteau de cuisine. Je pensais sans arrêt à ces hectares de forêt qui m'encerclaient, qui se pressaient contre le bungalow. Chaque son me paraissait amplifié au centuple : l'étrange clic-clic-clic du chauffe-eau qui se remettait en marche dans son placard, le sautillement d'un volatile sur le toit de bardeaux... Dès que le téléphone s'est remis à sonner, j'ai sauté dessus.

— Oui ? C'est toi ?!

— Je suis dehors. Je vais entrer.

J'ai entendu le bruit d'une clé dans la serrure. La porte s'est ouverte ; il a franchi le seuil, l'air épuisé, et il a laissé tomber son sac à dos par terre. Je me suis levée d'un bond et je suis venue me planter devant lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu m'as fait une de ces peurs !

Il n'a pas répondu. Il est resté là, à me regarder de ses yeux rouges, dans son tee-shirt déchiré et plein de sang. Il n'était pas rasé, bien entendu, et son teint avait quelque chose de terreux malgré les coups de soleil. Il y a eu quelques secondes de flottement, puis une autre personne a émergé de l'ombre, s'est avancée lentement et a stoppé juste après le seuil, en clignant des yeux et en pivotant sur elle-même d'un air confus. J'ai mis un certain temps à me rendre compte que c'était une femme, à cause de ses cheveux noirs tellement courts qu'ils laissaient voir la peau de son crâne par endroits, et d'autant plus qu'elle était très grande, presque aussi grande qu'Oakesy. Elle portait un affreux manteau à ceinture en faux cuir, et une jupe longue en jean qui descendait au ras de ses baskets de supermarché – de celles qui clignent, vous voyez le genre, sauf que celles-là n'avaient plus l'air de fonctionner depuis un certain temps. Elle a fini par me voir et elle a

mis les mains devant son visage, comme si elle craignait que je ne lui saute dessus dans le noir.

— Ma femme, a dit Oakesy après avoir claqué la porte puis tourné le verrou. Lex.

Elle s'est un peu détendue. Elle a lentement baissé les bras et tourné la tête en dardant sur moi un œil inquiet. Elle aurait pu être très jolie, à sa façon, sans cette mine renfrognée et sa coupe de cheveux au sécateur. Elle me faisait penser à ces jeunes qu'on voit sniffer de la colle dans le centre-ville d'Oban, le teint blafard et des poches sous les yeux.

— Qui est-ce ? ai-je demandé à Oakesy.

— Angeline. C'est Angeline.

— Angeline ?

— Angeline Dove.

— Angeline D... Angeline Dove ?

— Sa fille.

Je me suis tournée vers elle, cherchant son regard. Oakesy n'avait jamais fait la moindre allusion à une quelconque descendance de son ennemi.

— C'est vrai ?

Elle n'a pas répondu. Elle me surveillait toujours d'un œil méfiant, comme si elle était prête à fuir.

— Ohé, ai-je dit en agitant une main. Je vous ai posé une question.

— C'est vrai, a-t-elle marmonné. C'est vrai.

— Tout va bien, Lex, a dit Oakesy.

Mon regard a pivoté vers lui.

— Tout va bien ?

— Elle est réglo.

— Réglo ?

— Oui. Vraiment.

J'ai secoué la tête. Je suis confrontée depuis si longtemps à ces

histoires concernant Dove que je crois mériter qu'on me pardonne cet instant de désarroi. N'est-ce pas ?

— Oakesy ? ai-je soufflé en posant mon regard sur lui, puis sur Angeline, puis à nouveau sur lui. J'ai le droit qu'on m'explique ce qui se passe, non ?

J'ai observé le manteau de la fille – immonde, minable et couvert de taches – puis mon mari : il ne valait guère mieux, avec son tee-shirt en lambeaux et ses jambes nues aux plaies incrustées de terre et de gravier.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? Que s'est-il passé ?

— Je suis désolé, a-t-il répondu d'un ton affreusement triste que je ne lui connaissais pas. Je suis désolé, Lex, mais il faut d'abord qu'on aille prévenir la police.

2

Dehors, la nature semblait retenir son souffle. Il faisait encore nuit mais une discrète bande rose commençait à surligner l'horizon. Nous avons fait halte sur le seuil pour regarder entre les arbres, les yeux mi-clos, à l'affût du moindre mouvement. Silence. Pas de chœur de l'aube, aucun bruissement d'ailes dans les feuillages. Oakesy s'est arrêté une seconde avant de nous pousser dehors – « Allez, allez » – et nos semelles ont crissé sur le gravier jusqu'à ce que nous soyons tous entassés dans sa petite Fiesta glacée.

Il ne voulait pas me dire ce qui s'était passé. Il ne voulait pas me dire pourquoi il avait soudain si peur, pourquoi il s'est senti obligé de verrouiller les portières dès que nous avons été à bord. Il a démarré en trombe et nous sommes partis, d'abord sur notre allée truffée d'ornières, puis sur la petite route obscure qui mène à la pointe de la péninsule. Après avoir rejoint la route côtière, il a continué de se pencher régulièrement en avant pour scruter les bois et les petits renforcements rocheux qui défilaient à toute allure, comme s'il cherchait quelque chose, et il a carrément levé le pied au moment de

longer une plage de galets pour scruter un bateau qui s'y trouvait à l'ancre.

— Oakesy ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il a secoué la tête, comme s'il était absorbé par une préoccupation capitale, avec le regard intense d'un équilibriste tenant une assiette en équilibre au sommet de sa perche. Il refusait de me répondre. Et, à l'arrière, Angeline Dove n'était pas plus prolix. Elle était bizarrement assise, presque en porte-à-faux, et s'agrippait d'une main au dossier du siège avant comme une personne blessée. Je lui jetais quelquefois un petit coup d'œil dans mon rétroviseur extérieur. Le nez contre la vitre, elle dévorait littéralement Pig Island de ses yeux bordés d'ombre. Chaque fois que l'île disparaissait à la sortie d'un virage ou derrière la montagne, son regard s'éteignait et elle donnait l'impression de se rétracter au fond d'elle-même. « Elle est réglo », avait dit Oakesy. Réglo ? Elle ne ressemblait pas à son père, cela sautait aux yeux. Elle donnait l'impression d'avoir toujours vécu cloîtrée dans une prison : sa peau était tirée, cirreuse, et à présent que le jour commençait à poindre je distinguais des boutons d'acné autour de sa bouche. Ses cheveux étaient si mal coupés qu'il y avait par endroits des bouclettes et juste à côté des plaques chauves. Seigneur, quel gâchis... Je me suis demandé qui pouvait être sa mère.

Nous devions avoir parcouru cinq ou six kilomètres quand Oakesy a dégluti plusieurs fois avec bruit, tout en tapotant nerveusement son volant.

— Qu'y a-t-il ? ai-je interrogé en fixant ses mains. Qu'est-ce qui ne... ?

Avant que j'aie pu finir ma phrase, il a donné un coup de volant et propulsé la Fiesta sur une aire d'arrêt d'urgence en soulevant une gerbe de gravier. Il a ouvert sa portière, a sauté dehors et s'est éloigné, courbé en deux, les mains contre l'estomac. Seigneur, me suis-je dit, ça y est, il vomit. Je suis descendue à mon tour. Dehors, rien ne bougeait. Mon souffle restait en suspens dans l'air glacial ; je l'ai rejoint sur les gravillons. Il m'a entendue venir et, au moment où il s'est retourné, je me suis aperçue qu'il n'était pas en train de vomir, mais de pleurer. Son visage était rouge et soufflé. Son nez coulait.

— Je ne devrais pas, a-t-il balbutié en se séchant les joues d'un revers de manche. Je ne devrais pas... je veux dire, regarde-la. Elle a tout vu, bon Dieu, et elle ne pleure pas.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a vu, Oakesy ? Comment veux-tu qu'on en parle si tu refuses de me dire ce qui s'est passé ?

— Tout est de ma faute, Lex...

Il s'est essuyé le nez et s'est forcé à respirer profondément en secouant la tête ; ses sanglots se sont atténués, petit à petit.

— S'il n'avait pas appris que les autres m'avaient fait venir sur cette île à la con...

Après une série d'inspirations saccadées, il s'est redressé, les yeux rouges. Il a tendu une main vers le firth scintillant. Les reflets de l'aube miroitaient à la surface.

— Il y a eu des morts, chérie, a-t-il repris en secouant tristement la tête. Là-bas, sur Cuagach, il y a eu des morts.

J'allais répondre lorsque le sens de ses paroles m'a sauté à la figure. Réalisant ce qu'il venait de dire, j'ai refermé la bouche et j'ai tourné la tête.

— Des morts ? ai-je chuchoté. C'est bien ce que tu as dit ? Des morts ?

— Oui.

— Mais comment ça, des morts ? ai-je crié en empoignant son tee-shirt, juste au-dessus du nombril, pour l'obliger à me regarder en face. Tu me dis que des gens sont morts ? Morts comment ? Oakesy ! Dis-moi au moins que ce n'est pas ce dont ces types parlaient au pub !

Il a soupiré en fermant les yeux.

— Mieux vaut que tu ne saches pas, Lexie, crois-moi, mieux vaut...

— Laisse tomber ta condescendance, Oakesy ! J'ignore ce qui t'est arrivé là-bas, mais je te garantis que j'ai déjà vu pire. N'oublie pas pour qui je travaille. Vas-y, parle !

Et il a fini par le faire. Il s'est assis sur les gravillons froids du bord de cette route et, pendant qu'Angeline nous lorgnait derrière la vitre embuée de la Fiesta et qu'un soleil fondant barbouillait l'horizon de

traînées orange, il a parlé.

Vous pensez certainement savoir ce qu'il m'a dit parce que les médias se sont emparés de l'affaire cette semaine et que tout le monde a l'impression de savoir précisément ce qui est arrivé, mais je peux vous garantir que vous ignorez la moitié de l'histoire, et particulièrement les faits sur lesquels Oakesy revenait constamment, comme s'ils s'étaient fixés en boucle dans son cerveau. Je veux dire, vous n'avez jamais entendu parler dans la presse d'un visage arraché, pas vrai ? Et pourtant Oakesy m'en reparlait sans cesse, en se servant de ses mains pour me montrer sa forme et la manière dont il pendouillait, accroché à je ne sais plus quoi. Vous n'avez jamais rien lu non plus dans le *Sun* sur des cochons en train de dépecer une adolescente et de lui arracher un pied ? Ni sur la façon dont ce pied résistait en tentant de rester relié aux os de la jambe ? Ni sur ce type projeté à plat ventre par la déflagration mais avec les orteils pointés vers le ciel, ni – et je pourrais poursuivre ainsi à l'infini – sur les personnes décapitées, le cou réduit à un moignon rouge, avec un bout de vertèbre émergeant des chairs, sur cette moitié de crâne vidée de son contenu par l'explosion...

Je suis désormais capable, avec quelques jours de recul, d'en parler très calmement, mais j'ai beau être une professionnelle de la santé et en voir de toutes les couleurs dans le cadre de mon travail auprès de Christophe, ma sensibilité n'est pas totalement atrophiée, vous savez. Je n'arrivais même pas à regarder Oakesy pendant qu'il me parlait. Je l'ai écouté sans détacher mes yeux des brins d'herbe recouverts de givre du bas-côté, les bras croisés, tandis qu'une part de moi mourait d'envie de lui hurler « Ferme-la ! ». Quand il s'est tu, je suis longtemps restée muette, à sentir mon cœur bondir dans ma cage thoracique. Puis je me suis retournée vers Pig Island, qui pointait le bout de son nez juste derrière le cap. L'île était évidemment trop loin pour qu'on puisse voir quoi que ce soit d'où nous étions – village, chapelle ou autre –, à part cette grande masse muette qui bloquait toute la lumière.

— Lex ? a-t-il dit en posant une main sur mon pied. Ça va ?

J'ai regardé sa main.

— J'en ai vu d'autres, tu sais. A mon travail.

— Je sais, a-t-il murmuré en se frottant les yeux. Je sais.

Un silence a suivi pendant lequel nous avons tous deux pensé à l'île. Pour finir, il s'est levé et a palpé la poche arrière de son jean. Il en a sorti une feuille de papier froissée, qu'il m'a tendue. Je l'ai prise sans que mes yeux quittent un instant son visage.

— Eh bien ? Qu'est-ce que c'est ?

Il n'a pas répondu. Il a fourré les mains dans ses poches et s'est détourné vers la mer comme s'il venait de me tendre une de ces ignobles photos de détective privé – lui en compagnie d'une autre femme, ce genre-là. J'ai défroissé la feuille d'une main tremblante.

— Mais... c'est le contrat de location du bungalow ?

— Oui.

Il a baissé la tête et s'est vigoureusement gratté le haut du crâne – comme toujours lorsqu'il sait qu'il a fait une connerie. J'ai cru un instant qu'il allait se remettre à pleurer.

— J'ai retrouvé ça chez Dove, m'a-t-il expliqué d'une voix pâteuse. J'ai accompagné Angeline sur place pour qu'elle prenne quelques affaires, et j'ai trouvé ça. Je ne t'en ai jamais parlé, mais il avait disparu de mon sac à dos, depuis cette roustie qu'il m'a collée l'autre fois...

Et, après un temps d'arrêt :

— Tu sais ce que ça signifie ?

Mon sang n'a fait qu'un tour. Oh, oui... Je savais ce que ça signifiait. À présent, tout s'expliquait. Son coup de téléphone pour me dire de fermer toutes les issues. Son appréhension si palpable.

— Mon Dieu, ai-je dit, les jambes cotonneuses. Il savait où j'étais ? Pendant tout ce temps ?

— Je suis désolé.

— Pendant tout ce temps...

J'ai regardé derrière nous la route vide qui nous séparait du bungalow. J'étais morte de terreur. Je revoyais sans cesse les bois qui le cernaient, en me disant que j'étais passée tout près. Peut-être était-il venu là-bas m'épier. Peut-être y était-il en ce moment même.

— Mes affaires. Oakesy, j'ai tout laissé au bungalow !

— Ouais.

Il s'est levé, m'a mis une main dans le dos.

— La police s'en occupera.

Quelques mètres à peine nous séparaient de l'auto — mais j'ai eu l'impression de marcher des kilomètres. Je me suis forcée à me tenir bien droite, en résistant à une perpétuelle envie de me retourner. Je savais que, si je le faisais, les montagnes et les nuages qui se dressaient dans mon dos me toiseraient cruellement. Une main sur la portière, Oakesy s'est immobilisé et a brusquement fait volte-face, comme si quelqu'un venait de prononcer son nom. Il a levé les yeux vers le ruban d'arbres vert foncé, presque noirs, qui s'étirait dans la partie supérieure des montagnes.

— Quoi ? ai-je demandé. Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Rien.

Il a été parcouru d'un tressaillement violent, interminable, comme s'il cherchait à chasser une bête de son dos. Il a jeté un ultime coup d'œil à Pig Island avant de monter dans la voiture, puis il a verrouillé sa portière et s'est penché pour verrouiller la mienne, en disant :

— Allez. On y va.

3

J'ignore si le moment est bien choisi pour vous faire une remarque, mais autant vous l'apprendre, au cas où vous ne l'auriez pas encore deviné : vos commentaires sur Christophe blessent véritablement mes sentiments.

« Lexie, vous serait-il très difficile d'admettre que M. Radnor ne souhaite rien d'autre qu'entretenir avec vous des relations strictement professionnelles ? » C'est ce que vous m'avez dit. Vous vous rappelez ? Figurez-vous que j'y ai réfléchi, et, l'autre jour, je me suis souvenue d'un épisode dont j'aurais dû vous parler plus tôt. Il prouve de façon

irréfutable que mes relations avec Christophe sont loin de se réduire à ce que vous croyez.

Cela s'est passé un matin, alors que je travaillais à la clinique depuis à peine un mois. Il est arrivé de bonne heure comme à son habitude – impeccablement propre et parfumé à l'après-rasage –, son *Telegraph* sous le bras. En général, il se contentait de lever une main en passant devant mon comptoir mais, ce jour-là, peut-être parce qu'il n'y avait personne d'autre en vue, il s'est arrêté et m'a regardée d'un œil curieux.

— Bonjour, a-t-il dit comme s'il ne m'avait jamais vue et que le spectacle l'impressionnait.

Je portais un corsage blanc à col matelot sans le moindre faux pli, et une adorable petite jupe noire qui m'arrivait à mi-cuisse. Mais M. Radnor est un gentleman, bien trop poli pour loucher sur mes jambes. Il a fait mine d'admirer le vase de renoncules jaunes que je venais de placer sur le comptoir.

— Tout ça est très attrayant, a-t-il ajouté en embrassant du regard le sol reluisant, les magazines empilés avec soin, l'écran plasma parfaitement dépoussiéré. Oui. Très attrayant.

Sur ce, le voilà qui monte dans l'ascenseur et c'est ainsi que notre échange a pris fin, bref, courtois et pas particulièrement notable. Mais je ne suis pas idiote. J'ai très bien compris le message qu'il m'adressait. Le choix des mots, « très attrayant » (prononcés à deux reprises), ne m'a pas échappé. À dater de ce jour, j'ai toujours maintenu l'espace d'accueil dans un état de propreté éclatante, pulvérisant du parfum et balayant le sol dès qu'un patient nous ramenait de la rue des feuilles ou de la boue. Lorsque Christophe passait en coup de vent chaque matin, même s'il était en retard ou stressé, il trouvait le temps de faire un petit commentaire sur le côté attrayant des lieux, et chaque jour je redoublais d'efforts, anticipant, cherchant à apporter des améliorations susceptibles de lui plaire.

Je crois vous avoir parlé – même si vous le saviez sans doute déjà – de ses actions bénévoles, de toutes ces choses fabuleuses qu'il a faites pour des gens du monde entier, trop pauvres pour pouvoir se payer une opération ? Eh bien, j'ai gardé un tas de coupures de presse,

d'interviews et de photos de lui en compagnie de gens à qui il est venu en aide, et l'idée m'est venue un beau jour qu'il serait sympa de les faire encadrer. J'ai trouvé quelqu'un sur Tottenham Court Road qui ne prenait pas trop cher et, deux semaines plus tard, je suis arrivée en avance à la clinique et j'ai passé une bonne heure à les accrocher aux murs de l'accueil, jusqu'à ce que ce soit parfait. Puis j'ai tout astiqué, j'ai passé un bon coup de serpillière, j'ai lissé mon corsage et je me suis assise bien droite en attendant qu'il arrive.

Il avait quelques minutes de retard. Il est entré, il a secoué son parapluie et il l'a laissé dans un coin de l'entrée.

— Bonjour, Alex.

— Bonjour, Monsieur Radnor, ai-je dit avec un large sourire, tellement excitée que j'avais du mal à tenir en place. Quel temps pourri !

— Affreux.

Il a levé les yeux et, lorsqu'il a découvert la galerie de photos dans mon dos, son expression s'est modifiée. Il a marqué un léger temps d'arrêt puis s'est avancé à pas lents, un sourire incertain aux lèvres.

— C'est joli, a-t-il dit d'un ton hésitant.

Arrivé devant le comptoir, il a déboutonné son imper en faisant mine de s'absorber dans une profonde réflexion.

— Peut-être qu'elles ne sont pas tout à fait à leur place ici, à l'accueil ? Je me demande si tout ça ne fait pas un tout petit peu, euh, voyant. Qu'en pensez-vous ?

Mon sourire s'est délité.

— Vous avez de quoi être fier de vous, Monsieur Radnor.

— Dites-moi, a-t-il reparti d'un ton aimable, vous ne croyez pas qu'elles seraient mieux dans mon bureau ?

— Votre bureau ?

Et là, bien sûr, j'ai compris. Il n'était ni gêné ni en colère – simplement modeste. Je me suis levée derrière mon comptoir, droite comme un I.

— Oui. Votre bureau. Va pour votre bureau.

Je me suis retournée et j'ai commencé à les décrocher, en les empilant au fur et à mesure sur le comptoir.

— Je vous les monte, ai-je dit.

— Oh, non non non, ce n'est pas la peine.

— Le reste de l'équipe ne sera pas là avant une demi-heure. Je peux fermer la porte d'entrée.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Mais puisque ça me fait plaisir...

Je me suis hissée sur la pointe des pieds pour atteindre les plus hauts cadres, et je m'en veux sur ce point, parce que je n'ai pas pensé une seconde à l'effet que ça lui ferait de voir ma jupe remonter jusqu'à la limite des bas noirs qui me gagnaient les cuisses. Lorsque je lui ai à nouveau fait face, après avoir décroché le dernier cadre, son expression s'était durcie. Il avait les joues en feu.

— Eh bien, venez, a-t-il dit en prenant la moitié des cadres. J'appelle l'ascenseur.

Je n'avais jamais mis les pieds dans son bureau à cause de l'espèce de gorgone qui lui tient lieu de secrétaire et le défend comme un cerbère. Eh bien, c'était une pièce absolument exquise, avec des murs lambrissés de chêne, des rideaux élégants et une vue merveilleuse sur les toits détrempés de Harley Street. On apercevait même la cime des plus hauts arbres de Regent's Park. Je suis tombée en arrêt et j'ai soupiré en promenant autour de moi des regards admiratifs.

— Oh, c'est magnifique, vraiment magnifique. Tout à fait ce à quoi je m'attendais.

— Merci, a-t-il dit en ôtant son imper puis en l'accrochant au portemanteau, derrière la porte. Vous n'avez qu'à laisser tout ça sur la banquette de fenêtre. Je m'en occuperai plus tard.

J'ai donc transporté mes cadres jusqu'à la banquette, ornée d'adorables coussins en soie grège abricot, et je les ai mis en pile. Je me suis attardée une seconde ou deux devant la fenêtre, là où mes cheveux avaient la meilleure chance de capter les rayons du soleil. Christophe s'est assis derrière son bureau et a démarré son ordinateur.

- Autre chose ?

J'ai souri en me hissant deux ou trois fois de suite sur la pointe des pieds, les épaules tendues d'excitation. C'était comme si nous jouions à un petit jeu secret.

Il m'a rendu mon sourire, un peu crispé.

— Excusez-moi, a-t-il répété. J'ai dit : autre chose ?

— Votre secrétaire a beaucoup de chance. J'adorerais faire son travail.

Il a hoché la tête et regardé d'abord la porte, puis son écran. Il s'est tapoté la lèvre supérieure du bout de l'index.

Je sais ce qu'il en est du sexe pour les hommes – le désir les submerge comme une vague. Il avait besoin d'un peu de temps pour redescendre sur terre. Je me suis empressée d'ajouter :

— Ne vous inquiétez pas. Je m'en vais. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. Je termine à cinq heures.

J'ai stoppé sur le seuil pour lui lancer un petit signe de la main, mais il était déjà concentré sur son ordinateur, étudiant sa liste de rendez-vous, en bon professionnel qu'il est. Je suis redescendue à mon poste de travail et j'ai passé toute la journée à rayonner, habitée par cette incroyable sensation qui nous submerge quand on a la certitude d'avoir rencontré quelqu'un qui va changer notre vie.

Je ne vous avais rien dit de tout ça jusqu'à maintenant par respect pour M. Radnor – les rumeurs circulent vite dans le milieu médical, n'est-ce pas ? Et Dieu sait s'il est difficile pour un homme de son âge d'affronter ce type de sentiment. Mais ne croyez surtout pas que je balaie votre avis d'un revers de main : de fait, lorsque vous m'avez parlé de nos « relations professionnelles », je dirais même que vous étiez plus proche de la vérité que vous ne l'imaginiez. Car ces derniers jours, celle-ci m'est apparue très clairement : ce dont Christophe a besoin, c'est justement d'un prétexte pour nouer avec moi des relations professionnelles plus étroites. Il a besoin d'un peu de champ pour se détendre à mon contact, et ce afin que la vraie nature de ce qui nous rapproche puisse se développer. L'ironie veut que je ne m'en sois jamais rendu compte avant cette atroce matinée avec Oakesy et Angeline Dove.

Il arrive qu'on s'étonne soi-même. Lorsque nous avons repris la route, je tremblais, encore sous le choc. Mais ensuite, après avoir baissé ma vitre et passé la tête à l'extérieur pour qu'un flot d'air s'engouffre dans mes poumons, je n'ai plus pensé qu'à une chose. J'ai pensé à Christophe. J'ai pensé à tout ce qu'il endure – les tragédies humaines, le danger, les zones de désastre, toutes ces situations épouvantables auxquelles il est confronté (sans jamais, pour autant, se laisser aller à pleurer). Le soleil, enfin détaché de l'horizon, me réchauffait le visage et, d'un seul coup, je me suis sentie très proche de lui. J'avais l'étrange impression que ce qui venait d'arriver sur Cuagach allait d'une certaine façon nous réunir. Le temps d'arriver à Oban, je ne tremblais plus. Sauf peut-être d'excitation. Je me trouvais au cœur d'une affaire énorme. Et personne à la clinique ne pourrait l'ignorer longtemps.

La ville côtière était totalement silencieuse : hormis le premier ferry de Mull à l'ancre dans le port, illuminé comme un sapin de Noël, les seuls signes de vie étaient les vestiges des beuveries de la veille – quelques barquettes de frites chassées par le vent sur les pavés, une mouette en train de picorer un reste de kebab dans le caniveau. Oakesy s'est garé dans une impasse et nous sommes tous sortis de la voiture sous le soleil oblique, un peu hagards. Angeline a mis un peu plus de temps que nous à s'en extraire. Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas chez elle.

Jusque-là, j'avais dû m'imaginer qu'elle s'était blessée sur l'île et que c'était pour cette raison qu'elle s'asseyait dans une position aussi bizarre. Il est stupéfiant que, malgré mon expérience à la clinique, je n'y aie pas prêté davantage attention. Mais, tandis que nous marchions vers le poste de police, je me suis mise à l'observer du coin de l'œil et il m'est apparu évident qu'elle avait quelque chose d'anormal. Elle boitait un peu, en titubant presque par moments,

comme si sa jambe droite était plus courte que la gauche, et deux ou trois fois son bras s'est tendu, comme pour se raccrocher à quelque chose et ne pas perdre l'équilibre, en même temps que le bas de son manteau se soulevait. Elle marchait à notre hauteur et chaque fois que je ralentissais l'allure pour essayer de la regarder par-dérrière elle faisait de même, de façon à ce que je ne puisse rien voir. Mais j'avais l'impression de plus en plus nette, même à l'observer du coin de l'œil, de la présence d'une sorte de bosse au bas de son dos – on aurait pu croire en la voyant qu'elle cachait un sac sous son manteau.

Le poste de police était installé dans un immeuble de brique sombre au bord d'une rue passante, et pendant que nous attendions devant le guichet d'accueil désert que quelqu'un nous reçoive, elle s'est adossée au mur, les bras croisés sur sa poitrine et déplaçant sans cesse son regard d'un côté à l'autre, comme si elle craignait une embuscade. L'agent qui nous a écoutés derrière sa vitre pare-balles s'est montré relativement aimable jusqu'à ce qu'Oakesy lui ait exposé la raison de notre présence. A partir de là, son sourire s'est figé et l'amabilité a disparu de ses traits. Il a regardé Oakesy, puis moi, et enfin Angeline avant de revenir sur Oakesy – comme s'il ne croyait pas un mot de ce que nous venions de lui raconter.

— Attendez ici, a-t-il grommelé.

Il s'est éclipsé un certain temps. A son retour, il a évité de nous regarder mais nous a fait franchir une porte, longer un corridor et entrer dans un bureau - une petite pièce qui sentait le renfermé, située dans les profondeurs du poste de police. Des mugs ébréchés étaient posés sur la table.

— Attendez ici, a-t-il dit en allumant le plafonnier. Le sergent Struthers est en intervention, mais il va revenir pour vous parler. Je vous apporte du café.

Nous nous sommes assis autour de la table en attendant notre café, sans rien dire. Oakesy, plié en deux sur sa chaise, s'est mis à examiner ses jambes, promenant le bout de ses doigts sur ses longues écorchures à demi croûtées. Je continuais à étudier Angeline, tellement nerveuse qu'elle avait du mal à tenir en place. Elle passait son temps à déglutir et à lever le bras pour éponger avec la manche de son manteau la sueur qui lui inondait le front. Assise de façon

vraiment très bizarre, en partie sur la jambe droite, une main crispée sur le bord de sa chaise comme si elle avait mal.

Au bout de cinq minutes, un homme à l'air somnolent, vêtu d'un complet fripé, a fait son apparition sur le seuil. Nous avons tous levé sur lui des regards pleins d'expectative mais, au lieu de parler, il s'est contenté de nous dévisager les uns après les autres. Il était jeune, sans doute moins de trente ans, et un peu gras (que dit-on des Glasvégiens, déjà ? Que leur espérance de vie ne dépasse pas celle des Ethiopiens, c'est ça ?). Il avait la nuque rasée et le haut de la tête hérissé de mèches aux pointes oxygénées.

— Je suis le sergent Callum Struthers, a-t-il fini par lâcher. Le sergent de garde m'a parlé de votre histoire, et la question que je me pose, c'est... est-ce que c'est vrai ?

— C'est vrai.

— Vous revenez de Cuagach ? Tous les trois ?

— Seulement moi. Et elle, a répondu Oakesy en indiquant Angeline d'un signe de tête.

— Et vous allez me raconter quoi ? Que vous avez vu le diable ? Un vilain petit monstre qui rôdait dans les bois ?

J'ai senti Angeline se raidir. Elle a baissé les yeux et s'est gratté compulsivement la tête. Sa poitrine se soulevait, ses lèvres remuaient sans bruit et elle a marmonné quelques mots indistincts, comme pour s'enjoindre de rester assise. Oakesy a braqué sur Struthers un de ces regards appuyés qu'il peut avoir quand la moutarde lui monte au nez.

— Vous êtes sûr que le sergent de garde vous a dit ce qui s'est passé ?

Les paupières de Struthers sont descendues d'un cran.

— Mouais, a-t-il dit en hochant la tête. Mais pour être tout à fait franc avec vous, ce n'est pas la première fois que j'entends ce genre d'histoires. Les gens adorent les canulars qui tournent autour de Cuagach. Des blocs de chair humaine échoués sur la péninsule de Craignish ? Bon sang, mais ils nous prennent pour qui ?

— Ne redites pas ce mot.

— Quel mot ?

— Canular.

Oh-oh, me suis-je dit, il va encore y avoir du grabuge. Mais Struthers a paru lâcher un peu de lest. Il s'est avancé vers la table et a tiré une chaise en fixant Oakesy avec une extrême attention.

— Nos collègues de Govan ont envoyé quelqu'un faire un tour sur Cuagach pour voir ce qui a pu se passer là-bas, a-t-il dit en tournant les yeux vers la grande carte placardée au mur. Le gars a dû partir de Lochgilphead, probablement sur un rafiot loué – je ne sais pas, moi, à Ardfern ou quelque part par-là, parce qu'on ne va quand même pas mobiliser une vedette du Clyde pour un canu... avant de savoir de quoi il retourne. Donc, a-t-il ajouté en inspirant entre ses dents et en regardant sa montre d'un air dubitatif, ça nous laisse... quoi ? Encore à peu près deux heures avant qu'on sache comment les choses se présentent sur place...

— Ce n'est pas un canular. Vous trouvez qu'on ressemble à des ados ?

Après quelques instants de mutisme, Struthers est allé ouvrir une armoire à dossiers, en a sorti une chemise, puis a refermé le tiroir d'un coup de pied.

— Je vais vous dire... Si on faisait ça dans les règles ? Je vais prendre vos dépositions. Histoire que tout soit bien clair dans nos têtes.

Oakesy est passé le premier ; il a quitté la pièce avec Struthers, contenant toujours sa colère. Angeline et moi nous sommes retrouvées toutes les deux face aux gobelets en plastique de café imbuvable que le sergent de garde nous avait apportés. Nous ne disions rien. Elle restait prostrée, refusant toute communication. Elle avait enfin cessé de se gratter et ses mains étaient plaquées sur ses genoux. Son petit visage inexpressif était baissé, mais elle jetait régulièrement des petits coups d'œil à la porte, comme si elle s'attendait à voir quelqu'un débarquer en trombe. J'ai posé les coudes sur la table et je me suis mis la tête entre les mains pour pouvoir l'épier du coin de l'œil sans qu'elle s'en aperçoive. Elle se tenait toute de travers, comme si elle avait une fesse sur un gros coussin. J'ai repensé à sa réaction face aux propos de Struthers et, d'un seul coup, mon cœur a fait un bond et mes paumes

sont devenues moites. Une pensée incroyable venait de me traverser l'esprit. À propos de cette masse qu'on devinait sous son manteau. Comment se fait-il qu'elle ne l'enlève pas ? Elle doit cuire, là-dedans...

La vidéo.

Une queue humaine, ça paraît invraisemblable, n'est-ce pas ? Mais vous, en tant que médecin, vous savez bien que des centaines d'enfants naissent chaque année avec une queue, sauf que la plupart d'entre elles sont amputées dès les premières heures. L'excroissance sacro-coccygienne. J'avais lu un article là-dessus dans une revue à la clinique. Il existe plusieurs types de queues humaines ; certaines sont des lymphangiomes, d'autres relèvent plutôt du spina-bifida. Il y avait des photos dans la revue. L'une d'elles montrait un petit garçon dont la colonne vertébrale se terminait par une espèce de tube de graisse. Quel était le terme exact, déjà ? *Occulta* ? *Spina-bifida occulta* ? Mais la queue de ce garçon était minuscule : à peu près de la taille d'un gros ver. Que fallait-il penser d'une excroissance aussi énorme que celle qu'on apercevait sur la vidéo ?

Entre le visage de Christophe et toutes les images qui se bousculaient sous mon crâne, une nouvelle idée m'est venue. Quand elle s'est mise en place, j'ai failli sourire. Cette histoire épouvantable, à la réflexion, pouvait avoir son côté positif. Oakesy avait entre les mains de quoi sortir un gros scoop après ce qui venait de se passer – bien plus qu'un simple reportage sur le Centre de vie positive. Nous allions faire la une des tabloïds et ce serait la fin de nos problèmes financiers. Angeline lui dirait tout ce qu'il avait besoin de savoir sur Malachi. Mais il n'y avait pas qu'Oakesy qu'elle pouvait aider : Christophe serait sûrement prêt à tuer père et mère pour avoir son rôle à jouer dans cette affaire. Je l'imaginais déjà souriant à la une d'un journal, au chevet d'Angeline après son opération, peut-être en train de lui tenir la main. Et je serais celle qui avait rendu leur rencontre possible. Un picotement d'excitation m'a chatouillé les paumes.

J'ai jeté un coup d'œil à la porte, j'ai bu une gorgée de café et j'ai regardé la jeune femme en souriant. Mon cœur battait toujours aussi fort, mais plus lentement, car je savais maintenant qu'Angeline Dove allait changer notre vie. Elle aiderait d'abord Oakesy. Puis ce serait mon tour.

Il n'aura pas fallu deux heures, comme l'avait prédit Struthers, mais à peine cinquante minutes pour que la nouvelle tombe au central. Et, à ce moment-là, tout a changé. Le temps qu'Oakesy fasse sa déposition, le commissariat a quitté son état léthargique pour devenir une bruyante fourmilière : des gens allaient et venaient, les bras chargés de formulaires et de volumineux dossiers, des téléphones sonnaient sans relâche dans des bureaux fermés, des portes claquaient, des talkies-walkies crépitaient. Les enquêteurs auraient normalement dû s'installer dans une salle du tribunal de Lochgilphead mais, celui-ci étant en travaux, ils ont décidé d'établir leur salle d'opérations ici même, à Oban, dans ce bâtiment trop petit, et à l'heure du déjeuner la polémique faisait rage d'un bout à l'autre du couloir entre les officiers de la police locale et le personnel féminin de l'équipe du HOLMES^[4], qui venait de débarquer de Glasgow avec tout son matériel informatique : il n'y avait pas assez de places de parking — où voulait-on qu'ils garent leurs véhicules, au nom du ciel ? Et quoi ? Un seul W-C pour dames ? Dans tout l'immeuble ?

« Et en plus, le mélangeur du lavabo est cassé ! Un truc à s'ébouillanter, si on ne fait pas gaffe ! »

Oakesy et moi avons déjeuné de sandwiches sous cellophane, assis sans rien dire face au bureau de Struthers, tels des employés par un midi pluvieux. Angeline n'a rien pu avaler. Elle a essayé, mais on aurait cru qu'elle mâchait du gravier. Quand Struthers est venu la chercher pour prendre sa déposition, elle a essayé de se lever, mais elle tremblait tellement qu'il a dû appeler un officier de la police féminine pour la soutenir.

— Elle est en état de choc, a dit Oakesy. Allez-y doucement avec elle.

Dix minutes plus tard, lui-même a été emmené par un inspecteur qui s'était présenté comme « l'officier en charge des identifications ». Il avait besoin de son aide pour établir une liste des personnes

disparues. Eh bien, ça leur a pris presque deux heures, pendant lesquelles devinez qui s'est retrouvée à poireauter toute seule dans ce bureau, sans avoir rien d'autre à faire que regarder la carte de la région et lire et relire les dépliants de la police du Strathclyde (*La Sécurité des Lochs ; Ce qui m'attend en cas d'arrestation ; Programme de stage : êtes-vous vraiment trop jeune pour entrer dans la police ?...*) ? Personne – et ce n'était pas faute d'avoir posé la question – n'avait encore parlé d'aller récupérer nos affaires au bungalow, et je n'avais même pas mon portable sur moi pour envoyer ne serait-ce qu'un SMS.

— Ils ne m'ont même pas proposé un thé, ai-je dit à Oakesy quand Angeline et lui sont revenus dans le bureau. Strictement rien depuis le déjeuner. Je prendrais bien une tasse de thé.

À seize heures, une impressionnante délégation d'hommes en costume est arrivée de Dumbarton, silencieux et la mine sombre. Il y avait à leur tête un chef inspecteur subdivisionnaire : un peu plus âgé que Christophe, peut-être cinquante-cinq ans, maigre et austère, grand comme un basketteur, le visage étroit, sérieux, d'un professeur. A son entrée dans le bureau de Struthers, il n'a pas dit bonjour : il s'est contenté de passer devant nous pour aller à la fenêtre, il a mis le nez contre la vitre, a contemplé la vue d'un air pensif. Je la connaissais par cœur – Dieu sait si j'avais eu le temps de l'étudier : un petit parking à l'arrière du poste, deux voitures de police, une rangée de poubelles. Au-delà, les toits des rues de derrière... et, encore plus loin, les collines tapissées de bruyère, violacées, désertes et sauvages.

Au bout de quelques secondes, il a descendu le store, en orientant les lames de manière qu'elles se rejoignent et ne laissent plus passer aucune lumière du jour. Ensuite, il a allumé le tube fluorescent et est venu s'asseoir en face de nous. Il est resté un moment sans parler et nous a dévisagés attentivement, les uns après les autres.

— Je m'appelle Peter Danso. Je suis le commandant de cette opération de police, ce qui signifie, en clair, que je vais diriger l'enquête. Désolé d'avoir mis autant de temps à venir vous parler. J'ai eu beaucoup de... beaucoup à faire.

Il s'est penché en avant pour nous serrer la main. Nous nous sommes présentés tour à tour, comme des enfants au moment de l'appel. Il a fait mine de s'inquiéter pour nous d'une façon qui m'a

rendue nerveuse puis, en se tournant vers Oakesy et Angeline :

— J'ai lu vos déclarations, et il y a deux ou trois choses que je tiens à vous dire à tous les trois. Il y a aussi toute une série de questions à aborder concernant votre bien-être mental – et les moyens dont nous disposons pour vous aider sur ce plan, bien entendu. Mais ce qui m'intéresse par-dessus tout... si je suis ici en ce moment, c'est pour évoquer vos projets...

— Je reste, a lâché Oakesy. Je reste ici.

Danso a acquiescé lentement, en l'observant : ses genoux écorchés, ses mains abîmées.

— Vous savez qu'il n'y a rien qui vous interdise de quitter le Strathclyde séance tenante ? Je ne vais pas mentir, vous êtes des éléments-clés de notre enquête et, dans un monde parfait, je vous ferais rester tous les trois.

Il a tourné la tête vers Angeline, qui regardait par terre, rouge comme une pivoine.

— Mais je tiens à ce que ce soit clair : la seule chose que je puisse faire, c'est vous conseiller de rester. Je n'ai aucun moyen de vous y obliger.

— Je sais, a dit Oakesy. Je reste.

— D'accord, d'accord, a répondu Danso, un coude posé sur le bureau, se tripotant le lobe de l'oreille. Écoutez, je n'ai pas besoin de vous dire que la situation est grave. En lisant vos déclarations tout à l'heure, deux ou trois sonnettes d'alarme ont tinté dans ma tête, ce qui m'a incité à réfléchir à votre sécurité. Vu la situation du père de cette demoiselle... ma foi, si je me fie à mon expérience, ça fait de lui quelqu'un de dangereux, a-t-il ajouté en soutenant le regard d'Oakesy. Très dangereux, même. Dans les heures qui viennent, une étude d'impact aura permis de définir son potentiel de dangerosi...

Le portable fixé à sa ceinture a sonné. Danso a jeté un coup d'œil à l'écran et activé sa messagerie avant de reporter son attention sur nous.

— Un véhicule a été volé sur le parking de l'hôtel Crinian samedi soir, vers onze heures. Vous connaissez Crinian ? C'est un des ports de

débarquement des bateaux en provenance des îles.

— Il a pris le canot, celui dont se servaient les gens du Centre, a lâché Oakesy. Il n'était plus à quai.

— Ouais, et mes neurones ont beau me dire que cette voiture a été piquée par des gosses de Glasgow, mon palpitant a un autre avis sur la question. Bon, vous aviez déjà eu des problèmes avec cet homme, monsieur Oakes. Il vous a même blessé récemment, c'est ça ?

— Oui.

— Il connaît votre lieu de résidence ? Et il vous a menacé ?

— Oui.

Danso a soupiré en se massant la tempe. Puis sa main est partie vers l'avant, en direction d'Oakesy.

— C'est vraiment dommage que vous ne l'ayez pas signalé. Si on l'avait su dès ce moment-là, on aurait pu...

— Je sais, je sais. Croyez ce que vous voulez. J'y ai pensé des millions de fois : si je vous avais prévenus, vous n'auriez rien pu faire.

Danso a hoché la tête. Il a dévisagé Oakesy sans desserrer les lèvres, comme s'il faisait un énorme effort pour se retenir de balancer une vacherie. Tout en me rendant compte à nouveau que j'avais eu beaucoup de chance, j'ai ressenti une bouffée de discrète satisfaction. J'avais supplié Oakesy de les prévenir, mais croyez-vous qu'il m'aurait écoutée ?

— Écoutez, a fini par lâcher Danso, je vais être franc avec vous. Je n'ai pas énormément d'expérience en matière de témoins menacés, mais...

Il a ouvert un tiroir de l'armoire à dossiers, tâtonné un peu et sorti une chemise, qu'il a brandie en s'éclaircissant la gorge avec un regard d'excuse.

— ... la police du Strathclyde a mis en place un programme spécial de protection des témoins. Désolé si j'ai l'air de parler comme un chargé de relations publiques, mais nous sommes une des rares forces de police à fournir ce genre de prestation.

Il a ouvert le dossier et nous a distribué à chacun une liasse de

feuilletés attachés par un trombone. Mon regard est tombé sur la première page.

— Ça, c'est le questionnaire à remplir pour être inclus dans le programme. Je crois que vous auriez intérêt à les renvoyer au quartier général pour voir ce qu'ils en pensent.

Oakesy a parcouru les pages, les traits crispés. Angeline a pris son exemplaire en fuyant le regard de Danso. Elle l'a posé sur ses genoux et a lu en silence, une main sur la joue.

— Ça ne se fera pas du jour au lendemain. Même si ce document revient de Pitt Street avec la mention « approuvé », il faudra un certain temps pour tout mettre en route... Donc, en attendant, mes gars de Dumbarton ont contacté les locaux pour voir s'il y avait moyen de vous héberger en lieu sûr. Ils ont dégoté quelque chose, et il se trouve que c'est à deux pas de chez moi. Si vous voulez mon sentiment, ça vaut probablement mieux que tout ce que l'équipe de protection des témoins aura à vous proposer.

— Une planque ? ai-je dit. C'est ce que vous proposez ? De nous installer dans une planque ?

Danso a relevé la tête et m'a souri. Son expression s'est soudain débarrassée de tout ce qu'elle avait d'austère pour devenir agréable.

— Si vous voulez l'appeler comme ça, ma belle, je n'ai rien contre. J'espère que vous ne serez pas déçus. Ce local est utilisé par les officiers de police en déplacement. Autrefois, on y cachait certaines victimes et on y enregistrerait leurs témoignages. Des victimes vulnérables, si vous voyez ce que je veux dire : des affaires de harcèlement racial, d'abus sexuels sur enfants, de viol... Bref, ce n'est pas le Hilton.

— Toutes mes affaires sont au bungalow, ai-je dit. Il connaît l'adresse.

— Nous avons déjà envoyé quelqu'un sur place, histoire de jeter un œil. Une fois qu'on sera sûrs qu'il n'y a rien à craindre, on ira chercher vos affaires.

— Ce serait peut-être une occasion d'aller voir ta maman, Lex, non ? est intervenu Oakesy en se tournant vers moi. D'ici quelques jours,

quand tout sera fini, je redescendrai vous prendre en voiture. On l'emmènera dans ce bar à tapas qu'elle aime tant, et...

— Non. Ça ira. Je reste. Je viens à la planque.

— Il me semble que tu ferais mieux de...

— Je suis sérieuse. Je ne vais nulle part. Je reste avec toi. Et...

Je me suis penchée sur le côté et j'ai touché le bras d'Angeline. Surprise, elle a écarté la main de son visage et regardé longuement mes doigts blancs et délicats, aux ongles tellement plus roses, tellement plus jolis que les siens.

— ... et, toi aussi, il faut que tu viennes avec nous, ai-je repris. Vraiment. Tu as besoin d'être avec des gens capables de s'occuper de toi.

6

Angeline, ainsi que je l'ai appris, avait perdu sa mère deux ans plus tôt. Ayant toujours vécu sur l'île, elle n'avait aucun contact sur la terre ferme, ni amis ni parents. Elle n'avait nulle part où aller.

— Si vous voulez, petite, a proposé Danso, on peut vous faire examiner par un docteur. Pour voir si vous auriez besoin d'un suivi psychiatrique ou de soins médicaux...

À cet instant, son regard a brièvement glissé sur les hanches d'Angeline avant de remonter jusqu'à ses cheveux, qui lui donnaient, j'étais bien d'accord avec lui, un air maladif. Mais elle a ignoré toutes ses offres et continué de regarder droit devant elle en se contentant de lâcher de-ci de-là un petit coup d'œil inquiet et un vague grognement. Ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'elle a enfin parlé :

— Lui, a-t-elle lâché en montrant Oakesy d'un signe de tête. Je veux aller avec lui.

Un officier en civil nous a raccompagnés jusqu'au bungalow dans la Fiesta. Une équipe avait été préalablement envoyée sur place, par mesure de précaution, et ils affirmaient qu'il n'y avait rien à craindre.

Oakesy avait tenu à récupérer nos affaires avant de rejoindre la planque.

Après avoir fait relever les empreintes d'Oakesy et d'Angeline, Danso nous a fait sortir du commissariat par la petite porte : les médias faisaient le siège de l'entrée principale, et les deux ou trois vieilles voitures absurdement cabossées qui rôdaient déjà dans les parages vers dix heures du matin avaient été rejointes par quarante ou cinquante véhicules, dont une camionnette de la BBC, tous alignés le long du front de mer, portières ouvertes, leurs occupants patiemment alignés sur le trottoir.

— Putains de vautours, a maugréé Oakesy, apparemment oublieux de ce qu'il fait lui-même pour gagner sa vie.

Il s'est installé au volant et moi à la place du mort. Notre « baby-sitter », un petit homme au crâne rasé, vêtu d'un polo à col roulé et qui arborait sur la première phalange de chaque doigt une tache sombre, peut-être les restes d'un ancien tatouage façon *AMOUR/HAINE*¹, a pris place à l'arrière avec Angeline. Il ne disait pas grand-chose. Jusqu'à ce que nous soyons sortis de l'écheveau de rues étroites, il a maintenu les yeux rivés sur la lunette arrière afin de vérifier que personne ne nous suivait, tout en se tenant d'une main au dossier du siège avant.

Les nuits s'allongeaient et, lorsque nous sommes arrivés au bungalow, il faisait noir. Une berline banalisée était stationnée en bas de l'allée et, un peu plus haut, une voiture de patrouille dont le gyrophare bleu projetait sur la forêt des éclairs d'orage.

Oakesy a arrêté la Fiesta juste à côté et est descendu avec le baby-sitter pour aller parler au chauffeur, en nous laissant seules, Angeline et moi, dans le ronronnement du moteur. Le cône jaunâtre de nos phares illuminait la voiture de police et les visages des deux hommes, mais, au-delà de ce déluge de clarté, la forêt, l'allée et le bungalow lui-même semblaient enveloppés de cette espèce d'obscurité compacte, presque infinie, que l'on ne voit jamais lorsqu'on habite en ville. J'ai essayé de scruter le bungalow, mais sans que mes pupilles parviennent à accommoder, tant les ténèbres semblaient impénétrables, et je me suis demandé comment il se faisait que je n'aie pas pensé à laisser une

lampe allumée en partant. Ce n'était pas mon genre : je laissais toujours une lampe allumée. Je me suis avancée sur mon siège, penchée vers le pare-brise et, une main en visière devant les yeux, tandis que mon haleine se condensait en buée sur la vitre, j'ai tenté de distinguer quelque chose au-delà du faisceau des phares.

¹ Allusion aux célèbres tatouages *love/hate* du personnage de pasteur incarné par Robert Mitchum dans le film *La Nuit du chasseur* (1955) ; de Charles Laughton.

Le chauffeur de la voiture de police avait mis pied à terre, et les trois hommes, à présent immobiles au bord de l'allée, regardaient tous par terre. Oakesy a dit quelque chose, et les deux policiers lui ont jeté un coup d'œil avant de se retourner pensivement vers le fond de l'allée, puis vers la voiture de police. Le chauffeur est retourné à son véhicule et s'est plié en deux pour examiner une des roues avant en sortant une lampe-stylo de sa poche et en la promenant le long des pneus, comme s'il cherchait quelque chose de précis. Les deux autres l'ont regardé faire en échangeant une phrase ou deux ; au bout d'un certain temps, le chauffeur s'est redressé et a hoché la tête. Oakesy et le baby-sitter sont revenus vers nous.

— Qu'y a-t-il ? ai-je demandé au moment où ils remontaient dans la Fiesta, apportant avec eux une bouffée d'air nocturne et le manteau de givre qui s'était déposé sur leurs vêtements. Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Quand ça ? m'a demandé Oakesy en se retournant.

— À l'instant. Là-bas.

— Rien, a-t-il répondu en desserrant le frein à main, puis en braquant. Juste des traces de pneus.

— De pneus ? Les pneus de qui ?

— Les siens, a-t-il dit avec un bref coup de menton vers la voiture de police. C'est tout.

Cette voiture, je ne l'ai pas quittée des yeux quand nous l'avons dépassée au ralenti. Le policier s'était rassis derrière son volant et semblait étudier quelque chose – une carte ou des notes. Son profil

était incertain dans le halo rougeâtre de sa lampe-stylo pointée vers le bas.

— Tu es sûr ? ai-je insisté en m'efforçant de garder un ton calme.

L'exaltation que j'avais ressentie tout à l'heure était loin. J'avais de nouveau l'impression de perdre pied.

— Tu es sûr que ce sont les siens ? Il n'aurait pas pu confondre ?

— J'en suis sûr.

Oakesy a stoppé devant le bungalow et éteint le moteur ; tout le monde s'est penché en avant, et nous avons passé quelques secondes à contempler notre reflet dans l'immense baie vitrée.

— Est-ce que quelqu'un est entré ?

— On a vérifié avant de vous faire revenir, et tout était fermé à clé. Aucune trace d'effraction.

— Et à votre avis, ce sont vos collègues qui ont éteint la lumière ?

— La lumière ? J'en sais rien. Probablement.

Derrière nous, la voiture de police a démarré, et ses phares se sont allumés ; elle s'est approchée et nous a tous aveuglés en venant se garer juste derrière nous.

— L'enfoiré, a marmonné le baby-sitter, une main devant les yeux pour se protéger de la lumière qui inondait la lunette arrière.

— Tu viens ? m'a demandé Oakesy en ouvrant sa portière.

J'ai regardé le bungalow en frissonnant.

— Non merci.

— Bon. Ce ne sera pas long. Dix minutes. Il faudra aussi que je pense à relever les compteurs pour le propriétaire.

— Ne froisse pas mes vêtements. Range-les bien à plat.

Il m'a regardée longuement, comme s'il hésitait sur la réponse à me donner.

— Ne t'en fais pas, a-t-il soupiré en s'extrayant de l'auto avec lassitude. Je ne froisserai pas tes vêtements.

Après leur départ, l'habitable n'a pas tardé à se refroidir. Le policier garé derrière nous a coupé ses phares puis son moteur et, peu à peu, le

silence s'est installé. L'obscurité semblait gagner du terrain autour du bungalow. Derrière moi, Angeline se rongea un ongle en regardant par la fenêtre. Nous avons été seules au monde pendant une éternité. Nos souffles faisaient de plus en plus de bruit dans le silence.

— Angeline ? ai-je fini par dire. Tu crois que ton père va essayer de retrouver Joe ? Je veux dire, tu crois qu'il est venu ici ? Dans ce bois ?

Elle a hésité, puis :

— Je n'en sais rien.

J'ai attendu la suite, mais elle s'est murée dans le silence. Pas plus communicative que tout à l'heure au commissariat, me suis-je dit. J'ai laissé aller ma nuque en arrière contre l'appuie-tête et palpé la poche de mon chemisier, là où j'ai l'habitude de ranger mon portable, mais bien sûr il était resté dans le bungalow. Cela me faisait terriblement bizarre de n'avoir plus aucun contact avec le monde extérieur. Ni avec maman ni avec Christophe. L'image de Christophe s'est imposée à moi. Je me suis efforcée de la conserver pour ne pas penser à la forêt qui nous enveloppait.

Je me suis retournée sur mon siège. Angeline n'avait pas bougé. Assise près de la vitre, elle s'accrochait d'une main à la poignée au-dessus de la portière pour soulager son séant d'une partie de son poids. Un reflet de lumière vagabond a glissé sur son front, que sa coupe de cheveux grotesque faisait paraître haut et bombé. Derrière nous, dans l'autre voiture, la silhouette du policier ne bougeait pas.

— Angeline ? ai-je prudemment lancé. A ton avis, qu'est-ce que l'inspecteur a voulu dire tout à l'heure ? Le sergent Struthers ? Quand il a parlé du diable ? Du diable de Pig Island ? Tu sais de quoi il parlait ?

Elle n'a pas répondu tout de suite. Elle s'est contentée de regarder le bungalow, la porte par laquelle Oakesy avait disparu —, les yeux fixes, la peau tirée autour des lèvres. J'ai planté mon coude sur le dossier et posé mon menton dessus, en l'observant.

— Angeline ? Je viens de te demander si tu savais de quoi il parlait. Parce que moi, je crois le savoir. Je crois avoir vu ce dont il parlait. Sur une vidéo.

Il y a eu un silence. Puis elle s'est vivement retournée et m'a fixée. Une veine palpitait sur sa tempe.

— Quoi, tu n'étais pas au courant ? Il y a des images, Angeline, une vidéo. Quelque chose en train de marcher au bord d'une plage de Cuagach. C'est un peu flou. Mais il n'y a aucun doute sur ce qu'on voit. Une créature qui se promène sur le sable... mi-bête, mi-homme.

Je me suis humecté les lèvres et j'ai décoché un coup d'œil à la voiture de police par la lunette arrière. Il me semblait vital, tout à coup, que personne ne fasse attention à moi.

— A moins, ai-je ajouté d'une voix sourde mais parfaitement audible, en me penchant au-dessus du dossier pour planter mes yeux dans les siens, que ce ne soit mi-bête, mi-femme...

7

Lightning Tree Grove (Seigneur, ce nom !) est le lieu le plus proche de l'enfer qui soit sur terre. Ce grand ensemble en déshérence, situé entre Dumbarton et Renton, est un énième exemple des atrocités qui tenaient lieu d'urbanisme dans les années 1950 et 1960 ; fondamentalement, il est mort-né et n'attend plus que l'arrivée des croque-morts. Le 29 Humbert Terrace est une petite maison mitoyenne de quatre pièces, construite à la bordure du lotissement, et chaque fois que je lève les yeux de la lettre que je suis en train de vous écrire pour regarder par la fenêtre, qu'est-ce que je vois ? Trois cents bicoques aux murs barbouillés de graffitis et aux tuiles descellées, dont la plupart des fenêtres ont été condamnées par les services sanitaires parce qu'on a trouvé de l'amiante dans les greniers, blotties le long d'un parc minable et désaffecté – bref, une espèce de cul-de-sac dont les gens de Dumbarton ont fini par faire une décharge sauvage, de sorte que les trottoirs sont perpétuellement jonchés de vieilles bouteilles de vin fortifiant Buckfast et de couches sales. L'ensemble doit être rasé et recouvert d'une dalle de béton pour accueillir une future base de loisirs, mais une vingtaine d'irréductibles s'accrochent encore à la vie pathétique qu'ils mènent ici : essentiellement des

squatters et des demandeurs d'asile – on voit souvent des femmes en foulard glisser le long des rues leurs longs regards timides. Dieu seul sait ce qu'elles pensent de cet endroit. C'est sans doute ce qui s'appelle tomber de haut.

Évidemment, quand nous sommes arrivés, il faisait si noir que nous ne nous sommes pas du tout rendu compte de l'horreur du décor. L'endroit nous a juste paru désert et extrêmement silencieux.

Le baby-sitter a ouvert la porte d'entrée du pavillon après s'être un peu démené avec un jeu de clés qu'il ne connaissait pas, puis nous a précédés à l'intérieur en actionnant l'interrupteur. Nous sommes tous entrés à la queue leu leu dans cette affreuse bicoque humide.

Oakesy s'est aussitôt dirigé vers la fenêtre la plus proche et s'est mis à la secouer pour tester la solidité de la fermeture, et Angeline, qui n'avait pas pipé mot du trajet, nous a quittés pour aller s'asseoir sur le canapé le plus proche en resserrant sur elle les pans de son manteau, la tête basse. Je me suis arrêtée au centre de la pièce et j'ai regardé autour de moi, profondément abattue.

C'était pire, cent fois pire qu'au bungalow, je l'ai senti tout de suite. Les meubles étaient bizarrement placés, comme s'ils étaient lancés dans une danse endiablée au moment de notre arrivée et s'étaient arrêtés net en entendant la clé du baby-sitter cliqueter dans la serrure : les deux antiques canapés en skaï râpé étaient disposés selon un angle absurde, et le téléviseur poussiéreux, sur son meuble vidéo en plaqué noir, faisait face à un angle de la pièce. Tout cela dans un silence tellement écrasant qu'on aurait dit qu'ils n'attendaient que notre départ pour s'y remettre.

Le rez-de-chaussée se constituait d'une grande pièce unique, et au-delà de la partie séjour s'ouvrait une cuisine américaine que quelqu'un avait tenté d'égayer avec du papier peint jaune vif et un carrelage turquoise. Plusieurs mugs jaune primevère étaient pendus aux branches d'un arbre à mugs de style rustique. Mais l'abandon, partout, sautait aux yeux. *N'utilisez PAS le gril !!!!* avertissait un mot scotché sur le four. *Il a été débranché pour votre sécurité !!!!*

Le baby-sitter s'est approché à pas lents du plan de travail. Un fouillis de câbles disparaissait dans le plafond juste au-dessus d'un

bras articulé métallique qui ne soutenait plus rien. Après avoir passé l'index à travers un pas de vis du bras articulé, il a gratifié celui-ci d'une petite tape.

— Mouais. Y avait une caméra ici. Et une là. Ce qui veut dire que quelque part, on devrait trouver...

Il a ouvert un placard de la cuisine, l'a refermé après avoir jeté un œil à l'intérieur. Il est ressorti dans le couloir et a ouvert une porte sous l'escalier.

— Voilà, c'est ici. La régie finale.

Oakesy et moi nous sommes massés derrière lui et avons aperçu une espèce de petite table de mixage couverte de toiles d'araignée, dont tous les composants électroniques avaient été arrachés. Un tableau de service jauni était encore punaisé au mur.

— Mouais...

Le baby-sitter a mis les mains sur le chambranle et renversé la tête en arrière pour suivre la trajectoire des câbles qui grimpaient le long du mur, puis disparaissaient sous la moquette de l'escalier.

— Il paraît qu'on appelait ça... l'hôtel des Viols.

— Le quoi ? L'hôtel...

— L'hôtel des Viols.

Il s'est tourné vers moi et, à la seconde où il a vu mon visage, son expression a changé.

— Ouais, s'est-il empressé d'ajouter en ressortant du cagibi plié en deux et en refermant la porte. Je sais. Drôle d'humour. C'est juste un surnom que les gars lui ont donné. La plupart des filles qui sont passées par ici avaient été...

Il a laissé sa phrase en suspens et s'est gratté le cuir chevelu, embarrassé.

— Violées, vous voulez dire ? On est au courant. Le chef inspecteur nous a prévenus.

— Vous serez en sécurité ici. Plus qu'au poste.

— Vous êtes sûr ?

— Evidemment. Et puis vous serez comme chez vous. C'est quand même plus cosy.

Je me suis frotté les yeux en soupirant. Cosy ? *Cosy* ? C'était horrible, tout simplement. Si vous voulez mon avis, ces filles violées, ces gosses maltraités et ces victimes de discrimination raciale avaient tous laissé quelque chose d'eux dans ce taudis – une part de leur détresse, accrochée aux lambeaux de papier peint – parce que, en le visitant ce soir-là, j'ai senti un tas de frissons me parcourir l'échine, comme si des choses très graves s'étaient produites ici. Ou allaient se produire.

Vers le fond de la maison, derrière la cuisine, il y avait une salle d'examen médical, avec son banc repoussé dans un coin, comme si l'on avait jugé indispensable de nous rappeler la fonction antérieure du lieu. Le ménage n'avait été correctement fait nulle part – le lit de bébé d'une des trois chambres était plein de taches, avec une flaque de vomi séché sur le mur juste au-dessus, et j'ai vu des mouches mortes un peu partout sur la moquette, plus un préservatif usagé dans l'évier de la cuisine. *Viva* la bureaucratie, vous dis-je. J'ai repêché la capote avec le manche d'une petite cuiller et je l'ai jetée au fond d'un sac-poubelle blanc où elle s'est aussitôt ratatinée, sèche, brune, aussi translucide qu'un lambeau de vieille peau humaine.

8

Une fois la police repartie, nous avons transporté nos bagages à l'étage et choisi nos chambres – Oakesy et moi avons pris celle du devant, Angeline celle du fond. Plus tard, en allant y faire un tour, j'ai vu qu'elle avait vidé son sac en plastique et accroché ses vêtements sur des cintres le long d'une tringle murale. De vraies guenilles : des jupes longues en jean et des vieux tee-shirts Kappa bleu et blanc, lavés tellement de fois qu'ils avaient tous déteint ou carrément viré au gris.

Nous avons ensuite dîné de restes récupérés au bungalow – une espèce de ragoût à base de saucisses noyées dans de la sauce tomate. J'ai regretté de ne pouvoir y ajouter des brocolis ou d'autres légumes,

car cette fille m'avait l'air de n'avoir jamais absorbé la moindre vitamine. Elle a mangé du bout des dents, la tête baissée, sans un regard ni pour Oakesy ni pour moi, en ne nous montrant que son grand front pelé. Ce n'est que bien plus tard, à un moment où j'étais accoudée à la fenêtre, dos à la pièce, en train d'observer les vitres cassées des autres maisons et la voiture de police postée en haut de la rue, pendant qu'Oakesy faisait la vaisselle dans la cuisine, qu'elle est sortie de son silence :

— Je veux voir la vidéo, a-t-elle déclaré de but en blanc.

J'ai lâché le rideau et je me suis retournée, surprise d'entendre le son de sa voix après tout ce temps. Dans la cuisine, Oakesy s'était interrompu et la fixait d'un air étonné, un verre dégoulinant à la main. Angeline, toujours sur le canapé, avait les épaules voûtées et la tête basse. Bien qu'elle ait parlé d'une voix tout à fait audible, on aurait eu quelque excuse à croire qu'elle n'avait rien dit, à son regard vissé sur la moquette et à la façon dont elle se mordillait la lèvre inférieure dans l'attitude défensive, quasi paranoïaque, d'une personne incapable de soutenir le regard d'autrui.

— Tu as dit quelque chose ? lui a demandé Oakesy.

— Oui. Je veux me voir.

Il a tiqué.

— Tu... tu es au courant ?

— Je veux la voir, a-t-elle insisté en se mordant à nouveau la lèvre. Puisque je suis dessus, je veux la voir.

Un silence a suivi, le temps pour Oakesy de prendre acte. Il s'est tourné vers moi.

— Il fallait bien qu'elle sache, ai-je dit en écartant les mains. Quelqu'un aurait fini par le lui dire.

Il n'a rien répondu. Je crois qu'il était trop épuisé pour polémiquer avec moi, à moins qu'il n'ait perçu le bon sens de mon explication. Il est parti vers l'entrée d'un air résigné et il a ramassé son ordinateur portable là où il l'avait laissé, au pied du mur. Il est revenu dans la cuisine, l'a posé sur la table et a tiré une chaise.

— Viens t'asseoir, a-t-il dit à Angeline. Ici.

Après une hésitation, elle s'est levée et l'a rejoint d'une démarche incertaine ; les deux mains en appui sur la table, elle a lentement abaissé son corps malhabile jusqu'à la minuscule chaise en aluminium. Oakesy a démarré son ordinateur puis l'a placé face à elle. Après avoir sorti une bière d'un de nos sacs de provisions, il a éteint la lampe de la cuisine ; devenu la seule source de lumière de la pièce, l'écran a teinté de bleu-vert les traits d'Angeline.

Je suis venue m'asseoir à la table à côté d'elle et, penchée en avant, je me suis mis le menton sur les poings. Tout en faisant semblant de me concentrer sur l'écran, je l'observais du coin de l'œil. Je me suis approchée d'elle au maximum, de façon à distinguer les moindres détails de son visage – sa peau diaphane, son grand front éclairé par l'ordinateur, son nez de petit garçon.

Oakesy, debout, s'est penché entre nous et a cliqué sur l'icône RealPlayer pour lancer la vidéo.

— Ces images ont été filmées à l'ouest de l'île. Il y a deux ans. Avant la construction de la clôture. Là, a-t-il ajouté en pointant le doigt sur la ligne d'arbres. C'est là... regarde bien ce qui va suivre.

Mes yeux n'ont pas pivoté vers l'écran. Cette vidéo, je la connaissais par cœur. Pour une fois, j'ai préféré suivre son reflet dans le globe vitreux de l'œil gauche d'Angeline : les oscillations du bateau, les touristes en maillot de footballeur qui levaient leurs bières face à la caméra, la longue masse grise du versant montagneux de Pig Island surgie au-dessus des vagues, et en dessous la forêt qui descendait à la rencontre de la plage. Je savais exactement à quel moment, à quel endroit de l'écran la silhouette en émergerait de sa démarche chaloupée et s'avancerait de quelques pas sur le sable. Je me rappelais le temps d'arrêt, la soudaine volte-face, le repli vers la végétation, les cris des hommes à bord.

À la fin, Oakesy s'est à nouveau penché pour fermer le fichier. Je suis restée immobile, observant toujours l'œil d'Angeline, fascinée par la façon dont il filait d'un côté à l'autre comme en quête d'une issue. Un disque de liquide limpide s'est formé dessus ; après avoir rapidement grossi, il a trembloté un instant au bord de l'iris, puis a débordé et ruisselé sur sa joue. Les mains jointes, elle s'est pincé le nez du bout des doigts et s'est mise à trembler comme si la température de

la pièce venait de dégringoler.

— Ça ne va pas ? a dit Oakesy. Est-ce que tu veux... ?

— Je suis née comme ça.

Elle a repoussé sa chaise avec un grincement et s'est donné une série de petits coups de poing sur les yeux comme pour les punir de cet afflux de larmes.

— Ce n'est pas ma faute ! Je suis née comme ça ! Vous n'avez pas à me le reprocher ! Vous n'avez pas le droit !

Oakesy et moi nous sommes cherchés du regard. Il s'est légèrement penché en avant et j'ai cru qu'il allait la toucher, mais quelque chose a dû le retenir car sa main s'est arrêtée dans le vide au-dessus de l'épaule d'Angeline et, après une hésitation, s'est posée sur la table.

— Ecoute, a-t-il murmuré, personne ne dit que c'est ta faute...

— Ils vont croire que je suis méchante ! Comme sur Cuagach ! Ils me prenaient pour une...

Elle a respiré profondément. Elle était cramoisie, et deux filets de morve dégouлинаient de son nez.

— Ils ont dit que j'étais une abomination. C'est ce qu'ils ont dit. Ils ont dit que je...

— Tu n'y as pas vraiment cru, ai-je dit. Tu es handicapée, c'est tout.

— Lex...

— Quoi, Oakesy ? On est tous au courant, ici, tous les trois. Ça ne sert à rien de se voiler la face. Et d'ailleurs... je suis sûre qu'on doit pouvoir faire quelque chose pour toi, Angeline.

Ma phrase l'a stoppée net. Elle a cessé de pleurer, et son visage s'est vidé de son sang. Baissant les mains, elle a fixé sur moi ses yeux étranges, fendillés comme du verre brisé, aux iris imperceptiblement décentrés.

— C'est vrai. Des gens qui souffrent de traumatismes ou de malformations spinales, j'en vois tous les jours, et je suis sûre que tu pourrais subir une intervention très simple.

— Pour devenir normale ?

— Je peux t'aider. J'ai un ami neurochirurgien, le meilleur du pays. Ça t'intéresse ? Tu aimerais qu'il t'examine ?

— Je... je...

Les paumes plaquées contre les joues, elle a pris quelques profondes inspirations en regardant tantôt Oakesy, tantôt moi. Elle tremblait si fort que ses dents s'entrechoquaient.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas...

Oakesy s'est levé. Il a rallumé la lumière. Il a fouillé parmi les sacs de provisions que nous n'avions pas encore déballés et a fini par en sortir la bouteille de Jack Daniel's dont il ne se sépare jamais. Puis il a passé les placards en revue jusqu'à dénicher une timbale en plastique pour enfant à l'effigie de Spiderman ; après l'avoir à moitié remplie de whisky, il l'a posée devant Angeline.

— Oh. De l'alcool, ai-je dit. Je ne suis pas sûre que ce soit une très bonne...

Elle a pris la timbale et, sans prendre le temps ni de la humer ni de réfléchir, elle l'a vidée d'un trait. J'ai refermé la bouche et je l'ai regardée faire, ébahie. Elle a repoussé la timbale sur la table, vers Oakesy. Il l'a resservie, et elle a sifflé deux autres doses cul sec. Tiens, me suis-je dit, on dirait qu'elle n'en est pas à son coup d'essai... Oakesy lui refaisait chaque fois le plein et la regardait boire. Une vague de rougeur est peu à peu montée de son cou à son menton et, à la quatrième timbale, elle ne tremblait plus. Au lieu de la descendre comme l'ivrogne du village, elle s'est contentée de prendre une ou deux gorgées avant de la reposer sur la table. Puis elle s'est légèrement raidie sur sa chaise et s'est essuyé le nez en nous regardant tour à tour.

— Tu te sens mieux ?

— Oui... Il y a beaucoup de gens qui ont vu ça ? a-t-elle demandé après une hésitation. Cette vidéo ?

— Plein, a répondu Oakesy sans croiser son regard, comme toujours lorsqu'il est embarrassé. Plein de gens l'ont vue.

— Les policiers aussi ? Celui qui a parlé du diable ? Au commissariat, tout à l'heure, il a dit « diable ».

— Oui. Les policiers. Je suppose qu'ils la connaissent, eux aussi.

Elle a inspiré lentement, en prenant le temps de digérer la nouvelle. Ses yeux se sont posés sur l'ordinateur, et j'ai eu l'impression qu'elle cherchait à tout mettre bout à bout.

— Et... et c'est pour ça que vous êtes venu sur Cuagach ? Pour écrire un article sur moi ?

Oakesy a fait une tête épouvantable. Le coupable parfait.

— Euh... oui. C'est pour ça.

— Papa n'a rien compris.

Elle a secoué la tête et lâché un rire bref en fixant ses mains posées sur la table, ses doigts blêmes aux bouts rouges, ses ongles rongés.

— Il croyait que vous étiez revenu le hanter.

— Le hanter ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi aurait-il cru une chose pareille ?

Elle a fermé les yeux puis les a rouverts, comme si on lui posait une question-piège et qu'elle avait intérêt à y réfléchir à deux fois avant de répondre. Elle a jeté un coup d'œil à l'appareil photo d'Oakesy, sur le plan de travail de la cuisine, avant de lâcher :

— Euh... parce que vous êtes Joe Finn ?

Il l'a regardée fixement, les lèvres entrouvertes.

— C'est ça ? Non ?

— Oui, a-t-il fini par dire. Oui, je... Comment est-ce que tu sais ça ?

Ç'a été au tour d'Angeline de paraître surprise, comme si l'explication allait de soi.

— Mais je vous connais depuis toujours, a-t-elle répondu. J'ai entendu parler de vous toute ma vie. J'ai toujours su qu'on finirait par se rencontrer.

9

Il existe, dans la vie de toute personne, des moments où une occasion se présente. La personnalité se mesure à la façon dont

chacun choisit de relever le défi...

En bas, Oakesy regardait le journal télévisé, et Angeline s'était barricadée dans sa chambre pour la nuit. Seule dans la nôtre, assise sur le couvre-lit humide et rêche, je pianotais sur les touches de l'ordinateur de mon mari, posé sur mes genoux. Les rideaux ouverts laissaient entrer la lumière orangée d'un réverbère qui effleurait l'écran. La voiture de patrouille était toujours là – j'avais vérifié – et l'homme assis au volant nous surveillait dans le noir. À en croire Danso, nous n'avions pas réellement besoin de ses services : sa présence visait surtout à nous rassurer.

Je me retrouve précisément aujourd'hui dans une situation de ce type. Et voici le défi qui se pose à moi : dois-je tenter de résoudre l'énigme par moi-même, ou vaut-il mieux faire appel à une personne de confiance, une personne dont les compétences professionnelles sont mieux adaptées que les miennes dans ce cas précis ? Une personne qui pourrait tirer un formidable bénéfice de sa participation à cette affaire fascinante, à fort potentiel médiatique...

J'avais intitulé mon courriel : « Anomalie spinale rare – fort potentiel médiatique » et je l'écrivais sous pseudonyme à partir d'une boîte aux lettres Yahoo, sachant pertinemment que si mon vrai nom apparaissait, la sorcière qui lui tenait lieu de secrétaire l'effacerait aussitôt de la boîte aux lettres de Christophe. Je lui en veux toujours de ce qui s'est passé. Qui a fait des pieds et des mains pour pourrir les relations que j'avais nouées avec lui ? En déformant tout, en me décrivant à tout le monde comme une véritable nuisance ? En racontant que j'avais « inondé M. Radnor de courriels sur l'Intranet de la clinique » ? Ce qui est une exagération totale, naturellement, puisque je n'ai fait que lui adresser quelques petits messages pour lui souhaiter bonne chance dans certains de ses voyages à l'étranger, dont un pour le tsunami et un autre pour aller aider un enfant atteint de spina-bifida en Ukraine ! Oh, et peut-être deux ou trois fois mon CV... C'est d'ailleurs probablement ce qui a mis le feu aux poudres. Elle a senti que je devenais une rivale sérieuse, qu'elle serait bientôt sur la sellette si je restais dans les parages. Il y a eu aussi ce petit commentaire empoisonné que je l'ai entendue murmurer le jour où j'ai remis ma démission : « Elle a sauté avant d'être poussée. » C'est

sûrement elle qui a jeté toutes ces photos que j'avais fait encadrer. Je les ai retrouvées – vous l'avais-je dit ? – dans la poubelle de la clinique, au milieu d'une montagne de documents broyés et d'emballages de sandwiches.

À *mon avis* [j'ai écrit ça en m'efforçant de reproduire le langage utilisé par les confrères de Christophe dans les lettres de recommandation que j'avais vues passer à la clinique et en le combinant à celui des revues médicales], *ce cas relève presque certainement d'un spina-bifida et sera par conséquent d'un très grand intérêt pour vous. Afin de décider au mieux de ce qui convient d'être fait pour la patiente, il me paraît vital d'évaluer au plus tôt son degré d'« attachement » vertébral. A cette fin, je suggère que nous nous rencontrions le plus tôt possible.*

Je me suis mordillé les ongles en me demandant si je devais faire allusion à Cuagach et à tout ce qui s'était passé là-bas. Mais, en fin de compte, j'ai décidé que le « fort potentiel médiatique » suffirait à piquer son intérêt. Après avoir conclu mon message par ces mots : *Je suis très impatiente de collaborer avec vous sur ce cas, qui ne fera que cimenter votre réputation de chirurgien renommé et intègre*, j'ai cliqué sur la touche « envoi » et je me suis laissée aller en arrière, impatiente de voir un message de confirmation s'afficher à l'écran.

J'avais des fourmillements plein la tête. Je réintégrerais la clinique avant la fin de l'année.

Oakesy

1

Je rêvais de Pig Island. Cuagach Eilean. Je rêvais de nuages noirs caressant les falaises, je rêvais d'hélicoptères survolant la gorge au clair de lune, d'arbres nus tendus comme des mains pour les saisir. Je voyais une vedette de la police bondir de vague en vague en lançant des éclairs bleus, et j'entendais les mots « bombe artisanale » résonner à l'infini, repris par un chœur d'hommes et de femmes aux lèvres en perpétuel mouvement.

Je me suis redressé d'un bond sur le canapé, la bouche pâteuse, la nuque raide. Les rideaux étaient mis, et sur l'écran du téléviseur, dont le halo m'éclairait le visage, mon rêve se poursuivait : Pig Island de jour et vue d'en haut, le contour de ses côtes surgies de la mer, les falaises familières, des tentes blanches essaimées autour du village. De nouveau, l'expression « bombe artisanale ». L'hélicoptère a basculé et est descendu vers l'île ; son image a été remplacée par celle d'un petit ferry qui oscillait sur les flots à proximité d'une plage de galets. Un ponton en aluminium le reliait au rivage. Une camionnette militaire venait de s'engager dessus, manœuvrée par deux soldats.

Je me suis assis, épuisé, le corps grinçant, pour dissiper les lambeaux de mon rêve. Danso venait d'apparaître sur l'écran, installé derrière une table à tréteaux, un micro directionnel posé devant lui, un autre agrafé à son revers de veste. Un chardon bleu, emblème de la police du Strathclyde, se découpait derrière lui sur un panneau dressé en guise de fond d'écran.

« ... le secteur de Crinian fait actuellement l'objet de recherches approfondies, et... »

Il a haussé le menton pour écouter la question – inaudible – qui venait de fuser du parterre de journalistes.

« C'est exact. Sur le parking de l'hôtel Crinian... »

— Merde, merde, merde !

Je me suis levé et j'ai gagné la cuisine en titubant, écoeuré à l'idée de devoir à nouveau subir tout ça. J'ai penché la tête au-dessus de l'évier et j'ai attendu, en me demandant si j'allais vomir. J'ai revu l'officier en charge des identifications, un petit bonhomme prénommé George qui, à Oban, avait passé deux heures avec moi à compléter minutieusement ses formulaires jaunes – un pour chaque membre disparu des ministres de la cure psychogénique, trente au total. La veille, je m'étais laissé entraîner à lui faire une promesse – une promesse idiote, à la réflexion : je lui avais promis de retourner aujourd'hui sur Pig Island pour l'aider à identifier les corps. Cette seule perspective me donnait la migraine.

J'ai ouvert le robinet et mis la tête sous le jet, laissant l'eau m'éclabousser les cheveux, les joues, la bouche. Je suis resté ainsi une bonne minute, progressivement gagné par le froid. Lorsque mon portable a sonné dans une de mes poches arrière, je commençais à avoir le visage engourdi. Je me suis redressé et j'ai sorti l'appareil.

— Oui ? ai-je fait en m'essuyant la figure avec le bas de mon tee-shirt. Allô ?

— Tiens, tu es encore en vie ?

— Finn... Salut.

— Merci d'avoir pensé à me passer un coup de fil pour me dire que tu respirez encore...

— Pourquoi voudrais-tu que je ne respire plus ?

— Pourquoi ? a-t-il soupiré. Allume la télé, Oakesy. Cet enfoiré de Dove... il fait les gros titres partout.

J'ai promené un regard sur la petite cuisine minable, en quête d'une bouilloire – j'avais besoin de café.

— Ouais. Je suis au courant.

Un silence, puis :

— Tu es au courant ?

— Ouais. J'étais sur place.

— Tu étais là-bas ? Toi ? Sur l'île ?

- Ouais. C'est moi qui ai prévenu les flics.
- Merde, Oakesy, tu es sérieux ?
- Comme un pape.
- Nom de Dieu !

Il y a eu un nouveau silence, le temps pour lui de digérer ce que je venais de dire. Je n'avais aucun mal à l'imaginer dans son cabinet de World's End Lane, assis devant son bureau tapissé de cuir. Quand nous étions partis aux States ensemble, Finn était une pure incarnation du Seattle Sound : jean de prisonnier, chemise écossaise et tee-shirt Soundgarden – un des premiers au monde à porter des baskets Converse. Il appartenait aujourd'hui à l'establishment : il commençait à perdre ses cheveux et se rendait chaque jour au travail dans un costume qu'il détestait.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Les médias nationaux sont tous en train de se défoncer pour essayer de piger ce qui s'est passé sur l'île, et...

— C'est simple, ai-je répondu, mon téléphone calé sous le menton, en plaçant la bouilloire sous le robinet de l'évier. Dove avait obtenu une ordonnance de non-harcèlement à l'encontre de ses ex-adeptes... En me voyant débarquer, il s'est imaginé qu'ils allaient essayer de le traduire devant un juge des tutelles. Ce qui était le cas, soit dit en passant.

Après avoir branché la bouilloire, je suis allé à la fenêtre et j'ai ouvert les rideaux. C'était un jour limpide, radieux, baigné d'un soleil froid qui faisait étinceler le pare-brise de la voiture de patrouille et les carreaux cassés des maisons d'en face. J'ai regardé sur ma droite, du côté du parc pelé, brunâtre, balayé par le vent glacé. Un bon jour pour aller examiner des cadavres.

- Mais, ai-je ajouté, je ne peux pas vendre ça.
- Qu'est-ce que tu racontes, putain ?
- Je dois rester à couvert.
- Et pourquoi ça ?
- Tu as entendu quelqu'un dire à la télé qu'ils l'avaient attrapé ? Qu'ils l'avaient localisé ?

— Non.

— Et à ton avis, qui a-t-il dans le collimateur, maintenant ? Moi. Ils nous ont installés dans une planque. Une espèce de village amish version Strathclyde.

Il s'est tu un instant : il réfléchissait.

— Oakesy ? Ecoute, a-t-il repris lentement, comme si son idée était tout juste en train de prendre forme. Écoute... je crois que c'est... je ne crois pas que ce soit une mauvaise chose. Je dirais plutôt... je dirais même que c'est tout bon. Oui, tu veux que je te dise ? C'est vraiment excellent. À vrai dire, c'est...

Sans doute a-t-il failli faire tomber son téléphone en se levant d'un bond, car un flot de chuintements a envahi la ligne.

— ... c'est génial ! C'est même miraculeux...

Je l'ai entendu souffler plusieurs fois de suite et j'ai supposé qu'il devait être planté devant sa haute fenêtre à voûte donnant sur le trafic de King's Road, en train de faire des mouvements de bras pour se relaxer.

— Bon... d'accord, on se calme, Finn, on réfléchit... s'exhorta-t-il tout haut. Oakesy, si tu ne vends pas ça à la presse, d'accord ? Si tu es capable de garder ton histoire pour toi jusqu'à ce que tout soit terminé, il y a un bouquin à faire... d'accord ? À condition que tu ne lâches rien aux médias.

— Tu es mon agent, maintenant ?

— Oui. Oui ! Ecoute, Oakesy, écoute-moi bien... voilà ce qu'on va faire. Je vais en toucher un mot à quelques personnes que ça devrait intéresser et, entretemps, j'aurai besoin que tu me sortes un synopsis de deux pages et les quinze mille premiers mots. Il n'y a rien de plus simple, bon sang. C'est moi qui te le dis, si tu sais pondre un papier, tu peux écrire un livre... Tu peux faire ça, pas vrai ?

J'ai ouvert la fenêtre et inspiré un peu d'air frais. Je ne pouvais pas lui en vouloir – il faut avoir vu la mort en face pour comprendre l'apathie glaciale qui vous saisit dans ces cas-là. Trente-six heures plus tôt, lorsque j'avais vu un cochon emporter le pied de Sovereign entre les arbres, mes réflexes professionnels s'étaient éteints – un vrai

disjonctage. Mais je sortais d'une nuit de sommeil, et Finn venait de remettre le courant. La vieille méduse journalistique qui sommeillait en moi était en train de se réveiller, de ruer dans les brancards, d'ébrouer sa vilaine bouille visqueuse. J'ai pensé à l'histoire qui m'attendait là-bas, sous le soleil. Je me suis souvenu des raisons premières de ma visite sur Cuagach.

— Tu peux le faire, hein ? Dis-moi que tu peux.

J'ai laissé retomber le rideau.

— Mouais. Je dois pouvoir faire ça.

— Putain, mec... On va se faire des couilles en or ! On-va-se-faire-des-couilles-en-or... Tu comprends ?

J'ai entamé mes préparatifs pendant qu'il parlait. J'ai rejoint l'entrée, récupéré mon appareil photo numérique dans la poche de mon blouson et mis la batterie en charge. Je suis revenu me faire du café dans la cuisine tout en l'écoutant échafauder son plan. Nous tenions enfin le projet que nous avions toujours voulu réaliser ensemble – on allait arroser ça en se prenant une bonne biture, solder nos emprunts...

— Au fait, a-t-il dit. Avant que ça parte en vrille, tu as eu le temps d'aller au fond du truc ?

— Quel truc ?

— Tu sais bien : la vidéo, et tout le bazar. Le canular, quoi. Le diable de Pig Island. Tu as compris qui c'était ?

Je me suis figé, la tasse suspendue devant ma bouche.

— Mouais. J'ai compris.

— Alors ? Alors ?

Je suis resté muet. J'ai posé ma tasse et je me suis retourné vers l'escalier en pensant à la porte de la chambre d'Angeline, hermétiquement close depuis la veille au soir.

— Oakes, allez ! J'attends ! Je veux savoir ce que tu en penses...

J'ai renversé mon café dans l'évier et j'ai ouvert le robinet. Je n'en avais plus envie. J'avais envie de thé.

— Un gosse, ai-je lâché. Juste un gosse du coin, qui s'est promené

sur l'île avec un déguisement qu'il s'était fabriqué avec des potes. Comme je l'ai toujours dit.

2

— Jetez donc un coup d'œil là-dessus ! m'a crié le sergent Struthers par-dessus le grondement du moteur.

Il était assis entre la cabine de pilotage et la proue de notre vedette de location, les jambes croisées, une main sur le plat-bord. De l'autre, il tenait une photo Polaroid.

— Ça pourrait être intéressant, a-t-il ajouté en se penchant en avant pour me la fourrer sous le nez. Ça pourrait être *très* intéressant.

J'ai dû mettre une main en visière et plisser les yeux pour la regarder : elle montrait un canot à moteur échoué sur le flanc au bord d'une plage.

— Ça vous dit quelque chose ?

Je lui ai pris la photo des mains et je me suis réfugié à l'intérieur de la cabine pour fuir le soleil ; j'ai reconnu instantanément ses rayures orange : c'était l'embarcation des ministres de la cure psychogénique, un peu abîmée, la proue enfoncée dans les galets. Je suis revenu sur le pont et je lui ai rendu son Polaroid.

— Où a-t-elle été retrouvée ?

— A la pointe d'Ardnœ. Une militaire au repos, qui promenait son clebs. Une petite maligne – elle passe son temps sur son scanner à écouter les fréquences de la police, si vous voulez savoir. Certaines personnes sont infichues de décrocher après le boulot, pas vrai ? Je suis sûr qu'elle a intercepté l'avis de recherche hier soir, et comme par hasard, à six heures du matin, elle sort son chien et tombe pile sur la barcasse. Ce qui lui reste à faire ? Décrocher son téléphone et nous prévenir, pardi.

— La pointe d'Ardnœ, ai-je dit en me retournant vers la côte écossaise. C'est... ?

— Par-là, a répondu Struthers en tendant la main vers le sud. Ça relance plus ou moins la piste de la bagnole volée parce que ce n'est pas très loin de Crinian, où elle a disparu dimanche. D'ici, ça fait une trotte. Mais c'est dans cette direction que le courant vous aurait emporté vu la marée de cette nuit-là – bref, soit il a fait exprès de débarquer là-bas, soit il n'a pas su mener sa barque.

— Pas loin de Crinian...

J'avais les yeux fixés sur la côte. Sous le soleil matinal, elle semblait verte et froide, et les langues de granit du rivage avaient quelque chose de mystérieux et d'architectural. Les arbres ondulaient comme une lave en fusion répandue sur le paysage.

Qu'est-ce que tu fiches là-bas, Dove ? me suis-je dit en me tournant vers le sud pour observer les scintillements lointains du firth. Où est-ce que tu vas ? Pourquoi la pointe d'Ardnœ ? Je ne suis pas mécontent que tu aies mis le cap au sud, c'est-à-dire à l'opposé du bungalow...

— Je crois que vous pouvez vous détendre ! s'est époumoné Struthers dans mon dos. Vous ne reverrez plus le pasteur Malachi Dove !

J'ai fait volte-face. Il avait rempoché son Polaroid et se tenait accoudé à la proue, le menton haut, les yeux plissés, scrutant la terre ferme.

— Je ne le reverrai plus ?

— Non, vous ne le reverrez plus. Il a franchi la ligne jaune, pas vrai ? a-t-il ajouté en essuyant son visage luisant d'embruns. Il va se foutre en l'air. Ouais... D'après mon expérience professionnelle, ça finira en suicide. Des randonneurs tomberont sur son cadavre bouffé aux vers. Ou alors quelqu'un le retrouvera en train de se balancer sous un pont ou de flotter contre un barrage, la gueule en compote. Oui. C'est comme ça qu'on reverra Malachi Dove.

— D'après votre expérience professionnelle ?

Il s'est tapoté l'aile du nez en souriant.

— Je suis flic, j'ai du flair. J'en ai toujours eu, même gamin. Il est cuit, c'est moi qui vous le dis.

Je l'ai gratifié d'un sourire froid. Avant d'obtenir ma licence, à

l'époque où je peaufinais mon article sur le foie de poulet, je m'étais mis en tête, par fantasme ou par crainte, que je connaissais Malachi Dove comme moi-même. L'intuition me revenait à présent que j'étais plus intimement lié à lui que toute autre personne – peut-être même plus qu'Angeline –, et j'ai senti que Struthers ne pouvait pas avoir la moindre idée de ce qui se passait dans sa tête. Et pourtant, il avait raison. Dove cherchait un moyen de tirer sa révérence. Mais ça ne se passerait pas aussi facilement qu'il le croyait. « Sachez-le, Monsieur Finn, à l'heure ultime, je vous briserai... ». Et quand il avait parlé de foutre en l'air ma quiétude, il ne faisait pas allusion à ce qui s'était passé dans la chapelle.

— Ouais, a repris le policier. Il a pété les plombs, non ? Si vous voulez mon avis, cette petite est déjà orpheline, à l'heure qu'il est...

Je me suis tourné pensivement vers Angeline. Assise à la poupe, les bras croisés, elle regardait au loin en se pinçant la lèvre inférieure d'un air maussade. Les pans de cuir chevelu qu'on voyait par endroits entre ses mèches hirsutes étaient rouges.

Struthers l'a observée de ses yeux mi-clos en s'attardant sur le vieux maillot de footballeur qui dépassait tout juste de son manteau, puis sur ses baskets éculées.

— Dites donc, a-t-il murmuré en se penchant vers moi, tellement près que j'ai senti son haleine. Il y a quelque chose que je voulais vous demander...

J'ai esquivé son regard. Je savais ce qui m'attendait.

— Elle a raconté au chef qu'elle avait eu la polio. C'est ce qu'elle lui a dit. Mais ce n'est pas la polio, hein ? C'est autre chose ?

J'ai lentement fermé les paupières, puis je les ai rouvertes.

— Alors ? a-t-il insisté en s'humectant les lèvres. Ce n'est pas aussi simple que ça, et j'ai l'impression...

— Vous savez ce qui arriverait si la presse entendait parler d'elle ? ai-je chuchoté.

Je l'ai senti sourire.

— Oh, oui. C'est même pour ça que vous avez le cul bordé de nouilles, Joe Oakes. On ne peut pas leur parler de vous parce que vous

êtes « vulnérable », d'après les services du procureur, ce qui vous assure l'exclusivité le jour où vous aurez envie de sortir du bois. J'ai une bonne centaine de copains dans la presse qui vendraient père et mère pour avoir cette veine-là. Mais bon, ça sera pas retenu contre vous, s'est-il esclaffé en m'assenant une tape sur le bras, puis en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Allez... *Semper Vigilo*^[5]... Le comité de réception est en place.

Il s'est levé et a fait signe à Angeline.

— Il est temps pour vous deux de vous planquer dans la cabine, a-t-il lancé. Par ici, ma mignonne.

Je me suis levé à mon tour. Droit devant nous, oscillant au gré des vagues, une trentaine de bateaux de location formant un essaim désordonné pointaient plus ou moins le nez vers nous. Ils étaient tenus en respect par une vedette de la police peinte en jaune fluorescent qui traçait devant eux des cercles d'écume en se cabrant comme un taureau dans l'arène.

— Maintenant ! a crié Struthers. Si vous ne voulez pas être repérés, grouillez-vous !

Nous nous sommes donc entassés avec le pilote dans la minuscule cabine envahie de gaz d'échappement et nous avons vu grossir devant nous la masse imposante de Cuagach, survolée par un hélicoptère militaire qui explorait la forêt et le flanc de la falaise en quête de quelque chose qu'il n'avait aucune chance de trouver, nous le savions tous : des survivants.

3

Le déploiement policier était massif. L'armée avait été appelée à la rescousse pour sécuriser l'île et, plus nous approchions, plus l'importance de cette mobilisation sautait aux yeux. Sept ou huit vedettes étaient mouillées à proximité du rivage, et Pig Island semblait presque avoir disparu sous les bâches et les rubans de police. Dès l'instant où nous avons débarqué sur le ponton et décliné notre

identité à l'officier de garde, tout s'est passé comme si nous visitions un plateau de cinéma.

Le village était transformé, méconnaissable. Après nous être présentés au check-point, nous avons entrepris de gravir le chemin côtier, et la première chose que j'ai vue sur la pelouse centrale, une centaine de mètres derrière la croix celtique, c'est un hélicoptère HM40 de l'armée, ramassé et silencieux, qui brassait doucement le vent de ses pales au ralenti. Un cadavre d'insecte géant. Toute la partie nord de la pelouse – là où le ferry avait déchargé ses véhicules – était piétinée et zébrée de traces de pneus ; il y avait aussi, disposés en cercle sur le gazon comme un convoi de chariots autour d'un feu de camp, deux camions militaires, quatre petites tentes gonflables et trois Land Rover bleu et blanc de la police, sur les portières desquelles avaient été scotchées en hâte des feuilles volantes photocopiées disant *Transmissions*, *Evacuation des Victimes*, et ainsi de suite. Les feuilles ont claqué au moment de notre passage. On se serait cru dans une kermesse.

Nous avons traversé la pelouse en direction d'une camionnette flanquée du logo *DOCKARDS & VINTY*, *Géomètres – Technologie Laser 3D*. Les gros câbles électriques gainés de caoutchouc qui s'en échappaient tels des serpents zigzaguaient jusqu'à un générateur derrière lequel était parquée, juste sous les fenêtres du cottage des Garrick, une caravane de la police dont la porte s'ornait du blason du Strathclyde.

— Le poste de commandement... a dit Struthers en montant les trois marches puis en disparaissant à l'intérieur. Hé, chef ! Me voilà revenu !

La caravane a légèrement tangué – peut-être Danso avait-il bougé pour accueillir son sergent. Sa voix nous est parvenue :

— Bon Dieu, Callum, tâchez de calmer George, d'accord ? Le patron lui a donné un titre ronflant, histoire de l'amadouer... « officier en charge des identifications », un truc de ce genre. Du coup, il se prend pour une star : il vient de m'informer qu'il a besoin d'un bureau avec six lignes de téléphone, et d'une équipe de dix personnes plus cinq autres ici, sur le site ! Ce qui fait quinze bonshommes, rien que ça ! Et

en attendant, moi, je dois me farcir un conseiller qui me rappelle toutes les deux minutes pour me parler de tel nouveau point de procédure dont il vient de se souvenir, une salle d'opérations à peu près grande comme le plat de ma main, et cette fichue équipe du HOLMES qui ne pense qu'à se faire compter un max d'heures sup...

Une pause, un soupir nettement audible. Puis :

— Si vous me retrouvez mort quelque part, Callum, n'oubliez pas de chercher des traces de morsure sur mon cou, parce que la direction commence à me pomper sérieusement avec son protocole d'incident majeur...

— J'ai ramené les témoins.

Un bruit de pas s'est élevé. Danso a atteint l'arrière de la caravane et passé la tête à l'extérieur pour nous regarder.

— Excusez-moi.

Il a sauté au pied des marches et est venu nous serrer la main. Il avait troqué sa veste contre une polaire, et j'ai compris à son teint grisâtre qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Désolé, je ne vous attendais qu'après le déjeuner. Alors ? a-t-il fait en s'adressant à moi. Vous avez bien dormi ?

— On était au chaud. Dans la planque.

Il a souri.

— Bien. Et vous avez pris votre petit déjeuner ?

J'ai acquiescé avec un demi-rire qui m'est sorti par le nez.

— Et maintenant, ai-je dit, vous allez me demander si je me sens prêt pour la suite...

— Oui. Et la réponse est ?

— Non. Bien sûr que non. Je vais le faire, mais je ne serai jamais prêt pour un truc pareil.

Il semblerait que les flics du Strathclyde ne soient pas tout à fait les génies qu'ils s'imaginent être. Ils avaient beau savoir que j'étais journaliste – Struthers m'avait assez chapitré là-dessus –, croyez-vous que quelqu'un aurait eu l'idée de me fouiller, ce matin-là, sur Pig Island ? Que quelqu'un aurait découvert le mini-appareil photo numérique que je planquais dans mon blouson ?

À dix heures trente, Angeline s'est éloignée avec Danso et un petit homme chauve – le « manager de scène de crime », d'après Struthers. Il s'agissait de leur montrer l'endroit où elle était cachée au moment où elle a vu son père placer sa charge explosive sur une des fenêtres de la chapelle, ainsi que l'itinéraire qu'il avait suivi pour arriver jusque-là, afin qu'ils puissent cartographier le tout et faire réaliser un relevé au laser en 3D pour l'institut médico-légal. Quelqu'un m'a apporté des bottes en caoutchouc et une paire de gants, puis Struthers et moi sommes partis vers le nord, en suivant les indications fléchées accolées à certains troncs d'arbres sur des feuilles volantes et censées nous guider jusqu'au « site de conservation des corps ».

Nous marchions sur un sentier jonché de feuilles mortes que je n'avais jamais emprunté, morne et froid. A droite, le relief dégringolait jusqu'aux rochers du rivage et, de temps à autre, une bourrasque venue de la mer nous aspergeait d'embruns salés. Sur notre gauche, la forêt sombre se pressait derrière un ruban de police jaune qui frissonnait entre les troncs. Au-delà, on devinait des lignes blanches tracées sur le sol, dessinant une sorte de grille et numérotées au marqueur rouge.

— Vous savez à quoi je pense ? m'a déclaré Struthers. Je me disais... vous devez avoir laissé des empreintes un peu partout dans le coin, pas vrai ?

J'ai senti dans sa voix une pointe acérée qui m'a incité à éviter son regard.

— Oui. Je suppose.

— Dans la chapelle aussi ?

— J'y suis entré une fois. Cinq minutes. Je vous l'ai dit hier. Vous vous rappelez ? Vous avez pris mes empreintes au poste, pour pouvoir

les différencier de celles des victimes.

— Rien d'autre, alors ? Vous croyez que le labo ne trouvera rien d'autre – pas de poils, pas d'autres... euh, traces ?

Il s'est fendu d'un sourire malsain qui a révélé ses dents jaunes, avant d'ajouter :

— Je veux dire, mon vieux, vous passez quelques jours sur cette île, et c'est le carnage. Vous voyez où je veux en venir ?

Je me suis arrêté. Il a encore fait quelques pas avant de se rendre compte que je ne suivais plus. Il s'est arrêté, puis retourné. Ses lobes et le bout de son nez étaient légèrement rougis par l'effort. Derrière lui, au ras de la mer, l'horizon était d'un bleu profond, inaltérable.

— Non, ai-je répliqué sèchement. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— J'essaie simplement de piger le genre de relations que vous aviez avec ces gens. Si elles étaient bonnes ou pas.

— Elles étaient bonnes. Mais pas au point de m'envoyer en l'air avec l'un d'eux, si c'est le sens de votre question.

Struthers a éclaté de rire et s'est remis en marche, les mains levées.

— D'accord, d'accord... C'était juste pour me faire une idée de l'ambiance. Allez-y, vous n'avez qu'à porter plainte. Il y a une pile de formulaires CAP 1 au poste.

Je suis resté immobile. Je l'ai regardé prendre de l'avance, avec son dos massif, ses épaules larges. Nous étions voués à ne pas nous entendre, Callum Struthers et moi. Des partenaires incompatibles. Il concentrait tous les défauts que je me serais attendu à trouver chez un petit flic du Strathclyde : coquet, têtu, vaniteux. Il se démenait pour paraître plus malin qu'il n'était (pourquoi fallait-il qu'il trouve plus intelligent de dire « individu » plutôt que « personne » ?) et il empestait comme les gens qui s'imposent un de ces régimes tout juste bons à vous fusiller les reins. Struthers m'avait vu arriver avec mes genoux écorchés et mon accent de Liverpool, et je savais ce qui lui était passé par la tête à ce moment-là : « Qu'est-ce que je vais pouvoir trouver pour pourrir la vie de ce mec ? »

Il venait de disparaître derrière le virage suivant, en me laissant seul

sur le sentier. Et c'est alors que j'ai compris qu'il me faisait un cadeau sans s'en douter. Après avoir attendu quelques secondes, je me suis retourné pour fouiller les bois du regard. La chapelle était par là, quelques centaines de mètres plus loin, sauf erreur de ma part.

— Caméra ! a crié quelqu'un dans la touffeur végétale. Caméra, s'il vous plaît ! Ici, au quatre-vingt-trois/vingt ! Équipe vidéo, vous m'entendez ? Il nous faut une caméra au quatre-vingt-trois/vingt !

Je me suis faufilé, plié en deux, sous le ruban jaune, j'ai sorti mon appareil photo, je l'ai placé en équilibre sur une branche – pas question de me servir du flash – et j'ai déclenché une bonne dizaine de fois. Une main au-dessus de l'écran de contrôle, j'ai fait défiler les images. Le zoom n'était pas génial, mais on devinait tout de même deux silhouettes spectrales, en combinaison bleu pâle, à côté d'un tronc d'arbre mort. Des gars de l'équipe de recherche et de ramassage. Rien d'extraordinaire sur le plan photographique, mais acceptable.

— Hé ? a lancé la voix de Struthers, lointaine et étouffée. Vous me suivez ?

Je suis ressorti de la forêt, j'ai rangé mon appareil et repris le sentier. Il virait à gauche, tournant le dos à la falaise, et s'enfonçait toujours plus profondément dans la végétation. Une centaine de mètres plus loin, immobile, Struthers m'attendait.

— C'est là, m'a-t-il dit quand je l'ai rejoint. Je crois qu'on y est.

Suivant son regard, j'ai baissé les yeux sur une sorte de cuvette naturelle, fraîche et ombragée, qu'une série de panneaux protégeait des regards côté mer. Quelques fins rayons de soleil transperçaient les frondaisons comme des lasers. Un silence irréel régnait sur le site, à peine troublé par le ronronnement grave du générateur qui alimentait les deux camions frigorifiques. De notre hauteur, nous avions vue sur leurs toits, dont les ventilateurs étaient ouverts sur l'air frais. Il y avait à côté d'eux un conteneur en bois, ouvert lui aussi, de la taille d'une petite voiture. L'intérieur était visible : il renfermait des cercueils gris en fibre de verre, translucides comme des cocons, empilés les uns sur les autres. Un photographe en débardeur vert fluo, portant un casque et des bottes, était planté devant le conteneur ; les yeux baissés sur l'écran de son appareil, il passait ses images en revue comme je venais

de le faire.

Struthers s'est massé la nuque. Il ne disait rien. J'ai compris à sa tête qu'il aurait préféré être ailleurs.

— Allez, venez...

Nous avons entamé notre descente sur le sentier. Nous étions à mi-distance de la cuvette lorsque la porte arrière du camion le plus proche s'est ouverte. George – le type avec qui j'avais passé l'après-midi à Oban – a sauté à terre. Il était protégé par une combinaison de la tête aux pieds et portait lui aussi des bottes, tout comme le deuxième homme qui est apparu juste derrière lui. Tous deux ont dit quelques mots au photographe, qui s'est désintéressé de son appareil et a fouillé les bois du regard en nous tournant le dos, à Struthers et à moi. Ils sont tous restés un moment sans bouger, à scruter le paysage en direction de la chapelle.

Au bout de quelques secondes, un bruissement s'est fait entendre et deux membres de l'équipe de recherches et de ramassage ont surgi des arbres, presque au petit trot. Ils transportaient quelque chose de lourd, emballé dans une bâche de plastique épais sur le dessus de laquelle était scotché un formulaire de couleur rose. Ils ont posé leur fardeau au sol, dit quelque chose à George, puis fait demi-tour avant de repartir dans les sous-bois, toujours au petit trot. Les trois hommes de la clairière se sont rassemblés autour de la bâche.

— C'est à partir de là que je mérite vraiment mon salaire, a marmonné Struthers à côté de moi, la voix un peu pâteuse. Cette partie du boulot, personne n'a envie de se la taper. Venez.

Parvenus au bas du sentier, nous avons dû faire un bond d'un demi-mètre pour atterrir dans la clairière.

— George ! a lancé Struthers avec un salut de la main.

— Ouais, a répondu l'autre sans lever la tête. Je suis à vous dans une minute, messieurs. Le temps d'en finir avec le médecin.

Nous avons attendu un moment, mal à l'aise, sans trop savoir où nous mettre, tandis que le photographe décrivait des cercles autour de la bâche en mitraillant à tout-va. Le médecin s'est accroupi et a détaché le formulaire rose, qu'il a tendu à George avant d'écarter

méticuleusement les replis du plastique. La bâche contenait un énorme bloc de chair enveloppé de tissu. Cessant de respirer, j'ai pensé : Pas possible, c'est une blague. Quelqu'un a dû s'amuser à emballer un quartier de porc dans un tee-shirt. Et ils s'imaginent qu'on va tomber dans le panneau ?

Près de moi, Struthers a entrouvert les lèvres et s'est mis à respirer par la bouche. Il a essayé de le faire discrètement, mais je l'entendais quand même.

George a fixé le formulaire sur sa tablette et entrepris de remplir les vides.

— Bon... alors, on en est où ?... Numéro 147, position sur la grille 52-10...

Il s'est interrompu, a froncé les sourcils.

— Autant pisser dans un violon, a-t-il soupiré en baissant sa tablette. Personne n'écoute ce que je dis.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a fait le médecin, levant la tête.

— Regardez-moi ça. Ligne vingt-deux. Et ils ont coché quoi ? La case numéro un.

— Oui, et alors ?

— La case numéro un ! a-t-il répété en désignant le bloc de chair d'un coup de menton appuyé. Combien de fois faudra-t-il que je leur dise ? C'est la deux, bon sang de bonsoir ! Quand il manque des morceaux, on coche la case deux. « Incomplet ».

Il a corrigé l'erreur en secouant la tête, relevé sa tablette d'un geste irrité et coché les cases au fur et à mesure.

— Alors, qu'est-ce que je mets ? Comme d'habitude ? Humain. Décédé...

— Oui.

— Et il est, voyons... onze heures quatre. Quoi d'autre ? Blanc ?

— Ouais. Sexe masculin.

— Et vous me dites que c'est... ?

— Un torse, a répondu le médecin en retournant le bloc de viande.

Il a examiné un instant la face antérieure puis l'a remis dans sa position initiale. Un cercle d'os était nettement visible sous la peau, et j'ai compris ce que c'était : la section d'une colonne vertébrale. J'ai repensé à Sovereign, à ses sandales roses translucides et à sa diction somnolente. Je me suis imaginé George en train de reconstituer la frêle ossature de sa jambe sur une table à tréteaux. J'ai revu l'ancien missionnaire et son orteil pointé vers les étoiles. J'ai fait demi-tour et, tremblant, je suis allé m'asseoir sur une souche. Il a fallu que je crache, il a fallu que je fasse tourner un doigt dans ma bouche pour chasser le mauvais goût qui m'imprégnait le palais, puis que je le secoue pour faire tomber ma salive par terre.

— Enfoiré de Malachi, ai-je grommelé. Salopard.

— Ouais, a confirmé le médecin, c'est un torse. Une moitié de cage thoracique. La partie lombaire est complète.

— Ce qui veut dire ? Qu'on ajuste un zéro-six et un zéro-sept ?

— On peut dire ça, a rétorqué le médecin en décollant le bout de tee-shirt, puis en le montrant à George.

— Tee-shirt, a dit celui-ci, promenant la pointe de son stylo sur les cases de sa liste avec un claquement de langue agacé. Quand est-ce qu'Interpol a rédigé ce machin ? Bon sang, ils ont prévu un code pour les gaines, et même un pour les corsets. Mais les tee-shirts, vous croyez qu'ils y auraient pensé ? Il serait temps qu'on leur fasse suivre un cours sur les modes de vie du vingt et unième siècle !

Il a écrit, en grosses lettres rageuses, le mot tee-shirt.

— Vous diriez qu'il est de quelle couleur ? s'est enquis le médecin. Marron ? Violet ? Milly me dit souvent que je confonds le marron et le violet.

George a jeté un coup d'œil au ras de ses lunettes.

— Lie-de-vin.

— Lie-de-vin, a répété le docteur en rejetant le bout de tissu à l'intérieur de la bâche. Exactement.

George ayant achevé de remplir son formulaire, le médecin l'a paraphé, puis les deux hommes ont refermé le paquet, remplacé le formulaire dessus et, l'ayant soulevé à deux, l'un face à l'autre, ils se

sont éloignés en crabe jusqu'au camion et l'ont péniblement hissé à l'intérieur. Struthers ne disait toujours rien. Au bout d'un certain temps, il m'a rejoint, d'une démarche très raide, et s'est assis à côté de moi, sans parler ni me regarder. Sa gorge chuintait à chaque respiration, à croire qu'elle était encombrée de glaires.

— Eh ben, a-t-il fini par marmonner, ça nous promet un beau merdier au niveau de l'ADN. Encore du fric à allonger... Le patron va adorer.

Un muscle de son visage s'est contracté. Juste sous l'œil droit, comme sous l'effet d'un nerf coincé.

— L'ADN, a-t-il répété plus lentement, comme s'il estimait possible que, venant de Liverpool, je n'en aie jamais entendu parler. L'A-D-N.

5

— Une classification par couleurs. C'est la seule solution. J'ai vu un classeur à casiers colorés dans le catalogue de fournitures. Ça me permettrait de ranger l'ante mortem dans le casier jaune, le post mortem dans le rose. Et comme mon petit doigt me dit qu'il n'y aura pas de blessés à évacuer, je serais assez tenté de me garder le casier bleu sous le coude pour les disparus, s'il en reste après le résultat des analyses...

George et moi étions à l'intérieur du camion frigorifique. La porte ouverte derrière nous ne laissait quasiment pas filtrer de lumière, et le photographe m'avait prêté son projecteur à main le temps que j'examine les corps. Je tenais l'halogène éteint le long de ma cuisse et j'attendais sans mot dire, en me pinçant le nez de ma main libre, que George ait fini de s'affairer dans la pénombre au fond du camion où, après avoir sélectionné et ouvert deux cercueils en fibre de verre, il était en train de les faire glisser sur le plancher.

— Ce que vous m'avez dit hier, vous savez, que ces gens-là ne bénéficiaient d'aucun suivi médical, ni même dentaire ? Eh bien, vous aviez raison. On cherche encore, mais jusqu'ici il n'y a aucune trace, ni

de radio ni de biopsie, pas l'ombre d'un dossier enregistré. Ça va se jouer à quatre-vingt-dix pour cent sur la génétique, parce qu'à mon avis, si on arrive à une identification visuelle dans dix pour cent des cas, on pourra s'estimer heureux. Je sens que je vais nager dans la paperasse.

J'ai allumé mon projecteur et l'ai promené sur les deux piles de formes enveloppées de plastique qui s'entassaient contre le côté droit du compartiment frigorifique, laiteuses et opacifiées par le givre. Certains corps avaient pris feu lors de l'incendie consécutif à l'explosion et, par endroits, des blocs de chair calcinée se pressaient contre le plastique.

Une feuille rose était fixée au-dessus de la pile la plus éloignée : *Incomplets 1-100*. Le faisceau de l'halogène a filé le long de la cloison, s'est reflété sur la cloison d'aluminium cannelé. *Incomplets 101-200*, était-il écrit au-dessus de la deuxième pile. Le cœur serré, j'ai éteint le projecteur.

— Je n'en ai que deux à vous montrer, pour le moment, a dit George en se redressant.

Les ombres de son visage étaient tranchées, profondes. J'ai vu malgré l'obscurité qu'il avait ouvert les deux cercueils et dézippé les housses en latex noir au niveau des visages.

— Les deux seuls à avoir réussi à s'extraire de la chapelle après la déflagration, a-t-il ajouté. Ils devaient être dans le fond, derrière les autres – c'est comme ça qu'on échappe à une explosion. Quand quelqu'un d'autre se prend le souffle à votre place. Bien sûr, ça n'est pas une garantie de survie à long terme, a-t-il dit en ramassant sa tablette sur le plancher et en me montrant les deux formulaires jaunes fixés dessus. Je les ai sortis à l'avance. Notre petite causerie d'hier... Vous vous souvenez ? Je crois savoir qui sont ces deux-là. Mais quand même, j'aimerais que vous me le confirmiez.

Je savais de qui il voulait parler. Du missionnaire et de Blake Frandenbourg. Il ne restait presque plus rien de Sovereign à identifier. J'ai rallumé mon projecteur et je me suis approché en pointant le faisceau vers le bas. Le premier cercueil contenait le missionnaire, le visage intact, les yeux enfoncés dans leurs orbites. Je l'ai contemplé en

silence.

— Okonole ?

— Okonole, ai-je acquiescé.

Après avoir inscrit un 3 appliqué dans une case de l'angle supérieur gauche du premier formulaire jaune, George l'a glissé sous l'autre avec une satisfaction visible. Nous sommes passés au second cercueil, celui de Blake ; ses yeux ressemblaient à deux trous et son visage tanné était émacié, comme si la mort avait aspiré une partie de sa masse corporelle. Une de ses mains émergeait de la housse, raide et comme tendue vers quelque chose – un interrupteur, ou peut-être le ciel. Je l'ai fixée en repensant à l'instant où je l'avais vu endormi dans un fauteuil devant la porte de son cottage, un tisonnier entre les mains, prêt à m'affronter alors que je faisais deux fois sa taille.

— Ça va ? a demandé George. Vous voulez que je vous laisse tranquille un moment ?

Je me suis tourné vers lui avec raideur.

— Pardon ?

— Vous voulez rester seul ?

— Euh...

Je l'ai dévisagé. Il m'a fallu un certain temps, mais sa question a fini par déclencher une série de rouages quelque part au fond de ma tête.

— Euh, oui... D'accord. Bien sûr. Quelques minutes.

Il est sorti du camion et a bruyamment dévalé les marches en aluminium.

— Hé, Callum, l'ai-je entendu dire à l'extérieur. Quand tu seras revenu à Oban, demande à la secrétaire de me commander un truc dans le catalogue, d'accord ? Dis-lui que page 300 elle trouvera un classeur à casiers colorés...

J'ai attendu que sa voix se soit éloignée sur le côté du camion pour sortir à tâtons mon appareil. Tenant l'halogène de la main gauche, à bout de bras et orienté vers le bas pour écraser les ombres au maximum, j'ai pris quatre photos du cadavre de Blake. Je tendais l'oreille après chaque déclenchement, attentif aux voix, sans trop

savoir si le bruit du mécanisme pouvait être entendu de l'extérieur. Après avoir photographié Okonole, j'ai pivoté sur moi-même et pris pour cible les deux piles de restes humains. Puis j'ai rempoché mon appareil. J'étais en train de me diriger vers la porte quand George a remonté les marches.

— Comment ça se passe là-dedans ? Vous tenez le choc ? On a de l'eau minérale. Si vous voulez...

— C'est Frandenbourg, ai-je confirmé. Vous l'aviez deviné ?

Il m'a montré en souriant le formulaire jaune plaqué sur sa tablette. Le nom Blake Frandenbourg était inscrit dessus en capitales. Il a ouvert son stylo d'un geste grandiloquent et inscrit le chiffre 1 dans la case d'angle. Puis il l'a rangé en hochant la tête.

— Vous voyez ? Enfin une bonne nouvelle. En voilà déjà deux pour mon casier vert.

6

Ils avaient fait venir un camion-cantine sur l'île, croyez-le ou non, et à midi et demi tout s'est arrêté pour la pause-déjeuner. Je l'ai déjà dit, on se serait cru sur un tournage. J'ai fait la queue pour avoir mon plateau-repas et me suis dirigé avec vers Angeline, qui s'était installée au bord de la pelouse centrale, dos aux autres, là où le terrain, en s'affaissant brusquement, permettait de voir le large au-dessus des Land Rover de la police.

Assise sur un pliant vert de metteur en scène, les jambes croisées, elle gîtait nettement côté gauche. Son déjeuner n'avait pas été mangé ; son plateau sur la cuisse droite, elle exécutait avec son couteau-scie en plastique un petit mouvement de va-et-vient parfaitement inutile. Lorsque mon ombre l'a recouverte, elle a cessé de scier et s'est raidie. J'ai approché une chaise ; au bout de quelques secondes elle a reposé son couteau et s'est penchée en avant, recouvrant le plateau de son buste. Sa main gauche a glissé en travers de sa poitrine et est allée se nicher sous l'aisselle opposée. L'autre est descendue vers le sol pour

tracer des lignes distraites dans le sable.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé en m'asseyant. Pas d'appétit ?

Elle a lentement secoué la tête sans cesser de dessiner des arabesques. Ses joues étaient marbrées de plaques rouge vif.

J'ai dépiauté la cellophane de mon sandwich et lu l'étiquette à haute voix :

— « Brie au raisin sur pain français »... Ces traiteurs, les conneries qu'ils vous inventent...

J'ai laissé retomber le sandwich sur mon plateau et me suis carré sur ma chaise en croisant les bras. Elle ne me regardait toujours pas.

— Alors ? Ils t'en ont fait voir ?

Elle a interrompu son dessin, toujours sans me regarder, a mis la main droite sous son aisselle et abaissé le poids de son corps sur sa cuisse, écrasant encore un peu plus son plateau-repas.

— Alors ?

— Je vous l'avais dit. Je vous l'avais bien dit.

— Tu m'avais dit quoi ?

— Que personne ne me croirait. Ils savent qui je suis et ils me prennent pour une menteuse.

— Eux ? ai-je fait en indiquant les flics d'un coup de menton. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Ils ont vu la vidéo, j'en suis sûre. On dirait qu'ils croient que je...

Elle a soupiré avec une moue.

— On dirait qu'ils ne croient pas un mot de ce que je dis.

— Qui ça ? Danso ? Struthers ?

— Les deux. Je leur ai montré l'endroit où j'étais cachée quand je l'ai vu... faire ce qu'il a fait – mais ils disent que de là où j'étais sur le chemin, là-haut, je ne peux pas avoir vraiment vu si c'est lui qui l'a fait.

Elle s'est imperceptiblement redressée et a mordillé l'ongle de son pouce à petits coups de dents.

— Alors que moi, je sais que c'est lui, vu que je l'ai suivi à travers la gorge et que j'ai très bien entendu ses coups de marteau, mais ils

disent que j'ai intérêt à tirer mon histoire au clair, et le jeune a même dit que...

— Struthers ?

— Il n'arrête pas de dire que je ne suis pas un témoin crédible et qu'il va devoir recueillir des déclarations complémentaires ou je ne sais quoi, a-t-elle ajouté en s'essuyant le nez d'un revers de manche. Et je sais bien que c'est parce qu'ils m'ont vue sur la vidéo.

J'ai lâché un petit rire.

— Non, Angeline. Ils te croient.

Elle leva les yeux sur moi.

— Ils te croient. Vraiment. Ils font juste leur boulot de flics. Ils ne pensent même plus à la capture de ton père, ils ont au moins un an d'avance sur nous – ils sont déjà au procès, en train de se demander si ton témoignage pourra tenir la route.

Elle m'a regardé et, l'espace d'une seconde, j'ai cru qu'elle allait me dire quelque chose. Mais elle s'est ravisée. Avec un petit grognement irrité, elle s'est remise à promener un ongle dans le sable. Le silence s'est installé. Un coup de vent a couché l'herbe et, derrière nous, les tentes gonflables ont claqué comme des voiles. J'ai repris mon sandwich au brie et j'ai mordu dedans. Les lignes dans le sable aux pieds d'Angeline étaient de plus en plus larges, de plus en plus enchevêtrées. Après avoir fini le sandwich, j'ai bu un peu de café et mangé ma salade de fruits, servie dans une coupe en plastique au fond de laquelle quelques grains de pastèque flottaient dans du jus. J'ai froissé ma serviette et remis le couvercle sur le plateau.

— Angeline ?

— Quoi ?

— Personne ne savait que tu existais. On te l'a dit ? Ton père leur a fait croire que tu étais mort-née.

Un ricanement a fusé de ses lèvres.

— Ça aurait mieux valu.

Avec le recul, je suis sidéré de la douceur avec laquelle je lui ai répondu.

— Non, ai-je dit. Ça n'aurait pas mieux valu, Angeline. Loin de là.

Elle est restée immobile un certain temps, puis elle a levé la tête. Son expression était méfiante et décontenancée, comme si elle tentait de deviner si je me moquais d'elle. Le bord de ses yeux était rouge. Longtemps, nous n'avons entendu que le grondement distant d'un hélicoptère qui planait quelque part, invisible, inspectant la forêt.

— Joe ? a-t-elle fini par souffler.

— Quoi ?

— Ça n'intéresserait personne, n'est-ce pas, si je racontais ce qu'il m'a fait ? Personne ne m'écouterait ?

J'ai hésité. J'ai revu Finn, dans son bureau, excité comme une puce : « Il y a un bouquin à faire. »

— Ils t'écouteraient... à condition que tu t'y prennes bien.

— Que je m'y prenne bien ? Comment ça ?

— Je ne sais pas trop, ai-je lâché avec un haussement d'épaules.

Après avoir posé un regard distrait sur mon plateau, j'ai levé les yeux vers le ciel en croisant les bras.

— Mais je suppose que tu pourrais me le raconter, à moi.

Danso et Struthers tenaient à ce qu'Angeline les aide à passer en revue les papiers de Dove. J'ai expliqué à Struthers qu'ils auraient besoin de moi pour arrondir les angles avec elle, ce qu'il m'a accordé sans émettre d'objection. Au fil des dernières vingt-quatre heures, j'étais devenu son chaperon. On nous a fait monter dans une vedette de la police et nous sommes partis vers le sud de l'île.

Il faisait un froid mordant, et un chapelet de nuages évoquant le souffle d'un dragon nain barrait le ciel d'un bleu intense au ras de l'horizon à l'ouest. Une lumière idéale pour la photographie, ai-je pensé, les yeux mi-clos. La vedette bondissait sur les vagues, et les grondements de son moteur nous revenaient après avoir résonné contre les falaises de granit de la côte est de Pig Island, au-dessus desquelles des flopees de mouettes à dos noir tournoyaient en riant. Le sud de l'île était encore plus aride que dans mon souvenir, et ses broussailles roussies contrastaient puissamment avec la verdure du village que nous venions de quitter, comme si la sécheresse n'avait sévi

que de ce côté-ci. Malgré la présence de policiers en armes occupés à parler dans leurs talkies-walkies sur le ponton où nous avons débarqué, un silence irréel planait sur le paysage.

Les agents de la police scientifique déposés ici la veille avaient travaillé avec célérité et plié bagage dès le matin vers onze heures. Ils avaient récupéré les brosses à cheveux et à dents, les sous-vêtements sales et tout ce qui pourrait les aider à reconstituer l'ADN de Dove. Par la même occasion, ils avaient découvert un vieux stock de dynamite destiné à l'excavation et des bidons de fertilisant dans un bâtiment annexe situé à un kilomètre du pavillon. L'arsenal de Malachi. Les démineurs de l'armée étaient sur place depuis l'aube, après avoir bouclé un périmètre de cinq hectares sur le flanc est de l'île. En arrivant sur le rivage, nous avons aperçu quelques soldats au loin, en baudrier, qui menaient en laisse des chiens dressés.

Angeline n'avait pas desserré les dents depuis notre conversation du déjeuner. Elle marchait les bras croisés sur la poitrine, en se mordant l'intérieur de la joue, la mine sombre, sans regarder personne. J'ai eu plusieurs fois l'impression qu'elle m'observait quand j'avais le dos tourné ; mais, le temps pour moi de lui faire face, ses yeux étaient déjà ailleurs, comme si de rien n'était. Je l'ai sentie contrariée par l'attitude de Struthers, surtout lorsque celui-ci s'est arrêté au pied d'un des montants en acier galvanisé du grillage électrique.

— Dites-moi, mignonne, a-t-il demandé, vous sauriez nous dire qui a installé ça pour papa ?

Elle s'est contentée d'un haussement d'épaules. Elle a enfoui les mains au fond de ses poches et baissé le menton. A planté son gros orteil dans le sable et lancé un coup d'œil appuyé par-dessus son épaule, à la façon d'une adolescente qui cherche à vérifier que ses copines ne la voient pas.

— Angeline ?

— C'est lui, a-t-elle grommelé. Il a fait ça tout seul. Jamais il n'aurait fait venir quelqu'un.

— Doué de ses mains, hein ? Il s'y connaît en explosifs, je suppose... Il sait forer le granit ?

Elle a de nouveau haussé les épaules et, le regard perdu au loin

comme si elle n'était absolument pas concernée par les mots sortis de sa bouche :

— Ouais. Faut croire.

Il y avait quelque chose d'embarrassant dans sa façon de se contenter de réponses monosyllabiques — oui, non, peut-être — sans jamais fournir d'autres informations que celles qu'on lui demandait. Elle nous a accompagnés partout à contrecœur ; elle nous a montré la brouette dont se servait Dove pour transporter les provisions déposées sur le ponton par l'épicier de Bellanoch, puis la bâche sous laquelle il rangeait le moteur de sa barque près du rivage, enchaîné et cadenassé.

Au pavillon, le générateur était tombé en panne faute de combustible et, lorsque nous sommes entrés, aucune lampe ne s'est allumée. Nous nous sommes tous regroupés dans la petite pièce du devant qui avait été le bureau de Dove et nous avons contemplé en silence les rideaux en lambeaux, les fenêtres noircies, les deux murs recouverts du sol au plafond de rayonnages croulant sous les photos et les vieux cahiers.

— Il a pris les photos.

Tout le monde s'est retourné vers Angeline parce que c'était la première fois qu'elle parlait sans être sollicitée. Elle fixait deux zones un peu plus pâles que le reste du papier peint déchiré.

— Il a décroché les photos qui étaient là. Et il a pris... un cahier. Non, a-t-elle rectifié en se retournant et en traçant dans l'air, de son index tendu, une ligne invisible. Non, deux. Il a pris deux cahiers.

— Quelles photos ? a interrogé Danso, debout à côté d'elle, en regardant les zones claires avec une telle intensité que j'ai cru qu'il cherchait à capter des ondes surnaturelles. Qu'est-ce qu'elles représentaient ?

— Maman et lui. Et lui en train de prier.

— De prier ?

— On dirait qu'il est mort, ai-je expliqué. Étendu sur le dos, les mains sur la poitrine. C'était son habitude.

Struthers a levé les yeux au ciel. Il avait passé une bonne partie de sa carrière en uniforme, à Glasgow, à se coltiner des cinglés.

— Et les cahiers manquants ? a-t-il demandé. Vous savez ce qu'il y avait dedans ?

Angeline a baissé les yeux et resserré autour d'elle les pans de son manteau, comme si elle avait tout à coup terriblement froid.

— La position philosophique du Ministère de la cure psychogénique au sujet de la mort, a-t-elle murmuré.

Dans son dos, Struthers et Danso ont échangé un regard.

— Celui-là était toujours là, sur cette étagère. Et l'autre... leur position philosophique au sujet du suicide.

— Qu'est-ce que je vous disais ! a grogné Struthers dans sa barbe, en nous adressant, à Danso et à moi, un sourire reptilien. Je ne vous l'avais pas dit ?

Ce connard ne touchait plus terre. Il s'imaginait être le seul au monde à avoir prédit le suicide de Dove.

— Si seulement c'était ça, ai-je soupiré. Si seulement ça pouvait être aussi simple...

7

Pendant que Struthers, Danso et Angeline tiraient un par un les cahiers des étagères et épluchaient la littérature du Ministère de la cure psychogénique, découvrant toutes sortes de diatribes herméneutiques adressées au synode de l'Église anglicane et des tonnes de versets bibliques, copiés et recopiés en boucle, de la main de Dove, je me suis éclipsé en marmonnant que j'avais besoin de fumer une cigarette. Personne ne m'a retenu. Je me suis donc retrouvé dehors, libre comme l'air, sous le ciel limpide.

Je me suis écarté du pavillon, d'abord en revenant sur nos pas, et j'ai pris des photos de la façade, des bouteilles de scotch vides amoncelées au pied d'un apprentis, du générateur, des tas d'ordures. Après m'être rapproché autant que possible du périmètre militaire et avoir pris au téléobjectif quelques images de l'équipe de démineurs qui

s'affairait dans le lointain, j'ai rebroussé chemin vers le nord, en décrivant un large crochet dans la forêt déserte pour éviter le pavillon, et j'ai marché jusqu'à la mine. Le silence planait ce jour-là comme un linceul sur les machines rouillées ; il n'y avait pas un souffle de vent sur la clairière.

Je me suis retourné vers le sud. Tout là-bas, bien au-delà des sommets de Cuagach, la pointe de Crinian était à peine visible sous un ciel moucheté de nuages noirs. J'ai ressorti mon appareil, je l'ai allumé et j'ai promené mon objectif sur la côte lointaine. Aucun d'eux, ni Danso ni Struthers, n'était doté de mon instinct pour tout ce qui touchait à Dove. Il n'allait pas se suicider. Pas avant d'en avoir fini avec moi. C'était comme si je sentais sa présence à l'intérieur même de mon cerveau, rôdant quelque part, peaufinant son plan.

La pointe d'Ardnoe ? Crinian ? Qu'est-ce que tu mijotes, Malachi ? Pourquoi Crinian ?

J'ai pris quelques clichés de la côte, puis j'ai changé d'objectif et me suis mis à arpenter la mine en photographiant à la chaîne : les châssis oxydés de véhicules depuis longtemps abandonnés, les vieux rouleaux de barbelé qui obstruaient l'entrée d'une galerie de mine. De temps à autre, je m'interrompais pour promener sur la côte un regard songeur. Un essaim de mouches tourbillonnait à l'entrée de la galerie où pourrissait le cochon mort. Après les avoir dispersées, j'ai vu des vers semblables à des grains de riz grouiller dans les yeux de l'animal, ainsi qu'une matière brune et mousseuse qui lui sortait du groin. J'en ai pris une dizaine de photos.

Pourquoi Crinian ?

N'en déplaise à Struthers, Dove ne s'était pas laissé dériver jusque là-bas en raison de je ne sais quelle incapacité à piloter la barque de ses anciens adeptes. C'était le fruit d'une volonté délibérée. J'ai réglé au maximum l'ouverture de mon objectif et j'ai fait le tour du cochon en prenant cliché sur cliché, tandis que mes pensées s'enchaînaient avec une régularité de métronome : Qu'est-ce que tu es allé faire là-bas, Malachi ? Pourquoi le Sud ? J'étais au Nord. Dois-je en déduire que tu ne comptes pas t'attaquer à moi tout de suite ? Et dans ce cas, quelles sont tes intentions ? Comment penses-tu m'atteindre ? Tu crois peut-être que je suis déjà rentré à Londres ?

Une brindille a craqué dans mon dos. J'ai fait volte-face, prêt à me défendre. C'était Angeline, le visage écarlate, le souffle court, le regard rivé sur le cochon putréfié derrière moi dans la galerie. Elle m'avait rejoint sans que je l'entende. Elle m'a tiré par la manche.

— Hé !

Surpris, j'ai titubé une fraction de seconde avant de retrouver mon équilibre.

— Lâche-moi. Allez, lâche-moi !

Je lui ai pris la main et j'ai tenté de desserrer l'étau de ses doigts. Après avoir résisté un moment, elle a fait entendre un hoquet et m'a lâché aussi brutalement que si elle venait de se brûler la paume.

— Bon Dieu, ai-je dit. Ne refais jamais ça.

Elle est restée un moment de trois quarts, toute tremblante, une main sur la poitrine.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Le cochon...

Je me suis essuyé le front et j'ai jeté un coup d'œil au cadavre.

— Quoi, le cochon ?

Un violent frisson lui a parcouru le corps, une sorte d'onde visible qui a voyagé de son ventre à ses épaules avant de se dissoudre dans l'air. Elle a fermé les paupières et s'est couvert la bouche à deux mains.

— Il est mort, ai-je dit. Il ne te fera pas de mal.

— On dirait qu'il me fixe ! a-t-elle chuchoté, comme si elle craignait que le cochon ne l'entende. Je sais que vous allez me trouver idiote, mais je suis sérieuse. Il me fixe !

— Tu n'as qu'à t'éloigner.

— Il me fixera encore !

En soupirant, j'ai remis en place le capuchon de mon objectif.

— Que veux-tu que je fasse ?

Elle a secoué la tête, les mains toujours sur la bouche, les muscles du cou en pleine action.

— Je ne sais pas ! Empêchez-le de me fixer !

Les cochons. Les cochons avaient, semble-t-il, marqué les six dernières années de la vie d'Angeline. D'ici la fin de la journée, j'aurais compris pourquoi elle se croyait épiée par eux et tenait tant à ce que je fasse disparaître celui-là. Il n'était pas question pour moi d'enterrer cette saloperie, pas dans un état pareil, et j'ai donc soulevé un fût de fertilisant de la pile la plus proche, je l'ai enfoncé dans l'orifice de la galerie pour masquer le cochon, en donnant des coups de pied et des coups de poing jusqu'à ce qu'il bouche l'entrée. Il schlinguait, ce porc, encore plus fort que dans mes souvenirs de l'avant-veille, ce qui m'a obligé à tourner la langue contre mon palais, pendant que je m'affairais, pour stimuler la production de salive.

Angeline m'a regardé faire depuis l'orée des arbres, à une centaine de mètres de là. Dans une espèce de position assise bizarroïde, sur une branche basse, elle a attendu, à moitié dans l'ombre, sans me quitter des yeux. Une fois ma corvée terminée, je suis venu m'asseoir à côté d'elle. Ses genoux étaient relevés, ses baskets sales serrées l'une contre l'autre. Les pans de son manteau étalés dans son dos camouflaient sa difformité. Elle tremblait encore.

— Bon. On dirait que les cochons, ce n'est pas ton truc ?

Elle a fermé les yeux et s'est enfoncé le bout des doigts dans les orbites comme pour en expulser une image mentale. Un voile de sueur perlait sur son front.

— Tu veux me raconter ?

Elle a secoué la tête, inspiré profondément. Après avoir épousseté la rouille de mes mains, je me suis mis les coudes sur les genoux et j'ai levé les yeux vers le ciel pour observer les nuages. Mon cerveau tournait à plein régime. Comment allais-je me débrouiller pour la faire parler ? J'avais besoin d'elle : je n'avais plus qu'elle. L'instinct qui m'avait permis autrefois, je l'avoue, de mettre un bras sur les épaules de la mère d'un enfant tué par un chauffard et de lui dire : « Je comprends votre chagrin. Si vous me donnez cette photo de votre adorable petit garçon, celle qui est sur la cheminée, les lecteurs le ressentiront eux aussi » -mon instinct de journaliste, en somme –, cet instinct-là m'avait abandonné.

— Écoute, Angeline...

En lui jetant un coup d'œil, j'ai vu qu'elle m'observait. Sa tête semblait entièrement tendue vers moi au bout de son cou élané. Une résille de sang injectait le blanc de ses yeux.

— Il a voulu me couper en deux. A ma naissance.

Je l'ai dévisagée, les tempes vrombissantes. J'étais comme KO debout, sonné par ce que je venais d'entendre.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes... ?

— Il a cru qu'il pourrait me l'arracher. Mon...

Elle a frissonné, suivi des yeux les nuages qui s'amoncelaient au-dessus de l'Écosse.

— Mon truc... ma queue. Il a cru qu'il pourrait l'arracher s'il tirait assez fort.

8

Un étroit sentier, partant vers l'ouest et bordé d'arbres touffus, reliait le pavillon à la falaise. Angeline s'est engagée dessus avec détermination, en marchant vite et avec un mouvement de balancier des bras, se retenant parfois aux branches ou aux troncs d'arbres. Des fougères détrempées, des racines de rhododendron me frôlaient les mollets, et j'ai dû faire un gros effort pour ne pas me laisser distancer. D'une façon ou d'une autre, sans que je sache trop quand ni comment, j'avais réussi à me faufiler par le chas de l'aiguille. Soudain, elle avait besoin de quelqu'un à qui parler : elle voulait tout me dire de l'existence qu'elle avait menée ici, sur Pig Island. Peut-être était-ce la façon dont j'avais escamoté ce cochon. Dont je m'étais débrouillé pour qu'il cesse de la fixer.

Elle s'est arrêtée, a tendu une main vers moi pour me faire signe de l'imiter. Nous venions de déboucher au sommet de la falaise, plusieurs dizaines de mètres au-dessus des vagues. Immobiles entre les arbres, nous sommes restés un moment à contempler le ciel immense.

Presque à hauteur de nos yeux, des nuages se bousculaient sur l'horizon lointain.

— Joli point de vue, ai-je commenté.

Elle s'est accroupie et a ramassé une branche morte dans le fouillis des sous-bois. L'afflux de sang dû à l'effort lui dessinait sur les joues des espèces de flammes vives, et ses yeux étincelants avaient perdu leur aspect liquide pour prendre l'éclat dur de billes de bois verni. Elle a fait passer son bâton improvisé par-dessus le bord de l'abîme et l'a frotté sur une des touffes d'herbes folles qui poussaient à flanc de paroi. Puis elle l'a ramené et m'a montré l'espèce de compost gluant qui s'était collé au bout.

— Vous voyez ? Vous voyez ça ?

— Mouais. Et je le sens, aussi.

Après avoir passé un bras autour d'un tronc d'aubépine, je me suis penché avec précaution au-dessus du vide. Trente mètres plus bas, les rouleaux se fracassaient sur une étroite langue de galets. Ma nouvelle position m'a permis d'apercevoir au pied de la paroi un amoncellement de matière noirâtre qui s'avavançait jusqu'à l'écume ; les quelques buissons scrofuleux qui s'accrochaient à la falaise en étaient maculés. Un souffle d'air putride se mêlait à l'odeur de sel et de filets de pêche qui montait de la mer, et le tout m'a fait penser – sans que je sache trop pourquoi – à une cuisine. J'ai redressé le haut du corps.

— Des cochons ? ai-je demandé en retirant le capuchon de mon appareil photo. Ses cochons morts ?

— Il les transportait jusqu'ici dans des seaux. Enfin, ce qu'il en restait quand il avait fini.

— Quand il avait fini ?

— De les découper.

— Pour la viande ?

— La viande ? a-t-elle pouffé. Non. Pas pour la viande.

— Pour leurs têtes ? Pour les mettre en haut de la clôture ?

— Pour ça aussi, oui. Mais surtout... surtout, a-t-elle repris après une seconde d'hésitation, pour ce qu'il faisait avec moi. Depuis la mort

de maman.

J'ai interrompu le réglage de ma mise au point et relevé la tête.

— Et qu'est-ce qu'il faisait avec toi ?

Son regard s'est dérobé. De ses petites dents acérées, elle a arraché un lambeau de peau durcie près de l'ongle de son pouce.

— Alors ? C'était quoi ? Qu'est-ce qu'il faisait avec toi ?

Elle s'est mis une main contre le front, comme pour vérifier qu'elle n'avait pas de fièvre. En bas, les flots s'écrasaient en grondant sur les rochers. Puis elle a pris appui sur une branche pour se remettre debout.

Elle a lissé sa jupe et fourré les mains dans ses poches en haussant les épaules d'un air maussade.

— Venez. Ce sera mieux si je vous montre.

À une centaine de mètres du pavillon, une porcherie désaffectée contenait encore une partie du matériel de l'ancien élevage. Elle se trouvait au bout d'un chemin envahi de broussailles, et la forêt s'était tellement refermée autour du bâtiment qu'on aurait pu passer à côté sans le voir. Sous son toit complètement de guingois, la maçonnerie semblait ne plus tenir en place que grâce au lierre qui l'étouffait.

— Ici, m'a dit Angeline en entrouvrant la porte. C'est ici que ça se passait.

J'ai passé le buste au-delà du seuil et scruté la pénombre. Il y faisait froid, et une forte odeur montait de l'intérieur. Je suis revenu dans la lumière du jour et je l'ai regardée.

— Alors ? Tu ne m'accompagnes pas ?

— Non.

— Tu es sûre ?

— Quoi ? a-t-elle grogné, la tête basse, en raclant la terre du bout du pied. Vous n'avez pas confiance en moi ?

Je l'ai observée encore un instant, ses lèvres boudeuses, ses paupières blêmes, son front grave. Puis, avec un soupir, j'ai ouvert la

porte en grand. Dès que je me suis retrouvé dans le froid, j'ai compris pourquoi elle n'avait pas voulu me suivre.

J'ai actionné l'interrupteur, mais les tubes fluorescents du plafond n'ont pas réagi ; le seul éclairage était la lueur de jour verdâtre que diffusait une fenêtre couverte de toiles d'araignée, une dizaine de mètres sur ma droite, et j'ai attendu sans bouger que mes pupilles soient suffisamment dilatées.

Il s'était passé là-dedans des trucs dégueulasses. Ça se sentait. Petit à petit, des formes ont émergé. La toiture était de tôle ondulée et le sol de béton craquelé, quadrillé d'une série de saignées qui indiquaient l'emplacement des anciennes cloisons de box. Au centre de la salle trônait une vieille balance à bétail dont la peinture s'écaillait ; le cadran à l'ancienne mode, mangé de rouille, était hors d'usage. Je me suis dirigé vers le mur opposé, où une étagère à outils était vissée à hauteur d'homme. Dessus, alignés avec soin, j'ai vu des ciseaux, des haches et des scies ; une combinaison orange était suspendue à un crochet juste en dessous - flasque mais lourde, comme un épouvantail à moitié garni de paille. Par terre, un seau recouvert d'un torchon propre. Quelque chose m'a poussé à arrêter mon regard sur ce seau avant de revenir aux outils, à la combinaison. Ces objets dégageaient une odeur qui m'a fait penser à celle qui se dégage à l'instant où l'on décolle le pansement d'une plaie infectée.

Je suis revenu sur mes pas. A côté de la porte était installé un petit bureau en pin, avec plusieurs feuilles de format A4 punaisées au-dessus, sur le mur. Il y avait là un crucifix, une bible, un petit flacon de verre sur le bureau. Le texte des feuilles A4 paraissait sorti d'une imprimante à jet d'encre.

Et vint à sa rencontre, sortant des tombeaux, un homme possédé d'un esprit impur. Et ayant poussé des cris, il dit d'une voix forte : Qu'avons-nous à faire ensemble, Jésus ?

J'ai relu ces phrases à deux-reprises, en m'efforçant de les situer dans leur contexte. Le Nouveau Testament, un des quatre Évangiles.

Qu'avons-nous à faire ensemble, Jésus ?

Un fourmillement s'est propagé sur ma nuque. Je me suis retourné vers les profondeurs de la porcherie. La balance. Elle était entourée

d'une tache sombre qui recouvrait le sol sur un rayon de plusieurs mètres. Des mouches rampaient péniblement dessus, comme empêtrées dans une matière gluante.

Et vint à sa rencontre, sortant des tombeaux... un homme possédé d'un esprit impur...

Là-haut, un oiseau – ou un écureuil – a sauté bruyamment sur la tôle ondulée. Je me suis approché du bureau pour lire une autre page de texte, écrite en caractères plus petits ; j'ai dû plisser les yeux.

Légions, assemblées et sectes maléfiques... Vous êtes un affront à ma personne, vous, démoniaques de Cuagach, par votre refus de savourer les biens venus de Dieu...

Mes poils se sont hérissés. Dans l'atmosphère glaciale de ce hangar en tôle, une coulée de transpiration a ruisselé sous mes bras. J'ai pensé à la falaise, aux cochons morts. J'ai pensé au pourceau...

Démon, ô démon. Pourceau fuyard de Satan. Prépare-toi dès maintenant, car ta délivrance...

Ma peau était froide. Je commençais à entrevoir ce qui avait pu se passer entre les murs de béton de cette porcherie, ce que Dove avait pu infliger à sa fille adolescente, et pourquoi elle ne voulait plus remettre les pieds ici. Je le voyais faire : dans une clarté vacillante, son ombre gigantesque et déformée par la tôle, un merlin à la main. Le sang, les couinements spectraux des animaux à demi massacrés résonnant sur les murs nus. Une horreur que je n'avais plus côtoyée depuis des années. Depuis ma mésaventure d'Albuquerque.

Mon nom est Légion... Légions, assemblées et sectes maléfiques...

— Joe ?

J'ai sursauté, comme si l'ombre de Malachi venait de me tomber sur les épaules. Ma vision s'est dissoute et je me suis retrouvé d'un seul coup dans cette porcherie, le cuir chevelu trempé de sueur, tandis qu'Angeline, sur le seuil, murmurait :

— Joe ? Vous avez dit quelque chose ?

Je suis ressorti en coup de vent et je l'ai dépassée sans un mot. Après avoir fait quelques pas sur le sentier, je me suis arrêté dans une flaque de soleil, j'ai fermé les yeux et renversé la tête en arrière, en

écartant mon col et en retroussant mes manches pour redonner un peu de chaleur à ma peau. J'étais épuisé. Totalelement dégoûté par cette répugnante vermine humaine. Malachi Dove. Je savais d'où provenaient les mots lus sur le mur. « Mon nom est Légion... » Du Nouveau Testament. L'épisode des démons de Gerasa. Les démons chassés et transformés en pourceaux par Jésus. C'était un exorcisme.

9

Le « ministère de la délivrance » est la réponse des Églises évangéliques au Rituale Romanum catholique. Le plus obscur, le plus secret de tous les rituels. À peu près au moment où je me démenais à Londres pour séduire Lexie, sur Pig Island, à des centaines de kilomètres au nord, Malachi Dove touchait le fond. Il n'avait pas trouvé mieux pour résoudre ses problèmes que d'exorciser le démon qui, croyait-il, possédait sa fille malformée.

— Il est fou, ai-je déclaré ce soir-là à Angeline, à notre retour à l'Hôtel des Viols. Mais tu le sais, n'est-ce pas ?

Nous avions tous deux la peau rougie par le soleil, et nos oreilles grondaient encore de l'incessant mugissement du vent de la traversée de retour. Mon pull était déchiré, sali par la rouille du fût avec lequel j'avais bouché l'entrée de la galerie, mais Lex n'était pas là pour m'en faire le reproche. Elle avait laissé une lampe allumée dans la cuisine et un mot sur la table :

Je me couche.

Totalelement crevée.

Merci du coup de fil.

Ha, ha ! Je plaisante.

Lex

Je l'ai mis en boule et jeté à la poubelle. Je me suis débarrassé de mon blouson et j'ai placé mon enregistreur MP3 au centre de la table, le micro face à Angeline. Puis j'ai débouché une bouteille neuve de

Jack Daniel's et j'ai rempli deux timbales. J'en ai poussé une vers elle.

— Tiens. Ça te fera du bien.

Elle s'est assise, a soulevé sa timbale et l'a vidée d'une seule lampée, presque gravement, comme si elle prenait un médicament. Puis elle me l'a tendue. Je l'ai remplie à nouveau et elle a bu. Après le quatrième ravitaillement, elle s'est penchée en arrière sur sa chaise, a mis les mains dans les poches de son manteau et m'a dévisagé, les joues rougies par l'alcool.

— Vous savez qui était maman ?

Je me suis penché en avant pour enfoncer le bouton d'enregistrement du MP3.

— Ouais. Asuncion. Nos chemins se sont croisés. Il y a vingt ans.

— Elle était jolie, n'est-ce pas ?

— Elle était belle. Vraiment, je veux dire. Vraiment belle.

Sans rien dire, Angeline a regardé clignoter le voyant rouge de l'enregistreur, puis :

— Je l'aimais, vous savez. Je n'ai jamais aimé qu'elle. Elle m'a protégée jusqu'au bout.

Un soir de mai, tandis que le chèvrefeuille est en pleine floraison face à la petite maison près de la mine et que le soleil vient d'achever sa longue descente dans le ciel, Malachi, ivre, entre en titubant dans la salle de bains et découvre sa fille adolescente plantée devant la fenêtre, nue. Elle est en train de s'essuyer le visage avec une serviette rose. Elle s'interrompt net, sa serviette devant la bouche, trop choquée pour penser à se couvrir. Tous deux restent immobiles et se regardent de longues secondes. En voyant les vagues de sang monter aux joues de Malachi, Angeline a la certitude qu'il va lui crier dessus. Mais non. Sans un mot, il fait demi-tour et se retire, à pas mal assurés, en refermant la porte derrière lui. Elle reste longtemps sans bouger, abaisse enfin sa serviette et s'en drape les hanches. Ce n'est que bien plus tard, en repensant à cette soirée, qu'elle l'identifiera comme le moment où tout a basculé.

Au début, on dirait que rien n'a changé. Son père passe de plus

longues heures dans son bureau, à recopier à tout-va des textes bibliques, et il lui arrive de se murer dans le silence à la table du dîner. Asuncion et elle remarquent toutes deux qu'il mange de plus en plus et prend du poids. Son cou commence à déborder de ses cols de chemise, il doit déboutonner la ceinture de ses pantalons de velours devenus trop étroits. Mais elles mettront longtemps à comprendre l'origine de cette évolution. Presque quatre mois. C'est Asuncion qui finira par découvrir ce qui se trame réellement dans la tête de son mari.

— Il va falloir que tu t'habilles à la maison.

Un soir d'automne, elle convoque Angeline dans le bureau. Malachi est parti sur la côte chercher de l'essence pour le générateur, et le visage de sa mère, assise derrière la table de travail, est éclairé par une petite lampe articulée. Elle est penchée en avant, les coudes plantés sur une liasse de papiers.

— Je vais commander du tissu au magasin, *mija*, et on te fabriquera quelque chose de convenable à mettre. Je ne veux plus que ton père te regarde.

Angeline lorgne les feuillets coincés sous les coudes de sa mère. Elle devine des versets bibliques et un ex-libris arraché : la vignette représente une créature proche du dragon, debout comme un homme, avec une paire d'ailes qui lui sort des épaules. Une femme agenouillée derrière elle soulève sa queue et lui baise le fessier. Avant qu'Angeline ait eu le temps d'y regarder de plus près, Asuncion dissimule la liasse et éteint la lampe. Elle ne veut surtout pas que sa fille en voie trop.

— Ton père est en train de perdre la tête, *mija*.

Asuncion a l'habitude de contracter les deux mots — *mi hija* — du petit nom affectueux qu'elle a donné à Angeline. Elle se lève, la prend doucement par les épaules et la guide hors du bureau.

— Il boit trop. Reste habillée quand il est là.

L'année suivante, la santé mentale de Malachi se dégrade rapidement. Son alcoolisme ne fait qu'accélérer le processus et il peut maintenant passer des heures vautré sur le canapé, mangeant, buvant, enflant comme une larve géante et expectorant de longues quintes sèches qui semblent venues de ses entrailles. Son visage est marbré de vaisseaux éclatés et d'hématomes dus à ses chutes nocturnes, et le soir

au dîner il reste muet, fixant Angeline de ses yeux injectés. Parfois, dans le salon, les deux femmes se réfugient dans le silence et le regardent tourner les pages de sa bible de ses mains tremblantes.

Angeline a appris à le craindre. Même si cela n'a jamais été dit, elle sent que quelque chose a changé et que seule la présence de sa mère la protège. Asuncion s'arrange pour que sa fille soit toujours habillée à la maison – elle ne lui permet de retirer les inconfortables jupes longues qu'elle lui a cousues elle-même que lorsqu'elles sont loin, les jours où elles explorent le sud de l'île, construisant des cabanes dans les arbres ou s'apprenant mutuellement des noms de fleurs. Il leur arrive de rester assises des heures sur une plage, les jambes repliées face à la mer, dans l'espoir de voir passer un rorqual ou un vol de cormorans, et quand cela ne se produit pas, elles s'encouragent l'une l'autre à pousser jusqu'à la gorge, pour examiner les fûts chimiques. Les jours de froid, elles restent dans la chambre d'Angeline, lisant ou regardant les rediffusions de séries qui passent à la télévision. La chambre d'Angeline est tapissée de livres.

Asuncion est née au Mexique mais considère Cuagach comme sa vraie patrie, l'endroit où elle était appelée à vivre. Elle n'a pas connu grand-chose d'autre : sous l'aile de Malachi à l'âge de seize ans, elle vit sur l'île depuis ses dix-huit ans et la chérit plus que tout. Elle l'a dans la peau. Dans le sang. Mais peut-être commence-t-elle à s'interroger sur ce qui existe ailleurs, car Angeline a remarqué un changement dans sa façon de parler. Elle emploie de plus en plus les expressions « on pourrait » et « si seulement on », et Angeline sent d'instinct que ce « on » ne les désigne pas tous les trois, qu'il ne concerne qu'elles deux. Un jour, elle découvre une lettre d'un foyer d'accueil pour femmes de Glasgow adressée à Asuncion et remerciant celle-ci de sa « demande de renseignements ». Cette lettre ne fait qu'accroître la terreur que lui inspire Malachi. Si Asuncion envisage de fuir, c'est que le danger doit être réel.

Mais, au moment où elle commence tout juste à se demander comment aborder la question avec sa mère, un événement va tout chambouler.

— Dieu a ses raisons. *Dios tiene sus motivos, Dios tiene sus motivos...*

Cela commence par une floraison de grains de beauté gros comme des têtes d'épingle, et qui ressemblent à du poivre saupoudré, sur la peau d'Asuncion. Viennent ensuite les pustules, des renflements marron clair qui pendent sous son menton comme des mûres. Elle passe son temps à jouer avec, à les pincer entre ses doigts comme si elle cherchait à les cueillir. L'une d'elles, sur sa tempe, ne cesse de grossir ; elle se diffuse sous sa peau, telle une tache de vin, jusqu'à recouvrir la moitié de son œil, et, d'un seul coup, des boules surgissent le long de sa colonne vertébrale comme chez les lézards. Angeline les voit même à travers les vêtements brodés de sa mère lorsque celle-ci se penche dans la cuisine pour vider des boîtes de tomates en rondelles et de chili. Le soir, elle l'entend prier. Elle sort du bureau les cahiers contenant les textes du Ministère de la cure psychogénique sur la mort et la guérison, et du fond de son lit Angeline l'entend dévider comme une sorcière de longues phrases liturgiques qui résonnent au clair de lune. Un jour, elle observe les mains de sa mère, couvertes de farine et de viande hachée, sa façon de s'essuyer le front avec le dos du poignet pour éviter de se salir. Personne ne lui a rien dit, mais elle sait que c'est un spectacle qu'elle ne verra plus longtemps.

C'est vers la fin de l'été qu'il l'emmène en bateau. Les fuchsias sauvages qui tapissent la forêt sont à l'apogée de leur floraison – leurs couleurs chatoyantes explosent sous les arbres – et, quand Angeline descend, sa mère est déjà prête, assise sur le perron et serrée dans une couverture, face au ciel d'un bleu limpide. En voyant arriver sa fille, elle sourit.

— Viens me voir, *mija*.

Angeline se glisse à côté d'elle, pose une main sur le bras de sa mère et fouille ses traits du regard. Asuncion sort un crucifix des replis de la couverture et le lui tend, oscillant entre ses doigts.

— J'ai toujours pensé que j'aurais bien plus à donner à mon enfant. Ne le montre pas à ton père.

Elle passe son bras autour des épaules de sa fille et toutes deux restent assises là, les yeux baissés sur leurs sandales. Les pieds d'Angeline sont roses et éclatants de santé, ceux d'Asuncion grisâtres. Une larme s'écrase dans la terre ; personne n'y fait allusion. Le corps de sa mère dégage une drôle d'odeur, pense Angeline : douceâtre et

écoeurante, un peu comme les fleurs fanées dans un vase. Elles restent ainsi pendant près d'une heure, Asuncion pleurant sans bruit, jusqu'à ce que Malachi descende au rez-de-chaussée, un sac à la main.

— C'est l'heure, dit-il en leur jetant un regard neutre.

Comprenant ce qui se prépare, Angeline s'affole.

Son père doit la repousser de force, écarter ses doigts du bras de sa mère pendant qu'elle le supplie en hurlant de ne pas l'emmener.

— Non ! S'il te plaît, non !

Elle les suit en clopinant, tente en vain de leur bloquer l'accès au ponton, où le canot est amarré : le moteur, libéré de ses chaînes, est déjà monté sur la poupe.

Sur la grève, Malachi la saisit par les épaules et la force à lui faire face. Il lui met un doigt sous le menton pour le soulever. Elle résiste, dégage ses épaules et tente d'apercevoir une dernière fois sa mère, assise dans le bateau.

— On sera rentrés ce soir.

Il la secoue, l'oblige à le regarder. Son visage lisse et luisant pue l'alcool. Deux taches de sueur sont en train de grossir sur sa chemise, et elle remarque quelques cheveux blonds fourchus sur ses tempes.

— Remonte nous attendre au bord de la plage.

Et sur ces mots, enfin, elle se laisse persuader. Elle s'éloigne docilement et entame son attente debout entre les arbres qui dominant la plage, reste là des heures et des heures après leur départ, bien longtemps après que le point minuscule du canot s'est enfin estompé à l'horizon, ne laissant que l'eau lisse, à peine troublée de temps en temps par le passage d'un yacht d'Ardfer. Le soleil descend, ils ne rentrent toujours pas mais Angeline reste debout, droite et patiente, attendant la permission de quitter son poste. Ce n'est qu'en voyant poindre l'aube qu'elle comprend qu'on s'est joué d'elle. Elle repart vers le pavillon. Les bouteilles de whisky de son père s'entassent dans une caisse près de la porte de derrière. Elle s'assied à côté et les regarde.

Désormais, il n'y aura plus qu'elle et Malachi.

Si Finn avait été là pour entendre Angeline s'épancher avec un tel luxe de détails, il m'aurait sûrement tiré son chapeau. « Tu l'as eue en beauté, tu l'as menée par le bout du nez. » C'est drôle, ai-je pensé à un moment, pendant qu'elle me parlait. C'est drôle que je ne me sente pas mieux que ça.

À peine Malachi est-il de retour sur l'île que les délivrances commencent. Une fois par mois, il emmène Angeline dans la porcherie. Il y a toujours des crucifix, des fioles d'eau sur la table, et toujours un cochon qui trépigne dans le box de pesée, faisant osciller et grincer le plateau de la balance. Malachi suit un rituel qu'il a lui-même écrit pour le Ministère de la cure psychogénique, à base de prières d'intercession et de références à la hiérarchie biblique des démons : trônes, vertus, dominations, principautés, puissances et esprits. Il l'oblige à s'agenouiller jambes nues sur le béton et à courber la tête. Elle doit garder cette position pendant les quatre-vingt-dix minutes nécessaires à l'accomplissement de la cérémonie.

Sitôt « libérée », elle se précipite à la maison, monte debout dans la baignoire et ouvre à fond les deux robinets de la douche afin de noyer le vacarme qui s'élève de la porcherie : les couinements stridents, les coups de boutoir de l'animal qui se jette contre les cloisons de tôle ondulée du box de pesée. Sans avoir jamais vu ce qu'il advient des cochons, elle peut facilement le deviner en voyant ce qu'il en reste le lendemain matin. Malachi leur donne à manger et, pendant qu'ils s'alimentent, les assomme d'un coup de merlin. Vraisemblablement entre les yeux, car elle se souvient de l'avoir entendu dire que c'est le point le plus vulnérable des porcs. Après quoi il les éventre, s'accroupit face à leur cage thoracique béante, inspecte leurs organes en quête de marques noires et autres signes d'un transfert démoniaque. Il attend en général un jour ou deux avant de se laver lui-même. Puis il remplit des seaux de viscères et de chair, les transporte jusqu'à la falaise et les déverse dans le vide. Les têtes, il les garde. Elle n'a aucune idée de la

fonction qu'il leur réserve.

Pour la première fois de sa vie, elle envisage la fuite. Son univers se réduit aux sept ou huit kilomètres carrés de forêt qui tapissent la pointe sud de Cuagach. Elle s'est risquée dans la gorge un certain nombre de fois, connaît ses pentes calcinées envahies de vieux barils d'où suintent des résidus chimiques qui pénètrent peu à peu dans le sol. Passer de l'autre côté équivaldrait pour elle à s'aventurer en enfer, et jamais il ne lui est venu à l'esprit de violer les frontières définies par ses parents. Mais la peur et le désespoir la poussent à prendre des risques impensables.

Elle ose la traversée un après-midi de la fin août. Elle slalome avec prudence entre les fûts chimiques, stoppe de temps en temps pour se retourner et vérifier qu'il ne la surveille pas d'en haut. La masse brune et sèche du versant nord grandit d'heure en heure. Mais quand elle arrive enfin en vue du village, tout est si vert que la fantaisie la prend de s'imaginer qu'elle pourrait boire les feuilles. C'est le crépuscule, et les freux regroupés en essaims noirs dans les branches au-dessus d'elle, tête penchée, la scrutent d'un œil luisant. Elle continue de longer dans une sorte de transe le chemin qui dessert la communauté et, parvenue à la lisière du bois, elle s'arrête pour observer. Tout lui semble irréel, comme un mirage dans le désert ou un décor de télévision – le gazon impeccable, les façades peintes, les quelques lampes qui s'allument derrière les fenêtres maintenant que la nuit tombe. Quelqu'un – une femme à foulard lavande – sort de l'une d'elles et traverse la pelouse : elle vient dans sa direction. Angeline, affolée, fait demi-tour et grimpe dans le premier arbre venu. Elle se blottit au creux d'une branche maîtresse, sent l'écorce lui mordre la plante des pieds, et attend.

La femme passe à peine à quelques pas et disparaît dans un bâtiment long et bas, muni d'une porte vitrée coulissante. Une lumière envahit l'intérieur, et le silence retombe. Le pouls d'Angeline lui bourdonne aux oreilles. Jamais elle n'a vu d'autre être humain que ses parents, sauf à la télévision ou de très loin sur le ponton pendant les livraisons. Elle envisage de descendre de son arbre et de se glisser dans le bâtiment lorsque la lumière s'éteint et que la femme ressort. Elle transporte une bassine en métal sur une pile de torchons pliés ; au

moment de reprendre le sentier en sens inverse, elle hésite, puis s'arrête.

Un instant, elle paraît étudier sa bassine comme si celle-ci contenait quelque chose d'insolite, car ses yeux sont orientés vers le bas et ses lèvres pincées.

Puis, avec une légère contraction de la mâchoire, elle lève lentement, très lentement, la tête vers l'arbre. Angeline retient son souffle. Leurs regards ne se croiseront pas, mais elle se sait repérée. Un écrasant silence s'instaure et, malgré les bonds furieux de son cœur, elle sent naître en elle une bouffée d'espoir. Elle imagine la femme posant sa bassine et lui tendant la main. Elle se voit ramenée au village, accueillie par les gens qui sortent de chez eux. Elle voit une cuisine familiale, un grand feu de cheminée, un repas sur la table, et, pour la première fois depuis le départ de sa mère, un frémissement d'espérance vibre dans sa poitrine.

Bien entendu, rien de tout cela n'arrivera. Ce qui arrive, c'est que Susan Garrick laisse tomber sa bassine. Il y a un moment de silence pendant que l'objet rebondit sur le sentier et roule sur lui-même, avant de s'arrêter contre un buisson. C'est alors que Susan se met à crier. Un cri de peur absolue, un cri de terreur. Qui s'enfonce dans la poitrine d'Angeline, s'y installe, lui rentre dans le cœur pendant que Susan pivote sur elle-même. Elle marque un temps d'arrêt, comme si elle n'était pas sûre de savoir quoi faire, et s'élance en hurlant vers les cottages. Angeline reste paralysée une seconde puis saute à bas de l'arbre, dont l'écorce trace sur sa jambe un long sillon de sang. Elle a tôt fait de se fondre dans la végétation, repart comme elle était venue.

Plus jamais elle n'ira au village, jusqu'au soir où, après avoir suivi son père, elle le verra placer une charge explosive sur une fenêtre de la chapelle.

Au pavillon, Malachi est assis dans son bureau, la lampe allumée, une bouteille près du coude. Angeline rentre sans bruit par la porte de derrière, file à la salle de bains boire un peu d'eau et laver son corps du sang séché et de la terre qui le souillent. Elle a fini ses ablutions et vient de se mettre au lit, toute tremblante, lorsqu'un bruit éclate à l'extérieur de la maison ; d'instinct, elle revient sur la pointe des pieds

en haut de l'escalier. Quelqu'un vient de frapper à la porte. En bas, Malachi émerge du bureau, l'air tourmenté.

— Retourne dans ta chambre ! gronde-t-il. Ne bouge pas avant que je vienne te chercher !

Elle rebrousse chemin à tâtons, le cœur battant. Elle entend son père ouvrir la porte à la volée. S'ensuit un silence. Puis, d'une voix tellement altérée qu'elle se demande s'il ne va pas fondre en larmes, il lâche :

— Benjamin... Benjamin, qu'est-ce que tu fais ici ? Je ne veux pas que tu viennes.

— Malachi ? C'est... c'est toi ?

— Oui. Je suis Malachi. Qu'est-ce que tu veux ?

Encore un silence. Angeline sait qui est Benjamin : Benjamin Garrick, elle l'a vu en photo. Elle s' imagine les deux hommes en train de se fixer au fond des yeux, de revoir les années écoulées.

— Malachi ? murmure Benjamin d'une voix pleine d'urgence et de frayeur. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Ce qui m'est arrivé ? Rien du tout.

— Malachi, on raconte des choses épouvantables. Il paraît qu'il se passe ici des choses terribles. Une entité maléfique a été vue dans ces bois.

— Une entité maléfique ? Comment ça, une entité maléfique ?

— De celles que redoutent tous les chrétiens, Malachi : l'ennemi ancestral de l'homme : un Pan, un Dionysos, un Satan. Mi-bête, mi-homme.

— Je vous ai déjà dit de ne pas venir ici, Benjamin. Je ne veux plus entendre ces sornettes. Va-t'en. Va-t'en avant que je me serve de ma hache.

Peut-être Malachi soulève-t-il sa hache pour montrer qu'il ne plaisante pas, car Benjamin s'écarte aussitôt de la porte. Elle entend un bruit de bidon renversé, un piétinement. La porte d'entrée claque et le souffle rageur, oppressé, de Malachi se déplace dans le salon. Elle se rue à la fenêtre, écrase le nez contre la vitre et aperçoit, d'en haut, une

tête d'homme. La lune est au ras de l'horizon mais diffuse assez de clarté pour lui permettre de distinguer un cercle de peau blanche sous ses cheveux clairsemés. Il porte un blouson vert bouteille et des bottes en caoutchouc ; elle le regarde avec fascination lever la main à son front puis la baisser en une série de gestes étranges, spasmodiques. Il exécute un tour complet sur lui-même, puis un second, comme s'il ne savait trop que faire – frapper à nouveau à la porte, fuir ? Tout à coup, il se fige.

A quelques mètres seulement, de l'autre côté du muret, gît un cochon. Angeline ne l'avait pas encore repéré mais, au vu de l'angle bizarre de sa nuque, elle n'a aucune peine à deviner qu'il s'agit de la victime du dernier sacrifice de Malachi, qui n'a pas encore été évacuée après la délivrance du dimanche précédent. Elle serait bien incapable de dire de quels outils il s'est servi pour le mettre dans cet état, mais l'animal a été taillé en pièces. Une fois ses entrailles arrachées, il a dû les disperser à coups de pied parce qu'elles sont répandues un peu partout sur le sol où elles sont en train de prendre cette teinte rouge sombre caractéristique des organes morts.

Benjamin s'immobilise net, souffle fort, ses épaules se soulèvent puis s'abaissent. Il fait quelques pas en avant, une main plaquée devant la bouche, pour s'approcher du cadavre au-dessus duquel plane une nuée de moucheron. Il grommelle quelques mots, tente de disperser les insectes. En hâte, il joint les mains pour prier et se met à murmurer fiévreusement, les doigts pointés vers le ciel. Angeline voit l'animal par ses yeux : elle voit que ses blessures ressemblent à l'œuvre d'un démon. On croirait la dépouille mutilée de Faust. Asuncion lui a lu *Faust* autrefois, assise au bord de son lit, en chuchotant parce que ce livre était leur secret et qu'il ne fallait surtout pas mentionner le diable en présence de Malachi.

La porte d'entrée se rouvre brutalement derrière lui, et Malachi émerge. Benjamin fait volte-face, une expression de terreur sur les traits.

— Malachi... je t'en prie... Qu'est-ce que c'est que ça ? Quelle est l'abomination qui vit sur Cua...

Sa voix le trahit. Malachi s'est arrêté à quelques pas de la porte, et des reflets de lune jouent sur la lame de la hache qu'il brandit au-

dessus de sa tête.

— Malachi, balbutie Garrick, livide. Malachi, s'il te plaît, je t'en supplie... Que t'est-il arrivé ? A quelle force t'es-tu allié ?

— Sors de chez moi ! rugit Malachi en avançant d'un pas. Tu m'entends ? Va-t'en, et ne reviens plus jamais !

Benjamin regarde la hache. Il se retourne vers le porc et lève docilement les mains.

— Je m'en vais, dit-il en reculant. Je m'en vais. Mais, Malachi, je t'en supplie, tu as peut-être tourné le dos à Dieu, mais il n'est pas trop tard. Celui qui a précipité le dragon du haut des cieux ne t'a pas oublié, et II...

— Va-t'en !

Il fait un nouveau pas en avant, lève sa hache un peu plus haut. Benjamin détale en direction de la gorge, trébuche en enjambant le muret. Malachi ne bouge pas. Il reste là, à fixer en silence l'endroit où l'autre vient de disparaître. La hache tremble dans sa main.

Angeline se recroqueville contre le mur, la tête entre les mains, en même temps que les mots de Benjamin lui résonnent dans la tête : « Une abomination... Pan, Dionysos, Satan. » Des mots qu'emploie Malachi lors de sa cérémonie mensuelle. Elle sent une boule se loger entre ses côtes – une boule trop grosse pour être recrachée ou avalée. Et, pour la première fois de sa vie, l'idée l'effleure que Malachi pourrait avoir raison en ce qui la concerne.

— Et après ça ils sont revenus. Plusieurs fois.

Le visage impassible, elle fixait le voyant rouge de mon dictaphone. Je n'en avais aucun souvenir, mais je me suis rendu compte à ce moment-là qu'elle avait dû pleurer quelque part au cours de la dernière demi-heure, parce que ses yeux étaient rouges et gonflés et qu'elle pressait continuellement le poing contre son nez pour l'empêcher de couler.

— Je... euh, je me suis trouvé un arbre, je montais dedans pour les observer. On aurait dit des touristes.

— Des touristes ? Ils venaient pour te voir ?

J’imaginai encore le choc ressenti par Susan Garrick.

— Ils avaient même des appareils photo. C’était avant que papa construise la clôture. Benjamin... il est revenu verser de l’eau bénite au pied de notre versant.

Elle s’est interrompue, a paru réfléchir un certain temps à ce qu’elle venait de dire. Ses yeux couleur de boue se déplaçaient latéralement, comme si elle revoyait la scène.

— Et puis cette fille, celle qui était avec vous, elle a essayé de me capturer. En creusant une trappe dans la terre.

— Celle qui était avec moi ?

— Oui, a-t-elle répondu d’un ton neutre. Vous avez oublié ? « Hé, Malachi, tête de lard ! Montre-nous ta fausse queue ! »

Je l’ai dévisagée. Sovereign. Je me suis souvenu de la façon dont j’avais longé le grillage ce jour-là, avide de photographier la queue d’Angeline que j’avais vue traîner dans l’herbe. Une espèce de gêne m’a assailli. Probablement une forme de pitié, ou de honte.

— Ils voulaient te tuer.

Elle a haussé les épaules, comme si cela n’avait rien d’une surprise, s’est mordillé l’ongle du pouce. Son manteau était entrouvert et j’ai remarqué que sous son maillot de footballeur elle était encore plus maigre que dans mes souvenirs, presque cachectique. Lexie lui trouvait des faux airs de droguée.

— Une fois que les gens auront lu ce que vous allez écrire sur moi, a-t-elle dit en montrant le dictaphone, vous savez, dans la presse, vous croyez qu’ils auront encore peur de moi ?

— Non, ai-je répondu. Plus du tout.

Après avoir appuyé sur le bouton pause, j’ai vérifié la durée de l’enregistrement. Quarante minutes.

— Mais ce n’est pas pour tout de suite. Je ne peux pas aller trouver les journaux avec ça. Seulement quand il aura été retrouvé.

Nous sommes restés un moment silencieux, les yeux dans les yeux. Puis, comme si venions d’avoir la même pensée, nous nous sommes retournés vers la fenêtre dans un ensemble parfait. Les rideaux étaient

ouverts et, dehors, le halo orangé du réverbère clignotait comme s'il allait tomber en panne d'une seconde à l'autre.

— Tu penses à quoi ? ai-je murmuré. Angeline ? Tu crois qu'il va se tuer ?

Elle ne s'est pas retournée vers moi. Elle a maintenu son regard sur le réverbère.

— Oui, a-t-elle répondu. Il va se tuer. Mais vous avez raison. Je crois qu'il lui reste quelque chose à faire avant.

11

Ce soir-là, après être remonté à l'étage et avoir commencé à me dévêtir dans la moiteur de notre chambre, je me suis aperçu que Lexie ne donnait pas. Une main derrière la nuque, la couette remontée jusqu'au menton, elle m'observait d'un air sagace. J'ai interrompu mon déshabillage, mon pull à demi relevé sur la poitrine.

— Tu es réveillée.

— Vous avez fait pas mal de bruit en rentrant.

— Tu n'as pas eu envie de descendre ? De savoir comment ça s'était passé pour nous ?

— Je ne voulais pas déranger.

Je me suis débarrassé de mon pull déchiré et j'ai ôté mon jean. Il n'y avait nulle part où l'étendre ; mon instinct m'a soufflé de le remettre et de me coucher avec. Ma femme m'observait en silence. Je l'ai posé à plat sur le sol et me suis glissé sous les draps.

— Elle t'a parlé, a dit Lex sans cesser de me regarder, une main sur le cœur. Je l'ai entendue. Elle n'arrêtait pas de parler.

Je me suis frotté les yeux.

— Ça y est, j'ai son histoire... de A à Z. Demain, j'irai parler à Danso.

— Parler à Danso ?

— Il va falloir qu'il lui trouve un autre endroit où aller.

Lexie s'est hissée sur un coude.

— Non, a-t-elle dit en me fixant. Il ne faut pas qu'elle parte, pas tout de suite.

— Nous ne sommes pas responsables de son...

— Si. Si, nous en sommes responsables. Tu ne peux pas la laisser partir comme ça.

Je me suis tourné vers elle. Le reflet orangé du réverbère dansait dans ses prunelles.

— Quoi ?

— On ne peut pas la laisser partir. Pas encore. J'ai trouvé quelqu'un qui va l'examiner. A Glasgow, pas à Londres, parce qu'il y a quelques... oh, quelques stupides étapes médicales à respecter avant qu'on puisse l'emmener voir Christophe, mais c'est prévu pour la semaine prochaine, il faut donc absolument qu'on la garde avec nous jusque-là, a-t-elle dit en se mordillant la lèvre. Oakesy ? Juste quelques jours ? Lundi ?

J'ai soupiré. J'ai serré le poing et frappé mon oreiller douteux puis je me suis étendu sur le dos, les mains derrière la tête et les yeux au plafond. Je crois que je venais de me rendre compte à quel point j'étais vidé.

— Essaie de dormir, ai-je lâché. D'accord ?

Mais elle me fixait toujours, d'un air pensif. J'ai fermé les paupières et je lui ai tourné le dos.

— Oakesy, a-t-elle chuchoté en me tapotant l'épaule. Elle t'a dit quelque chose ? Elle t'a parlé de son problème ?

— Je ne crois pas qu'elle sache elle-même ce que c'est. Je peux dormir ?

— Elle a bien une idée, non ?

— Je ne crois pas.

— Bon, et toi ? Tu n'as pas ta petite idée ?

— Lex, s'il te plaît, je ne suis pas médecin...

— Tu penses qu'elle serait d'accord pour me laisser jeter un coup

d'œil ?

— Tu n'as qu'à lui poser la question.

— Ça ne t'intéresse pas. Hein ? Ça ne t'intéresse pas du tout.

— Mais si. Bien sûr que ça m'intéresse.

Je mentais. Je me fichais de savoir quel était le problème d'Angeline. Dès que j'ai fermé les paupières, un visage m'est apparu mais ce n'était ni celui d'Angeline ni même celui de Lexie. C'était Dove. Un grondement m'a envahi le crâne.

Malachi. Malachi... Quel est ton plan ?

12

Danso avait aussi peur que moi du plan de Dove. Son instinct lui soufflait de se fier à moi plutôt qu'à Struthers. Sauf qu'il poussait le raisonnement encore plus loin et s'était mis à penser aux attentats-suicides de Londres, aux compétences de Dove en matière d'explosifs, et à la possibilité que sa mort spectaculaire en entraîne d'autres que la sienne. Le préfet de police avait consulté le ministre de l'Intérieur et, plusieurs jours d'affilée, des officiers de haut rang du SO13, la branche antiterroriste de Scotland Yard, sont venus exprès de Londres en avion pour rencontrer Danso.

Du jour au lendemain, la salle d'opérations d'Oban s'est retrouvée envahie de profileurs et autres experts en explosifs qui se disputaient constamment les quelques ordinateurs disponibles. Les ex-membres du Ministère de la cure psychogénique ont été systématiquement recherchés, ainsi que tous les donateurs et correspondants leur ayant adressé au moins une lettre ou un e-mail au cours des dix dernières années. L'équipe du HOLMES a été chargée d'interroger toutes les personnes ayant pu connaître Dove, y compris celles qui avaient été citées soit dans l'affaire de l'incendie criminel, soit dans l'enquête fiscale, pourtant classée depuis longtemps, dont il avait fait l'objet au Nouveau-Mexique. Certaines chaînes de télévision locales et nationales ont diffusé des avis de recherche concernant la Vauxhall

bleue dérobée à Crinian, et on a vu les habituels maniaques se faufiler sous les plinthes tels des cloportes – vingt personnes au moins avaient vu l’auto, dont une bonne moitié qui disaient avoir reconnu Dove. Tous savaient que celui-ci était le tueur de Pig Island par les journaux, lesquels s’étaient empressés de sauter à pieds joints sur l’aspect mystique de l’affaire. *Le Mystère du prêcheur disparu. Le Moine fou de Pig Island.* Ce qui était d’autant plus comique, selon Danso, que les forces de police attendaient encore du juge la permission de présenter officiellement Malachi Dove comme un suspect.

— Mais la bonne nouvelle, a-t-il annoncé un matin, planté dans son imper au milieu de la cuisine de l’Hôtel des Viols, la bonne nouvelle, c’est que nous savons peut-être où il est allé après son passage à Crinian.

C’était le vendredi. Six jours avaient passé depuis le carnage, ce qui, tout le monde s’en rendait compte, n’augurait rien de bon. Les heures-clés de toute enquête – les vingt-quatre premières – étaient révolues. Et pourtant, ce matin-là, Danso a sorti une vidéocassette de sa poche.

— Je commençais à me dire que cette histoire allait virer à l’eau de boudin, quand on a reçu ça...

Il s’est déplacé vers le téléviseur sur ses longues jambes d’autruche, a inséré la cassette dans la fente du magnétoscope et reculé en pointant la télécommande sur l’écran.

— Inverary, a-t-il dit en regardant Angeline, assise sur le canapé, les bras croisés. C’est à vingt-cinq kilomètres de Crinian. Ce nom vous évoque quelque chose ?

— Non.

— Votre père ne vous a jamais parlé d’un ami qu’il aurait de ce côté-là ? De parents ? De quelqu’un qui aurait été membre du Ministère ?

— Tous les gens qu’il connaît sont en Amérique. Ou à Londres. Il est né à Londres.

— Vous allez pouvoir la regarder autant de fois que vous voudrez. Et si quelque chose vous interpelle, n’ayez pas peur de le dire.

Angeline, Lexie et moi nous sommes regroupés autour du poste, les yeux rivés sur l’écran, où sont apparues des images granuleuses de

galerie commerciale en noir et blanc, filmées par une caméra de surveillance, mais heureusement en flux continu - beaucoup plus regardables que les images intermittentes qui, pour des raisons d'économie, sont l'apanage de la plupart des centres commerciaux. Une pendule égrenait les secondes dans le coin supérieur de l'écran et des clients allaient et venaient à travers la galerie, certains s'arrêtant pour s'asseoir sur un des quatre bancs disposés autour d'un gros bac en ciment où poussaient des palmiers. Du côté opposé à la caméra, la caissière d'un magasin de produits diététiques suivait des yeux les passants en se rongant distraitement les ongles.

— D'ici deux secondes, a averti Danso, il va arriver de ce côté, et... attendez... encore un peu... là ! Vous le voyez ? Là ?

Un homme venait d'apparaître dans l'allée. Il a traversé l'écran en traînant les pieds, les bras le long du corps. Juste au moment où il allait disparaître, quelque chose a attiré son regard dans la vitrine d'un Super-drug. Il a lentement tourné le dos à la caméra, ce qui nous a laissé le temps d'observer ses cheveux longs, son blouson uni et son pantalon foncé.

— C'est là qu'on le voit le mieux. Les sandales, voilà ce qui nous a mis la puce à l'oreille. Les sandales et les chaussettes. Vous nous avez parlé tous les deux de sandales et de chaussettes dans votre déposition. C'est le genre de détail qu'on garde en mémoire.

Je me suis un peu approché de l'écran en fixant la silhouette. Même s'il s'était agi de mon propre père, je n'en aurais pas eu la certitude sous cet angle. J'ai attendu qu'il se retourne à nouveau vers la caméra. Mais il ne l'a jamais fait. Après avoir contemplé la vitrine de la pharmacie encore quelques secondes, il s'est éloigné jusqu'à sortir de l'écran. Il y a eu un silence. Tout le monde s'est tourné vers Angeline. Je m'attendais à ce qu'elle reste impassible, mais, à la seconde même où j'ai vu son visage, la vérité m'a sauté aux yeux. Légèrement redressée, le cou très droit, elle contemplait l'écran. Sur ses genoux, ses mains s'ouvraient et se refermaient.

— Angeline ? a dit Danso en l'observant. Vous voulez qu'on la repasse ? On a pas mal d'originaux dans ce genre-là à Inverary, et...

— Non. Surtout pas.

Un long soupir s'est échappé de ses lèvres pincées, avec une sorte de sifflement, comme si elle luttait pour garder son sang-froid.

— Salaud, a-t-elle murmuré en regardant le poste. Le salaud.

Elle avait reconnu son blouson. Elle l'avait lavé pour lui au début de l'été et c'est ce qui lui a permis de le reconnaître sans l'ombre d'un doute. Elle avait été obligée de le laver à la main à cause du sang de porc dont il était éclaboussé. Après avoir transmis la nouvelle à la salle d'opérations, Danso est revenu s'asseoir à côté de moi sur le canapé. La cassette du centre commercial était toujours dans le magnétoscope, et nous l'avons regardée en boucle. Au sixième arrêt de Malachi devant le Superdrug, j'ai attrapé la télécommande et appuyé sur « pause ». J'ai tiré une chaise et je me suis assis devant le téléviseur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'étais tellement près de l'écran qu'un flot d'électricité statique m'a chatouillé le nez. J'ai fait défiler la bande en marche arrière, image par image, jusqu'à ce que Dove se tourne vers la vitrine de la pharmacie après avoir retraversé la galerie à reculons.

— Je veux savoir ce qu'il regarde, ai-je dit. Il y a quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'il faudrait voir par ses yeux. Il y a quelque chose, ici...

J'ai continué d'explorer l'écran du regard quelques secondes en m'efforçant de décoder le flou des pixels, les zones de gris, de noir et de blanc, puis, ayant reconnu mon incapacité à deviner ce que j'avais sous les yeux, j'ai repoussé ma chaise, j'ai sorti de ma poche une carte et je l'ai dépliée sur la table de la cuisine. Mon index a glissé sur la liste des localités : Inveraish, Inveranan... J'ai localisé Inverary sur la carte, tracé un cercle au crayon autour de la ville et entrepris d'étudier ses environs. Des terrains agricoles, une usine de traitement des eaux, une centrale électrique...

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas, Malachi ? ai-je murmuré tout en suivant du doigt la limite d'un domaine des Eaux et Forêts. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Danso s'est levé et est venu à la table pour regarder par-dessus mon

épaule, si près que j'ai senti une odeur chimique de pressing.

— Si on arrivait à regarder par ses yeux, m'a-t-il demandé, vous avez une idée de ce qu'on verrait ?

J'ai secoué la tête.

— Il y a vingt ans, je vous aurais répondu oui. Croyez-moi ou non, mais c'est la vérité. Il y a vingt ans, j'aurais pu vous dire ce qu'il avait bouffé au petit déjeuner.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui...

Avec un soupir, je me suis retourné pour le regarder et je me suis massé la tempe en espérant faire cesser les élancements. Aujourd'hui, la réponse était non. Je n'en savais rien.

— C'est parce qu'il a changé, a dit Danso, lisant dans mes pensées. Il a tué trente personnes, et ça l'a transformé. Il n'y a plus de règles.

13

Danso avait chargé vingt agents de faire du porte-à-porte à Inverary. Il avait communiqué à la presse des images fixes tirées de la bande vidéo et restait en contact heure par heure avec ses profileurs. Mais son malaise ne s'était pas dissipé pour autant. Il ne dormait plus. Les longues nuits blanches qu'il avait passées en tentant de grappiller ici ou là un peu de sommeil dans un fauteuil ou sur un coin de table au commissariat avaient fini par prélever leur tribut, et sa hernie discale chronique s'était brutalement réveillée entre les troisième et quatrième lombaires. Les somnifères prescrits par son généraliste ne marchaient plus.

— Ça me tue, m'a-t-il confié. Je me suis tapé une réunion à l'antenne d'identification des victimes ce matin à sept heures. J'ai signé deux autorisations de voyage – une pour les États-Unis, l'autre pour le Nigeria –, tout ça avant même que huit heures aient sonné. Ce n'est pas ce que j'appelle un emploi du temps civilisé.

Nous étions mardi matin. Angeline avait rendez-vous à la Glasgow Royal Infirmary à onze heures, et Danso s'était dévoué pour nous y conduire : il connaissait mieux que nous les pièges de la circulation glasvégienne. J'avais cependant deviné la vraie raison de son offre. Il avait une autre nouvelle à nous annoncer :

— George dit qu'en général, dans les affaires de ce type, des centaines d'histoires de disparitions refont surface – dix fois plus que le nombre de cadavres qu'on a à identifier. Mais là...

Il a regardé son rétroviseur, mis son clignotant et changé de voie pour couper le flot du trafic de Dumbarton Road. À l'arrière, Angeline et Lexie attendaient en silence, regardant défiler derrière la vitre les ponts ferroviaires vétustes, les façades noircies et graffitées qui s'alignaient au bord des rues.

— ... on a cette bombe qui pète sur Cuagach, et à peine vingt personnes qui se manifestent !

— C'est comme ça qu'ils fonctionnaient, les ministres de la cure psychogénique. Ils coupaient les ponts avec tous leurs proches. Il ne faut pas s'étonner que personne ne sache plus où ils vivaient au bout de tant d'années.

— D'accord, mais vingt ! Ça fait onze de moins que le nombre de corps !

Ce n'est que deux ronds-points plus tard que sa réponse m'a fait réagir :

— Dix, vous voulez dire. Pas onze. Vous avez dit onze.

— Oui, onze.

J'ai pouffé.

— Peter, permettez-moi de vous dire que j'étais peut-être un cancre en dictée mais, question maths, je ne craignais personne. Vingt plus dix font trente. Depuis toujours et jusqu'à la fin des temps.

— J'ai dit onze. C'est bien ce que je voulais dire, a-t-il insisté en m'étudiant du coin de l'œil. Il y avait trente et une personnes dans cette chapelle quand la bombe a sauté...

— Non. Les ministres de la cure psychogénique n'étaient que trente.

Il a fait une moue ponctuée d'un hochement de tête, comme si mon objection était plausible. Comme si je pouvais avoir raison.

— C'est effectivement ce que vous nous avez dit, je m'en souviens. Vous êtes sûr de n'avoir oublié personne ?

Je l'ai dévisagé, puis j'ai sorti un stylo de ma poche. Dans le rétroviseur extérieur, j'ai vu qu'Angeline me fixait sans ciller, d'un air perplexe. Je me suis mis à écrire sur la face interne de mon avant-bras les initiales de tous les adeptes dont je me souvenais. J'avais déjà dressé cette liste avec George et je savais que je ne me trompais pas. Blake m'avait parlé de trente membres. Leur site disait trente. On m'en avait présenté trente.

— Vous voyez ? ai-je fait en lui mettant mon avant-bras sous le nez.

Il l'a écarté.

— J'essaie de conduire.

— Ils étaient trente. Je n'oublie personne.

— Ils n'auraient pas pu cacher quelqu'un ?

— Cacher quelqu'un ?

— Oui, a-t-il dit en s'humectant les lèvres avec un coup d'œil à son rétroviseur. Ce serait bien le genre de Pig Island. Vous l'avez dit vous-même dans votre déposition : « Le genre de coin où les gens émigrent quand ça craint pour eux. » On a souvent vu des communautés abriter des repris de justice et autres individus en fuite. Ils avaient peut-être une cache quelque part sur l'île ?

— Si c'est le cas, ils l'ont passée sous silence.

— Mouais. En tout cas, il y avait quelqu'un d'autre dans la place. Il n'en reste pas grand-chose – en fait, juste un petit bout de peau et de poils. Le reste a dû... ma foi...

Après avoir lorgné les deux passagères, il s'est penché vers moi et, baissant le ton :

— Il se peut qu'on ne retrouve jamais le reste de ce type.

— De ce type ?

— Ouais.

- Dove ? Blessé dans l'explosion ?
- J'y ai pensé. L'ADN ne colle pas.
- Une des femmes était peut-être enceinte ?
- Ce sont des poils d'adulte.

J'ai secoué la tête en regardant les rangées de maisons des années 1930, les stations-service désaffectées, les enseignes commerciales : *Au Paradis des Stratifiés, Kwit-Fit, Chez Fred, Lavage et Parking Auto...*

— Je ne vois pas du tout, ai-je fini par dire. Un autre journaliste, peut-être ? Peut-être qu'après mon départ ils ont invité un collègue. Pour répandre leur message. Ou un avocat.

— Aucune idée, a fait Danso en actionnant son clignotant puis en fendant à nouveau le trafic pour rejoindre le centre-ville. Mais tâchez donc d'y réfléchir pour moi. Au cas où un détail vous reviendrait.

Je sentais les vibrations sourdes du moteur sous mes semelles. J'ai posé le front contre la vitre et regard vers le haut pendant que nous passions sous la structure arachnéenne du pont Erskine ; loin au-dessus de nous, des voitures passaient, silhouettes sombres sur fond de ciel. Je ne pensais déjà plus à la victime supplémentaire. Je pensais au mal qu'avait réussi à faire Dove avec un peu de fertilisant et d'acide picrique, celui qu'il pourrait faire ailleurs. Je pensais à Inverary, à la pharmacie et au domaine des Eaux et Forêts. Je n'avais qu'un seul mot en tête : « mémorable ». Dove, en quoi ta mort sera-t-elle mémorable ? Avec le recul, je ne peux que me moquer de la façon dont mon cerveau fonctionnait à ce moment-là parce que je me rends bien compte aujourd'hui que j'aurais dû me concentrer sur la phrase de Danso : « Tâchez donc d'y réfléchir pour moi. »

Sa suggestion allait en effet se révéler le meilleur conseil qui m'ait été prodigué tout au long de cette pathétique affaire : essayer de deviner qui était la trente et unième victime. Je l'ignorais à ce moment-là, mais je retiendrais la leçon, le moment venu. Oh, oui. Une putain de leçon.

Lexie

1

Cher monsieur Taranici,

Je vous écris à nouveau parce que j'ai cette impression terrifiante, absolument terrifiante, que le temps est... je ne sais pas, que d'une certaine manière il est compté. C'est tout à fait ridicule, naturellement, car comme vous le savez j'ai trop les pieds sur terre pour croire aux prémonitions, mais je ne puis vous dire quel point je me sens mal. Atrociement mal. Tout ça m'a d'abord paru excitant en un sens : savoir que nous nous trouvions au cœur d'un drame dont le pays entier suivait les développements. Mais ce n'est plus drôle du tout et, pour être honnête, j'aurais préféré que rien n'arrive.

Oakesy me cache quelque chose. Danso et lui se font des messes basses quand ils consultent leurs cartes ou épluchent les papiers de Dove. Si j'en parle à Danso, il me répond de ne pas m'inquiéter, que tout se déroule conformément au plan : ils ont répertorié tous les ADN recueillis dans les cottages, analysé le « profil » de tous les parents dont la trace a été retrouvée, et transféré tous les restes humains de l'île vers une morgue temporaire – un ancien entrepôt de la zone industrielle d'Oban. Le bâtiment a l'avantage d'être assez vaste pour permettre l'entrée des camions frigorifiques, et Oakesy m'explique qu'ils sont contents de pouvoir les décharger à l'abri des regards. Ce à quoi je réponds : « Si tout se déroule conformément au plan, où est Malachi Dove ? »

Je suis désolée. C'est plus fort que moi. Ce matin, en ouvrant la fenêtre, j'ai contemplé la masse grise de l'usine Ballantine, et le parc qui l'entoure et s'avance presque jusqu'à notre porte d'entrée. Je n'y ai jamais vu âme qui vive. Il est toujours silencieux, et le rideau d'arbres qui le borde est tellement sombre qu'on ne peut s'empêcher d'imaginer quelqu'un tapi là-dedans, comme au bungalow, en train de

nous épier. Personne – ni les policiers ni tous ceux à qui je pose la question – n'est capable de m'expliquer pourquoi ce parc n'est pas utilisé. La nuit, en me réveillant, j'ai l'impression qu'une entité est en train de grossir derrière nos murs, de se refermer sur nous. Dans un de mes cauchemars, elle étreint la maison dans le noir, puissant comme un cœur énorme.

J'ai songé à partir. J'ai même trouvé un moyen de le faire – je ne peux pas conduire la voiture à cause de la boîte manuelle, mais si je racontais à Oakesy que je vais chez maman et que je lui servais une histoire comme quoi ma carte bancaire n'est pas passée, je pourrais me payer un billet de train sur notre compte joint. J'ai aussi grappillé trente livres rien qu'avec la monnaie que je récupère chaque soir dans les poches de son short.

Mais, bien sûr, je ne partirai pas. Comment pourrais-je m'en aller à un moment où les enjeux sont aussi élevés ? Alors que je n'ai jamais été aussi près de Christophe ? Je ne vais quand même pas tout laisser en plan sous prétexte que j'ai peur.

Il a donc fallu que je tienne le coup – une semaine entière avant que ce fichu médecin de la Glasgow Royal Infirmary nous reçoive. La réponse à mon e-mail est tombée très vite : « M. Radnor regrette de ne pas pouvoir vous recevoir personnellement. En l'absence d'examen clinique, il est extrêmement difficile d'avancer un diagnostic et, en temps normal, il conviendrait de vous orienter d'abord sur un généraliste. Toutefois, au vu des circonstances, il sera ravi de vous recommander à un confrère de sa spécialité. »

Pas besoin d'avoir le Nobel pour deviner quel arbitre autoproclamé des valeurs humaines se cachait derrière ça. D'une manière ou d'une autre, elle avait intercepté et empêché mon e-mail de parvenir à Christophe. Bien entendu, je savais qu'à la seconde où le docteur aurait examiné Angeline il sauterait sur son téléphone ; et qu'une fois l'affaire sortie, la cerbère de service aurait l'air tout à fait idiote de ne pas avoir transmis mes messages. Mais, entre-temps, il ne me restait qu'à prendre mon mal en patience. Vous vous doutez donc, au vu de la situation, qu'au moment de notre rendez-vous à l'hôpital j'étais plutôt à cran. Et même *très* à cran.

Guy Picot nous attendait dans son cabinet, vêtu d'un costume d'été

de la plus haute élégance. J'avoue avoir été surprise de son allure. Cet homme n'a peut-être pas la forte personnalité de Christophe, mais il sait indiscutablement s'habiller. Si nous nous étions connus dans d'autres circonstances et si j'avais été un peu moins anxieuse, qui sait si des étincelles n'auraient pas pu jaillir entre nous ?

— Au terme de cette consultation, vous pensez contacter personnellement M. Radnor ? lui ai-je demandé juste après notre entrée à la queue leu leu dans son cabinet.

— Je lui enverrai une lettre. Par courtoisie.

— Une lettre ? Il ne vaudrait pas mieux lui téléphoner ?

Une lettre n'atteindrait jamais le bureau de Christophe. Pas tant qu'elle surveillerait son courrier.

Il m'a décoché un regard appuyé.

— Je lui enverrai une lettre. Et j'en enverrai une à la patiente. Pour récapituler les points essentiels de notre rendez-vous d'aujourd'hui. J'aurai besoin d'une adresse.

Oakesy lui a dicté les coordonnées de la boîte postale que nous avons louée dans une agence locale, et je me suis détendue un petit peu parce que j'ai quotidiennement accès au courrier et qu'au moins je n'allais pas être mise sur la touche sur ce plan-là. Guy Picot nous a servi du thé vert dans un somptueux ensemble de bols émaillés japonais (du thé vert dans un hôpital public !), puis il s'est rassis en tapotant distraitement son bureau avec un marteau à réflexes et en observant l'un air pensif la façon dont s'asseyait Angeline.

Je n'ai rien dit, mais j'ai bien vu que toutes ses questions semblaient directement inspirées de mon e-mail. On aurait cru qu'il récitait un texte. Souffrait-elle d'incontinence ? Avait-elle une bonne mobilité des deux jambes ? Les deux, vraiment ? Mais quand il l'a fait passer dans la salle d'examen, il ne m'a pas invitée à les suivre. Il a déplié le paravent au maximum, comme s'il me soupçonnait de vouloir me rincer l'œil.

Encore un peu, me suis-je dit, et on va m'accuser de lubricité ! Du coup, je suis tout de suite allée m'installer à l'autre bout du cabinet, face à la fenêtre, et j'ai regardé dehors en tournant ostensiblement le

dos à tout le monde, pour qu'ils voient bien que je ne cherchais pas à mater, et puis quoi encore !

Quand il est ressorti, il était tout rouge et hagard.

— Je vais être honnête, nous a-t-il dit. On ne m'avait pas prévenu dans le détail. Je m'attendais à quelque chose de plus petit.

Cela mis à part, il a fait tout ce qu'il pouvait pour ne pas me parler, ni reconnaître que ce cas était unique. Évidemment, je n'ai pas été dupe : il a réussi à nous obtenir non seulement une radio, mais aussi une IRM dans les trois heures – vous avez souvent vu ça dans un hôpital public, vous ? Il a même réussi à faire en sorte que deux techniciens de l'IRM sautent leur pause-déjeuner pour nous.

— Pas de pacemaker ? Pas d'agrafes chirurgicales, d'appareil dentaire ou d'implants cochléaires ?

À treize heures, Angeline était dans la salle d'IRM, vêtue d'une robe hospitalière bleu pâle, et répondait au questionnaire d'un des techniciens :

— Pas de DIU ?

— Un DIU ? C'est quoi ?

— Un stérilet... Non, oubliez ça. On l'aurait vu à la radio.

Oakesy et moi nous trouvions avec Guy derrière les vitres de la cabine de contrôle, où nous entendions tout ce qui se disait par l'interphone. Oakesy était assis dans un coin, visiblement nerveux – sûrement en train de s'interroger sur cette trente et unième victime dont lui avait parlé Danso. Je me tenais près de la vitre pour observer Angeline, et Guy, penché sur le micro de l'interphone, aboyait des instructions aux techniciens :

— Mettez-la à l'aise. Elle peut s'allonger sur le ventre, ça ira.

Ensuite, il a extrait les radios d'Angeline d'une enveloppe brune qu'on venait de lui apporter et les a portées à la lumière.

— Voilà, a-t-il ajouté. Comme ça.

Après avoir éteint le micro, il s'est retourné et s'est arrêté en voyant mon regard fixé sur les radios qu'il tenait à la main. Il a compris que j'avais eu le temps de les voir. Il l'a senti à mon expression.

— Vous me laissez jeter un coup d’œil ? ai-je demandé.

Cela n’avait duré qu’une fraction de seconde, mais je savais déjà que ces clichés montraient quelque chose d’insolite. De vraiment très insolite.

— J’aimerais bien voir ça, ai-je insisté.

— Je préfère prendre l’avis d’un confrère avant de vous faire part de mes conclusions.

— M. Radnor ?

— Non. Quelqu’un d’ici, plutôt.

Il s’est empressé d’escamoter les radios, mais cette image en noir, en gris et en blanc m’est restée gravée dans le crâne. L’empreinte spectrale d’un être humain. Je me suis tournée vers Angeline, allongée sur le plateau de l’IRM. Le technicien lui a demandé de déplacer ses pieds et, pendant qu’elle s’exécutait, sa robe s’est légèrement soulevée et j’ai vu à l’arrière de son mollet un tube de chair grasse, couleur saucisse, à la peau légèrement durcie. Elle s’en est rendu compte mais n’a pas essayé de le dissimuler. Elle fixait son regard éteint sur la vitre, sans paraître me remarquer — son expression était pensive, lointaine. Je me suis retournée vers Guy Picot.

— Je sais pourquoi vous ne voulez pas me les montrer. Je le sais très bien.

Les narines frémissantes, les yeux toujours sur Angeline, il a secoué la tête comme pour chasser une mouche agaçante. Mais je n’étais pas disposée à en rester là.

— Je sais lire une radio, vous savez. Je n’ai pas rêvé ce que je viens de voir. Du calcium. À l’intérieur de l’excroissance, j’ai vu une masse blanche et je suis sûre que c’est du calcium, ce qui signifie...

— Oui ?

— Des os, ai-je murmuré.

Une vague idée venait de me traverser l’esprit. Ectoderme, endoderme, mésoderme... Des mots à demi oubliés, lus dans une revue. Le temps d’un long silence, j’ai soutenu sans ciller le regard de Guy Picot. Éléments hétérogènes...

— Mais c'est impossible, ai-je ajouté. Impossible. Elle devrait être morte.

2

Rétrospectivement, je me rends compte que c'est dans la foulée de notre rendez-vous à l'hôpital que le comportement d'Oakesy, de franchement pénible, a basculé dans l'exécration.

Le lendemain matin, alors que je dormais encore, il a bondi hors du lit comme si une bête l'avait mordu, il a disparu dans la salle de bains et est resté là, sous la douche, pendant presque une heure. Il en est ressorti avec une mine épouvantable, vraiment épouvantable, la peau grise et moite comme s'il couvait un virus. Refusant de me parler, il s'est ensuite borné à traîner dans la maison, fuyant, livide et renfermé, sautant sur tous les prétextes pour rester loin d'Angeline et de moi, esquivant nos regards pendant le petit déjeuner, les traits tirés, l'air mal à l'aise, remontant s'enfermer à la première occasion.

— Qu'est-ce que le docteur t'a dit ? m'a-t-il demandé le soir, alors que nous venions de nous coucher. De quoi avez-vous parlé ? Quand tu lui as balancé que tu avais vu du calcium sur les radios, ça voulait dire quoi ?

J'ai penché la tête et je l'ai fixé en fronçant les sourcils. C'était quasiment la première fois de la journée qu'il m'adressait la parole. Il avait l'air au trente-sixième dessous et fixait le plafond en remuant la langue comme s'il avait un corps étranger dans la bouche.

— Je ne sais pas. Je ne vois qu'une seule explication.

— Laquelle ?

— Une tumeur. Mais le seul type de tumeur avec des os dedans, à ma connaissance, c'est...

— C'est ?

— Le tératome. Sauf que si c'était ça, elle n'aurait pas survécu. Ça vire au malin, le tératome. Je me souviens d'avoir lu ça quelque part :

ça vire au malin.

— Alors ? Qu'est-ce que ça peut être ?

— Je n'en sais rien.

— Tu dois bien avoir une idée.

— Non.

— Mais tu dois...

— Non ! ai-je riposté, en colère. Je ne vois pas du tout !

Jusque-là, on aurait difficilement pu moins se soucier qu'Oakesy du problème d'Angeline. Et d'un seul coup, voilà que ça l'intéressait. Et qu'il comptait sur moi pour lui fournir toutes les réponses !

— Je viens de te le dire : je ne sais pas. Il va falloir attendre que M. Radnor rappelle.

Ce n'est que bien plus tard, pendant qu'il dormait et que j'écoutais, allongée, le vent sépulcral qui balayait le parc et faisait grincer les fenêtres, que j'ai commencé à comprendre ce qui se passait dans l'esprit de mon mari. Je me suis retournée sur l'oreiller pour l'observer, recroquevillé, la couette sur la tête comme s'il cherchait à s'isoler du monde entier. Il devait avoir vu l'excroissance, comme moi, dans la salle d'IRM, et sa peau caoutchouteuse, vaguement irréaliste. Soudain, tout s'est éclairé – cette façon qu'il avait eue de rôder toute la journée, le teint cireux et l'air absent, son refus obstiné de croiser le regard d'Angeline. J'ai fixé l'arête de son épaule, la couette qui se soulevait puis s'abaissait à chaque respiration, et j'ai lâché un éclat de rire sec et irrité. Typique des bonshommes. Typique de ces putains de bonshommes.

Pendant la nuit, un vent venu de la mer d'Irlande s'est abattu sur l'ouest de l'Écosse, encerclant la maison et arrachant des tourbillons de feuilles aux arbres qui bordaient le lotissement. Quand je suis descendue, au matin, la cuisine était dans le noir, comme si l'hiver venait de débarquer. Derrière la vitre, la pluie inondait la route, des nuages sombres frôlaient les toits, la cheminée à gaz du salon peinait à dissiper la froidure de l'air. Pendant la nuit, quelqu'un avait abandonné un chariot de supermarché sur le trottoir, devant la maison

condamnée d'en face. Il faisait du surplace, se déplaçant parfois de quelques centimètres au moment d'une rafale, et la chaînette de son verrouillage à pièce oscillait frénétiquement.

Oakesy m'a rejointe pour le petit déjeuner. Nous n'étions que deux : Angeline dormait encore, derrière sa porte fermée à double tour. Il s'est assis face à moi sans croiser mon regard, feignant d'être absorbé dans la relecture du texte qu'il préparait pour Finn.

— Tu sais, ai-je lâché, tu aurais intérêt à cacher tes sentiments un peu mieux que ça.

Il a levé la tête. Ses yeux se sont écarquillés et rétrécis plusieurs fois de suite, comme s'il faisait un énorme effort pour enregistrer ma présence.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Oh, allez ! ai-je rétorqué avec un petit rire. Je te connais par cœur. Tu es vraiment tourneboulé. Et ce n'est pas seulement la faute de Malachi Dove. C'est elle, ai-je ajouté en indiquant l'escalier d'un coup de menton. C'est aussi elle.

Il m'a fixée comme s'il avait sous les yeux une inconnue qui venait de pousser la porte de cette maison par le plus grand des hasards puis de s'asseoir à la table en face de lui.

— Laisse tomber ton air perplexe, Oakesy. Je le sais. Je sais très bien ce qui se passe dans ta tête. Je ne suis pas idiote.

Il a continué de me regarder, avec une telle intensité qu'une veine a gonflé sur son front, battant à intervalles réguliers.

— Lexie, je sais que tu n'es pas idiote, je n'ai jamais cru le contraire, et je...

Sa voix s'est éteinte. Il a hésité un instant avant d'ajouter :

— Qu'est-ce qui se passe dans ma tête ?

— Tu es dégoûté, ai-je dit en riant. Tu n'arrives même plus à rester dans la même pièce qu'elle.

— Dégoûté ? Dégoûté ? a-t-il répété comme un mantra. Dégoûté...

Lentement, sans me quitter des yeux, il a posé son manuscrit et s'est levé avec raideur. Il s'est approché de l'évier, il a ouvert le robinet et il

a porté un peu d'eau à sa bouche.

— Il y a des règles de base, Oakesy, ai-je lancé à son dos. Des principes de décence fondamentaux, qui ne sont pas réservés aux professionnels de la médecine, mais qui concernent tous les êtres humains. Tu devrais faire ton maximum pour masquer ton dégoût. Surtout à la personne qui te l'inspire.

Je l'ai senti se crisper malgré son dos tourné. Il a respiré à fond plusieurs fois de suite, comme quelqu'un qui cherche à se contrôler. De l'eau a coulé le long de ses bras jusqu'au bout de ses doigts et s'est écrasée sur le sol. Au moment où j'allais reprendre la parole, il a flanqué un grand coup de pied dans la porte du placard, créant une fissure qui s'est immédiatement propagée jusqu'en bas du panneau.

— Pour l'amour du ciel ! me suis-je écriée en me levant, stupéfaite. Qu'est-ce qui te prend ?

Il n'a pas répondu. Il est resté là où il était, les bras ballants, la tête basse, à fixer ses orteils où un peu de sang commençait à perler autour des ongles. Il s'est retourné sans croiser mon regard, il est revenu à la table et il s'est affalé sur sa chaise. Prostré, la tête dans les épaules, il a fixé la cafetière. Il avait une mine de déterré.

Je me suis rassise avec prudence, en sentant une petite boule d'angoisse se former au creux de mon estomac. Il sait quelque chose, me disais-je. Il sait quelque chose sur Dove.

— Joe ? Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Alex, a-t-il dit sans lever la tête. Je t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Ma bouche s'est ouverte, puis refermée.

— Quoi ? Euh... oui. Bien sûr que je le sais. Mais qu'est-ce que ça a à voir... ?

Il a inspiré et expiré très lentement, comme si se redresser sur sa chaise était au-dessus de ses forces. Il est resté longtemps sans parler. On n'entendait que le tambourinement de la pluie contre la fenêtre.

— Rien, a-t-il fini par lâcher d'une voix blanche. Il ne se passe rien. Je tenais juste à ce que tu saches que je t'aime.

Ça s'est arrêté là, il n'a rien voulu dire de plus. Il est remonté à

l'étage et il s'est enfermé dans la troisième chambre, en me laissant assise toute seule à la table de la cuisine, à regarder d'un œil hébété tantôt l'escalier, tantôt la porte de placard défoncée. Ça y est, ai-je pensé en me prenant la tête entre les mains. Je sais maintenant que le monde est devenu fou.

Oakesy

1

Pour être tout à fait sincère, à la seconde où j'ai rencontré le docteur Guy Picot – qui prononçait son nom à la française –, il m'a profondément déplu, avec son cou musculeux et sculptural, le dessin classique de ses lèvres charnues, ses bouclettes qui donnaient l'impression d'être taillées dans le marbre ou le savon. Je n'ai jamais compris qu'un bonhomme puisse passer toute une journée déguisé comme un modèle de chez Versace sans se sentir totalement couillon.

Il a commencé par ne rien dire – à peine bonjour - et nous a fait asseoir en ligne face à son bureau, en étudiant la façon dont Angeline s'y prenait : il l'a observée de la tête aux pieds, avec une attention particulière pour ceux-ci. Lex était nerveuse. Elle n'arrêtait pas de cuisiner Picot pour savoir qui nous avait recommandés, si ça venait directement du docteur Radnor. N'importe qui d'un peu plus lucide que moi l'aurait remarqué. Mais on ne va quand même pas demander à ce brave Oakesy, l'homme au crâne en béton, de capter les trucs importants, si ?

Picot a posé une série de questions à Angeline, surtout sur ses pieds. Puis il a reposé son stylo, nous a tous regardés avec attention et a dit :

— Angeline ?

Il s'est levé de son bureau et a écarté le paravent.

— Je vais vous donner un drap, et je vais vous demander de vous déshabiller. Est-ce que ça vous va ?

Elle n'a pas aussitôt répondu. Tout le monde s'est tourné vers elle. Elle regardait ses mains, qu'elle tordait compulsivement, en respirant avec bruit. J'ai remarqué que l'éruption d'acné avait disparu autour de sa bouche et qu'elle avait emprunté un peu de maquillage à Lexie, ce qui ne m'a pas empêché de voir le sang affluer à ses joues.

— Angeline, êtes-vous d'accord pour... ?

— Oui, a-t-elle lâché en se levant brusquement, les yeux agrandis. Oui.

La suite a été bizarre – la voir disparaître en clopinant derrière le paravent, l'entendre se déshabiller dans un silence de plomb pendant lequel tout le monde a évité de se regarder. Lex et moi avions chacun pris un magazine que nous feignions de feuilleter. Puis Angeline a annoncé qu'elle était prête et Picot l'a rejointe derrière le paravent en enfilant ses gants.

C'était un paravent d'hôpital à l'ancienne, au cadre tendu de toile verte. Un interstice restait visible de chaque côté, et Lexie a penché sa chaise au maximum, en se tordant le cou, pour voir ce qui se passait dans l'alcôve. Au bout de quelques secondes, elle a reposé sans bruit son magazine et s'est approchée du paravent sur la pointe des pieds. Elle s'est immobilisée de profil et a rentré le menton dans le cou pour ne pas en perdre une miette.

— Lex... ai-je chuchoté, écoeuré.

Elle a secoué la tête, s'est mis un doigt en travers des lèvres et allait s'approcher encore un peu quand, de l'autre côté, Picot a déplacé son paravent pour éliminer l'interstice avec un grognement d'impatience. Lexie s'est figée brièvement, sans me regarder, le visage de plus en plus rouge. J'ai cru qu'elle allait dire quelque chose, s'en prendre à Picot, mais elle s'est contentée d'émettre un petit soupir – du style « Ces médecins, vraiment... » –, elle a raflé le magazine sur sa chaise, s'est éloignée vers la fenêtre et s'est mise à fixer le parking en tournant le dos à la pièce.

Après l'avoir observée un certain temps, je me suis replongé dans les pages de mon magazine. Je ne lisais pas : je pensais à Dove. Spectaculaire. « Ma fin sera spectaculaire. » J'ai relevé la tête et je me suis rendu compte qu'en tirant son paravent Picot avait élargi l'interstice qui me faisait face. Je voyais à présent une partie de ce qui se passait dans l'alcôve.

Je n'ai pas fait un geste. Je suis même resté parfaitement immobile, osant à peine respirer. Je distinguais en diagonale un des côtés du banc d'examen, le petit orteil du pied droit d'Angeline qui dépassait

d'un épais drap blanc, sa main accrochée au bord du cadre, et Picot debout à côté d'elle avec ses gants qui lui recouvraient les manchettes.

— Je ne vais pas vous faire mal, a-t-il dit en penchant la tête en direction de l'endroit où devait être celle d'Angeline. Je vais juste regarder. Nous sommes d'accord ?

J'ai épié Lexie du coin de l'œil. Plus du tout concernée, elle regardait toujours par la fenêtre en se tapotant les dents du bout des ongles. Derrière le paravent, hors de mon champ de vision, Angeline devait avoir opiné, car Picot était en train de replier le drap.

— Je vais examiner votre colonne vertébrale, et...

Il s'est interrompu et je me suis imperceptiblement redressé, suspendu à son expression. Son regard s'était posé sur la partie inférieure du corps de sa patiente, toujours hors de ma vue, et j'ai senti que les mots lui manquaient. Après avoir hésité une seconde, il a dû sentir le regard d'Angeline, parce qu'il a levé brièvement une manche de chemise en direction de son front en disant :

— Oui, bon. C'est... euh... voyons voir... Si vous pouviez vous tourner un petit peu... là, de ce côté...

C'est ça. Sur le côté.

Il y a eu à nouveau un long, un très long silence, pendant lequel personne n'a parlé ni bougé, seulement rompu par le cliquetis lointain des chariots qui roulaient dans les couloirs de l'hôpital. Picot s'est éclairci la gorge.

— Bon. J'examine votre colonne, Angeline. C'est d'accord ? Je vais juste passer les doigts dessus...

Il a dégluti et fait un pas vers le haut du banc en se penchant sur le côté, la langue entre les dents. Ses mains sont sorties de mon champ de vision.

— D'accord... Maintenant, si vous pouviez vous décaler vers moi, juste un tout petit peu ? C'est ça... non, restez sur le côté. Je voudrais vérifier la solidité de vos chevilles.

Angeline a bougé et tout à coup, dans l'étroit espace encore visible entre le paravent et le bas de la chemise de Picot, j'ai vu surgir une plante de pied jaunâtre puis, lorsqu'elle s'est déplacée un peu plus,

toute une tranche longitudinale de son corps de dos, des omoplates aux genoux. L'excroissance était à l'écart de ses jambes, couchée sur le banc du côté de Picot, et je voyais maintenant le point exact où elle se connectait à sa colonne vertébrale. Je voyais la crevasse en forme d'œil qui se dessinait nettement entre ses cuisses, comme chez toutes les femmes, et juste au-dessus, à la pointe de cet œil, la naissance de l'excroissance, qui s'élargissait à mesure qu'elle s'éloignait du coccyx. Hallucinant. Je me suis touché la poitrine. Mon cœur caracolait sous ma chemise.

— Je vais juste vous recouvrir, ici.

Picot a soulevé un pan du drap et l'a placé sur les fesses d'Angeline, me privant de la vue imprenable sur l'excroissance dont j'avais joui jusque-là.

— Et maintenant, a-t-il repris, j'aimerais que vous me disiez ce que vous sentez, et ce que vous ne sentez pas...

J'ai glissé un nouveau coup d'œil à Lexie. Elle avait rouvert son magazine et le feuilletait, toujours le dos tourné, comme pour prouver quelque chose. J'ai changé de position sur ma chaise, en prenant soin de ne pas la faire grincer, de manière à pouvoir observer ce que faisait Picot. J'avais déjà vu le bout de l'excroissance – ou plutôt entrevu –, dans la maison sur l'île, mais pas sa base : elle était plus large que je ne m'y attendais – de la grosseur d'un poing –, très pâle, d'une blancheur quasi marmoréenne. Je m'étais créé une image de ce à quoi pouvait ressembler l'entrejambe d'Angeline – je ne l'aurais avoué pour rien au monde, mais j'avais passé pas mal de temps ces derniers jours à gamberger là-dessus – et ceci n'y correspondait pas. Jamais je ne me serais attendu à quelque chose d'aussi – j'ai hésité une seconde sur le mot –, d'aussi beau. C'est ça, ai-je pensé, en me sentant un peu con d'avoir choisi ce mot : beau. Il émanait de ce tube de chair un charme sur lequel j'aurais été incapable de mettre un nom – il m'évoquait une sculpture, ou une œuvre architecturale.

— D'accord, a dit Picot au bout d'un certain temps, d'une voix altérée, en dépliant son drap pour la recouvrir. Je... je... voyons voir...

Il a tripoté son nœud de cravate et contemplé le téléphone mural comme s'il crevait d'envie d'appeler quelqu'un à la rescousse. Puis il

s'est gratté le cou et, à croire qu'un être invisible venait de l'interroger sur ses intentions :

— Une radio, et puis une IRM. Oui... c'est cela, c'est cela, a-t-il dit en ôtant ses gants. D'accord. Dans la mesure du possible, j'aimerais qu'on fasse une IRM. Vous savez ce que c'est ?

Angeline a basculé sur le dos ; lorsqu'elle a commencé à se rasseoir, sa main gauche s'est substituée à tout ce que j'avais vu jusque-là.

— Je crois, oui. C'est une...

Elle s'est interrompue. Elle s'était redressée tellement vite que je n'avais pas eu le temps de détourner la tête, et elle venait de me surprendre en train de l'épier, de l'autre côté du paravent : livide, les yeux exorbités, les mains crispées sur mon magazine. J'étais paralysé, incapable de regarder ailleurs, et nous avons passé un interminable moment à nous fixer l'un l'autre, trop confus et surpris pour savoir comment réagir.

— Angeline ? a insisté Picot. Êtes-vous... ?

— Oui, s'est-elle empressée de répondre sans me quitter des yeux, en saisissant le drap pour s'en couvrir. Je suis prête. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Un agent de Danso nous a ramenés à l'Hôtel des Viols. Je n'ai pas desserré les dents du trajet. Je suis resté immobile à côté de lui, les coudes sur les genoux, un sourire figé aux lèvres. Je me débattais contre le sentiment nauséux que ce qui venait de m'arriver était en moi depuis toujours, que ce serait de toute façon remonté à la surface un jour ou l'autre.

Il l'avait jouée fine, ce Picot, en faisant bien attention à ne pas nous montrer ses cartes. Même après l'IRM, il ne nous a rien laissé deviner de son avis sur le cas d'Angeline. Loin d'avoir obtenu les réponses espérées, nous sommes ressortis de l'hôpital avec encore plus de questions qu'avant et en prime un vêtement de contention informe, couleur chair. Guère plus qu'une espèce de bandage, délavé et ramolli par les passages en machine à quatre-vingt-dix degrés, et nous avons tous senti, lorsque Picot l'a tendu à Angeline, qu'il n'était pas adapté à

son cas, qu'il ne lui irait probablement pas et qu'il ne servirait à rien même s'il lui allait.

De retour à la maison, elle s'est installée sur le canapé, emmitouflée dans une couette sous laquelle une de ses mains est restée longtemps cachée. Sans pouvoir l'affirmer avec certitude, je crois qu'elle s'est examinée elle-même, en promenant à son tour ses doigts le long de son corps. Je me suis mis à errer à travers les pièces, sans trop savoir où me mettre, esquivant son regard. Pour finir, je suis monté me coucher de bonne heure et je suis resté longtemps à me demander pourquoi j'étais infoutu de me sortir de la tête les images que je venais de voir. Cette nuit-là, j'ai fait un rêve érotique où elle tenait le premier rôle.

Elle était assise au bord d'une piscine, les pieds dans l'eau. Elle portait un genre de bikini rose, très échancré aux hanches, d'où sortait l'excroissance par une des ouvertures réservées aux jambes. Elle descendait à côté de sa jambe gauche, luisante de gouttelettes, et sa pointe était plongée dans l'eau, telle une créature en train de s'abreuver. Debout dans la piscine à quelques pas de là, je fixais tout cela, hypnotisé. Je lui adressais la parole, des mots indistincts et dénués de sens ; elle levait les yeux, souriait, laissait la pointe de l'excroissance remonter lentement sur son mollet gauche, jusqu'au genou. J'ouvrais la bouche pour parler à nouveau, mais à cet instant une vague déferlait dans mon dos et me précipitait droit sur elle. Elle écartait les bras et les jambes, et sa queue s'étirait comme un serpent pour m'attirer brutalement contre son corps. Je me suis réveillé, poisseux, hébété d'excitation et de tristesse.

— Qu'y a-t-il ? a grogné Lexie d'une voix somnolente, en lançant une main dans ma direction. Ça ne va pas ? Tu es malade ?

J'ai basculé sur le côté afin de lui tourner le dos, j'ai jeté mes deux pieds au sol et je me suis assis en regardant mes cuisses trempées. L'aube pointait tout juste, un mince filet de lumière encadrait les rideaux.

— Non, ça va très bien.

J'ai attendu que la sensation soit retombée – une sensation d'emballlement total, comme si je venais de me prendre en plein cœur

une dose de nicotine pure ou de poppers, ces machins au nitrite d'amyle qu'on sniffait à la fac. Une fois que mon sang a cessé de bouillonner et que je suis revenu sur terre, j'ai filé dans la salle de bains et je me suis planté devant le miroir.

L'homme, ai-je pensé en me regardant. Des poils, des muscles, une queue. On se ramène tous à ça. J'ai baissé les yeux sur mon sexe encore rouge et à demi turgescent. Mais qu'est-ce qui t'arrive, Oakes ? Qu'est-ce qui te prend, bordel de merde ?

2

Le même jour, Angeline a disparu. Elle est restée quatre heures introuvable, et c'est moi qui ai fini par la localiser après avoir pris la Fiesta puis quadrillé les rues désertes et jonchées de seringues qui craquaient sous mes pneus. Je l'ai retrouvée à un peu moins d'un kilomètre, sur la grand-route qui bordait le lotissement, entre une boîte aux lettres et un marchand de journaux ; comme plantée là, elle suivait des yeux le va-et-vient du trafic. Nous lui avons donné un peu d'argent à dépenser à Dumbarton, et sa tenue n'était plus tout à fait la même : sous son manteau de cuir, elle portait à présent une jupe qu'elle s'était fabriquée elle-même à partir de deux autres et un chandail marron à rubans, orné d'un badge du groupe McFly. Je l'ai observée quelques instants de la voiture en m'efforçant de ne pas trop penser à ce qu'il y avait sous ce manteau. J'avais pris ma décision. Il était temps de lui dire qu'elle allait devoir voler de ses propres ailes.

Après m'être parqué le long du trottoir, je me suis penché côté passager et j'ai ouvert la portière.

— Salut. On commençait à se demander où tu étais passée. Tout le monde s'inquiétait.

Après une seconde d'hésitation, elle est montée dans la voiture et a refermé la portière, puis s'est frotté le nez tout en arrangeant les pans de son manteau. Je n'y ai pas regardé de trop près, mais une fugace vision d'yeux injectés et de joues rubescentes s'est imprimée sur ma

rétine. Elle avait pleuré. Personne n'a parlé pendant un bon moment. *Des experts du terrorisme participent à la chasse à l'homme nationale*, disait la manchette placardée sur la devanture du kiosquier.

— Angeline ? Tu cherchais à aller quelque part ? Chez quelqu'un ? Tu veux que je t'emmène ?

Elle a secoué la tête en s'essuyant les yeux.

— Non, a-t-elle répondu d'une voix pâteuse. J'avais juste besoin de marcher.

— Il n'y a nulle part où je pourrais t'emmener ?

— Je ne connais personne. A part vous.

Elle a attaché sa ceinture comme elle nous l'avait vus faire, à Lex et à moi, puis s'est laissée aller en arrière, les mains sur les cuisses, en fixant le pare-brise.

— J'ai bien réfléchi à ce qui s'est passé hier, a-t-elle dit.

J'ai senti se nouer les muscles de mon visage. Je savais qu'elle m'observait timidement, fouillant mes traits, cherchant à me décrypter.

— C'est décidé. Même si une opération est possible, je n'en veux pas.

Elle a marqué une longue pause. Puis :

— Vous trouvez que j'ai raison, n'est-ce pas ? Vous pensez que ce ne serait pas bien que je me fasse opérer ?

J'aurais dû dire quelque chose. J'étais censé lui apporter une réponse – une réponse d'adulte. Mais mon cerveau était tétanisé. Je me suis penché au-dessus d'elle pour verrouiller la portière.

— Fais-moi plaisir, Angeline, ai-je dit en enclenchant la première, puis en desserrant le frein à main. Ne ressors plus toute seule comme ça. On ne sait jamais sur qui tu pourrais tomber.

Les jours suivants, la pression est montée petit à petit, comme dans une cocotte-minute, à l'Hôtel des Viols. Angeline a ignoré mes consignes : elle quittait quotidiennement la maison et se volatilisait pendant plusieurs heures. La voiture de surveillance ne se donnait pas la peine de la suivre : après en avoir longuement discuté, les agents et

moi-même avions décidé d'éviter de la contrarier, pour la simple raison que nous n'étions pas ses geôliers. J'en étais secrètement soulagé. C'était plus facile pour moi quand elle n'était pas là. Je n'aimais pas sa façon de me regarder comme si elle s'attendait à ce que je dise quelque chose.

Lexie sentait que ça n'allait pas. Elle me bombardait de questions absurdes qui me donnaient chaque fois l'impression d'avoir la poitrine prise dans un étau, et je l'évitais autant que possible, replié dans le bureau de fortune que je m'étais fait dans la troisième chambre – celle du lit de bébé et de la tache de vomi sur le mur – pour bosser sur mon projet. Je me cloîtrais là-haut et j'écrivais comme un malade : douze mille signes par jour, en m'efforçant de balancer dans le disque dur tout ce qui me passait par la tête, une main sur le front. A force de retourner des idées dans tous les sens, mon cerveau finissait par ressembler à de la pâtée pour chat. Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne parvenais jamais à me sortir deux personnes de l'esprit : Angeline Dove et son papa, Malachi.

Danso et moi en parlions sans arrêt : nous passions des heures à éplucher les papiers de Dove. Chaque soir, il passait me voir en rentrant chez lui et, chaque soir, il nous apportait un petit cadeau. Histoire de me garder sous le coude, avais-je décidé, et de m'empêcher de rentrer à Londres. Un coup c'était une bouteille de whisky de malt de Jura. Le lendemain, une livre de saumon fumé. Je ne sais pas comment il finançait tout ça – de sa poche, peut-être –, mais aucun de nous ne s'en plaignait. Lexie a réussi à persuader un des agents de surveillance de nous rapporter un bocal de câpres d'Oban à la reprise de son service, et nous les avons mangées en même temps que le saumon, avec nos doigts, assis en cercle comme au temps des cavernes.

Je ne manquais jamais d'interroger Danso sur les réapparitions présumées de Dove. Je lui demandais chaque fois de me montrer sur la carte les endroits où elles avaient été signalées et je m'efforçais d'en tirer un schéma directeur. Après son départ, je passais mes nuits à potasser la carte en réfléchissant à la possible signification de ces apparitions aléatoires.

Et soudain, un jeudi matin, la police a découvert une piste.

Quelqu'un venait de repérer une Vauxhall bleue à la pointe sud du Loch Awe. Dans l'heure suivante, quelqu'un d'autre a téléphoné en disant avoir vu Dove rôder près d'une cabane en pierre nichée dans une combe entre deux collines, dans la forêt d'Inverliever. Dans le même coin. La police a fait appel au Corps royal de logistique, notamment utilisé pour nettoyer les champs de manœuvres militaires et évacuer les munitions de la Seconde Guerre mondiale. Les artificiers ont fait entrer par une des fenêtres de la cabane un aspirateur d'air muni de cartouches absorbantes. Toutes les analyses de détection d'explosifs s'étant révélées négatives, l'unité d'intervention a été chargée d'enfoncer la porte. Il n'y avait personne à l'intérieur.

— Vide, nous a annoncé Danso ce soir-là à l'Hôtel des Viols. Mais le truc intéressant, c'est que cette cabane est à moins de deux kilomètres d'un chalet au bord de l'eau dont la propriétaire est une ex-membre du Ministère de la cure psychogénique ! Elle figurait même sur notre liste de TI...

— De TI ?

— Témoins à Interroger. Bon, elle est hors de cause depuis mardi, mais la réapparition de la Vauxhall...

J'ai commencé à enfiler mon manteau.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Il faut que j'aille voir ça.

— Il n'y a rien à voir. Dove n'est pas là-bas. C'est juste une cabane avec un peu de merdier dedans.

— Il y a forcément quelque chose à voir, ai-je répliqué en sortant mes clés de voiture. Vous n'avez pas bien regardé, voilà tout.

Danso a poussé un soupir en se massant le front, comme si je le fatiguais.

— On n'a pas regardé par ses yeux ?

— Exact.

— Et c'est vous qui allez expliquer à ma bourgeois pourquoi je rentre encore une fois à pas d'heure ?

— Inutile de m'emmener. Dites-moi juste où c'est. Je n'ai pas besoin

qu'on me tienne la main.

— Oh si, a-t-il soupiré. Si, Oakes, vous en avez besoin.

Nous sommes partis en convoi vers le nord sur la B840 – moi collé aux feux arrière de sa BM noire – et, à huit heures du soir, nous avons atteint la lisière de la forêt d'Inverliever. D'énormes montagnes noires comme l'enfer barraient le ciel nocturne avant de plonger à la verticale dans les flots du Loch Avich. Nous étions loin au nord. Que signifiait ce changement de cap de Dove ? Il semblait avoir bifurqué plein nord au lieu de poursuivre sa route vers le sud et Londres.

Quand nous avons enfin mis pied à terre, au bord d'un petit chemin qui zigzagait le long d'un ruisseau entre deux collines, j'ai eu l'impression de basculer dans un univers parallèle.

— Vous voyez le chalet ?

Nous avons gravi à pied la moitié du chemin quand Danso a stoppé et s'est retourné vers la route et le loch. Il m'indiquait une petite maison bâtie sur le rivage, dont le toit de bardeaux était liseré d'argent par l'eau qui luisait juste derrière. Pendant que je promenais mon regard sur la haie de cyprès qui l'entourait, une lueur minuscule a brièvement dansé entre les arbres – un chat ou un hérisson, peut-être.

— La propriétaire n'est pas là, elle habite Londres. Elle nous a laissé un jeu de clés, et on a vérifié. RAS.

Il s'est détourné vers l'ouest et a tendu un long doigt blême dans la pénombre. Mes yeux ont filé vers l'autre extrémité du ciel, où les étoiles et quelques nuages se reflétaient dans le loch.

— La Vauxhall a été retrouvée là-bas, tout au bout, garée sur une aire de stationnement, mercredi à l'heure du thé. On ne voit pas l'aire d'ici. Et là-dessus, un chauffeur de taxi nous appelle pour dire qu'il s'était arrêté pour pisser un coup en bas du chemin, là où on vient de laisser nos voitures ; il lève la tête et voit Malachi Dove debout sur le seuil de la cabane, en train de le regarder. Il nous a dit qu'il avait eu l'impression d'être fixé par un aigle, a ajouté Danso en repartant à l'assaut du chemin. Du coup, le sergent de l'équipe de nuit a eu la bonne idée de sauter sur son téléphone et de m'arracher à ma

première nuit de sommeil à peu près décente de la semaine...

Je l'ai suivi en fixant les souliers élégants que sa bourgeoise devait lui avoir choisis ce matin pour une journée peinarde au bureau et qui, pour l'heure, dérapaient sur les mottes d'herbe. Des ombres lourdes, floconneuses, s'égaillaient devant nous dans le noir – des moutons qui s'enfuyaient vers l'amont. Malgré le vent qui chassait les feuilles et couchait les herbes comme des cheveux, j'étais en nage sous mon manteau. J'ai bien essayé de rentrer en moi-même et de museler ma peur, mais rien à faire. Dove n'y était plus. Il n'était pas ici. Devant moi, Danso marchait toujours, les épaules larges, le dos raide, le visage et la poitrine exposés. Lui aussi avait peur, je le voyais. Mais il ne me le dirait pas.

Nous avons franchi une grille à bétail, et la cabane est apparue devant nous, blottie entre deux parois rocheuses. À trois mètres de distance, nous nous sommes arrêtés pour l'observer en silence. Sous le toit recouvert de mousse, les fenêtres pourries n'étaient plus que deux trous opaques. Un mince ruban de police claquait au vent.

— C'était fermé quand on est arrivés, m'a expliqué Danso.

Le vent a poussé sa voix à l'intérieur du bâtiment vide, où elle s'est répercutée contre les murs froids.

— La porte a cédé aussi facilement qu'une allumette, au premier coup de pied du sergent. Tenez, a-t-il ajouté en me tendant une lampe-torche. Jetez un œil.

Je me suis approché du seuil et j'ai lentement poussé la porte, qui se résumait à cinq planches clouées sur une paire de gonds rouillés. L'obscurité régnait, chargée d'une odeur qui a fait naître un frisson sur ma nuque. J'ai cru un instant entendre un souffle, un son flûté et grêle qui résonnait de mur en mur. J'ai éteint ma torche et attendu, le cœur battant. Sur ce, le vent a tourné et s'est engouffré dans mes oreilles, et j'ai décidé que j'avais rêvé. J'ai rallumé la torche et balayé les ténèbres. J'ai entrevu un sol de terre battue, des herbes poussées entre les pierres des murs, une pile de bouteilles de cidre dans un coin.

— C'est quoi, ça ?

Mon faisceau venait de s'arrêter sur un monceau de torchons froissés dans l'angle opposé de la cabane.

— On pense qu'il était blessé. Certains étaient tachés de sang. Les gars de la scientifique les ont emportés au labo pour voir si on peut en tirer quelque chose.

Après être ressorti de la cabane, je suis monté encore un peu plus haut sur l'étroit sentier, jusqu'à obtenir une vue d'ensemble du paysage. J'ai rallumé puis éteint ma torche à plusieurs reprises, une sorte de tic nerveux.

— Qu'est-ce qui t'a attiré ici ? ai-je murmuré en observant le vague ruban gris du chemin qui redescendait vers la route, et au-delà les miroitements du loch. Qu'est-ce qui a bien pu t'attirer ici ?

— Le chalet ? a suggéré Danso en me rejoignant. C'est juste derrière.

— Non. Le chalet, c'est ce qui lui a permis de connaître cet endroit... mais ce n'est pas pour ça qu'il est venu. Il y a autre chose...

J'ai éteint la torche et nous sommes restés immobiles dans l'obscurité, aux aguets, cherchant à entendre au-delà des montagnes et des forêts, projetant nos pensées tels des sonars sur la surface vitreuse du loch. Je me suis retourné vers Danso. Il portait sur le ciel ce regard vide, famélique, qu'ont parfois les gens qui sont presque au bout du rouleau.

— Il vous fait peur, ai-je murmuré. C'est ça ?

Il y a eu un silence. Puis :

— Je n'avais jamais travaillé sur un massacre. J'ai loupé Dunblane, Ibrox Park, les crashes du Mull et de Lockerbie. Je les ai tous loupés. Je n'avais jamais vu plus de trois corps au même endroit et au même moment, et encore, c'étaient des accidents de la route...

— Je ne parle pas de ça. Je parle de *lui*. Il vous fait peur.

Il a hésité, s'est déplacé d'un pied sur l'autre.

— J'aimerais savoir comment il s'y est pris pour savoir qu'on allait venir, a-t-il répondu en jetant un coup d'œil à la cabane par-dessus son épaule. Personne ne l'a vu filer. Quand le sergent a enfoncé la porte, on s'attendait tous à le trouver là-dedans. A croire qu'il est passé par un tunnel ou quelque chose dans ce goût-là.

— C'est bien ce que je voulais dire. Il vous fait peur.

Danso a cherché mon regard. Il l'a soutenu gravement, longtemps. Puis il a rallumé sa lampe et pointé le rayon sur mes chaussures. Elles étaient couvertes d'une bourbe noire.

— Des crottes de mouton, a-t-il lâché. Désolé. J'aurais dû vous dire de mettre des bottes. Ça grouille de moutons, par ici.

Lexie

1

Cher monsieur Taranici,

Vous êtes prié de me croire si je vous dis que ça va mal. Vraiment très mal. J'ai fait tellement de choses dans l'heure qui vient de s'écouler, j'ai prononcé des mots que je ne pourrai jamais retirer. J'ai peur de devenir folle tellement le monde est sens dessus dessous. J'ai découvert qu'on me mentait de façon systématique. Et non, avant même que l'idée vous effleure, je ne suis pas en train de sombrer dans la paranoïa. Je le sais avec certitude.

Je regardais les informations assise sur le canapé ce matin – encore et toujours des nouvelles de la traque de Malachi – pendant qu'Oakesy travaillait là-haut, dans la troisième chambre. Le temps restait abominable : des trombes de pluie se déversaient sur la maison. J'ai vaguement entendu quelqu'un se déplacer à l'étage, mais sans y prêter attention. Ce n'est qu'en entendant une porte claquer que j'ai coupé le son du téléviseur et levé les yeux vers le plafond : quelqu'un marchait sur le palier. Une autre porte s'est ouverte, puis refermée. Le parquet a grincé dans la salle de bains, l'eau s'est mise à couler dans la baignoire. Pendant un temps je n'ai entendu que ça, et la pluie qui grondait. Mais tout à coup la voix d'Oakesy m'est parvenue du palier, très triste, comme s'il était au bord des larmes :

— J'aime ma femme.

Bouche bée, j'ai fixé l'escalier. *J'aime ma femme* ? Une petite bulle toxique de suspicion s'est détachée des profondeurs de mon ventre pour éclater à la surface. Il devait s'adresser à Angeline. Mais pourquoi lui parlait-il de moi ? Je me suis penchée en avant et j'ai éteint le téléviseur, saisie d'une sensation de froid intense. Toute une série d'images m'a traversé la tête, des choses invraisemblables, ridicules, des choses qui auraient pourtant dû me sauter aux yeux maintenant

que j'y repense : Oakesy debout devant l'évier, détruisant d'un coup de pied une porte de placard ; Oakesy pétrifié et nauséux dans la voiture qui nous ramenait de l'hôpital ; Oakesy reprenant mon propre mot en écho : « Dégoûté ? Dégoûté »... Et Angeline commençant à prendre soin d'elle-même, se lavant et même s'autorisant une touche de maquillage, se coiffant de manière à masquer ses plaques chauves, Angeline débarrassée de ses boutons et réussissant en dépit de tout à paraître assez fraîche. Ça ne se pouvait pas. Il était impossible que...

C'est alors qu'il est apparu, descendant l'escalier à pas lourds. Je me suis précipitée au pied des marches et il a stoppé net en me voyant. Il a secoué la tête en silence, comme s'il n'avait pas assez confiance en lui pour parler, comme si ce qu'il avait à dire était tout simplement insoutenable.

— Joe, ai-je risqué d'une voix faible. Joe, pourquoi est-ce que tu viens de dire à Angeline que tu m'aimes ?

Il aurait pu me sortir n'importe quelle réponse, je l'aurais probablement cru. Il aurait pu nier, éclater de rire, jouer les offusqués. Mais pas du tout. Il a fait pire. Bien pire. Il n'a rien dit. Il est resté sur place, à me fixer. J'ai eu l'impression qu'une main invisible s'enfonçait dans ma cage thoracique et me broyait le cœur. De brûlante, ma peau est devenue glacée, puis à nouveau brûlante.

— C'est quand même drôle que tu lui aies dit ça, ai-je repris d'un ton cassant. Joe ? S'il te plaît, Joe, s'il te plaît... Dis-moi que c'était pour rire. Allez. C'est une blague.

— Je suis désolé.

Il a attrapé son blouson en bas de la rampe et l'a enfilé au vol, tout en cherchant ses clés dans sa poche.

— Lex, tu ne vas pas me croire, mais je suis désolé.

Il m'a contournée et est parti vers la porte.

— Joe ? ai-je lancé en le suivant des yeux, submergée par une vague d'incrédulité. Joe ? Attends. Attends !

Il a ouvert la porte. Un tourbillon de vent et de pluie a traversé le hall, manquant me faire tomber à la renverse, mais lui s'est plié en deux et est sorti quand même, sous le déluge, les pans de son blouson

gonflés et claquant autour de sa taille comme un parachute, en m'abandonnant sur le perron. Je suis restée pétrifiée une poignée de secondes, à me faire bêtement la réflexion que j'avais laissé mes chaussures par terre dans la cuisine et que je ne pouvais pas sortir sans elles. Je l'ai vu tendre sa clé, j'ai entendu le bip du déverrouillage automatique des portières, et c'est là que j'ai compris que c'était vrai, qu'il s'en allait. Je me suis élancée pieds nus sous l'averse, de l'eau plein les yeux.

— Attends, Joe, attends !

Il grimpait déjà dans la Fiesta. Sa portière a claqué et, au moment où j'atteignais le bord du trottoir, le cliquetis du verrouillage automatique s'est fait entendre et j'ai paniqué. Je me suis mise à secouer la poignée comme une dingue, plaquée contre la tôle par les rafales.

— Ouvre-moi cette porte !

J'ai martelé la carrosserie à mains nues. Je devinais son profil à travers la vitre graisseuse et ruisselante. Il m'a paru gris, froid. Sans un regard, il s'est penché sur son volant et a tourné la clé de contact.

— Pour l'amour du ciel, Joe ! Parle-moi !

Les phares se sont allumés. Le moteur a rugi. Il a desserré le frein à main, il a donné un coup de volant, et il est parti. Ses pneus ont soulevé une énorme gerbe d'eau en roulant dans le caniveau, mon pantalon a été aspergé, et j'ai dû faire un pas en arrière, abasourdie. Oakesy a atteint le bout de la rue, ses feux de stop se sont allumés, transformant en rubis la myriade de gouttelettes qui les cernait, et il a disparu, englouti par l'orage noir, me laissant pieds nus sous l'averse face à ce foutu chariot qui oscillait toujours sur le trottoir opposé. Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui vient de se passer ?

2

Pendant quelques minutes après son départ, je n'ai absolument pas su quoi faire. J'avais l'impression de vivre dans un rêve. Je suis restée

sous la pluie à me répéter qu'il allait revenir et me dire « Ha, ha, ha, je t'ai bien eue ». Ensuite, voyant qu'il ne revenait pas, je me suis traînée dans la maison, dégoulinante. Au pied de l'escalier, j'ai fixé la porte d'Angeline en me disant : Non, non. Ce n'est pas possible. Elle est difforme. Elle est laide. Tellement laide.

J'ai sorti mon portable et, les doigts gourds, j'ai composé le numéro d'Oakesy. C'était inconcevable. Oakesy et Angeline... Et dire que c'était moi qui avais eu l'idée de la garder près de nous !

— Réponds... Allez ! Réponds-moi...

Ça n'en finissait pas de sonner. Ma tête m'élançait tellement que j'ai cru qu'elle allait s'ouvrir en deux. Sa messagerie s'est mise en marche.

— Non ! Salaud ! Non !

Je l'ai rappelé. Cette fois, sa boîte vocale s'est déclenchée directement. Il avait éteint son téléphone. Il ne voulait pas me parler. Je l'ai rappelé encore, et, dès que la messagerie s'est déclenchée, j'ai raccroché et j'ai recommencé, en écrasant rageusement les touches avec mon pouce, trois fois, quatre fois, pleurant de plus en plus, et comme ça ne donnait toujours rien je suis passée dans la cuisine, j'ai sorti sa bouteille de Jack Daniel's, je m'en suis versé deux doigts dans un verre translucide que j'ai ensuite rempli d'un fond de soda éventé, sorti d'une canette ouverte. J'ai bu le tout cul sec, en tremblant comme une feuille, les joues inondées de larmes. Je me suis servi une autre dose, je me suis assise à la table et, tenant mon portable à bout de bras, je l'ai bombardé d'appels. Après une vingtaine de tentatives infructueuses parce que son téléphone était toujours éteint, j'ai balancé le mien dans la poubelle et je suis allée à la fenêtre. J'y suis restée longtemps, les mains sur le visage, les ongles enfoncés dans la peau. C'est alors que m'est revenue une phrase que vous m'avez dite un jour.

« Vous êtes une gagnante, Alex. »

Vous vous en souvenez ?

« Vous êtes intelligente, Alex, quoi que vous en pensiez, et vous avez le don de réussir dans tout ce que vous décidez de faire. »

Je me suis raidie face à la fenêtre, en regardant le chariot, et à cet

instant précis j'ai senti quelque chose en moi devenir froid et dur. Se solidifier d'un seul coup. J'ai cessé de pleurer. Je me suis séché les yeux. J'étais très calme. Et en colère. Très en colère. J'ai quitté la fenêtre pour aller regarder la porte en haut de l'escalier. Puis je suis revenue vers la poubelle et j'ai repêché mon téléphone. J'ai composé le numéro de Guy Picot. Je suis une gagnante. Je ne suis pas faible. Je fais ce que j'ai décidé de faire.

3

Guy Picot a fait semblant de ne pas reconnaître ma voix. Je lui ai expliqué qui j'étais, et il m'a saluée assez fraîchement. C'est le moins qu'on puisse dire.

— Oui, Alex... Je m'apprêtais à vous passer un coup de fil aujourd'hui... pour avertir Angeline que je lui envoie une lettre de recommandation à un confrère.

— Vous l'envoyez aussi à Christophe ? ai-je demandé me contentant de phrases courtes, parce que je tremblais et je ne voulais pas lui laisser deviner que j'avais pleuré. Il me contactera directement. Nous sommes de très vieux amis, nous avons travaillé ensemble.

— Il est plus orthodoxe pour un médecin d'établir une relation personnelle avec son patient. Angeline ne m'a pas dit qu'elle souhaitait être représentée par quelqu'un.

— Je vous assure, vraiment, ce sera plus commode. M. Radnor sait que je suis concernée, depuis le début. Il s'occupera d'Angeline en passant par moi à partir de maintenant.

Il a hésité un instant, puis :

— Ma lettre de recommandation ne s'adresse pas à M. Radnor.

J'ai ouvert la bouche, puis je l'ai refermée. Je suis allée au pied de l'escalier, j'ai regardé en haut pour vérifier que sa porte était toujours close, je suis retournée devant la fenêtre. Dehors, la pluie inondait le parc à l'abandon et dégoulinait sur les flancs de l'usine.

— Je vous demande pardon, ai-je chuchoté. Si vous ne l'envoyez pas à Christophe, à qui, alors ? C'est à lui que vous êtes censé l'envoyer !

— La décision a été très difficile à prendre. Il a fallu que je choisisse entre un cancérologue et un chirurgien pédiatrique. Il se peut que je me sois trompé, mais j'ai opté pour la deuxième solution. Je l'envoie à l'hôpital pédiatrique de Great Ormond Street.

— Mais ce n'est pas l'affaire d'un pédiatre !

— Le cas d'Angeline ne relève pas de la spécialité de M. Radnor.

— Bien sûr que si !

— Non. Pas du tout.

— Et pourquoi ça ?

Il a soupiré.

— Pendant la consultation, votre mari a parlé de quelque chose qui m'est resté en tête.

— Mon mari n'a rien à voir là-dedans...

— La mère d'Angeline vivait à proximité d'une décharge chimique, c'est ce qu'il a dit. Des herbicides. Des dioxines. L'équipe de Richard Spitz vous expliquera ça. Ils ont vu l'IRM et ils sont très intéressés. Ils ont vraiment à cœur de...

— Richard Spitz ? Vous avez dit Richard Spitz ? *Le* Richard Spitz ?

— Oui. *Le* Richard Spitz.

— Mon Dieu... ai-je soupiré d'une voix lointaine en fixant les arbres presque pliés en deux par la tempête.

Tout commençait à s'éclaircir. Une amie à moi avait travaillé un temps pour Richard Spitz, et je savais exactement ce que Guy était en train de me dire.

— Mon Dieu... Ça y est, je comprends.

— Vous comprenez quoi ?

— C'est pour ça qu'il y a des os. C'est pour ça qu'elle est encore vivante. C'est pour ça.

Guy Picot avait raison, bien sûr : Christophe n'était pas compétent pour traiter le problème d'Angeline. Sa « queue » n'avait rien à voir

avec une tumeur. Rien à voir non plus avec le spina-bifida. Tout ce que j'avais fait pour elle l'avait été en pure perte. Absolument tout.

Oakesy

1

L'obscurité régnait sur le palier quand je suis ressorti de la troisième chambre – aucune lampe n'était allumée. Une faible lumière du jour s'échappait de la porte ouverte de la salle de bains, en même temps que les gargouillis d'un robinet ouvert. Je savais qui c'était. Je n'étais pas débile. Je savais qui était en train de se faire couler un bain. Alors pourquoi ne suis-je pas tout bonnement retourné au travail ? Mais non. Ç'aurait été trop simple pour Joe Oakes.

J'ai fait un pas en avant et je me suis immobilisé sur le seuil. Elle était là, enveloppée de volutes de vapeur, une serviette autour du corps, penchée sur la baignoire pour brasser l'eau. Il lui a fallu quelques secondes pour sentir ma présence, et elle s'est alors raidie. Elle n'a pas levé les yeux. Elle s'est interrompue, les mains en suspens dans l'eau chaude. Une rougeur a lentement envahi ses épaules nues avant de remonter le long de sa nuque et de se perdre sous ses cheveux courts. Elle a mis un temps fou à se redresser, le dos très raide, et s'est retournée vers moi.

Nous sommes restés longtemps dans un silence total, sans savoir que dire. J'ai vu des questions se bousculer dans ses yeux. Son petit menton triangulaire touchait presque sa clavicule, et elle tremblait violemment. Mais elle n'a pas fui mon regard. Elle a inspiré profondément et rejeté les épaules en arrière, comme pour prendre son courage à deux mains. Elle s'est détournée légèrement, toujours sans rompre le contact visuel, elle a laissé retomber la main droite et dans le même mouvement elle a soulevé sa serviette le plus haut possible, jusqu'à la taille, pour tout me montrer : ses jambes nues... et la naissance de l'excroissance, à la base de sa colonne vertébrale.

— Merde, ai-je dit en reculant d'un pas pour me rattraper au chambranle. Putain de merde.

J'ai baissé la tête et regardé par terre tandis que le sang me montait bruyamment aux tempes. J'ai essayé de trouver les mots justes :

— Ecoute... ai-je dit d'une voix mièvre qui sonnait creux, comme un homme ivre. Écoute-moi. Je suis désolé, je suis désolé. On s'est mal compris. J'aime ma femme. J'aime *vraiment* ma femme...

2

Au début des années 1990, pendant ma dernière année de fac, un livre circulait dans les couloirs du campus : le *Dictionnaire des fantasmes et perversions*.

Écrit par une universitaire californienne répondant au nom improbable de Brenda Love (« Ben voyons ! s'exclamaient les étudiants. Comme si c'était son vrai nom ! »), il figurait sur toutes les listes d'incontournables et était « bourré jusqu'à la gueule de trucs hallucinants à faire avec ta bistouquette », selon l'expression de Finn, qui m'en avait fait parvenir un exemplaire des States. La dernière phrase du chapitre sur la zoophilie (ou « bestialité », comme on disait autrefois) était un must que les étudiants de première année adoraient se chuchoter en rigolant : « Les relations sexuelles avec un partenaire peu intelligent, mais supérieur en force et susceptible de paniquer facilement, ne vont pas sans risque... »

ZOOPHILIE :

Elle englobe tous les rapports sexuels entre humains et animaux et se pratique au total sous un plus grand nombre de formes que les rapports sexuels entre humains. Certains de nos ancêtres prêtaient au coït avec les animaux des vertus magiques...

Il existe diverses catégories de zoophiles et, si vous pensez avoir la tête suffisamment sur les épaules, vous n'avez qu'à vous procurer ce dico pour tout savoir d'eux : les androzoones, les avisodomites, les zoosadiques, les insectophiles, les nécrozoophiles, les ophidicistes... Mais celui qui m'avait le plus marqué était le « gynozoone », une

obsession romaine : il désignait un animal femelle dressé aux relations sexuelles avec un humain mâle.

À la fac, j'avais dévoré le *Dictionnaire des fantasmes et perversions* de la page de titre à la table des matières, sans en perdre une miette : des mecs qui ne peuvent prendre leur pied qu'en recevant une décharge électrique à ceux qui doivent jouir sous les aisselles de leur partenaire ou lui lécher les globes oculaires. (Vous croyez que j'invente ? Hélas...) Un exemplaire de ce bouquin traînait encore dans mon bureau londonien, mais je n'y avais plus repensé depuis des années. Jusqu'à maintenant. Tout à coup, j'y pensais même tellement que ça me donnait mal au crâne. J'étais obsédé par le gynozoone.

DYSMORPHOPHILIE (*dys-*: anormal ; *morph-*: forme ; *-philie* : attirance) :

Désigne l'attirance sexuelle pour la difformité. Liée à l'acrotomophilie et à Vapotemnophilie. Chez certains dysmorphophiles, un fort sentiment de compassion ou d'effroi peut conditionner le sujet à confondre cet affect avec l'émoi sexuel. D'autres se sentent en situation de sécurité ou de contrôle sur le plan affectif lorsque leur partenaire semble privé de la capacité de les quitter pour quelqu'un d'autre. D'autres encore ont besoin de recueillir ou de sauver leur partenaire sexuel pour ressentir l'amour qu'engendre l'attachement, tandis que certains sont tout simplement attirés par la nouveauté...

J'ai quitté l'Hôtel des Viols sous une pluie battante, sans avoir la moindre idée de ce que j'allais faire. J'ai pris la voiture et j'ai roulé, bifurquant au hasard, aveugle à tout ce qui m'entourait. J'avais besoin de me retrouver seul sur la route, le plus loin possible d'Angeline et de Lexie.

Quand celle-ci m'a téléphoné, j'ai éteint mon portable et l'ai jeté sur le fauteuil passager sans cesser de conduire. J'ai roulé, encore et encore, dépassant des camions et des cars, au rythme lancinant d'un CD de Massive Attack qui a fini par me vider la tête. Je n'ai même pas vu la pluie diminuer, se réduire en crachin, ni les autres véhicules éteindre leurs phares, ni le pâle soleil d'automne qui a enfin réussi à

trouver les nuages. Pas un instant l'idée ne m'a effleuré que je roulais vers l'ouest. Ce n'est qu'au bout de deux heures, en apercevant une enseigne familière, que j'ai levé le pied et vaguement repris mes esprits. Le bureau de poste d'Ardfem. J'étais revenu sur la péninsule de Craignish. Les poils de mes avant-bras se sont dressés. Quelque chose m'avait ramené ici, comme si c'était l'endroit que je connaissais le mieux au monde.

J'ai roulé encore un peu, moins vite à présent. Je n'avais pas remis les pieds à Craignish depuis le soir où j'étais revenu chercher Lexie. L'allée menant au bungalow, dépouillée par l'arrivée de l'automne, était désormais plus visible de la route. Je m'y suis engagé lentement, penché en avant pour voir le bungalow surgir peu à peu de la végétation, fermé, opaque, ses vitres éclaboussées par la récente averse. C'était là-dedans que j'avais passé ma dernière vraie nuit de sommeil – avant d'en être réduit à me tordre sur mon lit comme une victime de toitures, hanté soit par Malachi Dove, soit par sa fille. Le bungalow n'avait guère changé.

À mi-chemin, j'ai coupé le contact. J'ai mis mes roues en travers et regardé par le pare-brise. Soudain libéré des gestes instinctifs auxquels oblige la conduite, je me suis mis à trembler. On était en début d'après-midi et l'orage devait se déplacer d'ouest en est, car le soleil faisait briller comme des diamants les millions de gouttelettes accrochées aux branches. Sur l'autre rive du loch, un point de lumière colorée flamboyait sur le rivage. Je l'ai regardé en pensant à Lexie, que j'avais abandonnée debout sous la pluie à Dumbarton, en larmes. J'ai serré le poing et je me suis frappé la tempe pour chasser cette image.

— Bougre de con...

Je ne l'avais pas vue pleurer depuis des années. Elle avait pleuré comme on pleure après un choc, comme j'avais pleuré après le massacre de Pig Island. Jamais je n'aurais voulu la voir dans cet état. Jamais. J'ai jeté un coup d'œil à mon portable abandonné sur le siège voisin. Et maintenant, je faisais quoi ? Ramasser ce téléphone et l'appeler pour lui dire : « Désolé, chérie, ça fait des mois que je voulais t'en parler : notre couple est une affaire classée » ? Ou bien mentir ? Un mensonge, voilà ce qui lui plairait. Elle se sentirait mieux avec un mensonge. J'ai tendu la main vers l'appareil, et j'allais m'en saisir

quand quelque chose m'a retenu. Quelque chose qui n'avait pas suffisamment attiré mon attention jusque-là. Ma main est retombée, une pensée m'a effleuré comme un frisson, et j'ai lentement tourné la tête pour regarder le loch.

Le point de lumière était toujours là. Le reflet d'un rayon de soleil sur un carreau. Pendant que je le fixais, mes idées se sont emboîtées. Il y avait des maisons de l'autre côté, quelques-unes, blotties le long du rivage. Elles étaient orientées au sud, sur la rive opposée, dont la côte s'incurvait jusqu'à faire directement face à la péninsule. Tout à coup, je me suis rendu compte que j'avais sous les yeux la pointe d'Ardnoë. L'endroit où avait été retrouvé le canot échoué.

J'ai ouvert la portière, mis pied à terre et boutonné mon blouson, les yeux toujours rivés sur le point lumineux. J'étais allé là-bas avec Struthers, trois jours après le massacre, pour jeter un coup d'œil. Il n'y avait pas grand-chose à voir : cette poignée de cottages, la plage qui n'en était pas une, plutôt une vasière, un marais tapissé d'algues qui ondulaient mollement à la surface, quelques lambeaux de ruban de police encore pris dans les roseaux. Le canot reposait sur le flanc, libre de toute amarre – raison pour laquelle Struthers pensait que Dove s'était échoué là par accident avant de disparaître. Nous en avions vaguement discuté. Ce qui nous avait échappé, à ce moment-là, c'est qu'il suffisait de se tourner légèrement sur la droite pour apercevoir notre bungalow sur l'autre rive du loch.

Je me suis penché à l'intérieur de la Fiesta et j'ai récupéré la carte routière glissée dans une poche-filet à l'arrière du siège passager. Je l'ai ouverte sur le toit et l'ai étudiée avec soin, un coude posé dessus, en relevant de temps en temps la tête vers la pointe d'Ardnoë et cette lumière qui scintillait toujours au loin. Faute de stylo, j'ai utilisé l'ongle de mon pouce pour marquer la carte – une petite croix bien nette sur la pointe d'Ardnoë.

J'ai ensuite fait quelques pas à reculons, en remontant l'allée jusqu'à atteindre le point culminant du jardin et avoir vue sur l'intérieur des terres, là où devait se situer le loch Avich. Et aussi, quelque part par-là, entre les montagnes, la cabane où je m'étais rendu la veille avec Danso pour tâcher de deviner les intentions de Dove.

Je suis resté là quelques instants, laissant libre cours à mes pensées

vagabondes. La pointe d'Ardnœ se trouvait sur ma gauche. La cabane, derrière moi et à droite. Et le centre commercial d'Inverary... J'ai repris la carte. Mes pupilles ont mis un certain temps à accommoder.

« Je vous briserai. Sachez-le, à l'heure ultime, je vous briserai. »

Le bungalow. Les quatre points clés – la pointe d'Ardnœ, la cabane, Inverary et Pig Island – dessinaient une sorte de cercle autour de Craignish. Autour du bungalow. Le cœur serré, j'ai abattu ma main à plat sur la carte. Toute la semaine précédente, Malachi avait tourné autour du bungalow. Persuadé que nous y étions encore. J'ai levé la tête et scruté l'horizon, les arbres, puis les fenêtres aveugles du bungalow derrière moi.

Où es-tu, mon salaud ?

Comme en réponse à ma question, une voiture a freiné sur la route, pour m'observer. J'ai refermé très lentement la carte en la suivant des yeux. Une voiture anglaise, bleu marine. Un frisson de peur a galopé le long de ma colonne vertébrale, jusque dans mes cheveux : la voiture volée sur un parking de Crinian était une Vauxhall bleu marine. J'avais beau être à deux cents bons mètres, j'ai senti que c'était un homme qui tenait le volant – un homme aux cheveux blond sable, portant un vêtement clair : un gilet de golfeur, peut-être.

Putain de bordel de merde, ai-je pensé, les jambes molles. C'est toi ? C'est toi ?

J'ai rouvert ma portière et jeté la carte à l'intérieur en m'efforçant de garder un air calme. La voiture bleue avait stoppé. J'ai retiré la clé du contact de la Fiesta. Malgré mes tremblements, je me suis mis à marcher vers la route à pas nonchalants. J'allais lui parler. Juste ça, lui parler. C'était ce qu'il voulait. Un vol d'oiseaux s'est incurvé puis a basculé dans le ciel uniformément bleu, menaçant comme une nuée d'orage, et quelque part au loin s'est élevé le cri aigre, flûté, d'un courlis. Je n'ai pas levé la tête, j'ai continué à marcher, des enjambées régulières, mesurées, en contrôlant mon souffle.

En m'approchant, j'ai constaté que ce que j'avais pris pour des cheveux blonds était en réalité une casquette de base-ball, enfoncée au ras des oreilles du chauffeur ; juste avant que je puisse voir son visage, il a écrasé l'accélérateur et redémarré brutalement. J'ai couru sur le

gravier et je me suis arrêté au milieu de la route, les jambes écartées, fixant le ruban de goudron sombre et de plus en plus étroit qui finissait par se dissoudre au sud, en direction de Lochgilphead.

Ce n'était pas lui. Bien sûr que non.

Je suis resté là quelques secondes, flottant dans une bulle d'incrédulité muette, jusqu'à ce que la tache bleue ait disparu de ma rétine. Pourquoi aurait-il pris un tel risque ? Non, ce n'était qu'un gars du coin, qui a ralenti pour voir si j'étais un cambrioleur en repérage.

Mais le sang m'était monté à la tête. Je suis revenu en courant à la Fiesta et j'ai démarré en trombe. Pas franchement conçue pour la poursuite, elle a protesté et gémi lorsque je l'ai poussée à fond sur la route – quatre-vingt-dix, cent, cent vingt. J'ai quitté la péninsule et rattrapé la route côtière. Celle-ci traversait une forêt puis, sans préavis, plongeait à droite dans les marais qui bordent la rivière Add. Au-delà d'un pont, elle se transformait en petite route à deux voies le long d'un canal. Je m'y suis engouffré malgré les hurlements de la Fiesta, j'ai dépassé une première bifurcation à droite – Je la prends, ou je reste sur la route ? –, une deuxième, et encore une autre. Puis j'ai emprunté un pont sur la gauche pour enjamber le canal et j'ai eu la brève vision d'une péniche peinte en rouge, avec une moto enchaînée sur le toit. Une cheminée rouillée soufflait sa fumée dans l'air froid.

J'ai cherché à tâtons mon portable sur le siège voisin et je l'ai rallumé, mes yeux faisant la navette entre l'écran et la route. Il a libéré une mélodie au moment même où l'écran s'allumait. Vingt-cinq appels de Lexie, et avant que j'aie eu le temps de composer le numéro de Danso, il s'est mis à vibrer entre mes mains. Toujours Lexie. Je l'ai balancé à nouveau sur le siège passager et j'ai encore accéléré, pied au plancher.

Après avoir dépassé un nouvel embranchement, j'ai vu surgir, à moins de cent mètres, un camping-car mafflu qui roulait au ralenti dans le même sens que moi, occupant toute la chaussée, frôlant les haies. J'ai sauté sur le frein et fini par stopper au milieu de la route, les mains serrées sur le volant, penché en avant, le nez quasiment contre le pare-brise, haletant comme si j'avais avalé un kilomètre au sprint. J'étais battu. Je le savais. Ces routes avaient beau être plates et en ligne droite, elles dessinaient un vrai labyrinthe. Dove pouvait être

n'importe où.

Le camping-car s'est éloigné en tanguant jusqu'à disparaître tout à fait. Sur le siège voisin, mon portable a recommencé à vibrer. J'ai garé la Fiesta sur le bas-côté et attendu que l'appel de Lexie soit pris en charge par ma messagerie pour me saisir de l'appareil et taper fiévreusement le numéro de la salle d'opérations d'Oban.

Après avoir demandé à Danso d'envoyer quelques unités en patrouille dans le marais, j'ai rebroussé chemin, en ralentissant à chaque intersection. Toutes les cinq minutes, mon téléphone vibrait : il trépignait et se convulsait sur le siège passager, comme scandalisé par mon refus de répondre. Elle n'abandonnait pas. Je me sentais incapable de lui parler. Pas maintenant.

J'ai bifurqué à gauche et contourné la pointe du canal de Crinian. Une vingtaine de minutes plus tard, j'ai vu venir vers moi une voiture de flics – banalisée, mais repérable à trois kilomètres –, lente et circonspecte comme un prédateur ; le chauffeur et son équipier, avides de se lancer dans une course-poursuite, avaient tous les deux les mâchoires crispées, le cou tendu et le regard fixe. Je les ai croisés sans faire signe, anonyme. Je savais que c'était fini. Il n'y avait plus rien à faire, à part revenir sur mes pas. Mon portable s'est remis à vibrer et, cette fois, je me suis garé entre deux haies et je l'ai pris.

— Écoute, Lex, je te rappelle...

— Non, a-t-elle riposté d'un ton froid. Pas question.

— On discutera tout à l'heure.

— Va te faire foutre, Joe. On discute maintenant. Arrête de me prendre pour une conne. S'il te plaît.

J'ai éteint le moteur et récupéré le téléphone coincé sous mon menton pour le plaquer contre ma bouche de manière qu'elle m'entende mieux.

— Lex, il faut qu'on parle, mais ce n'est pas le moment. Je suis en plein milieu d'un truc, et...

— Je vais te poser une question, a-t-elle dit d'une voix contenue. Et tu vas me répondre honnêtement. Je veux savoir la vérité. La vé-ri-té, Joe, a-t-elle martelé, comme si cette notion m'était totalement

étrangère, avant d'ajouter après une longue pause : Est-ce que tu m'aimes ?

— Écoute, je vais rentrer. On va parler de tout ça, et...

— J'ai dit : est-ce que tu m'aimes ?

J'ai inspiré profondément. Tout là-bas, au loin, un véhicule était apparu sur la route, venant vers moi. Un point minuscule. Je l'ai suivi du regard. Mes yeux me faisaient mal.

— C'est une question facile. On n'est pas dans la physique quantique, Joe. Est-ce que tu m'aimes, est-ce que tu me désires, est-ce que tu as encore envie de me baiser, moi, la femme qui t'est restée fidèle pendant toutes ces putains d'années où tu t'es obstiné à foutre tes diplômes en l'air, ou est-ce que tu préfères t'envoyer une espèce de sale petite chienne de merde et moche comme un pou ?

Elle s'est interrompue, haletante. J'ai cru sentir son souffle amer au creux de mon oreille.

— Tu sais ce qui cloche chez elle, Joe ? Tu le sais ? Tu as ton idée sur la question, ou tu te contentes de me laisser tout ça à moi, à moi qui me suis défoncée pour lui proposer une solution médicale ?

J'ai promené un regard vide sur la route, la gorge nouée. Il fallait que je fasse le tri dans ma tête, que je trouve une réponse, quelque chose à lui dire. Mais non. Je n'arrivais tout simplement plus à faire fonctionner mon cerveau.

— Cette fille est un monstre, une aberration de la nature, et si tu as envie d'elle tu n'es qu'un immonde pervers, et tu mériterais qu'on te sorte de ta misère, espèce de gros dégueulasse, foutu pervers de mes...

— Lex, écoute-moi...

— Je vais monter, là, tout de suite, et je vais lui dire qu'elle te dégoûte. Tu m'entends ? Et tout à l'heure, quand tu seras revenu, tu monteras dans sa chambre et toi aussi, tu vas lui dire qu'elle te dégoûte ! Tu vas lui expliquer que tu ne baisses pas de monstres !

Elle a été interrompue par une série de sanglots, entrecoupés de hoquets. Le véhicule s'approchait, avec sur son pare-brise des reflets laiteux de ciel gris. Ma main gauche était paralysée sur le volant. Grise. Longtemps, je l'ai écoutée renifler et chercher à se ressaisir.

- Tu ne dis rien, a-t-elle fini par marmonner. Tu te tais.
- Je vais rentrer. On va s'asseoir, et on parlera de tout ça.
- Je t'emmerde, Joe ! Pas question que je m'asseye avec toi et que...
- Va te faire foutre, Lexie.

Elle a failli s'étrangler, abasourdie.

- Je t'interdis de me parler sur ce ton ! Tu n'as...
- Quoi ? Tu m'insultes comme du poisson pourri, et je devrais me taire ?
- Ce n'est pas moi qui ai commis l'adultère, putain ! a-t-elle hurlé. Tu m'as trompée, et ça me donne des droits !
- Je ne t'ai pas trompée.
- Mais tu en meurs d'envie. Hein ? Hein ?!.

Je n'ai pas répondu. J'ai enfoncé la touche de fin d'appel. J'ai éteint mon portable, je l'ai laissé tomber sur mes cuisses, j'ai mis mes coudes sur le volant et mon menton dessus. Je suis resté longtemps dans cette position, à me balancer d'avant en arrière, la peau du cou en accordéon, les yeux fixés sur le véhicule, qui se rapprochait, ralentissait et finalement me croisait au pas : une brave petite famille classique en 4 x 4, avec deux gosses à l'arrière, dodus, les cheveux coupés en brosse, en train de se taper dessus à coups de ballons gonflés à l'hélium.

Rien à voir avec Dove. Rien du tout.

Lexie

Quand Oakesy m'a raccroché au nez, je tremblais tellement fort que mes dents se sont mises à claquer et même à s'entrechoquer. Je lui avais laissé toutes les chances possibles – absolument toutes – de se défilier. Mais il ne l'a pas fait. Il n'a rien trouvé de mieux que cet infect silence coupable. Je me suis levée ; immobile au pied de l'escalier, j'ai inspiré et expiré régulièrement, en essayant de bloquer mes larmes, certaine que j'étais sur le point de commettre un acte que je regretterais jusqu'à la fin de ma vie.

Monter jusqu'à sa chambre a été un effort. L'envie de pleurer me rattrapait à chaque marche. Mais il n'était pas question qu'elle me voie dans cet état. J'ai marqué un temps d'arrêt sur le palier, devant sa porte, et je me suis essuyé les joues en inspirant un grand coup et en me redressant au maximum. Je n'ai pas frappé – pourquoi l'aurais-je fait ? –, j'ai simplement ouvert la porte et je me suis campée, haute et droite, sur le seuil. Les rideaux étaient mis, la lampe de chevet allumée. Assise sur son lit, le dos contre le mur, elle m'a regardée avec un mélange de surprise, de méfiance et d'inquiétude. Ses jambes étaient repliées sous elle, dissimulées sous une espèce de jupe improbable faite de bouts de taffetas, de cachemire et de daim cousus les uns aux autres. Mon cœur s'est mis à battre quand j'ai pensé à ce qui se cachait dessous. Et à ce que je savais, moi, qu'elle ignorait encore...

« Un petit anneau pelvien à extrémité libre, des tissus adipeux, des muscles et une poche intestinale rudimentaire... C'est ce que je vais dire à M. Spitz... »

— Angeline ? J'ai quelque chose à te dire.

— A... à me dire ?

— Oui. Enlève d'abord tes vêtements. Pose-les par terre, mets-toi debout devant le lit, et je te le dirai.

Elle m'a regardée sans comprendre.

— Déshabille-toi, je te dis.

— Non, a-t-elle soufflé. Non.

Je me suis humecté les lèvres.

— Si ! Si, Angeline, tu vas le faire, parce que... parce que je sais ce qui ne va pas chez toi. J'ai eu le docteur Picot.

Elle a cessé de secouer la tête en entendant « docteur Picot ». Son menton s'est haussé, ses yeux se sont fichés dans les miens.

— Je sais pourquoi tu es comme tu es. Je sais ce qui a fait de toi un...

J'avais une main sur le chambranle ; mes ongles se sont enfoncés dans le bois. J'allais fondre en larmes, je le savais, si je ne me concentrais pas de toutes mes forces. « Parasite. Acardiaque et anencéphalique – pas de cœur, pas de cerveau. Un parasite... »

— ... un monstre. Je sais pourquoi tu es un monstre ! Alors...

Dieu, ces quantités d'air que j'étais obligée d'avaler pour me maîtriser !

— Alors vas-y. Maintenant. Enlève tes vêtements.

Elle me fixait toujours. Une petite veine s'est mise à battre le long de son cou, et j'ai senti que tous les rouages de son cerveau cherchaient à comprendre ce que je lui disais. Son silence n'en finissait pas. Puis, à l'instant où j'allais reprendre la parole, il s'est passé quelque chose.

Comme si elle avait enfin réussi à rassembler tout son courage, elle a sauté à bas du lit et s'est avancée si vite que j'ai fait d'instinct un pas en arrière, mais elle a stoppé net à quelques centimètres de moi, les bras le long du corps, tremblante comme une feuille, et pendant de longues secondes je n'ai pu que la fixer sans rien dire. Soudain, elle a ôté son chandail et l'a jeté par terre.

J'ai lentement fermé les paupières et j'ai gardé les yeux clos un bon moment, le temps que mon pouls se calme. Puis je les ai rouverts. Elle portait un tee-shirt à manches courtes ; ses bras nus étaient étonnamment vigoureux. Elle me dévisageait toujours, mais les muscles de sa gorge travaillaient comme si elle se retenait de vomir ou de pleurer.

— Continue, ai-je ordonné d'une voix rauque. Enlève tout.

Elle a retiré son tee-shirt, et j'ai entrevu les poils de ses aisselles quand elle a levé les bras. Elle était très svelte, avec de tout petits seins et une taille étroite, mais ses hanches étaient larges et bardées de muscles.

Elle portait un soutien-gorge en dentelle grisâtre qui devait avoir été lavé au moins cent fois. Elle l'a dégrafé et l'a laissé glisser par terre, exposant sa poitrine minuscule. Je me suis forcée à ne pas baisser les yeux.

— Et la... la jupe.

Elle a ouvert le zip, s'est faufilée hors de sa jupe puis l'a écartée d'un coup de pied. Elle ne portait pas de culotte. Il n'y avait plus que ses jambes, minces et marquées de quelques cicatrices autour des genoux, et l'ombre, de sa toison, qu'elle n'a pas cherché à cacher. Elle me regardait au fond des yeux. Je me suis empourprée.

— Retourne-toi. Retourne-toi face au lit.

Elle n'a pas bougé. Nous sommes restées longtemps face à face et j'ai eu l'impression que nous dansions sur une corde raide, que tout pouvait basculer d'un côté ou de l'autre. Une voix dans ma tête hurlait : Arrête-toi, arrête ça !

— Retourne-toi, j'ai dit.

Le silence écrasait la chambre. En bas, le lave-linge s'est lancé dans un ultime tourbillon d'essorage, et on n'entendait rien d'autre à part nos deux souffles. Angeline a dégluti. Je l'ai entendue, j'ai entendu clapper tous les muscles, tous les ligaments de sa gorge.

— Ça m'est égal, a-t-elle lâché d'une voix flageolante, les larmes aux yeux. Vous pouvez me dire ce que vous voudrez, j'ai réfléchi. Je ne me ferai pas opérer. Je n'ai pas honte.

Et, avant que j'aie pu répondre, elle s'est éloignée d'un pas en direction du lit, elle s'est retournée et soudain j'ai tout vu, là, devant moi. Je me suis rattrapée au cadre de la porte pour ne pas perdre l'équilibre, les yeux écarquillés. Sa queue – mais je savais que ce n'était pas une queue – lui sortait de la colonne vertébrale, telle une racine géante. Elle partait d'abord vers l'arrière avant d'entamer sa descente, légèrement de biais.

« Un ensemble de calcifications à l'intérieur du bassin, un long os atrophié en saillie de la région sacro-coccygienne. Un membre... »

Ses mains sont restées une seconde en suspens autour de ses reins puis elle les a levées – bien haut, pour que rien ne m'échappe. J'ai vu, alors, la confirmation de ce que je savais, j'ai vu de mes yeux que ce n'était pas une queue, mais une jambe difforme.

« Un membre parasite. »

Une veine saillante, bien visible, courait sur sa partie supérieure jusqu'au renflement de la pointe, qui devait être une espèce de pied grossier, palmé. J'ai imaginé ce qu'il devait y avoir en elle : une moitié de jumeau à la bouche ouverte, buvant son sang, bâillant, hoquetant et retroussant ses babines sanguinolentes comme les bébés dans l'utérus. J'ai vu le cœur d'Angeline, contraint de mettre les bouchées doubles pour nourrir son jumeau. J'ai eu envie de la frapper. J'ai eu envie de tirer sur cette foutue jambe, de la lui arracher. Je trouvais inconcevable qu'Oakesy puisse fantasmer sur elle. Avec un corps pareil... Qui aurait pu avoir envie de... ?

Je me suis mordu la langue, et le filet de sang qui a jailli entre mes dents a eu raison de mon envie de la frapper.

— *Duplicata incompleta* ! ai-je lancé, d'une voix plus forte que je ne m'y attendais. *Duplicata incompleta*... Séparation incomplète.

Le silence est retombé. Les bras écartés d'Angeline sont redescendus d'un cran, comme s'ils étaient soudain trop lourds pour elle. Mais elle a réussi à les relever en tremblant sous l'effort.

— Je ne me ferai pas opérer, a-t-elle réaffirmé d'une petite voix forcée. Je ne suis pas comme ça parce que j'ai fait quelque chose de mal, et il n'y a rien...

— Un jumeau parasite. Pas de tête ! Pas de cerveau !

J'ai attendu que mes paroles fassent leur effet. J'ai continué :

— Juste cette jambe et quelques vertèbres qui te rentrent dedans !

Elle a eu un haut-le-cœur. J'ai entendu un bruit de gorge, et son corps entier a été saisi d'une convulsion. Elle s'est jetée en avant sur le lit, elle a roulé sur le côté en essayant de ramener son membre contre elle. Des larmes pitoyables ont dégouliné sur son visage.

— Ne pleure pas !

C'est moi qui aurais dû pleurer. Pas elle.

— Arrête. Arrête immédiatement !

Je me suis avancée ; j'ai regardé de haut son corps nu, ses jambes balafrées.

— Arrête !

Mais elle a continué de sangloter, le front contre ses genoux repliés, en me montrant tout ce qu'il y avait à voir en bas – et qui était normal devant : les grandes lèvres bordées de poils épars. Ses deux mains, serrées sur l'excroissance, cherchaient à la cacher derrière elle : la chose lui courait le long de la cuisse puis s'en écartait un peu, raide et rugueuse, comme pour s'étendre sur le lit mais sans y parvenir vraiment. Je me suis accroupie jusqu'à ce que mes yeux soient au niveau de sa vulve, dont j'ai senti l'odeur vaguement poivrée. Quand elle a senti mon mouvement, elle a rouvert les yeux, cherché les miens, tenté de se rasseoir avec ce petit air affolé... Mais je ne lui ai pas laissé le temps d'ouvrir la bouche. Je suis montée sur le lit et j'ai repoussé une de ses cuisses le plus haut possible, en appuyant un genou dessus pour la bloquer. L'autre, au contraire, je l'ai abaissée au maximum, pour tout voir.

— Non, a-t-elle gémi en tendant les mains vers moi. S'il vous plaît...

Je les ai chassées. Son vagin s'est entrouvert J'ai deviné un peu d'humidité, un reflet argenté, puis j'ai vu la surface lisse et rougeâtre de son périnée qui allait s'affinant vers l'arrière, en forme de V, et encore un peu plus loin la naissance aplatie de la queue, marquée dans le sens de la longueur par un sillon irrégulier, un peu comme celui qui divise les testicules par en dessous. À ce moment-là, et j'ignore encore ce qui m'a poussée à le faire, j'ai introduit deux doigts dans son vagin. Elle a hoqueté, mais je les ai enfoncés encore plus loin, l'idée m'ayant traversée en un éclair que si je fourrageais assez profondément en elle je trouverais ce dont Oakesy avait envie. Et que si je trouvais ça, je le lui arracherais pour l'offrir à mon mari, enveloppé d'un mouchoir sanglant.

— Sortez. Sortez de moi.

Elle m'a saisi les poings et a tenté de se dégager en trépignant des deux pieds sur le matelas. Mais j'ai suivi le mouvement en déplaçant ma main de son vagin à son anus. J'ai eu une vision de membrane en train de crever lorsque j'y ai plongé mes doigts, j'ai senti ses muscles se contracter autour de mes phalanges, senti ses entrailles lisses malgré tous ses efforts pour me griffer les poignets, m'écorcher de ses ongles. Le jumeau était quelque part là-dedans – j'ai imaginé son visage, ses mains, ses ongles, son estomac, sa colonne vertébrale, le tout compacté en une boule d'os et de muscles de la taille d'un fœtus dans les profondeurs de son bassin. Peut-être allais-je frôler un nez, une oreille. Lui planter mes ongles dans les yeux.

— Lâchez-moi !

Elle a réussi à rouler sur le côté, et mes doigts sont ressortis en lui lacérant le rectum. Elle a poussé un long sanglot et s'est mise hors de portée en plaquant les deux mains contre son entrejambe. Je me suis redressée, en nage et grelottante, le souffle court.

— Tu le dégoûtes. Tu le savais ? Tu le rends malade ! ai-je crié, le visage plein de larmes. Il m'a dit qu'il était allé gerber après t'avoir vue pour la première fois. Tu savais ça ?

— Non, a-t-elle sangloté d'une voix faible, en frissonnant. Il n'a pas pu dire ça.

J'ai examiné mes doigts tendus, poisseux et tremblotants.

— Si. C'est ce qu'il a dit. Crois-moi.

Je suis partie à pas raides vers la salle de bains et je me suis lavé les mains à l'eau brûlante, à grand renfort de savon, en claquant des dents comme une morte de froid.

Je sais que j'ai franchi la ligne rouge. Je sais que j'ai atteint le point de non-retour.

J'ai continué à me laver, à me laver jusqu'à ce que la chair de mes paumes soit à vif et que le besoin de pleurer m'ait quittée. Puis je suis retournée dans notre chambre, où j'ai changé de pantalon et de chemisier. Ma décision est prise. Il est temps de rentrer à Londres. Je n'ai peut-être rien à montrer à Christophe, mais si je reste plus longtemps sans le voir, sans lui parler, je vais devenir folle.

Oakesy

1

On a tous dans le cerveau des rengaines préenregistrées, des rythmes qu'on se contente de suivre quand on s'imagine savoir tout ce qu'il faut savoir. On finit par en oublier de chercher. Pour ce qui est de Lexie, je croyais si bien la connaître que j'avais cessé de penser juste. C'est pourquoi je n'avais aucune chance de voir venir ce que j'ai découvert ce jour-là, à mon retour à l'Hôtel des Viols.

J'ai mis deux heures à rentrer par la route touristique, coincé au cul de caravanes qui crachaient des volutes de gaz noirs et esquissant diverses stratégies au son de mon CD de Massive Attack. J'ai tellement pensé à Lexie en cours de trajet que j'aurais dû me sentir mieux que ça lorsque je me suis garé devant l'Hôtel des Viols. Et pourtant j'avais l'impression d'être le roi des couillons, pris de court et comme rongé de l'intérieur. Incapable d'entrer, je suis resté un bon bout de temps les mains sur le volant, à étudier les lignes de crasse sous mes ongles, tentant en vain de composer une phrase d'ouverture et d'engager mentalement la conversation. L'orage était passé. Les rues détrempées luisaient sous le soleil de fin d'après-midi, mais les rideaux du salon étaient tirés et je l'ai imaginée à l'intérieur, assise droite comme un I sur une chaise en Formica bleu, son regard braqué sur moi à la seconde où j'entrerais. Angeline serait à l'étage.

Au bout de cinq minutes, n'ayant toujours pas réussi à trouver ma phrase d'ouverture, j'ai redémarré, avancé la Fiesta de quelques mètres et fait de nouveau halte au croisement suivant. J'ai regardé à gauche, puis à droite. La voiture de patrouille était parquée à sa place habituelle, juste assez loin pour ne gêner personne tout en permettant au flic de faction d'apercevoir la façade de l'Hôtel des Viols. Le soleil se répercutait sur son pare-brise, et il m'a fallu plusieurs secondes pour me rendre compte qu'il y avait deux personnes dedans. Un nuage est arrivé, la lumière a baissé, et j'ai vu Angeline sur le siège passager, un

mouchoir devant les yeux. Le flic avait mis un bras sur son dossier. Sans la toucher vraiment, mais il s'en fallait de quelques centimètres.

J'ai coupé le contact, je suis descendu d'un bond, j'ai traversé la rue, j'ai frappé à la vitre. Le verrouillage centralisé a cliqueté et l'agent m'a indiqué la banquette arrière d'un coup de pouce. J'ai ouvert la portière et penché la tête à l'intérieur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une prise de bec.

Il s'est retourné vers moi. Il avait des cheveux roux en désordre et j'ai remarqué qu'il n'avait toujours pas ôté son bras du dossier d'Angeline. Légèrement penchée de son côté, comme si elle venait de pleurer sur son épaule, elle se pinçait le haut du nez.

C'est une infirme, mon pote... tu n'as pas remarqué ? Une infirme. Laisse-moi te rappeler ce qu'elle cache sous ce manteau...

— Deux jeunes femmes, a-t-il repris. Une petite mécontente.

Je me suis assis à l'arrière, j'ai refermé la portière. Le chauffage était à fond, et l'un d'eux avait bu. Ou les deux. Ça schlinguait, là-dedans, comme dans un taxi des quartiers sud de Londres.

— Alors ? ai-je lancé à Angeline. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle a secoué la tête en se cachant les yeux derrière son mouchoir. Le bruit de sa respiration a rempli l'habitacle.

— Je finirai par le savoir, donc tu ferais aussi bien de me le dire tout de suite. Qu'est-ce qui s'est passé ?

L'agent m'a décoché dans le rétroviseur un coup d'œil que j'ai surpris ; j'ai répondu d'un petit haussement de sourcils. S'il me sortait un truc du genre « Allez-y doucement avec la demoiselle », je lui demanderais ce que foutait son bras sur le dossier d'Angeline et pourquoi sa gueule ressemblait au cul d'un chien.

— Angeline, ai-je insisté. Je t'ai posé une question. Qu'est-ce qui s'est passé pendant que je n'étais pas là ?

Elle a baissé son mouchoir et timidement cherché mon regard dans le rétroviseur, les traits congestionnés. C'est donc toi qui pues la vinasse, me suis-je dit.

Elle n'est personne, Oakes, elle ne représente rien pour toi.

— J'ai pris de l'argent dans votre serviette, a-t-elle lâché.

Elle s'est essuyé le nez et a entrepris de sortir d'une de ses poches divers objets, qu'elle a déposés au fur et à mesure sur la planche de bord. Deux paquets de bonbons pour enfants, trois mini-bouteilles de Stolichnaya, quatre autres de cognac et deux sachets vides de Dori-tos. Le tout n'a pas tardé à glisser de la planche de bord, poussé par la ventilation, et à tomber sur le tapis de sol. L'agent a dû retirer son bras du dossier pour commencer à ramasser.

— Doucement, petite, a-t-il dit. Dou-ce-ment.

— Elle était dans votre chambre, a repris Angeline. Je suis descendue à la cuisine, et je vous ai emprunté cet argent.

Elle a montré d'un coup de menton la supérette, de l'autre côté du lotissement.

— J'ai pris tout ça, plus de la vodka, et je suis pas mal saoule. Vous voyez ?

Elle a sorti de son autre poche une poignée de billets et de pièces qu'elle a laissée tomber sur la planche de bord. Une pièce de cinq pences a roulé sur la tranche, heurté le levier de vitesse puis s'est coincée à trois centimètres de mes orteils, dans le socle garni de cuir du frein à main.

— Je suis une voleuse, et je suis saoule, et je suis sûrement comme mon père parce que je la déteste – et vous aussi, je vous déteste... !

— Hé, hé, petite, allez-y doucement !

Il lui a posé une main sur l'épaule et elle a fondu en larmes. Je me suis tourné en soupirant vers la vitre et j'ai regardé l'Hôtel des Viols. Quelle planque de merde, ce lotissement fantôme où les ordures débordaient de partout, avec ses pelouses mortes et son horizon jaune comme un hématome, à croire qu'un nuage toxique allait nous tomber dessus de l'ouest.

Une voiture a pointé le museau au bout de la rue parallèle à celle de l'Hôtel des Viols, qui menait au parc. En voyant la nôtre, la personne qui la conduisait s'est empressée de virer à droite et de disparaître. Encore un crétin venu là déposer de la ferraille. Venez donc décharger

votre merde chez nous. Bienvenue au Domaine du Bois-Merdeux. Laissez tout ça ici. Quelqu'un s'en occupera.

— Attends-moi ici, ai-je dit à Angeline en ouvrant la portière. À mon retour, il faudra qu'on parle... J'en ai pour dix minutes, ai-je ajouté après une hésitation en tapotant l'épaule de l'agent. Mais je ne serai pas loin. Je vous verrai de la fenêtre.

Il allait dire quelque chose quand je lui ai claqué la portière au nez. Je me suis redressé, j'ai fermé mon blouson et j'ai relevé mon col sans quitter des yeux l'Hôtel des Viols. Façon *Le train sifflera trois fois* – ce qui est une boutade car, en poussant la porte de la maison, je n'ai été assailli que par une bouffée d'air rance et le spectacle d'un mobilier vétuste. Lexie n'était pas là. Elle n'était plus dans la maison.

2

Immobile dans le séjour, j'ai observé en clignant des yeux les chaises vides, le téléviseur éteint, la bouilloire froide. Je suis monté dans notre chambre, mais il n'y avait personne. Elle était partie. J'ai marqué un temps d'arrêt sur le palier, la tête bourdonnante. Elle m'a quitté, ai-je pensé. Elle m'a quitté. Je suis revenu à la voiture de patrouille. Le flic, cette fois, n'a pas attendu que je cogne à la vitre. Il l'a baissée en me fixant de ses yeux vides.

— Elle n'est pas là, ai-je dit.

Angeline s'est retournée vivement, les joues en feu, striées de veinules, pour regarder la maison.

— Elle était là quand je suis partie.

Un coude sur le toit de l'auto, j'ai passé la tête à l'intérieur et je me suis retrouvé nez à nez avec le flic.

— Alors ? ai-je demandé. Elle est partie à quelle heure ?

Une tache rouge est apparue sur l'arête de son nez. Une autre lui est montée du cou au front. Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre.

— Espèce d’abruti ! Vous avez quitté votre poste, c’est ça ?

Il m’a fusillé du regard, avec un mouvement de contraction circulaire des mâchoires.

— Vous avez abandonné votre poste, pauvre con !

Ma main s’est abattue sur le toit de tôle, et il a sursauté.

— Il est venu me chercher, a dit Angeline.

Elle est sortie de l’auto et a posé sur moi, par-dessus le toit, un regard brouillé. Son souffle créait une buée blanche dans l’air froid et je l’ai sentie paniquer d’un seul coup en fixant l’Hôtel des Viols par-dessus mon épaule.

— C’est ma faute, a-t-elle dit. Je suis sortie pour marcher, et il est venu me chercher.

Je n’ai pas répondu. J’ai balayé du regard les rues vides, les façades lugubres, l’horizon en feu. Les rideaux fermés de notre planque. J’ai fait demi-tour et je suis reparti vers l’Hôtel des Viols, en nage. Angeline m’a suivi en clopinant, inquiète, titubant presque.

— Ne paniquez pas, m’a-t-elle dit.

J’ai senti à sa voix qu’elle avait aussi peur que moi. Elle dégrisait vite.

— Je suis sûre que tout va bien. Elle m’a dit qu’elle rentrait à Londres. Elle m’a dit qu’elle partait. Je suis sûre qu’elle va bien.

Une serpillière avait été mise à sécher sur le robinet de la cuisine. Tout en attendant que la mère de Lexie me réponde au téléphone, j’ai regardé une goutte grossir dans son coin inférieur, enfler peu à peu jusqu’à devenir trop lourde, puis s’écraser avec un *ping* métallique au fond de l’évier.

On ne s’entendait pas trop bien, la mère de Lexie et moi. Elle n’avait jamais vraiment digéré que sa fille épouse un petit gars de Liverpool dans mon genre, qui ne se donnait même pas la peine de camoufler ses origines ouvrières. Dans son milieu, on se vantait d’avoir des gosses inscrits à Oxbridge ; dans le mien, on était fier quand ils n’avaient pas d’ennuis avec les flics. Sans compter, avait-elle dit un jour à Lex, que je ne gagnais pas assez d’argent. Vous comprenez donc que nos relations ne seraient jamais les meilleures du monde.

Au bout de six sonneries, quand son répondeur s'est mis en route, une part de moi a ressenti du soulagement. Après avoir raccroché sans rien dire, j'ai composé notre numéro à Kilbum et déposé le message suivant : « Lex ? Rappelle-moi quand tu seras rentrée. » Puis je suis passé dans la cuisine et j'ai mis de l'eau à bouillir.

La maison était muette. Angeline était remontée à l'étage. J'ai préparé mon thé en tendant l'oreille, versé quelques gouttes de lait dans ma tasse, pivoté sur moi-même pour jeter le sachet dans la poubelle, et...

Je me suis figé d'un seul coup, mon sachet à la main.

Le sac de Lexie était suspendu au dossier d'une des chaises.

Un sac Gap en cuir brun. Son préféré, parce qu'il était muni d'un système de bretelles qui permettait de le porter soit en bandoulière, soit sur le dos. Je le lui avais offert pour Noël l'année précédente – elle s'en servait tout le temps, que ce soit pour aller à la piscine, au pub ou pour faire des courses. Elle ne s'en séparait jamais.

Très lentement, presque comme s'il risquait de détalier au moindre mouvement brusque, j'ai laissé tomber mon sachet de thé dans la poubelle, jeté la cuiller dans l'évier et décroché le sac avant de l'ouvrir d'une main tremblante. Une discrète odeur de cuir et de chewing-gum à la fraise s'en est échappée. À l'intérieur, j'ai trouvé un paquet de mouchoirs en papier, un tube de pastilles pour la gorge à moitié plein, le carnet à spirale où elle prenait des notes et un collant de rechange, toujours dans son emballage d'origine. J'ai déposé le tout sur la table, la bouche sèche. Tout au fond du sac, j'ai senti son portefeuille. Son portefeuille, ses clés, son portable.

En fixant les zigzags de l'écran du téléphone, j'ai senti les battements de mon cœur devenir un bourdonnement sourd, monotone. Son portefeuille était fermé, et en l'ouvrant j'y ai trouvé de la menue monnaie, la carte de retrait de notre compte joint à la NatWest, une coupure de presse à propos de son branleur de patron, sa carte de bibliothèque et une vieille photo de moi, tout bronzé et arborant ma tignasse de jeune homme, en train de poser devant un Boeing 747 sur le tarmac de l'aéroport d'Athènes, au retour de notre lune de miel à Kos.

J'ai contemplé la photo, pétrifié, dans cette cuisine dont les sons, la lumière étaient soudain amortis.

Lex, Lexie... jamais tu n'aurais laissé tout ça si tu étais repartie à Londres... pas vrai ?

Je me suis pesamment dirigé vers le hall et j'ai commencé à monter l'escalier avec la lenteur d'un arthritique, son portefeuille serré entre mes doigts gourds. Je venais d'atteindre le palier quand Angeline est apparue à la porte de la salle de bains. J'ai senti tout de suite qu'il s'était passé quelque chose.

— Joe, a-t-elle soufflé, le regard luisant. Joe. Venez voir.

3

— Une scène de crime.

Le chef inspecteur Danso, planté sur le palier de l'étage, les mains dans les poches de son imperméable bleu marine, scrutait l'intérieur de la salle de bains. Lorsque j'étais monté tout à l'heure, j'avais trouvé la porte entrebâillée, juste assez pour m'indiquer qu'il n'y avait personne dans la pièce. Mais je ne m'étais pas donné la peine de l'ouvrir à fond. Sans quoi j'aurais remarqué le verre brisé de la fenêtre au-dessus du lavabo – qui laissait entrer un peu de lumière grise –, les serviettes froissées dans la baignoire, le rideau de douche arraché à sa tringle.

— Désolé, mais je vais devoir classer ça en scène de crime. Descendons. L'équipe de la Scientifique ne devrait pas tarder.

Nous avons repris l'escalier en silence. Dehors, plusieurs voitures de police lançaient des éclairs bleutés. Dès que j'avais aperçu le visage d'Angeline sur le palier, j'avais compris. Compris que, malgré ce que j'avais cru voir à Crinian, Dove ne s'était pas éloigné de Dumbarton. Le chauffeur à la casquette était donc soit une espèce de *doppelganger* – un double spectral –, soit une coïncidence pure et simple. Mais ce n'est qu'à ce moment-là, en apprenant de la bouche de Danso que les renforts étaient déjà en route, que le choc m'a rattrapé. En bas de

l'escalier, j'ai senti mes jambes se dérober.

— Hé là ! s'est exclamé Danso, juste derrière moi, en me retenant par les aisselles. On y est, mon grand. C'est ça, venez par ici... on va vous asseoir avant que vous ne vous cassiez la figure...

Il m'a soutenu jusqu'au séjour et m'a aidé à prendre place sur le canapé défoncé où je me suis assis lourdement, les pieds écartés d'une trentaine de centimètres, les mains sur les genoux et le regard vague, aussi solennel et impassible que la statue de ce bon vieux Lincoln à Washington. Angeline s'est affalée dans le canapé d'en face, les paupières enflées à force de pleurer.

— Vous êtes toujours parmi nous, hein ?

Danso s'est penché en avant, les paumes sur les genoux, jusqu'à ce que ses yeux soient au niveau des miens ; il m'a observé comme pour s'assurer que je n'allais pas m'effondrer comme un soufflé, puis s'est redressé et a promené son regard sur le séjour et la cuisine.

— Vous avez quelque chose à boire, ici ?

— Du Jack Daniel's, ai-je répondu en hochant mécaniquement la tête. Oui, du Jack Daniel's.

J'ai tourné la tête vers la cuisine puis, comme si le son de ma voix pouvait suffire à faire taire la nuée de parasites qui m'encombraient le cerveau, j'ai répété :

— Jack Daniel's. Jack Daniel's. Jack Daniel's. Là-bas. Vous le voyez ? Dans la cuisine.

— Je vais vous en servir une dose, d'accord ? Juste une larmichette... histoire de vous remettre la tête à l'endroit, hein ?

S'il y avait eu dans le séjour des pièces à conviction dignes d'être préservées, Angeline et moi les avions déjà détruites à force de faire les cent pas en attendant l'arrivée de Danso. Mais il avait son métier de flic dans le sang et, par précaution, il a déchiré une feuille du rouleau de papier de la cuisine pour prendre la bouteille – étant donné la propension bien connue des cambrioleurs à s'en jeter un derrière la cravate. En repérant la porte de placard enfoncée, il a reculé d'un pas, comme si on l'avait giflé, et a écarté les mains.

— Moi, ai-je lâché d'un ton morne, en secouant la tête. L'autre jour.

L'éléphant dans un magasin de porcelaine.

Il a regardé encore un peu la porte puis a lentement baissé les mains. Il a pris sur une étagère un vieux mug fissuré des Rangers, y a versé quelques doigts de whisky et me l'a apporté. Le mug avait beau sentir le café et le lait rance, je l'ai vidé avec gratitude, en entendant mon souffle me revenir des profondeurs du récipient.

Danso s'est approché de la chaise.

— C'est son sac, là ?

— Oui.

— Et elle n'a pas pris de vêtements ?

— Rien.

— Votre chambre est dans l'état où vous l'aviez laissée ?

— Il n'y a que la salle de bains. C'est la seule pièce où quelqu'un ait...

Ma voix s'est brisée et, en appuyant dessus du bout des doigts, j'ai fait tourner ma pomme d'Adam en cercle, comme si cela pouvait suffire à effacer cette sensation d'étranglement.

— Où quelqu'un ait... vous savez...

— Oui, a fait Danso à mi-voix. Oui. Je sais.

Après s'être gratté la tête, il a pincé son pantalon aux genoux pour en relever l'ourlet puis s'est assis à côté de moi sur le canapé en repliant ses longues jambes fines et noires d'araignée géante.

— A votre retour, avez-vous remarqué quoi que ce soit d'anormal dans la maison ? Quelque chose qui vous aurait frappé par son caractère inhabituel ?

J'ai regardé par la fenêtre en silence. Le chauffeur de Danso, debout à côté de leur voiture, parlait dans un micro, une main posée sur le toit de tôle, le bas de sa veste relevé juste ce qu'il fallait pour suggérer l'éclat des menottes fixées à sa ceinture. De temps en temps, il se retournait pour observer la lisière rougeoyante des arbres, dont les ombres aplaties s'allongeaient sur le parc.

— Non, ai-je dit. Rien.

Danso s'est tapoté la rotule du bout des doigts. Il y a eu un long

silence. Là-haut, le chauffe-eau s'est mis en marche en cliquetant, avec une série de petites vibrations qui m'ont fait penser à un scarabée pris au piège.

— La porte de derrière était fermée à clé, a-t-il récapitulé en se penchant en avant pour apercevoir le fond du couloir, comme s'il cherchait à se rassurer sur le fonctionnement de sa mémoire. Et la porte principale était...

— Fermée à clé.

J'avais la bouche engourdie, anesthésiée. Les mots en sortaient dans la douleur, comme des dents arrachées.

— Je me suis servi de ma clé, ai-je réussi à ajouter.

— Et vous voyez où elle aurait pu aller ? Elle avait des amis, de la famille dans la région ?

— Sa mère vit dans le Gloucestershire. Elle aurait pu l'appeler de son portable. Mais les seuls appels en mémoire sont ceux qu'elle m'a passés, plus un autre à la Royal Infirmary.

Je me suis interrompu, assailli par le brusque retour d'un souvenir, et j'ai regardé vers la fenêtre.

— Joe ?

— Une voiture, ai-je poursuivi d'une voix éteinte, l'index tendu vers la rue. Une voiture est passée sur cette route il y a une demi-heure. Elle s'éloignait.

Danso s'est penché en avant.

— Une voiture ?

— Blanche, ai-je répondu en me levant à demi, les yeux fixés sur les habitations condamnées d'en face. Blanche ou gris métallisé, peut-être...

— Berline ? Coupé ? Break ?

— Berline. Je...

J'étais déjà debout, en train d'ouvrir la porte d'entrée ; je suis sorti à grandes enjambées et me suis mis à scruter le bout de la rue, là où l'auto avait disparu. Les policiers assis dans leurs véhicules ont interrompu leurs conversations pour se retourner vers moi.

Danso a émergé à son tour de la maison et m'a rejoint. Il est venu se planter à côté de moi et a observé la même portion de route grise qui rétrécissait entre les maisons.

— Des gens qui venaient balancer leurs rebuts, ai-je repris d'une voix étouffée. Enfin, c'est ce que je me suis dit.

— Je suppose que vous n'avez pas relevé la plaque ?

— Elle est passée trop vite.

J'ai cligné des yeux, fixant la route, mobilisant ma mémoire au maximum. J'avais forcément remarqué quelque chose... un détail...

— Vous avez vu le chauffeur ?

— Non.

Et si elle avait été dans cette bagnole, pauvre con ? Et si tu l'avais regardée partir les bras croisés ?

Un détail, oui, concernant l'arrière de cette berline...

— Ça n'a duré que deux ou trois secondes... je n'ai vu ni le chauffeur ni s'il y avait quelqu'un d'autre dans la...

Je me suis tu. Je venais d'avoir un flash.

— Des chaussures à crampons. Oui, des chaussures de footballeur. Miniatures, le genre qu'on accroche sous le rétro. Et un mini-maillot du Celtic. En haut de la lunette arrière, ce qui m'a fait penser qu'il pouvait y avoir des gosses dans cette voiture. C'est pour ça que je ne me suis pas méfié.

L'information était affligeante de pauvreté, mais c'est tout ce que j'ai pu tirer de ma mémoire. Danso l'a transmise à un agent, qui a lancé un avis de recherche par radio. Le visage du chef inspecteur était tendu et marqué par une vague appréhension quand il s'est retourné pour fouiller du regard les rues et le parc vides. Nous avons regagné la maison à pas traînants, abattus. Je me suis assis près d'Angeline. En haut, le chauffe-eau produisait à présent des chocs rythmiques, comme une machine en train de s'emballer.

— Je suis désolée, a murmuré Angeline. Je suis vraiment désolée.

Je l'ai regardée. Elle était toujours dans son manteau, rabougrie et misérable, le menton quasiment sur la poitrine, apparemment au-delà

des larmes. Sa congestion alcoolique avait disparu. Elle s'était même carrément vidée de toute couleur. Ses pieds bottés de cuir brun étaient tournés vers l'intérieur, comme si elle cherchait à disparaître.

— Je n'aurais pas dû quitter la maison.

— Ce n'est pas ta faute, ai-je dit. Vraiment pas.

— C'est papa. Papa. Je n'aurais pas dû sortir. Vous me l'aviez bien dit. C'est juste que, Lexie et moi, on s'est disputées, et... Si je ne m'étais pas installée avec vous ici, il n'aurait jamais fait ça.

J'ai tristement secoué la tête.

— Ce n'est pas ta faute.

Elle a opiné en essayant de sourire, mais j'ai senti qu'elle ne me croyait pas. Danso est venu se rasseoir et allait prendre la parole quand le bruit du chauffe-eau s'est encore amplifié. Il a regardé le plafond maculé d'auréoles.

— Il en fait du boucan, cet engin-là.

— Tout tombe en ruine dans cette bicoque.

— J'en parlerai aux gars de l'entretien, et...

Il s'est encore interrompu : les martèlements redoublaient. Angeline et moi avons nous aussi levé la tête. Pendant un moment, personne n'a parlé. Le regard de Danso a fini par redescendre jusqu'à croiser le mien.

Une discrète coloration rose pâle lui envahissait les joues. Il a dégluti, puis m'a adressé un sourire peiné.

— Joe ? a-t-il lâché d'un ton détaché, comme s'il voulait me demander l'heure. Avant de nous appeler, vous avez bien pensé à regarder dans toutes les pièces, là-haut ?

4

— J'ai besoin de place.

— Et moi pas ? Il faut bien que je lui pose cette perf. Vous avez dit

au chef de clinique que vous ne nous dérangeriez pas.

Une généraliste du sud de Glasgow, dépêchée par l'institut médico-légal, était en pleine querelle avec l'infirmière envoyée par le service des grands brûlés. Le petit kit en carton du médecin, posé sur une chaise d'une des salles de soins intensifs de la Royal Infirmary de Glasgow, était ouvert et débordait de tubes à essai sous emballage stérile et de gants en latex. L'infirmière devait pratiquement l'enjamber chaque fois qu'elle se déplaçait autour du lit sur lequel Lexie gisait, immobile, les jambes enveloppées de bandes imprégnées de vaseline, dominée par une série d'appareils de contrôle montés sur des bras mécaniques ; trois tuyaux s'échappaient du cathéter relié à la sonde qu'on lui avait posée dans le cou.

— Pourquoi est-ce que c'est vert ? a demandé le médecin en montrant du doigt la poche à perfusion. Qu'est-ce que vous lui envoyez ?

— Du propofol, a répondu l'infirmière en se faufilant devant elle. Le neurologue ne veut surtout pas qu'elle bouge. Il veut la maintenir sous sédation profonde jusqu'à ce qu'on sache comment va évoluer son hématome intracrânien. Bon, vous lui faites ces prélèvements, ou vous voulez que je m'en charge ?

— J'essaie juste de faire mon boulot, a grommelé l'autre en se penchant vers son kit pour prendre un tube à essai. C'est tout.

Dans un angle de la salle de soins, Danso suivait la scène, le teint terreux, les bras croisés. Il m'avait prié de sortir pour échapper à ce spectacle-là, mais j'avais répondu « Non, pas question de la laisser, quoi qu'il arrive ». J'étais donc assis à côté du paravent, sur une chaise en plastique branlante, silencieux, et c'est dans une sorte de torpeur que j'ai regardé le médecin examiner les mains flasques de Lexie, lui gratter soigneusement le dessous des ongles, puis glisser ses écouvillons dans des tubes étiquetés et datés ; elle a vérifié l'heure à la pendule murale et a tendu un tube à Danso pour le lui faire signer.

Il était sept heures du soir, et la journée s'était perdue dans un brouillard. Lexie était vivante. Vivante. Mais personne ne savait pourquoi. Elle aurait dû être morte. C'est ce qu'ils me disaient tous.

Je me suis retourné d'un mouvement brusque, la tête au bord de

l'implosion. Angeline était là, assise à quelques pas de moi, pâle et choquée, et me regardait sans ciller. Je ne lui avais pas parlé de toute la journée. Je n'avais même pas remarqué sa présence.

— Tu lui parleras, toi, lui ai-je dit. À son réveil, tu lui expliqueras comment faire.

Ses lèvres se sont ouvertes, au ralenti m'a-t-il semblé. L'intérieur de sa bouche était rose.

— Quoi ? a-t-elle murmuré. Qu'est-ce que vous dites ?

— Tu lui diras comment faire maintenant qu'elle est...

Incapable d'aller plus loin, je me suis retourné vers Lexie. Ils l'avaient installée sur un matelas gonflable bleu nuit censé atténuer la pression des brûlures qui lui couvraient presque toute la face postérieure des jambes. Ses voies respiratoires étaient dégagées et aucune brûlure ne faisait le tour complet de la jambe, ce qui d'après le chef de clinique était encourageant. En revanche, personne ne faisait semblant de croire qu'elle pourrait échapper à la défiguration. Elle y aurait droit. À vie. Le premier ambulancier à arriver à Lightning Tree était devenu blanc comme un linge en découvrant ses plaies. Je le revois tentant de lui enrober les jambes de cellophane pendant que le flic responsable de la scène de crime lui hurlait « Grouillez-vous, grouillez-vous ! » – et j'avais compris dès ce moment-là, rien qu'à voir leurs visages à tous, qu'il n'y aurait pas grand-chose à faire concernant ces brûlures.

« C'est le syndrome du retraité, avait grommelé quelqu'un dans le brouhaha ambiant. J'ai déjà vu ça une fois chez un vieux maccab que je devais enlever. Mort dans son plumard. Quand je suis arrivé sur place, ça faisait six jours qu'il rôtiissait sous sa couverture chauffante. »

Les bruits du chauffe-eau n'étaient pas dus à un problème mécanique : l'engin s'était remis en marche bien avant mon retour à l'Hôtel des Viols. Ce que Danso, Angeline et moi avions entendu du séjour, c'était le cliquetis des talons de Lexie qui frappaient les flancs du ballon d'eau chaude en un geste réflexe.

Un spasme neurologique, un tic, vu qu'elle était inconsciente quand j'ai ouvert le placard. On l'avait assise au sommet du ballon, les jambes de part et d'autre du gros tuyau de cuivre qui partait de celui-ci vers le

grenier, les bras rejetés en arrière. Sa bouche était grande ouverte et sa tête appuyée contre le mur, pas pendante du tout mais au contraire extraordinairement droite, et ce malgré ses yeux clos. Ce port de tête bizarre ne devait rien au hasard : elle était clouée au mur, après avoir été cognée à plusieurs reprises contre une grosse pointe en fer qui en sortait. Il y était allé tellement fort, et un si grand nombre de fois, qu'un orifice du diamètre d'un verre à liqueur s'était formé à l'arrière de son crâne ; il l'avait évidemment laissée pour morte. Sans doute aurait-il adoré voir la tronche que j'ai faite en la découvrant.

« Je suis en train de te baiser ta quiétude, Joe. »

La doctoresse a déchiré un autre emballage de cellophane et entrepris de sortir son contenu. Une douleur sourde m'a irradié le dos et les rotules : l'épuisement qui suit les grosses montées d'adrénaline. Je connaissais cet objet. Je savais ce qu'elle allait lui faire. Si Lexie avait les jambes aussi atrocement brûlées, c'était parce que Dove lui avait ôté son collant et sa culotte avant de la hisser sur le ballon. Le revêtement calorifuge s'était effrité depuis longtemps, et le cuivre brûlant du ballon était resté en contact direct avec ses cuisses et ses fesses pendant deux heures et demie. J'avais réussi à surmonter tout le reste, l'histoire du clou planté dans sa nuque, les contusions de son visage, les bourrelets rouges sur son cou là où il l'avait étranglée, mais la disparition de ses sous-vêtements... ce détail-là m'a achevé, et je me suis précipité vers l'évier de la cuisine pour y vomir ce qui me restait de bile.

Danso m'a soutenu comme un père : il a approché son visage tout près du mien et m'a parlé sans discontinuer, pour m'empêcher de perdre pied. Il est resté avec moi pendant que nous allions au commissariat et qu'on m'obligeait à en passer par l'odieux processus d'un prélèvement d'ADN parce que, oui, nous partagions encore le même lit malgré notre sexualité à peu près morte et enterrée. J'ai laissé un médecin me prendre tout ce dont il avait besoin : quelques cheveux et une pipette de sang. J'ai passé le reste de la journée à m'efforcer de chasser l'idée qu'un laborantin, quelque part dans Glasgow, devait être en train de confronter mon ADN à celui de Dove.

« Je suis en train de te baiser ta quiétude, Joe. »

L'infirmière s'est interrompue dans sa tâche quand elle a vu le

médecin sortir un spéculum.

— C'est bien ce que je crois ? a-t-elle demandé. Vous avez le feu vert du chef de clinique ?

L'autre lui a décoché un regard au ras de ses lunettes.

— Figurez-vous que oui. Il me semble que j'ai sa permission.

— Parce que ces brûlures au périnée... c'est vraiment très compliqué. Vous le savez, je suppose ? a dit l'infirmière en revenant vers le lit où le médecin, après avoir descendu le drap, était en train d'écarter délicatement les jambes de Lexie. Pour ce qui est d'enfler, il n'y a pas pire.

J'ai levé la tête et vu que Danso me fixait. Je savais ce que son regard signifiait : « Vous ne pouvez pas avoir envie de voir ça, ce n'est pas possible. » Je l'ai soutenu et j'ai senti le sang affluer à mes tempes. Le médecin a décollé le pansement d'entre les cuisses de Lexie, en prenant soin de n'arracher aucun des tubes du cathéter – et c'en a été trop pour moi. Je me suis levé, j'ai quitté la salle en tremblant et je me suis arrêté dans le couloir en tentant de reprendre mon souffle. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu un léger clic et, quand je me suis retourné, Angeline était debout à côté de moi, inexpressive. Elle avait déboutonné son manteau dans l'hôpital surchauffé et serrait un mouchoir au creux de sa main droite, pour se tamponner le front ou peut-être les yeux.

— Quoi ? ai-je lancé. Il fallait que je sorte. Je ne peux pas voir ça.

— Je sais.

Elle est restée immobile, à me regarder sans rien dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Joe ? a-t-elle murmuré. Quand elle se réveillera...

— Oui ?

— Quand elle vous montrera... Vous ne...

— Je ne quoi ?

— Vous ne lui laisserez pas voir votre dégoût ?

Je l'ai fixée. Pendant plusieurs secondes, je n'ai pas compris.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Ne lui laissez pas croire qu'elle vous dégoûte, a-t-elle insisté après une hésitation.

— Angeline, ai-je dit d'une voix blanche. Je n'ai jamais dit ça. Quoi que tu penses... je ne l'ai jamais dit.

5

Neuf heures le lendemain matin et voilà la mère de Lexie qui débarque, croulant sous les bagages. Des mollets osseux, gainés de bas de luxe et jaillis d'une jupe en tweed. Un chapeau d'astrakan enfoncé sur des volutes de cheveux auburn.

— Ça devait arriver, Joe, lâche-t-elle d'un ton cassant dès son entrée. Et pardonnez-moi si je vous en tiens responsable. Vous et votre métier.

Je ne réponds pas. Je la regarde embrasser Lexie. Je la regarde sommer l'infirmière d'essuyer la fine coulée de salive qui lui descend sur le menton. Je la regarde inspecter la pièce et prendre ses aises, accrocher son manteau et son chapeau, organiser ses affaires, s'asseoir dans une pose guindée, une main sur sa jupe parce que je suis bien assez dégoûtant pour essayer de voir sa culotte, à cette vieille bique. Je ne dis mot.

Nous resterons assis comme ça trente-six heures, embarqués dans un monumental bras de fer : le premier à plier, à renoncer à la veille, sera le grand perdant. Je passe mon temps affalé sur ma chaise, à regarder d'un air sinistre le mur d'en face, avec dans la main le dépliant qu'ils m'ont donné : *Réussir sa vie après des brûlures : besoins socio-psychologiques*. Elle se tient très droite, la bouche pincée, et étudie les mots croisés du *Telegraph* par-dessus ses lunettes. Je l'épie régulièrement, histoire de m'assurer qu'elle n'essaiera pas d'allumer son téléphone portable. Nous avons tous reçu la consigne de n'avoir aucun contact avec le monde extérieur, parents et amis inclus, et je veillerai à ce qu'elle la respecte. Car la police a un

problème.

Dans un premier temps, quand la nouvelle de l'agression de Lex est tombée, tout le monde à Oban a été secrètement soulagé : Malachi Dove avait rempli son contrat pour ce qui était de me baiser la gueule et il n'y avait eu qu'une seule victime, pas des centaines comme ils l'avaient tous redouté. Mais ensuite, les flics ont vu venir l'embrouille : dans l'esprit de Dove, le boulot était terminé parce qu'il croyait Lex morte. La réalité était différente. Un journaliste local avait eu vent d'une « scène de ménage » à l'Hôtel des Viols. Même s'il n'avait pas encore fait le lien avec le massacre de Pig Island, il avait compris qu'il y avait anguille sous roche en constatant que son contact habituel chez les flics ne voulait rien lâcher là-dessus, et il commençait à fouiner. Danso allait devenir fou à force de chercher à étouffer l'affaire : il était sûr que le cas Dove était réglé, mais il tenait à en avoir la preuve avant de lâcher quoi que ce soit à la presse. Nous avions besoin de son cadavre. Les vitres du box individuel de Lex étaient équipées de stores et toutes les infirmières, tous les médecins qui entraient avaient ordre de n'en parler à personne. Même à leurs amis. Et malgré cela, on avait l'impression que le verrou pouvait sauter à chaque seconde et que tout finirait par sortir. Si la mère de Lex s'avisait ne serait-ce que d'approcher une main de son portable, je lui sauterais dessus.

Angeline avait tenté de nous faire quitter le box, de nous convaincre de prendre un peu de vrai repos – il y avait dans la salle réservée aux proches des canapés sur lesquels nous aurions pu nous étendre, et elle nous réveillerait immédiatement s'il arrivait quoi que ce soit. Elle passait son temps à entrer et sortir, demandait régulièrement quand ils comptaient réveiller Lex.

Le deuxième jour, à onze heures du matin, elle nous a même apporté quatre beignets dans une boîte rayée rose et blanc. Avec sur le couvercle une toque de chef dessinée en bleu. Elle a étalé une serviette sur la chaise voisine de celle de la mère de Lex et y a soigneusement déposé deux beignets.

La mère de Lex les a regardés de haut et est partie d'un petit rire.

— Et dire qu'on prétend que la jeunesse de cette nation ne sait plus manger convenablement !

Angeline a hésité, et j'ai cru un instant qu'elle allait remballer ses beignets. Mais non. Elle s'est redressée, s'est calmement approchée de moi, a placé sa boîte et un gobelet de café à côté de ma chaise.

— Ma mère est morte, a-t-elle dit sans s'adresser à personne, mais en nous faisant lever les yeux à tous les deux. Ma mère est morte, mais elle était belle. Elle était belle et elle était bonne. Et elle m'aimait.

Je l'ai observée. Au cours des deux dernières semaines, ses cheveux avaient suffisamment repoussé pour recouvrir les zones chauves de son crâne. Ils étaient brossés et reflétaient même un peu de lumière. Elle semblait avoir mis du mascara et j'ai cru déceler une lueur de défi dans le regard qu'elle a pointé sur la mère de Lex.

— Oui, a-t-elle repris, tremblant presque à force de vouloir garder le contrôle de sa voix. Et vous savez quoi ? Je crois qu'elle a eu raison. Je crois qu'elle a eu raison de m'aimer.

Elle a posé une serviette à côté de mon café et, comme si rien n'avait été dit, comme si nous n'étions pas deux à la fixer, elle est allée se rasseoir sur sa chaise dans un coin, a ôté le couvercle de son propre gobelet et s'est mise à boire.

6

L'automne arrivait. Au niveau de la fenêtre du deuxième étage du service des soins intensifs, les monuments et mausolées de la nécropole dressaient leurs silhouettes noires sur fond de nuages. Au bord de la voie d'accès au service, des patients en chaussons et robe de chambre tiraient hâtivement et avidement sur leur cigarette en s'efforçant de ne pas trop lever les yeux sur ces tombes, ni sur l'austère statue de John Knox. Angeline, assise en silence, m'observait à l'autre extrémité du box.

C'était le troisième jour, et la matinée avait été consacrée à des histoires de peau. L'infirmière du service des grands brûlés était venue avec un mètre pour mesurer les futurs pansements de compression de Lexie – des jambières censées réduire les cicatrices et lui permettre de

recupérer la mobilité de ses articulations une fois qu'elle serait remise. Elle devrait les porter pendant un an et demi, nous a expliqué l'infirmière. Un représentant du laboratoire Myskin est venu effectuer une série de biopsies. Ces gens-là recueillent des petits bouts de peau et les mettent en culture dans leur labo jusqu'à obtenir des espèces de feuilles qu'on peut ensuite regreffer.

A l'heure du déjeuner, le chirurgien plastique a commencé à mettre la pression sur le neurologue : il tenait à débrider les plaies de Lexie, à éliminer les chairs mortes. Le neurologue s'est fait un peu tirer l'oreille mais, en fin de compte, ils sont tombés d'accord pour que l'intervention ait lieu dans l'après-midi. Le soir, Lexie aurait quitté les soins intensifs pour être transférée dans une chambre sous haute surveillance du service des brûlés. Réveillée. On lui donnerait alors toutes sortes d'informations sur son avenir, sur le soutien clinique et psychologique mis à sa disposition, et sur la façon dont sa peau allait repousser, dans un laboratoire, à cent cinquante kilomètres de là.

Assise à côté d'Angeline, la Reine de Glace somnolait, le menton sur la poitrine, un magazine de mode froissé sur les genoux. Danso est arrivé mais s'est abstenu d'entrer dans le box, probablement pour éviter d'avoir à l'affronter. Il est resté à la porte avec Struthers, sorte de Columbo dans son imper fripé, et a tapoté la vitre de l'index pour nous inviter à les rejoindre, Angeline et moi.

— On vous emmène à la cafète, a déclaré Danso quand nous sommes sortis.

Il tenait à la main un journal local. C'était écrit sur leurs figures : il y avait du nouveau. Surtout sur celle de Struthers. Il avait l'air de s'être fait transfuser une ou deux pintes de sang supplémentaires pendant la nuit.

— On a des choses à vous dire, a poursuivi Danso. On vous offre le café.

Il est parti vers la cafétéria de l'hôpital et, sans hésiter, je lui ai emboîté le pas, marchant à sa hauteur, franchissant en même temps que lui les portes battantes en plastique, puis émergeant sur un parking où le crachin n'a pas tardé à nous plaquer les cheveux sur le crâne. Struthers était resté en retrait pour donner le bras à Angeline,

qui nous suivait en boitillant.

— Je préfère vous dire ça maintenant, m’a glissé Danso au moment où nous poussions une nouvelle porte battante.

Nous venions de rejoindre le bâtiment principal, et nos semelles couinaient sur le linoléum. Il ne s’est pas tourné vers moi : il a maintenu les yeux fixés sur la porte de la cafétéria, tout au bout du couloir.

— Je préfère qu’il ne l’entende pas, a-t-il ajouté.

— Struthers ?

Il a acquiescé.

— Ce n’est pas pour ça qu’on est là, mais c’est quand même quelque chose d’important pour vous et je tenais à vous l’annoncer avec un minimum de discrétion.

— Vous teniez à m’annoncer quoi ?

— On a reçu les résultats. Ce matin. Du laboratoire de médecine légale.

Sa phrase m’a atteint au beau milieu d’une foulée. J’ai hésité imperceptiblement. Mon pied gauche a freiné à mi-hauteur et poursuivi sa trajectoire au ralenti. Mais, dès qu’il a touché le lino, le droit a décollé au même rythme qu’avant. Comme si Danso n’avait rien dit.

— Vous les avez reçus, ai-je répété d’un ton neutre. Et ?

— Et il n’a rien laissé. Rien sous les ongles. Pas de peau, pas de poil.

— Elle s’est forcément débattue...

— Oui. Elle a eu trois ongles arrachés. Les autres...

— Les autres ?

— Il les a nettoyés. Curés. De nos jours, les criminels regardent tellement de séries policières qu’ils savent comment effacer leurs traces biologiques. Elle devait être inanimée.

J’ai fait quelques pas en silence, le temps de digérer l’information.

— Qu’est-ce que ça veut dire, Peter, « il n’a *rien* laissé » ?

Danso a stoppé. Nous avons atteint la cafétéria et il m’a regardé

d'un air grave, une main sur la porte. J'ai eu droit à une brève vision fantasmatique de lui dans le rôle de mon père. Ce n'était pas la première fois, avec Danso.

— Il n'a pas abusé d'elle, fiston, a-t-il dit en me posant une main sur l'épaule. Pourquoi l'a-t-il déshabillée ? Allez savoir. Mais il ne l'a pas touchée, ça vous fera toujours ça en moins.

Je suis resté planté là, envahi d'un besoin embarrassant de le prendre dans mes bras parce qu'une partie énorme de mon cerveau, paralysé jusque-là, venait de se remettre imperceptiblement en branle, comme un iceberg détaché de la calotte glaciaire. C'est alors que Struthers et Angeline sont apparus au bout du couloir, venant vers nous, et la magie s'est dissipée. Je nous revois ensuite à l'intérieur de la cafétéria, ôtant nos manteaux trempés et nous installant à une table près d'un radiateur.

7

À part Danso, qui a eu droit pour son thé à une timbale en inox, tout le monde a pris un café dans une tasse à filtre en plastique qui dégoulinait de partout. Nous avons grignoté des biscuits au gingembre humides, servis sur de lourdes assiettes blanches encore toutes chaudes comme si elles sortaient à peine du lave-vaisselle. Le réfectoire était un vrai bain turc, chauffé par les fontaines à thé et les piles d'assiettes brûlantes, et les vitres ruisselaient de condensation.

Ils nous ont fait languir. Ils nous ont abreuvés de bribes d'informations qui n'avaient rien à voir avec la grande nouvelle. Ils nous ont expliqué qu'ils pensaient que Dove nous avait retrouvés grâce à notre voiture de location. Il devait m'avoir suivi lors d'un de mes déplacements, peut-être en me guettant à la sortie du commissariat d'Oban, puis avoir surveillé l'Hôtel des Viols pendant plusieurs jours. Ils nous ont raconté que la berline avait été signalée par rien moins que soixante-dix-huit témoins, la présence d'emblèmes du Celtic de Glasgow sur une lunette arrière n'étant apparemment pas — quel scoop ! — une infinie rareté dans cette région d'Ecosse. Ils nous ont

montré un entrefilet, paru dans le *Glasgow Herald*, disant que la police se refusait autant à confirmer qu'à démentir la survenue à Dumbarton d'une agression à la suite de laquelle une femme avait été admise à l'hôpital dans un état critique.

— Ce qui m'amène à une question que je voulais vous poser, a dit Danso en s'essuyant la bouche, le regard fixé sur moi. Cette berline... Vous êtes sûr de ne pas l'avoir vue à l'arrêt ?

Il a sorti un stylo-bille de sa poche intérieure et l'a décapuchonné avec ses dents. Puis il a déplié une serviette en papier et a dessiné dessus une série de lignes rudimentaires.

— Voyez-vous, on pense qu'elle pourrait s'être garée ici, a-t-il dit en marquant d'un X la route qui partait vers l'est du lotissement en longeant le parc. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Possible. Mais quand je l'ai vue, ai-je répondu en pointant la rue parallèle, elle était là, dans cette rue-ci.

— Bon, essayons de tirer ça au clair. Vous êtes arrivé dans votre voiture par-là, a dit Danso en me montrant le côté ouest de la route. Votre baby-sitter était ici, et c'est là que vous vous êtes arrêté, avec l'avant de ce côté. Et vous avez vu la berline ici, au bout de Humbert Place ?

— Oui.

— Donc elle s'était garée soit là, soit là. N'importe qui l'aurait vue en longeant cette rue, ou en passant dans le parc.

— N'importe qui sauf notre baby-sitter.

Danso s'est éclairci la gorge.

— On essaie juste de reconstituer son parcours dans le lotissement, d'accord ?

— Pour sortir votre collègue de la merde où il s'est mis ?

Il a soupiré.

— Je suis désolé, Joe. À ce que je vois, vous pensez qu'on est là pour vous chercher des poux dans la tête. Mais pas du tout. Cet agent a l'intention de vous présenter ses excuses dès que la procédure disciplinaire aura pris fin.

Je me suis rencogné sur ma chaise, les bras croisés en esquissant un sourire incrédule.

— S'il vous plaît. Ne vous fichez pas de moi.

— Je suis sérieux. Il voudrait vous demander pardon. Ça lui ferait du bien de vous parler. Qu'en pensez-vous ?

Je l'ai gratifié d'un sourire rayonnant. Un sourire faux, jusqu'aux oreilles, que j'ai ensuite braqué sur Struthers.

— À votre avis ? Vous avez vraiment cru que je dirais oui ?

Danso, mal à l'aise, a glissé un doigt sous son col de chemise.

— Oui. C'est ce qu'on a cru, a-t-il répondu avec un coup d'œil oblique à l'intention de Struthers. Mais on ne s'attendait pas à ce que ce soit de gaieté de cœur. Pas vrai ?

— Ça non, a fait Struthers.

— Bon, a repris Danso. Je ne vais pas vous forcer la...

— Je ne plaisante pas, ai-je dit. Il n'est pas question que je parle à ce type. Je n'ai aucune envie de l'entendre m'expliquer en pleurnichant qu'il était si difficile que ça de repérer Dove dans ce lotissement.

— Ce n'est pas pour cette raison que le parcours de Dove nous intéresse.

— Alors pourquoi ? ai-je lancé en les regardant l'un après l'autre, de plus en plus en colère. Pour quelle autre raison cherchiez-vous à savoir de quel côté il est arrivé dans ce putain de lotissement pour foutre ma femme dans le coma, bordel de merde ?

— Parce que, a dit Struthers, le visage un peu rouge, en extrayant de sa serviette une grande enveloppe brune qu'il a posée sur la table, on veut savoir quand il a posté ce courrier. Voilà pourquoi.

Il y a eu un silence. Angeline et moi fixions l'enveloppe.

— J'ai passé la maison au peigne fin, a enchaîné Danso, irrité. Je vous l'ai dit, on n'a retrouvé aucune trace de lui, rien du tout. On n'avait aucune preuve de son passage par le lotissement jusqu'à ce que ce truc fasse surface. C'est le seul indice que nous ayons.

Il a ouvert l'enveloppe et en a fait glisser le contenu sur la table : trois sachets transparents sous scellés renfermant respectivement

deux photographies en noir et blanc et une enveloppe cartonnée.

— Le facteur l’a trouvée dans la boîte aux lettres du lotissement à la levée de quinze heures, le jour où Dove s’en est pris à Lexie. S’il s’agit bien de ce que nous pensons, tout va se passer selon nos prévisions.

— Tout va se passer selon vos prévisions ?

— Tout, a-t-il confirmé en fixant ses yeux sur moi, puis sur Angeline, puis à nouveau sur moi. C’est une lettre d’adieu. Il nous dit quand il va se suicider.

8

L’enveloppe n’était pas timbrée. Adressée au chef inspecteur Danso, commissariat d’Oban, elle contenait les deux photos de Malachi Dove qui avaient disparu de son bureau sur Pig Island. La première le montrait posant au bras d’Asuncion, la mère d’Angeline. Peut-être le jour de leur mariage parce qu’elle portait des fleurs dans les cheveux et que lui en avait une à la boutonnière. Sur la seconde, il priait. Allongé sur le dos, l’air d’un cadavre. En la voyant, Angeline et moi avons tous les deux tendu la main.

— Hmm-hmm, a fait Struthers. Pas touche. Il a fallu que je vende mon âme à l’officier des scellés pour qu’il me les prête pour l’après-midi. Ce type est né avec les mots « continuité des preuves » gravés dans le cœur – si je lui rapporte ces photos salies de vos empreintes, il m’accrochera la bite sur la porte des toilettes... Désolé, mignonne, a-t-il ajouté à l’intention d’Angeline avec un sourire malsain. Excusez mon langage, d’accord ?

— Elles sont à lui, a-t-elle lâché, de marbre, en fixant Struthers. Elles viennent de son bureau.

— Ouais. On est au courant. Ses empreintes sont partout dessus.

Danso a retourné les clichés pour nous montrer les quelques lignes écrites à la main au verso, d’une petite écriture arrondie. Il a d’abord poussé vers nous le sachet renfermant la photo de mariage. Nous nous

sommes penchés en avant pour lire, et j'ai immédiatement ressenti une sorte de tiraillement.

— Ça parle de vous, a lâché Struthers. Et d'Alex.

J'ai approché le sachet.

J'ai labouré avec ta génisse, mon ami. Et maintenant que tu as payé jusqu'au dernier sou, te voilà avec des fers aux pieds, et ton tourment sera semblable à celui du scorpion qui a piqué un homme. Vivre dans la souffrance est pire que la mort. Le temps venu, tu chercheras la mort et tu ne la trouveras point : tu désireras mourir, mais la mort te fuira...

Un sourire cruel m'a retroussé le coin des lèvres. Ces mots me renvoyaient à la bonne vieille époque d'Albuquerque, lorsque Dove était mon adversaire et que j'avais la tête tellement farcie des conneries que débitait cet empaffé que je l'aurais volontiers poignardé. Sauf que, cette fois-ci, c'était moi le vainqueur, car Lexie était vivante. En un sens, la boucle était bouclée.

— Celle-ci va vraiment vous plaire, a repris Struthers en poussant sur la table la photo de Dove en prière. Voyez s'il nous dit bien ce qu'on pense.

Dove avait divisé l'espace en deux colonnes, l'une intitulée *Rappelés par Dieu* et l'autre *Rappelés par l'Antéchrist*. Dans la colonne Antéchrist, il avait inscrit *Judas* et *Ahitophel*. Dans la colonne Dieu : *Abimelech*, *Samson*, *Malachi Dove*. Et, au bas de la feuille, ces quelques lignes :

J'ai été blessé dans la maison de mes amis et ma moisson est passée, mon été est fini, et mes jours sont comme les brins d'herbe, le vent passe dessus et ils s'en vont. Comme une biche soupire auprès des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! Je m'enfuirai. Nul homme ne me l'ôte, mais je la remets de moi-même, ici, au terme de mes cinquante ans.

Le silence est tombé. Dans la cuisine, quelqu'un a renversé une pile

d'assiettes. Une porte a claqué. Un rire a fusé. A notre table, personne ne l'ouvrait.

— « Au terme de mes cinquante ans » ? ai-je fini par dire.

Struthers et Danso ont hoché la tête. Ils nous regardaient, Angeline et moi, digérer l'information. Impatients de voir si nous parviendrions à la même conclusion qu'eux.

— Son anniversaire ?

— C'est ce qu'on s'est dit.

— Le 25 septembre, a soufflé Angeline.

— Précisément.

— Et c'est...

— Demain, a opiné Struthers. Demain. Encore vingt-quatre heures, et on n'aura plus besoin de tenir la presse à distance d'Alex.

Ce qui explique que nous ayons passé toute la journée du lendemain le cul au bord de nos chaises, attendant que le soleil ait fini de ramper à travers le ciel. Persuadés que si nous arrivions à passer le cap de cet anniversaire, tout s'arrangerait. Une idée d'un comique absolu, vraiment à se fendre la gueule – à mes dépens - quand on sait qu'à la fin de cette putain de journée d'anniversaire ce n'est plus du tout Malachi que j'avais en tête. Je n'avais strictement plus rien à foutre de lui, ni de savoir où et dans quel état serait retrouvé son cadavre. Parce que, ce soir-là, je ne pensais plus qu'à Lexie et à essayer de comprendre comment il se faisait qu'elle soit morte. D'une septicémie, le 25 septembre à vingt et une heures trente. Âge : trente-deux ans.

TROISIÈME PARTIE
Londres
(Février)

Oakesy

1

« Dix bouteilles brunes sur un mur... »

Dix bouteilles de Newkie Brown vides étaient alignées sur la cuvette des chiottes, un peu comme dans la chanson. Dix. Vautré dans mon bain, je les fixais d'un œil vide, en essayant de calculer combien de temps j'avais mis à les boire. Je n'arrivais pas à me convaincre de m'extirper de la baignoire et de marcher jusqu'aux toilettes, mais j'avais envie de pisser – j'en avais envie depuis vingt bonnes minutes, donc je devais être là depuis quoi ? une heure ? deux ?

Lexie était morte quatre mois plus tôt (« Septicémie, m'avait expliqué le chef de clinique. Elle courait ce risque depuis son admission chez nous, j'ai peine à croire que vous n'ayez pas été informé de cette possibilité »), et je suppose qu'il serait juste de dire que je m'étais laissé aller. Je ne savais pas trop ce qui, de sa mort ou de la victoire finale de Dove, me déprimait le plus. Chaque fois que quelqu'un découvrait un cadavre en Écosse, des ossements écrasés contre le flanc d'un rocher ou une masse bouffie flottant telle une vieille bâche dans la mer, on pensait que c'était Dove. Et puis non. J'avais cru qu'il serait facile à retrouver. Je m'étais donc trompé aussi là-dessus. Il y avait des jours où je croyais tenir les réponses, et d'autres où je nageais dans le brouillard complet.

Mon portable a sonné. J'ai laissé tomber une main hors de la baignoire, j'ai attrapé mon jean sur le carrelage et je l'ai secoué jusqu'à ce que le téléphone ait glissé d'une des poches.

— On a le droit d'utiliser un portable dans son bain ? ai-je demandé à l'appareil en le levant devant mes yeux.

Finn, annonçait l'écran. Répondre ?

— Je ne sais pas trop. Je veux dire, je ne risque pas de mourir ?

J'ai appuyé sur le bouton.

— Je suis dans mon bain, ai-je dit. Ce truc pourrait me tuer.

— Génial. Il est deux heures de l'après-midi, tu es dans ton bain et moi, je suis assis face à une boîte de réception vide. J'attendais tes cinquante premières pages et un synopsis pour neuf heures du matin. Dernier délai. Au lieu de ça, j'ai reçu six manuscrits larmoyants plus un message d'un Ghanéen qui me presse de virer du fric sur son compte en banque...

Je n'ai pas répondu. Je faisais traîner les choses, attendant que le corps de Dove ait refait surface pour m'engager vraiment sur un projet de bouquin. Mais je me rendais compte que j'étais en train de perdre la main : la plupart des événements de Cuagach avaient déjà été divulgués – le public avait entendu parler des cadavres de cochons, des gargouilles, de la façon de vivre des ministres de la cure psychogénique. Deux ex-membres de la secte avaient déjà signé avec des éditeurs pour raconter leur histoire. Le cœur de l'affaire – tout ce qui sous-tendait la catastrophe des six derniers mois – risquait de me filer entre les doigts.

— Il est mort, Oakesy. Mort. Tu m'entends ?

J'ai soulevé un pied hors de l'eau et je l'ai étudié. Il était rose et fripé, comme la peau d'un bébé rat. J'ai tenté de rouvrir le robinet d'eau chaude en le poussant avec mon gros orteil, mais il n'a pas voulu tourner.

— Oakesy ! a aboyé Finn. Tu m'entends ?

J'ai accentué ma pression sur le robinet. Voyant que ça ne donnait rien, j'ai changé de stratégie et enfoncé mon gros orteil dedans. Je l'ai regardé une seconde ou deux puis j'ai éclaté de rire. Je venais de repenser à ce vieux film où un plombier entre dans une salle de bains et y découvre une blonde, ou ce genre-là, avec un orteil coincé dans un robinet. Je suis parti d'un nouvel éclat de rire, prenant plaisir au son de ma voix résonnant contre les murs.

— Oakesy, putain, tu me fais flipper, là... Tu ris. Tu t'entends ? Tu ris !

— Ouais. Je sais. J'ai mis mon orteil dans le robinet. C'est marrant.

Un silence, long et froid.

— Joe, tu es peut-être en train de te marrer parce que tu as le doigt de pied coincé dans un putain de robinet, mais dehors, dans la vraie vie, il y a chaque jour de nouveaux papiers qui sortent sur Cuagach - pas plus tard que ce matin, j'ai encore lu un truc sur sa femme, la Mexicaine. Elle est morte en Écosse il y a deux ans, tu savais ça ?

— Oui. Je savais ça.

Il y a eu un nouveau silence. Je regardais mon orteil. Il ressemblait encore plus à un rat, maintenant. Un rat qui aurait fourré son museau dans un robinet.

— Oakesy, tu as besoin de fric, je me trompe ?

J'ai ressorti mon gros orteil et laissé mon pied retomber dans l'eau avec un léger clapotis.

— Non, ai-je dit d'un ton sombre. Tu ne te trompes pas.

Je n'avais pas touché le moindre chèque depuis un bon bout de temps. Mon compte de droits d'auteur était à zéro. Pire, je m'étais aperçu à mon retour à Londres que Lexie avait creusé sans m'en informer un découvert de plus de trois mille livres dans notre compte joint à force de séances de psy à soixante-dix livres. J'avais aussi trouvé une lettre de licenciement dans la boîte aux lettres, venue de la clinique. Encore un aspect de sa vie dont elle avait omis de me parler.

— Et là-dessus, a repris Finn, j'ai appris hier qu'un pisse-copie de Glasgow était en train de vendre sa version de l'histoire au plus offrant. Il aurait interviewé quelques-uns des principaux acteurs de l'enquête – et aussi de l'équipe de ramassage envoyée sur l'île. Il paraît qu'il a eu accès à l'entrepôt reconverti en morgue provisoire et qu'il a pris des photos...

— J'en ai aussi, des photos de cadavres, ai-je rétorqué froidement. Je te l'ai déjà dit...

— Je sais, mais ça fait plus de quatre mois !

— Oui. Et pendant ces quatre mois j'ai perdu ma femme.

Finn a soupiré.

— Je suis désolé, sincèrement désolé. Mais on dirait que tu flottes

dans le ciel sur un putain de nuage en barbe à papa. Bon, écoute-moi. Je vais te dire ce qu'il faut faire...

Je l'ai entendu éteindre son ordinateur et pivoter sur son fauteuil.

— Pour commencer, a-t-il poursuivi, envoie-moi ton texte. Ne t'inquiète pas pour Dove, fais-le. Ensuite, je voudrais que tu ailles parler à ce gosse.

— Quel gosse ?

— Celui qui a monté le coup de la vidéo. Celui qui s'est baladé sur l'île en costume de diabolotin. C'est un élément clé de l'histoire. Tu l'as interviewé ?

J'ai hésité. J'ai contemplé les étoiles de condensation créées sur la vitre par la lumière hivernale. Angeline était dehors, dans le jardin. Elle était descendue à Londres avec moi, en attendant qu'on ait retrouvé le corps de Malachi et que la procédure de succession puisse s'enclencher. Je savais que c'était une erreur. Je lui avais laissé la chambre d'amis, côté rue, celle où il y avait ce futon à fleurs orange vif dont raffolait Lexie, et Angeline passait ses journées là-dedans, derrière la porte toujours close, ne sortant que pour cuisiner ou se rendre dans le jardin. Elle était capable d'y rester des heures, creusant et plantant des légumes, quelquefois même dans le noir. Ou bien elle s'asseyait à la table de la cuisine, les mains sous le menton, et me fixait comme si elle attendait que je dise quelque chose. C'en était au point que je ne la regardais plus. Je savais que, dans le cas contraire, il me faudrait redescendre dans une partie de moi-même où je ne voulais à aucun prix retourner.

— Alors ? a insisté Finn. Tu l'as questionné, ce gosse ? Sans cette interview, on aura l'impression que tu as bâclé ton truc. Ça manquera de pêche.

— Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Ça doit être parce que je manque de pêche. Et d'ailleurs, tu sais quoi ? Je manque même tellement de pêche que je suis en train de pisser dans l'eau de mon bain. Elle a vachement refroidi, et je pisse dedans en même temps que je te parle.

J'ai perçu une hésitation. Puis :

— Non, tu ne peux pas être en train de faire ça. Arrête de délirer.

— Si, ai-je répondu, fermant les yeux, relâchant mes muscles et libérant un jet d'urine entre mes cuisses. C'est comme je te le dis.

— Putain, Oakesy. Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qui se passe ? Il va falloir que tu te reprennes...

J'ai laissé tomber mon téléphone par terre et je me suis rallongé dans la baignoire. La condensation se fixait en gouttelettes au plafond – la salle de bains entière était imbibée de vapeur. Pas étonnant que j'aie froid. Cette salle de bains me vole ma chaleur, ai-je pensé, et d'un seul coup je me suis mis à pleurer. Je tremblais et je pleurais et je me tenais le visage à deux mains, en secouant la tête et en chialant comme un bébé. Je me suis levé avec un hoquet de colère. Tu viens de te pisser dessus, bordel de merde. Où est-ce que ça finira ?

J'ai levé la bonde, j'ai mis la douche en marche et je suis resté planté dessous, vidé, avec des sanglots qui me sortaient du corps pendant que je recevais une pluie d'eau froide et que l'eau pisseuse disparaissait par la bonde, entre mes orteils.

2

Lex et moi avons vécu presque quatre ans ensemble dans cette maison située à deux pas de Harrow Road. Les demeures victoriennes avoisinantes, avec leurs allées privées et leurs entrées latérales, étaient extrêmement convoitées, à en croire les agents immobiliers locaux, qui passaient leur temps à bourrer notre boîte aux lettres de prospectus. Je savais cependant que la mienne aurait plutôt eu tendance à faire baisser la cote du quartier, avec ses fenêtres craquelées et sa cave remplie de saloperies laissées là par le précédent propriétaire : des pots de peinture, des carreaux de cuisine, jusqu'à un vieux congélateur rouillé que je n'avais jamais eu le cran d'ouvrir. Quand Angeline et moi sommes rentrés d'Ecosse en septembre – la maison était fermée depuis quatre mois –, l'odeur de la cave s'insinuait entre les lattes du

parquet. Mon premier geste, pendant qu'elle se chargeait d'allumer le chauffage et de ramasser les mouches mortes tombées sur les appuis de fenêtre, a été d'y descendre afin d'ouvrir la porte donnant sur le jardin et de laisser entrer un peu d'air. Tout ça remontait à cinq semaines et je n'y avais plus repensé. J'avais ouvert cette porte, mais je ne m'étais pas donné la peine de descendre la refermer.

Nous étions mardi. Le lendemain du coup de fil de Finn. Assis sous le vieux pommier malade, recroquevillé sur moi-même pour me protéger du froid qui transperçait mon pull trop fin, je regardais la porte ouverte de la cave en tâchant de trouver l'énergie de me lever pour régler enfin cette question. Dans un coin du jardin, Angeline retournait la terre durcie en produisant un peu de buée à chaque expiration.

Quand je sortais la rejoindre dans le jardin, comme ce jour-là, nous n'échangions quasiment jamais un mot, et, à l'exception des petits bruits de son souffle et de sa fourche dont les dents mordaient parfois un caillou, le silence qui recouvrait les lieux semblait appartenir aux heures les plus sombres de l'hiver. Un samedi et un dimanche, les voisins auraient sûrement été dehors dans les allées qui couraient derrière chaque haie, en train de transporter vers leurs jardins des brouettées de terreau ou de compost de champignon, mais le quartier, aujourd'hui, était déserté. Nous étions seuls dehors, et les fenêtres qui nous toisaient étaient sombres, avec des reflets de branches nues sur les vitres.

Angeline travaillait avec ardeur, plantant sa fourche dans le sol, poussant de petits grognements, se baissant à l'occasion pour ramasser une racine ou un caillou qu'elle ajoutait à son tas. Elle portait des gants, un foulard sur la tête, une paire de bottes boueuses et une jupe en chanvre épais. Ses cheveux avaient poussé, bouclés et presque noirs. Chaque fois qu'elle se penchait en avant, son membre supplémentaire tendait l'étoffe de sa jupe avec un léger jeu d'ombres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-elle lancé en se redressant.

Les efforts et le froid lui avaient fait monter le sang au visage, et le contraste avec les couleurs minérales du jardin rendait son teint encore plus vif. Elle a ramené une mèche égarée sous son foulard.

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

— Rien.

— Vous me regardez. Qu'est-ce qui vous gêne ? Vous savez très bien ce qu'il y a sous ma jupe – vous l'avez vu –, alors qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai libéré mon souffle d'un seul coup et senti les battements de mon cœur s'accélérer légèrement. Le moment était donc venu d'en parler.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Vous l'avez vu, mais vous ne m'avez jamais dit ce que vous en pensiez vraiment.

Elle rougissait. Ses phalanges étaient blanches, à force de serrer le manche de sa fourche plantée dans le sol.

— Joe ? Qu'est-ce que vous en pensez ? De mon jumeau ?

J'ai soutenu son regard sans ciller. Je n'ai pas pu répondre. Impossible de sortir un seul mot. Je ne savais pas ce que j'en pensais. J'avais lu les lettres de Lexie. J'en avais discuté avec Guy Picot et, en un sens, je m'étais vaguement convaincu d'avoir réglé la question, puis d'avoir classé tout ça quelque part dans ma tête. Mais je trouvais toujours d'excellentes raisons de ne pas y repenser. C'était enfermé à double tour. Dans un coin où je n'avais aucune envie d'aller.

— Alors ?

Je me suis levé, esquivant son regard. Je me suis éloigné sur la terre gelée en direction du portail que le vent avait entrouvert, révélant un petit pan de trottoir pavé. J'ai laissé filer quelques secondes sans savoir si je trouverais quelque chose à dire. Rien ne m'est venu. J'ai refermé le battant, j'ai fait rouler une pierre du bout du pied pour le bloquer. Après avoir regardé un moment ce battant, puis la pierre qui le maintenait en place, je me suis retourné vers Angeline.

— Tu sais quoi ? Tu sais quand je me sentirai mieux ?

— Non. Quand est-ce que vous vous sentirez mieux ?

— Quand on aura retrouvé le corps de ton père.

Après être allé refermer la porte de la cave, je me suis essuyé les mains en levant les yeux vers le plafond nuageux..

— Mais je suppose que tu le sais déjà.

De retour dans la cuisine, j'ai ouvert une bouteille de Newkie Brown et je me suis assis à la table. Dehors, la nuit tombait et les nuages lourds semblaient sur le point de vomir des grêlons. Je suis resté sur ma chaise, très droit, les mains sur les genoux, le cœur battant. J'ai essayé de lire le journal. Rien à faire. Le tic-tac de la pendule murale faisait un vacarme assourdissant.

Une dizaine de minutes plus tard, la porte s'est ouverte. J'ai cru d'abord à un courant d'air et puis elle est entrée, dans un souffle de pluie et de feuilles mortes. Elle ne m'a pas vu dans la pénombre. Elle a stoppé sur le paillason et s'est frotté les semelles pour en chasser la boue, si fort qu'on aurait cru qu'elle en voulait au sol de ma maison. Elle a ôté une de ses bottes en bloquant le talon et allait ôter l'autre quand elle a remarqué ma présence. Elle s'est arrêtée net, un pied nu, l'autre botté, et m'a regardé en ouvrant des yeux ronds.

— Quoi ? ai-je dit, presque coupable d'être assis dans ma propre cuisine. Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle a secoué la tête. Elle a failli répondre, a fermé les yeux et s'est mise soudain à respirer très vite et très bruyamment, comme une personne malade. Puis un flot de larmes a débordé de ses yeux et lui a inondé le visage, le menton.

— Oh, bon sang...

Je me suis retrouvé debout, à côté d'elle, sans savoir quoi faire. Je lui ai plus ou moins tapoté l'épaule, en faisant attention à ne pas laisser ma main trop longtemps. Comme on tapoterait un animal dont on appréhende la morsure.

— Bon sang, excuse-moi. Je suis désolé. Vraiment.

Elle m'a tourné le dos et a fait face au mur. Les mains plaquées contre les oreilles, elle a pleuré, pleuré, comme si elle pleurait pour tout ce qui était arrivé. Nous sommes restés sans bouger, moi un peu choqué, inutile, n'osant pas la prendre dans mes bras ; elle, le menton collé au mur et les épaules secouées de sanglots.

— Quand est-ce que ce sera fini, Joe ? a-t-elle balbutié. Quand ?

— Quoi donc ?

— Ça. Ce... ce...

Elle tremblait si fort que les mots avaient du mal à sortir.

— Vous êtes paralysé, Joe... paralysé, et je ne comprends pas pourquoi. Je veux dire... vous avez lu ses lettres. Vous savez ce qu'elle a fait.

— Qui ? Lexie, tu veux dire ?

— Oui, Lexie. Vous savez ce qu'elle a fait. Pourquoi est-ce que vous ne p-pouvez pas l'oublier ?

— Pourquoi est-ce que je ne... ? Non. Il n'y a pas qu'elle... pas seulement.

— Alors, c'est papa. C'est à cause de lui.

— Oui, lui. Lui aussi. C'est à cause d'un tas de...

— C'est encore pire. Vous ne voyez pas... vous ne comprenez donc pas ? Si vous le laissez vous empêcher d'écrire, ça veut dire qu'il a gagné. Il a gagné cette fois encore, et vous restez assis ici, les bras croisés, à regarder la vie qui s'éloigne !

— Oui, mais... hé, attends un peu ! Où est-ce que tu vas ?

Elle m'a contourné de sa démarche claudicante, a quitté la cuisine, pris l'escalier et disparu dans sa chambre. J'ai attendu un moment, aux aguets, sans savoir si je devais la suivre. Je l'ai entendue déplacer des objets et je me suis décidé à rejoindre le couloir puis à monter les marches, où l'on voyait encore les traces de sa botte unique. J'ai fait halte sur le palier. La porte de sa chambre était ouverte. À l'intérieur, elle allait et venait, attrapant des livres sur les rayonnages. Je n'avais pas mis les pieds dans cette pièce depuis des semaines. Elle regorgeait de cahiers, de bouquins empruntés à la bibliothèque. De documents imprimés sur Internet.

— James Poro !

À la seconde où elle m'a vu sur le palier, elle a lancé un livre par terre. Ouvert sur une photo en noir et blanc. Je n'ai pas eu le temps de l'enregistrer que, déjà, un autre livre tombait. Et un troisième.

— Lazarus-Joannes Baptist Colloredo, Betty Lou Williams... !

Elle est revenue vers les étagères et s'est mise à passer en revue les

autres volumes, en me laissant regarder d'un œil incrédule celui qui venait de s'ouvrir au sol. Il montrait la photo d'une jolie fille, du genre à provoquer des embouteillages, vêtue d'une de ces robes à volants qu'on voit dans les assemblées de prière. Quatre membres atrophiés reposaient dans son giron, dodus et noirs par rapport à la blancheur de sa robe. Si tête il y avait, elle était invisible, enfouie dans la partie supérieure de l'abdomen de la fille. Mon regard a fait l'aller-retour entre ces membres et son visage.

— Betty Lou, a dit Angeline en revenant vers moi, les bras chargés d'autres livres.

Elle s'est accroupie, a calé les bouquins entre ses genoux et sa poitrine, et a posé une main sur le visage de la fille. Elle ne pleurait plus. Les larmes avaient séché sur ses joues et son regard était fixe.

— Le jumeau de Betty Lou était épigastrique. Vous savez ce que ça veut dire ? Non. Comment est-ce que vous pourriez le savoir ? Ça veut dire que le jumeau était attaché par là. Au niveau de l'estomac.

Elle a ouvert un autre livre et l'a abattu sur le sol.

— Il y a une majorité d'épigastriques, mais certains sont comme moi. Regardez celui-là : Frank Lentini. Lui était exactement comme moi, avec une jambe en plus. Regardez, Joe, regardez d'où elle part...

J'ai levé une main pour l'interrompre. J'étais incapable d'absorber ces images de science-fiction, ce bestiaire victorien qu'elle était en train de m'étaler sous les yeux.

— Ce n'est pas réel, ai-je murmuré. Ça n'existe pas.

— « En profondeur, le parasite présente un aspect de larges structures cystiques et tubulaires », a-t-elle lu d'une voix rageuse, en brandissant un document imprimé. « Il est doté d'organes solides ressemblant à un foie et à... »

— Angeline...

— « ... ressemblant à un foie et à une rate ! Il faut ajouter à cela des structures gastro-intestinales rudimentaires, dont une poche intestinale, par exemple, un appareil génito-urinaire rudimentaire, ainsi que plusieurs anomalies du squelette qui compromettent l'organisation vertébrale de l'autosite... »

Elle a ouvert un autre bouquin, qu'elle m'a mis sous le nez pour m'obliger à regarder.

— C'est réel, Joe. Ça existe.

Ce livre-là montrait un jeune homme enturbanné.

Il souriait gracieusement à l'appareil et soulevait dans ses mains deux minuscules bras flasques qui lui sortaient du thorax entre les pans de sa tunique brodée. Une paire de jambes de même acabit pendouillait un peu plus bas, jusque sous sa ceinture. « Collection Barnum & Bailey », disait la légende. « Jusqu'à l'avènement des échographies prénatales et de la microscience, les cirques ont regorgé de jumeaux parasites. »

— Celui-là, c'est Laloo. Il était célèbre. Il a gagné des fortunes. Mais vous savez ce qui était le plus dur, pour lui ? Pour Laloo ?

J'ai repoussé le livre et je me suis assis contre la porte, les mains sur les chevilles. Je ne pouvais plus regarder ça.

— Le pire, c'est qu'il n'arrivait pas à empêcher son jumeau d'uriner.

— S'il te plaît...

— Il ne savait jamais quand ça arriverait. Il ne pouvait rien y faire. Et vous trouvez que j'ai des problèmes !?

Elle s'est relevée sur le seuil devant moi, respirant fort, de plus en plus rouge par endroits : la pointe des oreilles, le nez, la bouche. L'ombre d'une branche agitée par le vent allait et venait sur son visage. L'idée m'a frappé que je n'avais jamais vraiment étudié ses traits jusque-là, jamais remarqué combien elle était jolie. Je n'avais jamais pensé qu'à son corps. J'ai baissé les yeux, incapable de la regarder.

— Joe... a-t-elle dit à voix basse. Joe, vous ne pouvez plus m'obliger à garder ce secret. Je ne peux plus me taire. Je ne peux plus rester seule avec ça.

Toujours assis, le visage en feu, j'ai fixé l'ourlet de sa jupe en me débattant contre la sensation que, ce moment, j'étais de toute façon condamné à le vivre depuis toujours. Assume, mon vieux. Vas-y. Marche ou crève.

Après m'être éclairci la gorge, je me suis hissé sur les genoux en me penchant vers l'avant, et la monnaie tombée de mes poches de blouson

a discrètement tinté sur le sol. Le bras tendu, j'ai passé une main sous le bas de sa jupe. Elle s'est raidie, mais je n'ai pas retiré ma main. J'ai rencontré la chaleur de son mollet, je l'ai caressé du pouce et de l'index. Le haut de sa botte me mordait le poignet. Nous sommes restés longtemps dans cette position bizarre, sans nous regarder, au son des rafales qui mugissaient dans le grenier.

— Tu n'es pas seule, ai-je chuchoté au bout de ce qui m'a paru une éternité. Tu ne le sens pas ?

3

— Mais c'est le trou du cul de Londres, ici !

Finn est entré en s'ébrouant dans son manteau comme si la pluie de Kilbum sortait d'un égout – alors qu'à Chiswick, c'est bien connu, il tombait de l'Evian de la meilleure année ! Nous étions jeudi. Il était venu parce que je lui avais dit que j'étais prêt à discuter.

— J'avais oublié que ce coin craignait autant. Je veux dire, merdique à ce point, ça tient du grandiose !

Il a ôté son manteau, l'a jeté sur une chaise. Il portait un costume mais conservait malgré tout quelques traces de Finn le Subversif – ses favoris qui lui descendaient presque en bas des mâchoires, clin d'œil ironique aux années 1970, et sa cravate aussi large que criarde, barrée d'une épingle Playboy. L'étoile fichée dans son oreille et son vague bronzage hors de saison. Il s'est penché pour inspecter son reflet dans le miroir de l'entrée, a chassé les quelques gouttelettes restées dans ses cheveux. Puis il a marqué un temps d'arrêt et m'a décoché un regard oblique.

— Je m'attendais à te trouver plus mal en point que ça.

Il m'a tapoté le bras. Il ne fallait pas compter sur lui pour me l'avouer, mais il s'était inquiété pour moi. C'est mon cousin. Certaines choses n'ont pas besoin d'être dites.

— Je veux dire, tu as une sale gueule, et tout, mais pas autant que je

le pensais.

— Tu n’auras pas besoin de rester longtemps, ai-je dit en consultant plus qu’ostensiblement ma montre. A onze heures, je te fous dehors.

— Ouais, a-t-il rétorqué en levant une main. Moi aussi, je suis content de te revoir.

Nous sommes passés dans le salon. Angeline, debout à la porte de la cuisine, venait d’enfiler son manteau de jardinage et était en train de mettre un foulard. À l’entrée de Finn, elle s’est avancée vers nous, tout sourire, en le saluant d’une main et en écartant de l’autre une mèche de son front. Sans cesser de le fixer de son regard brun, attentif et sérieux, elle a traversé la pièce en souplesse, royale et si bizarrement à l’aise que je me suis tout à coup senti aussi pouilleux qu’un touriste descendu de son car, dans ma chemise délavée et mon vieux pantalon en toile.

— Finn, je te présente Angeline.

— Angeline... Coucou ! a lancé Finn en lui rendant son salut. Comment ça va ?

Il a tout enregistré, ses cheveux noirs et bouclés, son petit nez sculptural qu’on eût dit en porcelaine. Elle avait même mis une touche de rouge sur ses lèvres.

— Très bien, merci.

— Cool, Angeline. C’est vraiment cool de vous rencontrer.

— Angeline allait sortir dans le jardin, ai-je dit. N’est-ce pas, Angeline ?

— Je crains d’être une droguée du jardinage, a-t-elle répondu en montrant ses gants.

Elle est calmement repartie vers la cuisine et est sortie par la porte de derrière. Après son départ, il y a eu un flottement. Puis Finn s’est retourné et m’a fixé d’un air ébahi.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Ce qu’il y a ? Tu ne m’as jamais parlé de cette fille. C’est de la bombe, mec !

Il est passé à son tour dans la cuisine et a écarté le voilage de la

fenêtre du jardin. Il s'est mis sur la pointe des pieds, le nez contre la vitre, pour suivre les déplacements d'Angeline dans le jardin.

— Tiens, elle a un problème ? Elle boite, ou quoi ? m'a-t-il demandé en se retournant. Elle s'est blessée ?

J'ai soutenu son regard, sans rien dire.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as à me mater comme ça ? Cette nana boite, je te demande juste ce que c'est. On ne va pas tourner autour du pot !

— Viens, on monte. J'ai quelque chose à te montrer...

— Quoi ? a-t-il bougonné en lâchant le voilage, puis en me suivant vers l'escalier. Tu vas me séduire ?

Une fois dans le bureau, j'ai allumé la lampe, je me suis assis et j'ai démarré mon ordinateur portable.

— J'ai le synopsis. Le synopsis, plus les dix premiers chapitres.

— Alors, tu as vu la lumière ! Tu es vraiment prêt à te lancer ?

J'ai hésité. Tapoté le bord de la table en évitant son regard.

Au bout de quelques secondes, Finn a paru lire dans mes pensées. Il a secoué la tête en soupirant.

— Ce mec est mort, mon pote. Mort et oublié. On en aurait entendu parler.

— Ouais. Ouais, je sais... ai-je répondu tout en continuant à essayer d'imaginer le cadavre de Dove, quelque part dans les Highlands. Si on fait ce bouquin, ça nous laisse combien de temps avant la parution ?

— Tout dépend de la maison qui le signera. S'ils veulent vraiment mettre le paquet... trois, quatre mois ?

— Trois mois ?

Il a soupiré.

— Oakesy, sans vouloir paraître grossier, tu m'as attiré ici en me disant que tu étais prêt...

— C'est vrai. Je suis prêt. J'ai réfléchi. Vous avez raison, tous les deux. Toi et... toi et Angeline, ai-je ajouté en indiquant la fenêtre d'un coup de menton. Vous avez raison.

— C'est cette fille qui décide à ta place, maintenant ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

Je l'ai fixé sans un mot. Puis j'ai fait pivoter mon fauteuil jusqu'à me retrouver face à l'ordinateur, j'ai cliqué sur l'icône du lecteur vidéo et ouvert le fichier contenant le film du touriste.

— Tu as déjà vu ça ? Je t'ai déjà montré ces images ?

— Bien sûr, a-t-il dit en se penchant en avant pour mieux voir la silhouette floue d'Angeline longer la plage. Un truc de ouf. Quel enfoiré, ce gosse... Tu lui as parlé, au fait ? Comme je te l'avais demandé ?

— Ce n'est pas un gosse.

— Oakesy, a-t-il protesté avec un sourire méfiant, c'est toi qui m'as dit que c'était un gosse !

— J'ai menti.

— Tu as... Bon, c'est qui ?

Après l'avoir dévisagé un bon moment, j'ai lentement reporté mon regard sur la vidéo.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

La vidéo est repassée à l'écran ; Angeline a retraversé la plage. Les couleurs défilaient sur le visage décontenancé de mon cousin. Il a froncé les sourcils, ouvert la bouche avant de se raviser. Il a cherché mon regard et j'ai senti poindre en lui l'embryon d'une prise de conscience. Lentement, d'un mouvement presque gauche, il a posé les mains à plat sur le bureau et s'est penché pour étudier la vidéo de plus près ; il l'a regardée encore une seconde ou deux, puis il s'est retourné et il a laissé son regard filer vers la fenêtre donnant sur le jardin.

— Non, a-t-il murmuré en blêmissant à vue d'œil sous son hâle. Putain, ce n'est pas... Tu te fous de ma gueule...

À pas lents, presque comme dans un rêve, il s'est rendu à la fenêtre et a longuement observé le jardin. Angeline s'y trouvait toujours, en train de caler une planche contre le portail, sous la traverse, pour le maintenir en position fermée. Il s'est retourné et a scruté l'écran de mon ordinateur en s'humectant les lèvres, avec dans le regard une expression mi-révoltée, mi-enthousiaste.

— C'est quoi, ce bordel ? a-t-il demandé, le front luisant de sueur. C'est quoi, putain, ce truc qu'elle a derrière le dos ?

— Un membre parasite.

— Un quoi ?

— Un membre parasite. Vestige d'un jumeau qui ne s'est jamais développé. Tu appellerais ça un siamois. Ça n'a rien d'extraordinaire, Finn. Malgré la tête que tu fais, ça n'est pas si inhabituel.

— Pas si inhabituel ! Tu voudrais...

— Non, ai-je dit en interrompant le flux vidéo. Pas autant qu'on l' imagine. Des gosses naissent comme ça tous les ans.

Ses yeux n'en finissaient pas de s' écarquiller. Soudain, le brouillard s'est levé devant lui – et il a pigé.

— Merde, merde, je veux dire... c'est quoi, ce merdier ?

Il s'est affalé dans le canapé en me regardant d'un air ébahi, les mains plaquées sur ses tempes comme s'il cherchait à empêcher sa cervelle de lui couler du crâne.

— Putain de bon Dieu de merde ! Tu la baisses, c'est ça ? C'est forcément ça. Tu la baisses !

— Oui, ai-je répondu à mi-voix. Oui, je la baise.

4

Après son départ, je me suis mis au lit. Il faisait encore jour. Je me suis déshabillé et, étendu sur le dos, j'ai contemplé le ciel gris par la fenêtre. Angeline a fini par rentrer du jardin. Débarrassée de son manteau et de son foulard, elle portait un cardigan vert olive fermé par une ceinture. Lorsqu'elle est entrée dans la chambre, j'ai basculé sur le côté pour la regarder, la tête en appui sur une main.

— Coucou.

— Coucou.

Elle était montée pour me rejoindre. Mais elle restait timide. Tout

cela était nouveau, pour elle comme pour moi. Le pli n'était pas encore pris. Voyant que je me taisais, elle a fini par ajouter :

— Bon. Je... je viens me coucher.

Elle a débouclé sa ceinture et ouvert son cardigan, qu'elle a fait tomber au sol. Elle portait dessous une jupe et un haut à fines bretelles qui dénudait ses épaules étroites. Après avoir ôté celui-ci et être sortie de sa jupe, elle s'est retrouvée nue à l'exception de ses chaussettes, qui lui montaient quasiment aux genoux. On devinait les longs muscles de ses jambes malgré son immobilité.

Elle a fait entendre un rire bref. Timide. Elle a gardé la pose plusieurs secondes, le pied gauche sur le droit. Elle savait que j'étais en train de la dévorer des yeux. On voyait l'extrémité de son membre supplémentaire pointer à l'arrière de son mollet et s'amincir irrégulièrement jusqu'à l'espèce de pied cabossé, difforme, qui lui touchait les chevilles. J'ai imaginé ses racines au fond du ventre d'Angeline : un amas de membres, d'os et de tendons comprimés à l'intérieur. Quelque chose d'autre vivait en elle. J'ai étudié son abdomen, le léger pli qui courait au-dessus de sa toison pubienne.

— Alors ? a-t-elle fait.

— Alors quoi ?

— J'y ai pensé toute la journée.

— À Finn ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

J'ai réprimé un sourire.

— Il m'a dit... Il m'a dit qu'il adorait.

Il y a eu un silence. Un début de sourire lui a ourlé le coin des lèvres. Elle s'est couchée dans le lit, a remonté la couverture et adopté une position qui était comme un miroir de la mienne – un coude sur l'oreiller, les yeux plantés dans les miens, luttant contre ce sourire qui cherchait à se propager sur ses traits. Nous nous sommes regardés sans rien dire. La clarté oblique de la fenêtre me permettait de distinguer des détails microscopiques de son visage : le duvet au-dessus de ses lèvres, les infimes diamants capitonnés de son épiderme. La veille au soir, nous étions restés deux heures assis ici, sur le lit, elle,

le dos à demi tourné, avec son membre couché entre nous sur le drap. Elle m'avait laissé l'examiner. J'avais tenu entre mes doigts les nodules gros comme des petits pois qui roulaient sous sa peau là où auraient dû se trouver les orteils. Je les avais fait bouger, craquer les uns contre les autres. J'avais palpé de la paume une protubérance située vers le milieu du membre, là où la peau était la plus dure : un étrange roulement de muscles et d'os. Un genou.

— Et il n'a pas trouvé ça bizarre ? Moi, je veux dire. Il a dit quoi ?

— Il t'a trouvée belle.

— Belle ?

— Oui.

Elle s'est mordu la lèvre, luttant à nouveau contre le sourire.

— Quoi ? Vraiment ? Belle ?

— Vraiment.

— Mon Dieu... Je n'arrive pas à y croire.

Et cette fois son sourire a explosé, révélant ses petites dents.

Elle a frissonné d'extase, à demi hilare ; elle a redressé les épaules et s'est tortillée sous les couvertures jusqu'à ce que ses genoux froids aient rencontré mes jambes.

— Ça t'excite ? ai-je demandé.

— Et ça me fait peur. Ça m'excite beaucoup, mais ça me fait très peur, aussi. Les deux.

Nous en avions déjà discuté : de son immense besoin de faire savoir aux gens qui elle était. Je devais me rappeler qu'elle avait dix-neuf ans. Juste dix-neuf. Et moi, trente-huit. J'avais oublié ce que c'était d'avoir besoin de normalité comme on a besoin d'une drogue. Se faire connaître à un public aussi large que possible était pour Angeline le chemin le plus court vers cette normalité. Mon opinion importait peu. Dans un coin de ma vieille caboche déglinguée, je savais vaguement que j'allais devoir laisser mes réticences de côté. J'ai hoché la tête en m'efforçant de sourire. De montrer un peu plus d'enthousiasme.

— Encore trois mois, ai-je dit. Ce ne sera pas long.

— Pas long ? a-t-elle répété, souriante et frissonnante. Trois mois,

ça va me paraître une éternité.

Elle s'est lovée contre moi, son visage juste au-dessus du mien, et ses yeux vagues étaient tellement immenses que je me suis vu dedans : gris, les traits tirés, rongé d'incertitudes.

— Une éternité... a-t-elle soufflé en se penchant sur moi.

Sa bouche est descendue vers la mienne, et le souffle chaud de son nez a effleuré le mien.

Sa main s'est insinuée derrière ma nuque, m'a attiré encore plus près.

J'ai fermé les yeux et je l'ai embrassée. J'ai tâtonné sous les couvertures et plaqué son ventre contre le mien, en me disant que peut-être, si je la serrais assez fort, l'angoisse s'en irait et je cesserais de penser : trois mois, trois mois, ce n'est rien du tout. Et ils n'ont toujours pas retrouvé Malachi...

5

Nous étions dans le bureau de Finn quand la nouvelle est tombée. C'est toute l'ironie de la chose. Nous étions même en train de signer le contrat du livre. Angeline se tenait assise bien droite face à la table, vêtue d'un manteau que je ne lui avais encore jamais vu, aux manches brodées, avec un col en fausse fourrure ; elle était tout excitée, et rouge comme une pivoine. Assis à côté d'elle, dans un énorme pull parce que j'avais constamment froid depuis quelque temps, je faisais de mon mieux pour ne pas penser à la nausée qui me serrait l'estomac. Finn avait passé plusieurs jours à négocier ce contrat et, même si ce n'était pas l'affaire du siècle, les conditions n'étaient pas mauvaises.

« De quoi te fournir en Newkie Brown pendant quelques années », m'avait-il dit.

Je serais payé séparément pour mes photos, ce qui était une jolie cerise sur le gâteau. Et pourtant, j'avais les tripes nouées. Trois petits mois.

— Et maintenant, a expliqué Finn à Angeline, vous paraphétez toutes les pages et vous signez ici... la dernière.

Il lui a tendu son gros stylo plume de frimeur. Elle devait cosigner une clause l'engageant à participer à la promotion du livre.

— Parce que, a-t-il ajouté en retroussant ses manches sur son vieux bracelet tressé de hippie, vous êtes maintenant le secret le mieux gardé du monde, ma chère Angeline, juste après la planque où Saddam a mis tout son uranium – et qui n'est autre que le trou de balle de Tony Blair, comme nous le savons tous, a-t-il ajouté avec un clin d'œil. La presse va vous tomber dessus. Il va falloir qu'on fasse attention à bien jouer le coup...

Le silence s'est installé. Le soleil hivernal qui entrait par l'immense fenêtre à voûte a auréolé les boucles d'Angeline quand elle s'est penchée sur le contrat. Personne ne parlait. On n'entendait que le crissement du stylo. Elle a relevé la tête et me l'a tendu ; après une seconde d'hésitation, j'ai fait glisser la liasse jusqu'à moi et me suis mis à signer rapidement, en tournant les pages et en les paraphant à la chaîne sans me laisser le temps de changer d'avis. Il y en avait dix, et au moment exact où mon stylo quittait le bas de la dernière, mon portable a sonné au fond de ma poche. Danso.

— Joe ? Vous êtes où ?

— À Londres.

Assis derrière son bureau, Finn me regardait sans rien dire.

— Vous avez une voiture ?

— Oui.

— Bien. Pourriez-vous me faire l'honneur de monter dans cette voiture et de venir nous rejoindre avec notre demoiselle ?

Une vague de malaise m'a envahi.

— Ouais, ai-je prudemment répondu. Ça devrait pouvoir se faire, si vous me dites où vous êtes.

— A Dumfries, juste derrière la frontière.

— Dumfries ? Et qu'est-ce qui se passe à Dumfries ?

Il a hésité. Quand il a repris la parole, sa voix était basse et

empreinte d'excitation :

— Je crois qu'on le tient, Joe. Vraiment. On pense que c'est lui.

Dumfries, à l'extrême sud de l'Écosse, se trouve à plus de cent cinquante kilomètres de Pig Island. Pas loin de la frontière anglaise, au bord de la baie de Solway, à l'ouest de Lockerbie. Ils l'avaient récupéré la veille à onze heures du soir dans une forêt, à quelques kilomètres de la ville, et mis au frais dans un tiroir de la morgue de la Dumfries & Galloways Royal Infirmary.

Il nous a fallu cinq heures, à Angeline et moi, pour effectuer le trajet, et la nuit était tombée quand nous sommes arrivés sur place, mais Danso nous attendait calmement devant l'accès réservé aux croque-morts, l'air assez content de lui. Il s'est avancé pour nous ouvrir les portières. Angeline, qui avait tremblé pendant presque tout le voyage, a tout de même réussi, en sortant de la voiture, à esquisser un sourire.

— Salut, petite, a dit Danso en lui tendant la main, un peu surpris de la voir aussi posée. Vous faites plaisir à voir, je dois dire. Ça vous réussit, Londres, on dirait...

— Il faut croire, a-t-elle répondu en lui serrant la main.

Struthers a émergé de la morgue en enfilant son manteau. Il a hésité une seconde et s'est légèrement empourpré en constatant que tout le monde le regardait.

— Salut, s'est-il empressé de dire en s'essuyant furtivement la main droite sur son pantalon, puis en la tendant à Angeline. Ça fait une paye, dites donc.

Elle avait changé. De façon tellement progressive que je ne m'en étais pas aperçu. Mais là, en voyant ces deux hommes la suivre des yeux pendant qu'elle se dirigeait vers l'entrée de la morgue, j'ai senti qu'elle n'avait plus rien à voir avec la jeune fille qu'ils avaient connue, tremblante de frayeur, au commissariat d'Oban. Elle avait laissé son manteau brodé sur la banquette arrière et portait un pull côtelé moulant et une jupe grise. Ses cheveux étaient maintenus en arrière par une barrette à perles qu'elle avait dû récupérer dans un tiroir de Lexie. On l'aurait dite en partance pour un dîner en ville. Struthers a reluqué deux ou trois fois sa jupe du coin de l'œil pendant que nous

pénétrions dans le bâtiment.

Deux hommes nous attendaient dans une salle tapissée de papier peint : l'officier chargé des relations avec les familles et le médecin légiste, ce dernier en costume-cravate, une paire de lunettes de lecture glissée dans sa pochette. Ils se sont levés, se sont présentés à Angeline, expliquant qui ils étaient, ce qu'ils faisaient là, et ce qui allait se passer.

Danso a attendu quelques secondes, puis il m'a posé une main sur le bras et m'a ramené dans le couloir pour que nous ne puissions pas être entendus.

— Joe, a-t-il dit en refermant la porte vitrée de la salle, j'avais juste un truc à vous dire. Cet individu qu'on a mis au frigo, on n'a aucune preuve de son identité. Le toubib pense qu'il ne nous donnera pas d'empreintes à cause du... glissement.

Nous nous étions arrêtés devant un pan de mur peint en rose, et les tubes fluorescents paraient nos visages d'une pâleur malade.

— Vous savez de quoi je parle ? a-t-il poursuivi. C'est quand la peau commence à se décoller...

— La décomposition ?

— Oui. Et on ne peut plus lire les empreintes.

Il s'est décalé pour jeter un coup d'œil à travers la vitre. À l'intérieur de la salle, Struthers avait apporté à Angeline un gobelet de quelque chose et se tenait face à elle, sans rien dire, se contentant de la regarder, un sourire rugueux aux lèvres.

— J'en ai discuté avec le patron. On va assurer nos arrières avant d'annoncer quoi que ce soit d'officiel : faire un test ADN. Mais ça va demander jusqu'à vendredi prochain, et si on vous a fait venir, c'est que c'est encore la façon la plus rapide d'obtenir une identification...

Il s'est éclairci la gorge.

— Sauf que, vous voyez, quand je dis qu'il y a eu du glissement sur les doigts...

— Oui ?

— Il y en a eu sur le visage aussi, c'est ce que j'essaie de vous faire comprendre. J'ai failli vous rappeler pour vous dire de laisser tomber,

et qu'on attendrait l'ADN... Je ne suis pas sûr de vouloir lui infliger ça.

Nous avons tous les deux regardé Angeline derrière la vitre. Debout au centre de la pièce, très droite, elle écoutait parler le médecin légiste. Elle tenait son gobelet à deux mains. L'arrière de sa jupe s'évasait comme une crinoline sous sa taille fine.

— Mais vous savez quoi ? m'a confié Danso avec un sourire vague. Vous savez quoi ? Je ne sais plus trop de quoi j'avais peur. Quand je la regarde, là, je me dis qu'elle pourrait encaisser n'importe quoi.

L'odeur de la morgue ne correspondait pas du tout à mon attente. Elle était fraîche, suave, presque accueillante en un sens. La salle d'identification elle-même ne sentait pas la mort. Sa fragrance chimique rappelait plutôt une cuisine industrielle nettoyée de frais. Des vases de fleurs jaunes étaient disposés dans chaque angle. Sept ou huit chaises s'alignaient le long des murs, chacune avec une bible et une boîte de mouchoirs en papier, et au fond de la salle, sur le dos, une forme recouverte d'un drap était allongée sur un plateau roulant. L'employé en blouse blanche qui se tenait debout à côté nous a regardés entrer à la queue leu leu. Sa main était posée sur une serviette rayée bleu et blanc qui masquait le visage du cadavre.

— Il faudra tenir compte des circonstances de la découverte de ce corps, a expliqué le légiste à Angeline. Vous savez que le visage a pu subir une certaine décoloration. Si c'est votre père, il se pourrait qu'il ne ressemble plus tout à fait à ce qu'il était de son vivant.

— J'ai compris.

Il a hoché la tête en la regardant attentivement.

— Bien, a-t-il dit. Prenez votre temps. Regardez-le aussi longtemps que vous voudrez. Si vous avez besoin de souffler, nous vous conduirons dehors pour vous laisser prendre un peu l'air, et vous pourrez toujours revenir plus tard. Nous avons la vie devant nous.

— Je suis prête.

J'ai retenu mon souffle. L'assistant a soulevé la serviette. Dove gisait sur le dos. Seul son visage était visible : le drap était resté en place, cachant la corde avec laquelle il s'était pendu. La première pensée qui m'est venue à l'esprit a été : Bon Dieu, ce qu'il a maigri ! Il devait avoir

perdu dans les trente-cinq kilos. Il avait profondément changé : sa mâchoire était tellement affaissée qu'elle semblait se fondre dans sa poitrine, ses bajoues en accordéon touchaient le drap. Ses épais cheveux blonds s'étaient réduits à quelques touffes éparses sur le crâne et sa peau avait perdu son aspect rubicond – malgré la couche de fond de teint appliquée par le thanatopracteur, on voyait qu'elle était jaune-brun – et s'affaissait tellement que l'arête aigüe de son nez perçait sous la chair. Je l'ai fixé sans ciller, en m'écoutant respirer. Dans ma tête j'étais déjà venu des centaines de fois ici, dans cette morgue, pour contempler son cadavre.

— Angeline, a fait le médecin légiste en se raclant la gorge, s'agit-il de la dépouille de votre père, Malachi Dove ?

Elle s'est tournée vers moi, une main devant la bouche. Je l'ai prise dans mes bras et elle a enfoui son visage au creux de ma poitrine.

— Mon Dieu, mon Dieu...

— Angeline ? a doucement insisté Danso. Qu'est-ce qui se passe, petite ?

— Oui, a-t-elle murmuré en hochant la tête contre mon pull. Oui...

— Vous êtes sûre, mademoiselle ? Vous êtes sûre que vous ne voulez pas jeter encore un petit coup d'œil ? Prenez votre temps. Il a perdu du poids... Ça fait un moment qu'il vivait à la dure...

— Ce n'est pas la peine, a-t-elle soufflé. Ce n'est pas la peine.

— Pas la peine ?

— Non. C'est lui. Je le reconnaîtrais n'importe où.

— Comment ça va ? Vous n'avez pas l'air fou de joie...

Après l'identification, pendant qu'Angeline allait prendre un verre d'eau avec Struthers, je suis sorti m'en griller une dehors. Danso m'a rejoint et, les mains dans les poches, il a regardé le parking, puis la rampe d'accès réservée aux pompiers.

J'ai secoué la tête. J'ai tiré une bouffée de ma clope en levant les yeux vers les étoiles. C'était une nuit claire, à peine traversée de quelques nuages, des nuages de film d'horreur, qui galopaient dans le

ciel.

— J'ai passé la moitié de ma vie à attendre ça.

— Oui. J'imagine.

— Et vous savez le plus dingue ? ai-je dit en lui décochant un regard de biais. Le plus dingue, c'est que je ne m'étais pas du tout imaginé la scène de cette façon. J'ai toujours cru que ça se passerait différemment.

— Différemment ? Comment ça ?

J'ai lâché un petit rire sec.

— Je n'en sais rien. Je crois que je n'ai jamais pu m'ôter du crâne un truc qu'il m'a dit : « Ma fin sera spectaculaire. » Vous vous souvenez ? Spectaculaire, ai-je répété en me tournant vers la morgue, dont les fenêtres projetaient sur le gravier des rectangles de lumière. Rien à voir avec ça.

— Vous voulez dire que vous vous attendiez à une mise en scène ?

— Ouais.

— C'est le cas.

J'ai exhalé un jet de fumée.

— C'est le cas ?

— Oui, a-t-il répondu en sortant de la poche intérieure de son manteau une pochette de tirages photographiques, qu'il m'a tendue. Je ne suis pas censé vous montrer ça, d'accord ?

Ma cigarette calée entre les dents, j'ai orienté les photos de manière que la lumière des réverbères de l'allée les éclaire au maximum. J'ai cru d'abord qu'elles montraient des vêtements pris dans les branches d'un arbre. Ou un parachute. Puis j'ai reconnu des mains, et la silhouette d'un homme m'est peu à peu apparue dans ce fatras de tissu, raide comme un épouvantail, la tête courbée sur la poitrine.

— La corde était attachée là, a dit Danso. Autour du tronc. Elle lui a brisé la nuque quand il a sauté. Ses bras se sont coincés dans les branches. Ce machin, là, est une espèce de bâche dont il s'était enveloppé – il a survécu plusieurs semaines en forêt... Regardez-le, Joe, a-t-il ajouté après une hésitation. On dirait un ange, non ?

Je suis resté muet. Je regardais la bâche, la façon dont elle se déployait sous ses bras tendus comme une paire d'ailes.

— Un ange. Cette bâche claquait comme une folle dans le vent. Elle a fichu la chair de poule à nos gars - on l'a entendu bien avant de le voir. Un flap-flap-flap venu du fond des bois. Et on l'a senti, a-t-il ajouté en reniflant l'air comme si l'odeur était toujours dans ses narines. Ça oui... on l'a senti.

Je lui ai rendu ses photos, j'ai jeté ma cigarette d'une chiquenaude et je me suis assis par terre, adossé à la lourde porte par où passaient les croque-morts, les coudes sur les genoux, la tête basse.

— Joe ? Ça va, fiston ?

J'ai acquiescé sans lever les yeux. Je fixais le sol entre mes semelles, et des images ont défilé dans ma tête comme un train : la mère de Finn ; Lexie et moi ; la férocité avec laquelle Dove s'était faufilé hors des arbres pour me couvrir de son corps. Danso aurait préféré que je me relève d'un bond et que je lance le poing en l'air ou quelque chose dans ce genre-là. Je savais bien que c'était ce qu'il aurait voulu – c'était ce que j'avais toujours pensé que je ferais –, mais j'en étais incapable. Je ne ressentais qu'un immense océan de lassitude en train de m'inonder, et j'ai fini par me rendre compte que j'étais plus fatigué, cent fois plus fatigué que je ne l'avais jamais été de toute ma vie.

6

Le printemps londonien était en marche. Il y avait du vent, des crues. La moitié de l'East Anglia et du Gloucestershire étaient sous l'eau – et les Londoniens, scotchés devant leurs téléviseurs, regardaient les voitures flotter à travers les rues comme du bois à la dérive, en remerciant Dieu de vivre dans une ville assez civilisée pour être défendue par des digues. Mon portail de derrière s'était rouvert. J'avais mis ce phénomène sur le compte de la force des vents, mais des voisins m'ont appris que la même chose leur était arrivée et qu'un vagabond rôdait sûrement dans le quartier. Personne ne l'avait vu,

mais ils tenaient son existence pour certaine. Il laissait partout sur son passage des pelouses piétinées, des mouchoirs sales et des emballages de Twix qu'on devait ramasser à la fourche. Il empruntait l'allée qui longeait les propriétés par l'arrière pour se faufiler nuitamment dans les jardins, en quête d'un petit coin abrité pour dormir. Plusieurs serrures d'appentis avaient été forcées.

Le monde ne me paraissait plus réel. Dove parti, c'était un peu comme si on m'avait débranché. Mon coup de fatigue ne voulait pas se dissiper. Je dormais longtemps, neuf, dix heures d'affilée, puis je me réveillais encore plus vanné et je m'assoupissais à mon bureau, les mains sur le clavier, en produisant d'interminables chapelets de lettres qui noircissaient l'écran. L'idée m'a effleuré d'aller voir un médecin, mais je pensais savoir d'avance quelle serait sa réaction : « Avez-vous été récemment soumis à un stress, monsieur Oakes ? » Et à ce moment-là tout ressortirait – la mort de Lexie, mon incapacité à reprendre le dessus bien que tout soit réglé, l'inquiétude provoquée par mon livre. Avant d'avoir eu le temps de dire ouf, je me retrouverais en thérapie, en train de pondre un texte sous antidépresseurs. Donc je continuais d'avancer péniblement, comme quelqu'un qui marche dans l'eau, en m'efforçant d'ignorer ce poids perpétuel qui me freinait.

Au bout de dix longues journées de travail, j'ai livré mon début de manuscrit à l'éditeur. Le directeur de la publication nous avait envoyé plusieurs projets de couverture, et une séance de photos était prévue pour Angeline dans un studio de Brixton. C'était un sujet dont Finn, Angeline et moi avions amplement débattu – comment la présenter au monde.

Comme il n'était pas question pour elle de laisser photographier sa troisième jambe, nous avons sélectionné un photogramme de la vidéo de Pig Island, à partir duquel un spécialiste du moulage médical serait chargé d'en fabriquer puis d'en photographier une reproduction en fibre de verre. L'éditeur comptait renvoyer Angeline sur Pig Island un peu plus tard dans le mois pour prendre des photos d'elle à la chapelle, mais il tenait aussi à avoir quelques portraits en studio. Uniquement des plans serrés.

La séance a eu lieu le premier lundi de mars. La première vraie journée de printemps et aussi, avec le recul, le point de départ d'un

autre type de changement de climat.

— Alors ? ai-je dit. Comment te sens-tu ?

Nous étions assis dans la loge et nous nous regardions. Elle n'avait pas encore ôté son manteau, ni le bonnet en tricot rayé qui lui couvrait les cheveux. J'avais apporté avec moi une bouteille de Jack Daniel's que je venais d'ouvrir, et je lui en ai servi une rasade dans un gobelet en plastique.

— Tu crois que ça va aller ?

— Je n'en sais rien.

Elle m'a pris le gobelet des mains avec un petit coup d'œil anxieux vers la porte. Nous avons été accueillis par un gardien dans le studio vide, mais les autres étaient en train d'arriver. On entendait des voix derrière la cloison.

— Ils ont vu la vidéo, a-t-elle ajouté. Je me demande ce qu'ils vont penser. De moi.

Son regard a filé vers un portant chargé de vêtements, au fond de la pièce. Les robes étaient emballées sous cellophane, mais certaines étaient si longues qu'on pouvait voir leur ourlet frôler le sol. Elles avaient été spécialement choisies pour elle : il fallait que rien ne se voie.

— Quoi que je mette, a-t-elle dit en frissonnant, ça n'y changera rien. Ils savent.

— Tu peux encore faire marche arrière. Je vais demander à Finn de déchirer le contrat. Tu n'as qu'un mot à...

— Non. Non, je t'assure, m'a-t-elle coupé avec un petit rire nerveux.

Elle a retiré son bonnet et, après avoir passé une main dans ses bouclettes, elle s'est tournée vers le miroir et a ajouté, en étudiant timidement son visage nu et pâle :

— Je vais le faire. Bien sûr que oui.

À l'arrivée de la maquilleuse, je les ai laissées seules et je me suis mis à flâner dans le studio en repensant à ce qu'elle avait dit : « Que vont-ils penser de moi ? »

Nous nous trouvions dans un ancien entrepôt au sol de ciment verni, coiffé d'un enchevêtrement de poutrelles peintes en noir ; de gros projecteurs éteints se dressaient comme des sentinelles dans les recoins sombres. Une gigantesque feuille de papier blanc, sortie d'un rouleau fixé en hauteur, avait été déployée sur le sol, avec un tabouret pivotant installé en son centre. Un assistant allait et venait, réglant les lumières, ouvrant les diffuseurs et bavardant à mi-voix avec le photographe qui, penché sur son boîtier, en étudiait l'écran. Le photographe paraissait avoir à peine plus de vingt ans et arborait le look d'un journaliste de magazine branché, avec son vieux tee-shirt délavé à la gloire de Bob Marley et son jean taille basse. Ils ne m'avaient pas vu entrer, ce qui m'a permis de m'approcher assez près ; j'ai tout de même mis quelques secondes à comprendre qu'ils parlaient de modèles handicapés :

— En ce moment, tu vois, c'est carrément l'obsession, ce truc. Regarde Marc Quinn et la statue qu'il a faite de cette nana enceinte, Alison Lapper^[6]...

— Ouais, et aussi Aimee Mullins^[7]... Elles sont grave cool, ces deux-là.

— Tu m'étonnes ! Et je veux dire, c'est pas trop tôt, tu vois ?

— Ouais.

— On était trop largués, putain, ça craignait grave. Il était vraiment temps que ça...

Le photographe a brusquement cessé de parler et a regardé en se raidissant vers l'autre bout du studio. L'assistant et moi avons tous deux tourné la tête dans la même direction. La porte de la loge s'était ouverte et Angeline hésitait sur le seuil, clignant des yeux face à la lumière des projecteurs. Vêtue d'une robe argentée tellement décolletée qu'elle lui descendait à mi-estomac et qui devait facilement valoir la moitié de mes revenus annuels, elle était métamorphosée : la maquilleuse avait fait de ses boucles un casque noir, posé des faux cils, mis sur sa bouche un rouge à lèvres qui évoquait du plastique vermillon. Ses mains tremblaient, mais son visage était aussi lisse que celui d'un mannequin d'étalage, d'une perfection de porcelaine. Elle a dégluti puis s'est remise en marche, lentement, avec une pointe

d'appréhension, en risquant un pied devant l'autre comme si elle craignait de chuter. Tout le monde la regardait en retenant son souffle, et un silence total s'est emparé du studio, à peine rompu par le cliquetis de ses talons qui résonnait jusqu'aux poutrelles. A l'orée du champ de lumière, elle a hésité, puis s'est avancée sur le décor de papier blanc, a rejoint le tabouret à pas rapides et s'est jetée dessus comme si c'était une bouée de sauvetage.

— Putain, a lâché le photographe entre ses dents en émettant un petit sifflement.

Il a secoué la tête, remonté son jean et traversé le papier blanc pour s'immobiliser à soixante centimètres d'elle. Il l'a observée avec curiosité, comme si une question lui brûlait les lèvres. Le silence commençait à s'éterniser. Et c'est là qu'il a déclaré, tout surpris :

— Tu es belle, Angeline. Putain, tu es carrément splendide.

Elle a commencé par le regarder fixement, comme si elle n'arrivait à comprendre ni ce que le type venait de dire ni à qui elle avait affaire. Ou comme s'il venait de l'engueuler. Puis tout s'est passé comme si une digue, en elle, venait de rompre : une vague de couleur s'est répandue sous sa peau et ses joues ont rosi brusquement.

— Merci, a-t-elle soufflé, toute timide. Merci.

L'autre est parti d'un rire incrédule.

— Il n'y a pas de quoi. Vraiment pas de quoi.

Sans la lâcher du regard, comme s'il craignait qu'elle ne prenne la fuite, il s'est éloigné à reculons vers son appareil. Puis il a levé les deux mains devant lui – comme on le ferait pour apaiser un animal nerveux.

— Ne bouge pas, a-t-il dit en baissant les yeux vers son écran. Ne bouge pas.

Avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, il l'avait mise en boîte. Le flash s'est déclenché ; il a tourné sa manivelle.

Elle l'a regardé en clignant des yeux.

— Vous m'avez prise en photo ?

— Oui, a-t-il répondu en visionnant son écran, les yeux plissés. Tu vois comme ça va être facile ?

Ça m'a vraiment fait un effet très bizarre de passer l'après-midi à poireauter dans l'ombre en la regardant, disons... j'ignore quel est le mot juste, peut-être... s'épanouir. Comme si les regards la faisaient grandir. Comme si à chaque crépitement de flash les muscles de son visage se détendaient un peu plus, jusqu'à ce que ses faux airs de poupée aient totalement disparu et qu'elle devienne, je dois bien l'avouer, éblouissante. Personne ne l'a traitée de haut, ni comme un phénomène de foire. Personne n'a commis de gaffe sur sa façon de s'asseoir, toujours un peu de travers parce qu'elle n'avait jamais été à l'aise sur un tabouret et qu'elle était obligée de se tenir au bord d'une main. Loin de là : ils se sont tous comportés avec elle comme si elle était une star.

Au bout d'une vingtaine de clichés, on l'a envoyée se changer, et elle est revenue dans une autre robe, avec une coiffure et des accessoires très différents. Au total, elle a endossé, six tenues – dont la plupart me paraissaient totalement grotesques, des espèces de déshabillés à la mords-moi le nœud qui devaient pourtant être ultra-tendance, vu que tout le monde avait l'air de s'extasier. Même Angeline. Vers trois heures, j'ai dû m'asseoir. Je fatiguais. Et il y avait autre chose. Le photographe me faisait sérieusement chier.

Au début j'avais trouvé ça sympa, cette manière qu'il avait de la rendre heureuse, mais, à force, il commençait à me saouler. Sa manie de répéter « sublime, sublime », ça me gonflait. Je l'ai observé d'un peu plus près. Je me suis replié encore un peu plus dans l'ombre pour qu'on ne puisse pas me voir et j'ai attendu que ça se passe, tripotant nerveusement mes clés, les faisant tourner autour de mon index, retirant puis remettant l'anneau tout en essayant de me retenir de lui balancer : « Qu'est-ce qu'il y a, mec ? Tu fantasmes sur elle, ou quoi ? Arrête un peu de la mater comme ça. »

C'est pourquoi à la fin de la séance – alors que tout le monde était sur les rotules et que je me disais justement : Ouf, c'est terminé –, quand je l'ai vu s'approcher d'elle, s'accroupir, et lui glisser quelques mots à voix basse, j'ai cessé de jouer avec mon porte-clés et, très raide, je les ai observés l'un et l'autre avec une extrême attention. J'ai vu s'estomper le sourire d'Angeline. Elle est restée assise à sa place, tête basse, et l'a écouté parler en ramenant une mèche derrière son oreille,

comme si elle réfléchissait à ce qu'il était en train de lui dire. Il a fini par se relever et a reculé d'un pas.

— Alors ?

— Hé, ai-je dit en m'avancant dans la chaleur des projos. Angeline ?

Elle ne s'est pas tournée vers moi. Elle n'a même pas paru m'entendre. Ses yeux étaient soudés à ceux du photographe. Au bout de quelques secondes, elle a imperceptiblement hoché la tête.

— Angeline ?

Le photographe est retourné à son appareil, l'a retiré du trépied, s'est mis à plat ventre, en appui sur les deux coudes, et a regardé dans le viseur. Son objectif était braqué sur la jupe d'Angeline, qui, à la surprise générale, s'est penchée en avant, a attrapé le bas de sa jupe et l'a retroussée jusqu'à ses genoux.

J'ai gardé cette photo et il m'arrive souvent de la regarder, aujourd'hui encore. Ses chevilles souples, les empreintes légèrement humides de ses pieds nus sur le papier du décor, mais surtout son troisième pied, brisé et aplati, un peu plus lourd que les deux autres bien qu'on le sente fait de la même chair, flottant dans le vide et projetant son ombre propre. C'est même la meilleure photo de son book mais, sur le moment, j'aurais tué ce connard de photographe.

Après la fin de la séance, alors qu'Angeline était partie se démaquiller et que quelqu'un venait d'apporter du café et une bouteille de rosé pétillant, je me suis débrouillé pour aller m'asseoir à côté de lui avec mon verre. Histoire de le tenir à l'œil. Pas question de les laisser encore une fois en tête à tête.

Affalé sur une banquette, à moitié sur le dos, il faisait distraitement glisser ses gros bracelets le long de ses avant-bras. A-t-il senti que je l'avais dans le collimateur ? En tout cas, il s'est abstenu de le montrer.

— Au fait, m'a-t-il dit sans me regarder, toujours aussi zen, ça va donner quoi, une fois le truc sorti ?

Il a marqué une brève pause, le temps de vider son verre, et ses yeux ont pivoté jusqu'à moi.

— En la regardant, a-t-il poursuivi, je n'arrêtais pas de me dire : Et si son vieux lisait ce bouquin ? Il en penserait quoi ? À votre place,

mec, je raserai les murs.

Je l'ai regardé froidement.

— Malachi Dove est mort. Comment voudriez-vous qu'il lise le livre ?

— Ah bon ?

— Vous ne lisez pas la presse ? On ne parle que de ça cette semaine.

— Oh, ce corps, là, près de Dumfries... Mais le truc n'a jamais été confirmé. On n'a pas la preuve irréfutable que c'est lui. Si ?

— Non. Ils attendent d'avoir le résultat de l'ADN, ai-je répliqué en insistant sur chaque syllabe, comme si j'avais affaire à un enfant dissipé. Mais c'est lui. Malachi est mort.

Angeline nous a rejoints à cet instant, une canette de soda ouverte à la main. Nous avons levé la tête en même temps. Elle portait un peignoir blanc, et j'ai vu autour de son cou une ligne correspondant à la limite du maquillage qu'on venait de lui enlever. Au-dessus, son teint était rose et luisant ; elle rayonnait même plus que de raison, après cinq heures sous les sunlights.

— Coucou, a dit le photographe en se levant tout sourire (un vrai sourire de faux cul, comme s'il était vraiment ébloui). Tiens, assieds-toi.

Elle s'est assise et a fixé ses boucles juste au-dessus de ses oreilles au moyen de deux épingles.

— Je suis nase, a-t-elle dit avec un petit sourire.

Et elle a ajouté, en me regardant :

— Je n'en peux plus.

— Tu as été fantastique, ai-je lâché sans conviction.

— Tiens, Angeline, a dit le photographe en se penchant sur le côté puis en glissant une main dans sa poche arrière de pantalon.

Il a sorti une carte de visite, qu'il lui a tendue entre l'index et le majeur, avec une telle délicatesse qu'on aurait dit qu'il lui offrait une fleur exotique plutôt qu'un bout de bristol.

— Je bosse régulièrement avec elle. Ses papiers sont géniaux,

vraiment géniaux. Tranchants. Réalistes. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle a pris la carte et l'a regardée. Sa bouche a légèrement frémi.

— C'est quoi ? ai-je dit en me penchant. Fais voir.

Il y a eu un instant de flottement, puis Angeline m'a tendu la carte. J'ai dû tirer un peu dessus pour qu'elle la lâche. Juste un tout petit peu. Je l'ai retournée et j'ai lu, les traits crispés. La responsable des grands reportages au *Daily Mail*. Qu'est-ce que c'était encore que cette connerie ? Je me suis retourné vers le photographe.

— Eh bien ? De quoi s'agit-il ?

— Elle a hyper envie de faire un papier sur Angeline.

La responsable des grands reportages d'un journal national voulait « faire un papier » sur Angeline ? Je me suis penché en avant et j'ai touché le genou du photographe pour l'obliger à me regarder. J'ai failli lui dire de se tenir droit, de laisser tomber sa pose avachie.

— Bon, ai-je dit. Super. Sauf qu'on est en train de négocier les droits d'une série inspirée de cette histoire et que ce n'est pas avec le *Mail*...

J'ai laissé filer quelques secondes, histoire d'être sûr qu'il avait bien compris.

— D'accord ?

— Désolé, mec, a-t-il répondu en levant son verre comme s'il portait un toast à notre collaboration. Je ne voulais pas me mêler de vos oignons. Faire des vagues, c'est pas mon truc.

Je me suis levé.

— Viens, ai-je dit à Angeline en lui tendant la main. On va te rhabiller.

Mais elle est restée assise, à regarder ma main.

— Viens, ai-je insisté. Il faut qu'on y aille.

Angeline a soupiré en levant les yeux au ciel.

— C'est bon, a-t-elle lâché d'un ton sarcastique, j'arrive.

Le même que Sovereign avec sa mère.

Elle a fini son soda et jeté la canette à la poubelle. Puis elle a levé une main à hauteur de sa tête – le pouce contre l'oreille, le petit doigt

au coin de la bouche – en souriant au photographe.

« Appelez-moi », a-t-elle articulé en silence.

Elle m'est passée devant et a mis le cap sur la loge en faisant nonchalamment claquer les semelles de ses chaussons de bain et en se déhanchant comme une pute de Tijuana. En la suivant des yeux, j'ai été ramené malgré moi au temps de mon adolescence, à Crosby. Une époque où les pères de famille avaient l'habitude de venir se garer devant les boîtes de nuit pour récupérer leurs filles à l'heure de la fermeture. Ils sortaient de leurs bagnoles et attendaient debout, les coudes sur le toit. Malgré leur allure débonnaire, on devinait sans peine ce qui se passait dans leur tête. Le premier connard qui s'avise de poser ne serait-ce qu'un doigt sur ma petite fille, se disaient-ils, celui-là va se prendre une dégelée qu'il n'oubliera jamais.

7

Nous sommes rentrés à la maison en silence, Angeline mâchonnant sur le siège passager un chewing-gum qu'elle avait dégoté allez savoir où. Elle s'est acharnée à tripoter l'autoradio, cherchant Choice FM, jusqu'à ce que je tende la main pour l'éteindre. J'avais pris ma décision et nous n'aurions plus aucun contact avec ce photographe. Je n'avais pas apprécié sa façon de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et encore moins le petit air entendu avec lequel il m'avait parlé de Dove. Le cadavre retrouvé à Dumfries était celui de Malachi. Je rappellerais Danso dès le lendemain matin – histoire de l'entendre m'annoncer de sa bouche que l'ADN correspondait. Pourtant, dès notre arrivée à la maison, je suis ressorti dans le jardin de derrière et j'ai barricadé le portail à l'aide d'une planche. Puis j'ai vérifié à deux reprises que la porte de la cave était bien fermée et je l'ai bloquée en calant la tondeuse devant.

A l'intérieur, le téléphone sonnait. En revenant dans la cuisine, j'ai entendu Angeline dévaler l'escalier et répondre, hors d'haleine :

— Oui ? Allô ?

Je me suis arrêté sur le seuil du hall d'entrée pour la regarder, mon manteau à demi ôté.

— Oui, disait-elle dans le combiné. C'est moi.

Elle a gloussé.

— Oui, je sais... il me l'a dit.

C'est alors qu'elle m'a aperçu sur le pas de la porte ; elle s'est détournée pour faire face au mur. Une mèche entortillée autour de l'index, le pied droit sur le gauche, elle se balançait en parlant.

— Mais non, au contraire ! Je vous assure ! J'espérais que vous m'appelleriez.

J'ai attendu en silence, démangé par l'envie de couper la communication. Au lieu de quoi je me suis débarrassé de mon manteau et j'ai rebroussé chemin vers la cuisine où, d'humeur sombre, j'ai décapsulé une bouteille de Newkie Brown. Les pères en attente devant la boîte de nuit à Crosby me revenaient sans cesse en tête.

À la fin de son appel, elle est apparue sur le seuil de la cuisine, les yeux pétillants, le menton baissé, un sourire de petite fille aux lèvres.

— Joe ? Je suis une vilaine fille, n'est-ce pas ?

— Tu vas le faire ?

— Vendredi.

— Vendredi ? Tu trouves ça raisonnable ? Avant qu'on soit sûrs que c'était bien ton père ?

— C'était lui.

— Il m'a paru tellement changé...

Ses épaules se sont affaissées.

— Tu ne vas pas recommencer ?

J'ai poussé un soupir et je me suis frotté les tempes d'un geste las.

— Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais plus. Ça ne me plaît pas.

J'ai laissé retomber mes mains et je me suis tourné vers la fenêtre, qui était munie comme toutes les autres d'une serrure de sécurité. Ces serrures n'avaient pas été utilisées depuis des années — nous ne possédions strictement rien qui méritât d'être volé —, et je ne me

souvenais même pas où j'avais mis la clé. Probablement dans l'entrée, au fond du vieux pot de café posé sur l'étagère. Danso nous aurait prévenus, en cas de problème.

— Joe, a-t-elle dit en s'approchant par-derrière et en me mettant les mains sur les épaules.

Elle m'a enjambé et s'est assise sur mes genoux face à moi, la jupe relevée sur ses cuisses. J'ai senti l'odeur du café qu'elle avait bu et celle de la crème dont ils s'étaient servis au studio pour la démaquiller.

— Pourquoi tu ne veux pas me croire ? Je te dis que c'était lui.

— Et toi, pourquoi tu ne peux pas attendre qu'on en ait la certitude ? Les résultats vont tomber d'un moment à l'autre. Je rappellerai Danso demain matin...

— Mais c'est lui, Joe ! Et ne t'inquiète pas, je ne dirai pas n'importe quoi, a-t-elle dit en modifiant légèrement sa position, puis en écartant sa jupe de manière à pouvoir presser ses cuisses nues contre mon jean. Je ne leur dirai pas où j'habite.

— Tu vas au moins devoir attendre que j'en aie parlé à Finn. Tu risques de foutre notre contrat en l'air, si tu ne fais pas attention. Il ne va pas apprécier.

— Oh si. Il va adorer.

Elle m'a pris une main et l'a glissée sous sa jupe, en forçant mes doigts à s'enfoncer entre ses cuisses. Elle ne portait pas de culotte. Elle était chaude, mouillée, et j'ai senti la pression de sa jambe atrophiée sur mes phalanges.

— C'est promis, promis... a-t-elle murmuré, les yeux clos, en imprimant à ses hanches un mouvement circulaire. Je ne dirai pas un mot de toi.

8

Elle ne cherchait pas à me provoquer. Pas le moins du monde. J'étais absent de ses pensées, je le savais. Elle voulait juste être

entendue. Elle n'avait que dix-neuf ans, bordel de Dieu – et si son attitude envers moi, quand la fille du *Mail* est venue l'interviewer, m'a fait l'effet d'un doigt d'honneur, c'est entièrement de ma faute.

J'en avais parlé à Finn, qui n'avait pas adoré. Loin de là. Mais il avait relu le contrat ligne par ligne et, à condition qu'elle ne parle pas spécifiquement du massacre de la chapelle, il n'y avait rien que nous puissions faire pour l'empêcher de s'exprimer. J'avais rappelé Danso à plusieurs reprises et, comme je tombais chaque fois sur sa boîte vocale, je lui avais laissé tout un tas de messages lui demandant de me rappeler à propos de l'ADN. Sauf qu'il ne rappelait pas. Je commençais à avoir l'impression de me trouver face à une déferlante impossible à endiguer. Tout cela a contribué à m'enfoncer dans le rôle du petit ami chiant et mal luné pendant l'interview, que j'ai passée en grande partie dans le dos de la journaliste, à faire des signes à Angeline chaque fois que je trouvais qu'elle en disait trop.

Elle dérapait régulièrement, sans se rendre compte de la portée de ses propos. En voici un exemple :

« Je ne peux pas vous répondre là-dessus, parce que Joe et moi...

— Angeline, suis-je aussitôt intervenu, tu, euh...

— Ah, oui... Où avais-je la tête ? Ce que je veux dire, c'est que je... »

Je passai le reste du temps à la foudroyer du regard, guettant le mot malvenu, l'expression de trop. Elle a fini par en avoir marre de me voir rôder dans le salon et elle a entraîné la visiteuse dans la cuisine, où toutes deux se sont lancées dans une séance de messes basses entre filles, en buvant du thé et en grillant des cigarettes. Je venais régulièrement les déranger sous les prétextes les plus bidon : mettre la bouilloire en route, sortir dans le jardin... Chaque fois, elles interrompaient leurs gloussements et braquaient sur moi des sourires doux et vides, attendant poliment que je sois reparti pour reprendre le fil de l'interview.

J'ai dû attendre la parution de l'article, trois jours plus tard, pour savoir si Angeline avait tenu parole. C'était un lundi, et bien qu'ayant réglé mon réveil pour sept heures, j'ai trouvé le lit vide en me levant. Je savais où elle était allée : chez le kiosquier, acheter la presse du jour. J'étais encore au lit, en train de me gratter la tête et de reprendre

mes esprits, quand le téléphone a sonné. C'était Danso, et j'ai perçu une espèce de fatigue et de tension dans son accent des Highlands habituellement si austère.

— Dites donc, ai-je dit, vous avez une sale voix...

— Il n'y a pas que la voix. Je viens de me taper une nuit blanche et je suis à l'aéroport. On est en train d'embarquer.

— « On » ?

— Je suis avec Sancho Struthers. Mon fidèle compagnon.

— J'en déduis que vous n'êtes pas en partance pour Miami. A moins que vous ne passiez aussi vos vacances ensemble ?

Il n'a pas ri.

— Vous aviez prévu d'aller quelque part aujourd'hui, Joe ?

— Moi ? Juste à l'épicerie du coin. Je ne bouge pas. J'ai un bouquin à écrire.

— On s'envole vers Heathrow. On sera chez vous dans deux heures. On aurait besoin d'une petite consultation, si ça ne vous dérange pas.

— Une « consultation » ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il a hésité une fraction de seconde. Puis :

— Ce serait trop long à raconter sur une ligne ouverte, Joe, si vous voyez ce que je veux dire. Gardons plutôt ça pour tout à l'heure, quand on sera face à face, d'accord ?

J'ai écarté mes couvertures et jeté les pieds au sol. Quelque chose dans sa voix venait de déclencher une sirène d'alarme intérieure.

— Ce n'est pas lui, hein ? Ce sac à merde, à la morgue de Dumfries, ce n'était pas Malachi. Je vous ai laissé des messages, Peter ! J'attendais que vous me rappeliez ! Et merde !

Dans le silence qui a suivi, je n'ai plus entendu que la friture de la ligne et le feulement régulier des réacteurs d'un petit avion.

— Peter ? Vous êtes toujours là ? J'ai dit : Ce n'est pas lui ?

— Ce n'est pas lui, a-t-il fini par lâcher. L'ADN ne colle pas.

— Putain, j'en étais sûr ! me suis-je exclamé en me levant comme un ressort. Il a choisi un type qui lui ressemblait. Le message d'adieu et le

reste, c'était uniquement pour que vous lui fichiez la paix pendant quelques semaines !

— Non. On ne croit pas que ce soit lui qui l'ait tué, celui-là. On pencherait plutôt pour une coïncidence.

Il a baissé le ton – peut-être à cause des regards mauvais des autres passagers – avant d'ajouter :

— Le type de Dumfries était un ancien mercenaire, il débloquent à pleins tubes depuis la guerre du Golfe. Ça faisait des années qu'il menaçait de se foutre en l'air.

Je me suis mis à arpenter la chambre.

— Peter ? Ça prend combien de temps, un test ADN ? ai-je demandé en battant la mesure à chaque mot.

— Pas longtemps. C'est...

— Exact. Pas longtemps. Vous m'aviez dit vendredi — c'est-à-dire il y a trois jours. Vous êtes au courant depuis trois jours, et je vous ai laissé je ne sais combien de messages pour vous demander de me prévenir si...

— Joe, écoutez...

— ... de me prévenir s'il y avait une couille, et entre-temps Angeline s'est fait interviewer par une putain de journaliste à qui elle a raconté toute son histoire !

Je suis allé à la fenêtre et j'ai écarté les rideaux, espérant la voir revenir dans la rue.

— Il va lire ça tout à l'heure, il saura où elle est, et...

Je me suis interrompu net. Quelque chose, dans la rue, venait de capter mon regard. J'ai senti mon sang se figer.

— Peter ? Peter, espèce de salaud ! Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous ne voulez pas me le dire ?

J'ai ouvert la fenêtre et, dès que je me suis penché au-dehors, mon souffle est devenu fumant et la condensation a mouillé mes épaules nues.

— Il y a une putain de bagnole de police garée devant chez moi, Peter, et son gyrophare tourne ! Qu'est-ce qui se passe, bordel de

merde ?

— Une unité de Salisbury Road. Joe ? Joe ! Écoutez-moi... Elle est juste là à titre de précaution...

— De précaution ? Putain de nom de Dieu ! Vous feriez mieux de me dire ce qui se passe !

— Vous allez peut-être devoir rester chez vous aujourd'hui. Vous n'avez aucune obligation de sortir, si ? Laissez tomber l'épicerie. Je vais vous envoyer le numéro du commissariat le plus proche par SMS – ils sont déjà informés de la situation...

— De la situation ?

— L'avion va décoller, Joe... L'hôtesse m'a dans le collimateur et...

— Attendez ! Angeline est sortie. Qu'est-ce que je vais faire pour...

— Détendez-vous. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter...

Le téléphone s'est tu au creux de ma main.

J'ai fiévreusement composé le rappel automatique, mais c'est sa boîte vocale qui a pris mon appel. J'ai raccroché en fusillant le combiné des yeux.

— Les enculés ! J'en étais sûr !

J'ai regardé par la fenêtre. Des éclairs bleus troublaient la lumière orangée des réverbères. Je suis revenu vers le lit et j'ai posé ma main sur le drap, à la place d'Angeline : il était froid. Le kiosque n'était qu'à cinq minutes de marche. La peur m'a brûlé la gorge comme une remontée acide.

J'ai sauté dans un jean et descendu l'escalier tout en enfilant mon tee-shirt. À chaque marche, ma panique montait d'un cran. Je claquais des dents en atteignant le hall d'entrée. Je me suis rué dehors pieds nus, j'ai hésité, je suis revenu sur mes pas pour décrocher la clé au-dessus du téléphone mural, et je suis ressorti en fermant à double tour derrière moi. À l'intérieur de la voiture garée le long du trottoir d'en face, le policier a tourné la tête dans ma direction quand je me suis engagé dans l'allée. Je ne voyais pas son visage, masqué par le pare-soleil, juste ses mains, qui reposaient nonchalamment sur la planche de bord. J'ai couru jusqu'au milieu de la rue malgré le froid qui me mordait les pieds. J'ai regardé des deux côtés. Je m'apprêtais à aller

cogner à sa vitre quand je l'ai repérée au loin, venant vers nous.

Le soulagement a failli me couper les jambes. J'ai rebroussé chemin en titubant, je me suis appuyé contre le portail pour reprendre mon souffle, et j'ai levé la tête pour la regarder approcher. Elle avait trois quotidiens sous le bras, et ses yeux pétillaient. Elle a allongé le pas en me voyant.

— Joe ! a-t-elle lancé en agitant un des journaux. C'est dans celui-là ! Elle a écrit que je suis belle !

— Rentre.

Elle a marqué un temps d'arrêt ; son sourire s'est estompé, ses bras sont retombés le long de son corps.

— Tu n'as pas de chaussures...

— Viens, rentre.

Je l'ai prise par le coude et je l'ai entraînée dans l'allée sans un mot. De retour à l'intérieur, j'ai refermé la porte à double tour et j'ai enclenché le verrou, mis la chaînette. Silencieuse, elle m'a regardé verrouiller la porte de derrière, puis renverser sur le sol le vieux pot de café de l'étagère et trier les clés jusqu'à ce que je trouve celle qui commandait la serrure des fenêtres. J'ai fait le tour de la maison et bloqué toutes les fenêtres, en fermant les rideaux dans la foulée, puis je suis revenu dans le hall d'entrée et je lui ai arraché le journal des mains.

— C'est là-dedans ? L'article ?

Je l'ai étalé sur la table de la cuisine et j'ai tourné les pages.

— Elle a écrit qu'on vivait ensemble ?

— Non, a-t-elle répondu, prudente, en dénouant son foulard. Ton nom n'apparaît pas.

J'ai localisé la page et mis mes mains à plat dessus. Au-dessus de moi, le plafonnier oscillait lentement, projetant sur le journal un cercle d'ombre qui n'était pas sans rappeler un pendule de sourcier. L'article, qui occupait une double page, était illustré dans sa partie centrale par un gigantesque portrait d'Angeline en gros plan, ainsi que par deux autres photos plus modestes : une de Dove, et l'autre de Pig Island vue du large, avec les tentes de la police et un essaim de bateaux mouillés

aux abords du village.

J'ai parcouru le texte en diagonale. Du journalisme standard : qui, quoi, quand, pourquoi. L'horreur du massacre, le nombre de tués, la fuite de Malachi Dove, la mort de Lexie, tout était rappelé dès le premier paragraphe. Puis l'auteur enchaînait sur une description d'Angeline. J'ai vite retrouvé la phrase qui lui avait tapé dans l'œil : « Une vraie beauté, des signes d'intelligence perçante. » Il était question d'un handicap de naissance et de claudication. Rien de plus précis que ça. Suivait un résumé de sa vie sur l'île, émaillé de ses impressions sur les membres de la secte assassinés, et l'article s'achevait sur une allusion à notre livre, dont la sortie était prévue en août. Je n'étais pas cité.

Je me suis penché en avant pour mieux voir son portrait et sonder les reflets de son regard, où je m'attendais presque à discerner mon propre visage, cerné par les ombres du studio, anxieux, jaloux. Mais il n'y avait rien. Juste le flash du photographe.

— Joe. Il faut que tu m'expliques. Qu'est-ce qui se passe ?

Je me suis assis à la table en secouant la tête, j'ai pressé le bout de mes doigts contre mes tempes. J'avais besoin d'un antalgique. J'ai rapproché le journal et je l'ai fixé d'un œil sombre.

Cela étant, ajoute Angeline, les ministres de la cure psychogénique l'ont bien traitée. « Ils ont tous été tellement gentils avec moi. Je crois qu'ils ont compris ce qui m'arrivait. »

J'ai levé les yeux sur elle.

— « Ils ont été tellement gentils » ? C'est bien ce que tu lui as dit ? « Je crois qu'ils ont compris ce qui m'arrivait » ? Je ne me rappelle pas t'avoir jamais entendue prononcer ces mots-là.

— Non, a-t-elle répondu en rougissant. Je ne voulais pas... Je ne voulais pas paraître amère.

— Tu ne voulais pas paraître amère ? ai-je soupiré. Ecoute, tu as peut-être l'impression de savoir ce que tu fais, mais on joue avec le feu, là. Ce n'était vraiment pas malin d'aller vider ton sac...

— C'est une question de survie.

Je l'ai toisée d'un œil impassible.

— C'est comme ça que tu le vois ? ai-je dit en entendant mes mots me revenir en écho. Une question de survie ?

— Oui. Oui, absolument.

— Tu sais ce que j'en pense ? Tu sais ce que ça m'inspire ?

— Quoi ?

— Non seulement j'ai l'impression que tu leur as servi une histoire totalement différente de celle que je suis en train d'écrire, ce qui risque quand même de me foutre légèrement dans la merde vu que cette partie-là du livre est déjà chez l'éditeur...

— Je t'en prie, ne sois pas grossier, je ne...

— Attends, ai-je coupé en levant une main. Laisse-moi finir. Non seulement ça me donne cette impression, mais on dirait aussi de la provocation. On dirait que tu cherches à appâter ton père.

— À l'appâter ? a-t-elle répété en soufflant bruyamment par le nez. Ça alors, c'est vraiment n'importe quoi ! Comment est-ce que je pourrais l'appâter ? Il est mort !

J'ai laissé retomber ma main.

— Assieds-toi, ai-je dit en la dévisageant gravement.

— Pourquoi ?

— Fais ce que je te dis.

Un peu inquiète, elle s'est assise à la table en face de moi.

— Joe ? Tu me fais peur...

— Ils arrivent d'Oban, pour nous parler. Il s'est passé quelque chose.

— D'Oban ? Les policiers ?

J'ai soupiré.

— Angeline, tu t'imagines peut-être avoir vu ton père à la morgue, mais... ce n'était pas lui, ai-je lâché en posant mes mains sur les siennes. Ils ont comparé les ADN.

Elle a brutalement dégagé ses mains, pâle comme un linge.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce n'était pas lui. Ecoute, je sais que tu... je sais que tu aurais

voulu que ce soit lui, et je sais aussi pourquoi... mais ce n'était pas lui.

— Mon Dieu... a-t-elle murmuré en se prenant la tête entre les mains. Mon Dieu, tu es sérieux ? Tu es vraiment sérieux ? Ce n'était pas lui...

— Tu n'es pas la seule en cause, eux aussi avaient envie que ce soit lui, autant que toi. Mais, avec le recul, j'ai bien l'impression que toi et Danso, tous les deux, vous vous êtes raccrochés à la première branche venue.

Elle s'est mise à respirer profondément par le nez, le temps d'assimiler l'information. Lentement, très lentement, elle a levé les yeux vers la fenêtre de la cuisine, vers les rideaux qui bloquaient la lumière du matin. Puis elle a tourné la tête en direction de la porte fermée à double tour, au fond du couloir.

— Oh, non... a-t-elle dit, une main sur la gorge. Et on est barricadés ici, c'est ça ? C'est ça ? Barricadés ? Ils pensent qu'il va venir...

Je suis resté longtemps sans rien dire. Et je lui ai repris les mains.

— Ils seront ici dans deux heures. Il y a une voiture de police garée juste en face. Tout va bien se passer.

9

Depuis plusieurs jours, un ciel bouffi planait au ras des toits de Londres. Mais ce matin-là, juste avant le déjeuner, les nuages sont passés à l'offensive. Ils ont bombardé les rangs de petits pavillons mitoyens des quartiers nord d'énormes grêlons qui criblaient les toits comme des décharges de chevrotine, dansaient le pogo en pleine rue.

Nous ne parlions pas beaucoup, Angeline et moi, mais j'étais certain que nous pensions la même chose : Malachi était malin, il était capable de se faufiler par un conduit d'aération ou de cheminée, voire par un trou de souris. Elle avait allumé toutes les lampes, avait à nouveau regardé sous les lits et ouvert les placards.

Puis elle est allée s'asseoir dans le salon et a tenté de lire le journal, sans parvenir à se concentrer. De temps en temps, elle se relevait pour aller à la porte-fenêtre, écarter un pan de rideau et scruter le jardin gorgé de pluie.

— Je vois quelqu'un dans un arbre, m'a-t-elle dit à midi, le nez contre la vitre.

Je l'ai rejointe. Un policier, chaussé de bottes et vêtu d'un chandail bleu à épaulettes. En nous voyant, il nous a adressé un petit signe de la main, que nous lui avons vaguement rendu. Angeline a ensuite renoncé à surveiller le jardin. Elle a laissé les rideaux fermés.

Insuffisamment rassuré par les serrures des fenêtres, j'avais immobilisé les guillotines en position fermée en plantant des clous dans les glissières, puis condamné la boîte aux lettres avec du ruban de déménageur. Je suis monté dans le grenier muni d'une lampe-torche et j'ai déchiré mon jean à force d'y ramper pour examiner chaque tuile, chaque brique, chaque poutre, chaque rouleau moisissant de laine de verre, tandis que la grêle pilonnait le toit à quelques centimètres au-dessus de ma tête. On aurait dit que l'enfer tombait du ciel.

— La cave, ai-je dit au retour de mon inspection. Je vais vérifier la cave.

Angeline m'a regardé depuis le canapé où elle se rongait les ongles en surveillant la pendule d'un œil anxieux.

— Tu crois vraiment qu'il faut ? a-t-elle demandé en se levant précipitamment, puis en me suivant jusqu'à la porte de la cave. Tu ferais peut-être mieux de rester ici ? Ils vont arriver d'une minute à l'autre...

— Ce ne sera pas long.

J'ai descendu les marches branlantes en cherchant à tâtons le bouton de ma torche. Angeline attendait en haut de l'escalier que j'aie disparu dans l'obscurité. La porte du jardin était fermée de l'extérieur et j'avais calé la tondeuse devant, mais j'ai tout de même planté quatre clous supplémentaires dans le bois du cadre. Cela fait, je me suis assis sur un vieux fauteuil pliant, j'ai éteint ma torche et j'ai laissé l'obscurité m'envelopper la tête et les épaules. Ça sentait le moisi, le pétrole, et aussi une odeur plus ancienne, plus familière. En haut,

Angeline avait quitté le seuil pour se diriger vers la cuisine avec force grincements de plancher.

J'ai rallumé ma lampe et je l'ai pointée vers les solives côté cuisine ; l'oreille tendue, j'ai observé les infimes coulées de poussière qui se détachaient du plafond au gré de ses pas. Elle m'avait scié avec ses commentaires sur les ministres de la cure psychogénique. Elle ne s'en rendait pas compte, mais elle m'avait totalement scié. J'allais devoir persuader Finn de récupérer cette partie du manuscrit chez l'éditeur. J'ai fait redescendre mon faisceau jusqu'au pied du mur, puis je l'ai promené sur les renforcements qui s'avançaient jusque sous le jardin de devant. Tout était conforme à mes souvenirs, les monceaux de saloperies, les vagues reflets du congélateur. Étrange que rien n'ait changé là-dedans, alors qu'en haut, tout était tellement différent.

La sonnette a bourdonné. J'ai remonté l'escalier, j'ai éteint ma torche en refermant la porte de la cave d'un coup de pied, j'ai tiré le loquet.

— Les voilà, ai-je dit en m'approchant de la porte d'entrée.

J'ai allumé la lampe du perron et collé le visage à la vitre.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est nous ! a annoncé Struthers d'une voix forte, pour couvrir le tintamarre des grêlons. Et on regrette déjà le soleil d'Oban !

Après avoir retiré la chaînette, puis les verrous, j'ai ouvert la porte. Ils attendaient blottis l'un contre l'autre sur le perron, la mine transie et grave, les épaules saupoudrées de grêle. Dans la pénombre de la rue, derrière eux, une deuxième voiture de police était garée ; son gyrophare tournait paresseusement, et le chauffeur, assis de travers sur son siège pour nous observer, avait un coude sur le volant.

— Notre taxi depuis Heathrow, a expliqué Danso en suivant mon regard. J'avoue que je ne m'attendais pas à autant de coopération de la part de la Metropolitan Police, avec toutes les histoires qu'on entend...

Il a inspecté mon jardin de devant en regardant d'abord par-dessus son épaule droite, puis par-dessus la gauche. Il a ensuite jeté un coup d'œil au couloir, dans mon dos.

— Joe ? Je ne voudrais pas vous bousculer, fiston, mais il fait un peu

frisquet, dehors.

Je me suis effacé pour les laisser entrer, en reposant ma torche la tête en bas sur l'étagère.

Sitôt les policiers entrés, j'ai refermé les verrous. J'ai remis la chaînette et je leur ai fait face, le dos contre la porte.

— Il n'est pas mort. C'est ça ? Pas mort. Et vous savez où il est.

Struthers a opiné.

— On sait où il est.

— Ecoutez, a fait Danso en balayant l'entrée du regard. Est-ce qu'on pourrait... Je pense qu'on ferait mieux de s'asseoir pour discuter de ça.

Je lui ai jeté un regard noir, soudain en colère.

— Il est ici, c'est ça ? À Londres. Et ça fait plusieurs jours que vous le savez.

— Je pense, a répété Danso avec une lenteur et une fermeté qui lui ont permis de capter toute notre attention, à Struthers et à moi, qu'on ferait mieux de s'asseoir pour parler de ça.

Et, après avoir posé une main sur la porte du séjour :

— C'est par là ?

Nous sommes entrés dans le séjour, moi très énervé, Danso en traînant les pieds. Struthers, qui fermait la marche, a ostensiblement inspecté la pièce, écartant le rideau et lorgnant les voitures de police stationnées le long du trottoir.

— Jolie baraque, a-t-il dit en lâchant le rideau pour passer en revue mes affiches et mes plantes ternes. Faut dire que vous faites un joli métier.

— Ah, vous voilà, a dit Danso en faisant signe à Angeline, qui venait d'apparaître sur le seuil de la cuisine et s'essuyait les mains avec un torchon. Bonjour, mademoiselle. On vous a vue dans le journal de ce matin. Vous êtes célèbre.

— Bonjour, a-t-elle répondu avec un vague sourire, d'abord destiné à Danso, puis à Struthers. Bonjour.

— B'jour, a grommelé celui-ci, raide comme la justice, en dévorant

des yeux son pull décolleté, le scintillement d'un bijou sur sa gorge, ses cheveux maintenus par une barrette de manière à ce que ses petites boucles lui recouvrent à peine les oreilles. Comment va ?

— Bien. Oui, je...

Elle a dégluti en posant son torchon sur le plan de travail. Elle s'est avancée dans le séjour, a fait halte devant Danso.

— Ce n'était pas lui, alors ? Joe m'a dit ça. L'homme que vous m'avez fait voir, ce n'était pas papa.

Danso a glissé un coup d'œil à Struthers.

— On est désolés, mignonne, a répondu ce dernier avec un sourire triste. On est vraiment désolés de vous avoir infligé ça...

— Je suis désolée de m'être trompée.

— Non, a-t-il dit en secouant la tête. Il ne faut pas.

Pendant quelques secondes, tout le monde s'est regardé sans rien ajouter.

— Bon, a finalement lâché Angeline avec un haussement d'épaules empreint de lassitude, vous voulez peut-être boire quelque chose ?

Elle a montré du doigt mon meuble à alcools, la bouteille d'armagnac que Finn m'avait offerte pour mon dernier anniversaire.

— J'ai aussi du cognac. Ou bien du gin. Il y a du tonic au citron dans le frigo. Oakesy ne boit que de la Newcastle Brown Ale, et ça ne vous tentera sûrement pas.

— Merci, petite, mais on est en service, a répondu Danso en indiquant un des canapés. On peut ?

— Pardon. Bien sûr.

Struthers a ôté son manteau et l'a placé sur un bras du canapé. Il s'est assis lourdement puis il s'est mis à l'aise, les jambes tendues, et il a tapoté le rembourrage avec un hochement de tête approuvateur, comme un client en repérage dans un magasin de meubles.

Après avoir relevé les pans de son manteau, Danso s'est installé à son tour sur le canapé avec un petit grognement, à croire que le moindre changement de position le faisait souffrir.

— Joe, m'a-t-il dit, nous avons quelques questions à vous poser...

— Des questions à me poser ? Et si je vous en posais, moi, et que vous me répondiez ? Est-ce que Malachi est à Londres ?

— Si je vous donne l'assurance que vous ne risquez rien, vous me croirez ?

J'ai hésité.

— Je vous le dis : vous ne risquez absolument rien. Ni Angeline ni vous. Mais nous sommes obligés d'explorer une nouvelle voie dans notre enquête, et c'est là que vous intervenez. Accrochez-vous, fiston. Vous allez peut-être avoir l'impression qu'on tourne autour du pot...

— Sauf que pas du tout, a enchaîné Struthers en rebondissant sur mon canapé pour tester les ressorts. On va quelque part.

J'ai pris place sur l'autre canapé, en face d'eux, exaspéré. Il y avait un verre vide sur la table basse entre nous : le gin-tonic d'Angeline.

— Alors ? ai-je dit en croisant les bras avec un gros effort pour rester calme. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ecoutez, je sais qu'on a déjà discuté de tout ça en long et en large, a commencé Danso en se penchant en avant, les coudes sur les genoux, mais c'est encore cette histoire de voiture, voyez-vous. J'aimerais qu'on revienne en arrière et qu'on s'intéresse à nouveau à la voiture que vous avez vue dans le lotissement, le jour de l'agression de Lexie.

— La berline ?

— Parce qu'il se trouve que la version de l'officier de police chargé de votre surveillance est différente de la vôtre. Lui dit que dans un premier temps vous êtes arrivé par l'est. C'est-à-dire par la route qui borde le parc.

— C'est exact.

— Exact ?

— Ouais. Mais cette bagnole, je ne l'ai jamais vue à l'arrêt. J'ai bien réfléchi à ça, et j'en suis sûr.

Danso a soupiré.

— Joe, Joe... pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Vous ne nous avez

jamais dit que vous étiez arrivé par l'est.

— Ah bon ?

— Non. Vous nous avez dit que vous étiez rentré par la route principale et que vous aviez stoppé en face de la voiture de patrouille.

— D'accord, mais je...

Je me suis tu. J'ai rouvert la bouche, et je l'ai refermée.

— Et alors ? ai-je repris. J'avais oublié. Qu'est-ce que ça change ?

— Ça signifie que quand vous êtes arrivé par la route principale, vous étiez déjà passé par la maison.

— Oui. Enfin, je veux dire, non, je ne suis pas entré. Non. Je me suis juste arrêté devant. Sans descendre de voiture.

— Joe ? est intervenu Struthers, lui aussi penché en avant, les coudes sur les genoux comme Danso. Vous vous rappelez notre petite virée sur Cuagach ?

Mes yeux ont fait la navette entre lui et Danso.

— Ouais, ai-je répondu avec méfiance. Pour voir les corps. Pourquoi ?

— Vous vous rappelez quand je vous ai demandé si vous étiez allé dans la chapelle ? Et que vous m'avez répondu : « Juste cinq minutes, pour prendre des photos » ? Je suppose que, depuis, vous ne vous êtes pas souvenu d'un autre événement qui se serait passé là-dedans ?

— D'un autre événement ?

— Un événement susceptible d'avoir laissé votre empreinte ADN ?

— Non. Seulement des traces de doigts. Je vous l'ai déjà dit, peut-être quelques traces de doigts. On arrive à obtenir de l'ADN à partir des empreintes digitales, maintenant ?

— Je pense plutôt à du sang. Vous vous souvenez de notre trente et unième victime ? De ce petit bout de peau, avec des poils, qu'on a retrouvé par terre ? Du sang ?

— Du sang ? ai-je lâché, les yeux écarquillés, totalement largué. Non. Pas de sang, non.

— Il ne s'est rien passé qui puisse avoir laissé sur place des traces de

sang, de poils et de peau vous appartenant ? Une chute, par exemple ? Parce que l'ADN de la trente et unième victime... Vous vous souvenez, dans la chapelle ? Eh bien, c'est le vôtre, Joe.

— Quoi ?

— Votre ADN. Vous êtes notre trente et unième victime. Et vous vous souvenez de cette porte de placard fissurée, à l'Hôtel des Viols ?

Incrédule, j'ai levé les mains en me tournant vers Danso.

— Minute, minute... Où voulez-vous en venir ?

— Excusez-moi, a dit Struthers. J'ai l'impression que vous ne m'avez pas bien entendu... alors, on va réessayer. Cette porte de placard fissurée, à l'Hôtel des Viols ? Vous vous souvenez de la façon dont c'est arrivé ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous avez expliqué à mon patron que vous l'aviez abîmée pendant une dispute avec votre femme. Cette dispute a eu lieu quand ?

— Attendez, ai-je riposté en vrillant un doigt sur Struthers. À moi de me répéter : où voulez-vous en venir, bordel de merde ? On a retrouvé mon ADN dans cette chapelle, et alors ? Le jour où Dove m'a laissé sur le carreau, j'ai été transporté quelque part. Vu que j'étais dans le cirage, il se peut qu'ils m'aient mis dans la chapelle, je n'en sais foutre rien... mais quel rapport avec ce putain de placard ?

— Arrêtez de me montrer du doigt. Baissez la main.

— J'ai dit : quel rapport avec ce putain de placard ?

Danso s'est éclairci la gorge.

— Ça suffit, est-il intervenu en levant les yeux sur moi. J'aurais préféré que ça se passe différemment, mais s'il vous plaît, baissez votre main.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Votre main, s'il vous plaît, Joe.

J'ai lentement baissé la main en lui demandant, les yeux réduits à deux fentes :

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

— Je suis désolé.

Danso a fouillé dans sa poche et, tout en refusant de croiser mon regard, en a sorti sa carte de police, qu'il a déposée devant moi sur la table basse.

— Vous savez qui je suis, mais bon... on va officialiser tout ça. Je suis le sergent inspecteur Danso et je vais vous lire vos droits, monsieur Oakes, au titre de l'article quatorze du Code de procédure criminelle écossais, loi de 1995.

— Me lire mes droits ?

— Vous allez être interrogé sur une série de meurtres commis en Argyllshire entre août et novembre 2005, dans lesquels nous vous soupçonnons d'avoir été impliqué.

Il a rempoché sa carte avant d'ajouter :

— Vous n'êtes pas tenu de répondre à nos questions, mais si vous le faites, sachez que tout ce que vous dites pourra être retenu contre vous.

C'est une blague, ai-je pensé en le dévisageant. Ça doit être l'idée qu'ils se font de l'humour... Hé, Danso, mon père, c'est quoi, ce gag ?

Je me suis tassé au fond du canapé.

— Non, ai-je dit en les observant l'un après l'autre. Non. C'est une blague.

— Nous agissons dans le cadre de la loi écossaise, Joe, en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés hors de notre juridiction, et ça veut dire que vous êtes en état d'arrestation. Si je tenais à être strict, j'ajouterais que vous n'avez même pas droit à un avocat, mais je vous épargnerai ça.

— On pourrait vous cuisiner pendant quatre heures. Imaginez un peu : rien que vous et moi, en tête à tête pendant quatre heures, a ajouté Struthers en haussant les sourcils. Je ne sais pas pour vous, mais moi, ça me plairait bien.

— Allez vous faire foutre, ai-je répliqué en partant d'un rire faible. Arrêtez vos salades.

Je les ai étudiés de plus belle, espérant toujours voir poindre un

sourire, un clin d'œil, genre « Haha ! On t'a bien eu ! ».

— Laissez tomber vos conneries. C'était marrant au début, mais là, ça devient lourd.

Danso me fixait gravement, un voile sur les yeux. Struthers a ricané en croisant les bras sur sa poitrine, comme s'il cachait une arme. J'ai repensé aux gyrophares qui clignotaient silencieusement dans la rue, et une douleur sourde a explosé sous mes côtes. Ils étaient là depuis ce matin, mais pas pour nous protéger. Pour m'empêcher de quitter la maison.

Angeline m'a pris le bras et se l'est passé autour des épaules pour pouvoir enfouir son visage au creux de ma poitrine. Je lui ai mis une main sur la nuque et je l'ai serrée contre moi sans quitter Struthers des yeux. Jamais je n'avais autant haï quelqu'un.

— Alors ? ai-je grondé. Je vous conseille de vous expliquer...

— Vous ne les aimiez pas trop, les ministres de la cure psychogénique, hein ? a-t-il déclaré, le regard froid, en sortant de sa poche un carnet et un stylo. On en a parlé avec votre éditeur ce matin. Il nous a dit que vous...

— Je n'étais même pas sur cette putain d'île quand il a tué tous ces gens !

— Ouais. C'est bien le problème. Malachi n'a pas « tué tous ces gens ».

— Oh, s'il vous plaît, à quoi vous jouez, encore ? Bien sûr que si !

Struthers et Danso ont échangé un regard. Danso a resserré les pans de son manteau et les a lissés, de haut en bas.

— Joe, m'a-t-il dit d'une voix sourde, il n'a pas pu faire le coup.

— Il n'a pas pu... ?

— Non. Il était déjà mort.

J'ai senti le sang quitter mon visage.

— Eh oui, a poursuivi Danso. Il était mort depuis une bonne semaine.

— Quoi ? s'est écriée Angeline, toujours dans mes bras, relevant la tête et s'essuyant les yeux. Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Il était déjà mort quand ça a pété, a renchéri Struthers. Vous aurez droit à toute la démonstration scientifique au procès. On a fait venir une espèce de foldingue barbu de l'université d'Édimbourg, un type qui ne vit que par et pour les insectes. À ce qu'il paraît, l'hiver précoce qu'on a eu à Argyll était un vrai jackpot pour les entomologistes du labo, qui...

— C'est bon, est intervenu Danso. On ne va pas non plus lui servir notre dossier sur un plateau !

Mais Struthers s'est penché un peu plus en avant en me souriant, façon pitbull tirant sur sa laisse.

— Ouais, il paraît qu'il y a des trucs que les insectes ne peuvent pas faire sur un cadavre quand il fait aussi froid. Moi, vous voyez, jamais je m'en serais douté. J'en avais jamais entendu parler, mais il semblerait que certaines bestioles arrêtent de pondre des œufs si la température descend trop. Vous voyez, s'il avait cassé sa pipe après le massacre de la chapelle, il n'aurait pas eu...

— Ça va, a dit Danso. On arrête.

— Où était-il ? a interrogé Angeline en se redressant.

— Sur l'île, mademoiselle. Près de chez vous. C'est les gars du nettoyage qui l'ont retrouvé. En évacuant les déchets chimiques. Et cette fois, on sait que c'est lui. L'ADN colle. Ouais... a-t-il ajouté en me regardant, les joues en feu. Quelqu'un l'a balancé la tête la première dans une galerie de mine, et on a retrouvé les empreintes de votre ami un peu partout. Il a aussi pris des photos du cochon. C'est encore son éditeur qui nous l'a dit. Un vrai collectionneur...

— Attendez, ai-je contré d'un ton aussi pondéré que possible, ça ne tient pas la route : Malachi a été vu après le massacre. À Loch Avich, pour commencer.

Struthers a secoué la tête.

— L'ADN de la cabane ne colle pas.

— Ne colle pas ?

— Non. C'était un SDF. Dove était déjà mort. Et du coup, tout s'explique. Ce qui était curieux, c'est qu'alors qu'il nous était signalé aux quatre coins de la région, on n'ait pas retrouvé une seule preuve de

son passage dans l'Argyllshire de tout le mois de septembre.

— Pas une seule ?

— Exact. C'est bizarre, mais c'est comme ça. On a fini par choper les gars qui avaient piqué la Vauxhall sur le parking de l'hôtel Crinian. Des petits branleurs de Glasgow, comme je l'ai toujours cru.

Angeline a émis un petit grognement et fait mine de se lever, toute tremblante. Son visage était baigné de larmes, sa tête dodelinait un peu. Elle a tendu les bras pour rétablir son équilibre, comme si elle allait se sentir mal, et Struthers s'est instantanément retrouvé debout. Il l'a retenue par les coudes et l'a aidée à se rasseoir sur le canapé.

— Là, petite. Là...

Elle a passé un certain temps à me fixer avec insistance, en respirant profondément, les mains sur les tempes, comme saisie d'une illumination.

— Tu ne l'aimais pas, a-t-elle marmonné. Tu ne l'as jamais aimé. Eux non plus, tu ne les aimais pas. Les Garrick, tu m'as dit que tu te méfiais d'eux.

— Quand est-ce que je t'ai dit ça ?

Elle s'est tournée vers Danso, implorante, les yeux mouillés de larmes.

— Je peux m'en aller, s'il vous plaît ? Il n'est pas question que je reste dans cette... dans cette maison avec... lui !

Un grondement sourd, rageur est monté de sa gorge. Elle a tendu le pied droit, et la pointe de son escarpin m'a violemment heurté le mollet.

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? a-t-elle hurlé.

— Va te faire foutre, ai-je riposté en tendant le bras pour l'empêcher de récidiver. Va te faire foutre !

— Hé là ! Hé là ! Allons, doucement...

Elle a tenté de m'envoyer un nouveau coup de pied, mais Struthers s'est interposé et l'a retournée en lui tenant les joues, pour la forcer à le regarder. Secouée de sanglots incontrôlables, elle s'est essuyé le nez.

— Je ne veux plus de ça, petite. Vous m'entendez ?

— Laissez-moi m'en aller... Je veux partir ! Je refuse de rester ici avec lui !

— Callum ? a fait Danso en indiquant la porte à Struthers. Vous êtes formé à la liaison avec les familles, n'est-ce pas ? Emmenez-la. Vous avez quelque part où aller, mademoiselle ?

— Non !

— Personne à aller voir ?

Alors qu'elle secouait la tête de plus belle, une idée lui est venue. Elle s'est essuyé les yeux de la paume et a inspiré profondément pour endiguer les soubresauts de sa poitrine.

— Si. Paul. Lui, je pourrais aller le voir.

— Paul ? ai-je répété. C'est qui, celui-là ?

Elle m'a jeté un regard plein de mépris.

— Tu ne t'es même pas donné la peine de chercher à connaître son nom.

— Ce photographe de mode à la con ? C'est ça ? Et depuis quand est-ce que vous êtes comme cul et chemise, tous les deux ?

— Assez ! a coupé Danso en tendant le bras vers la rue. Emmenez-la, Callum. On se retrouvera au commissariat central de West End.

Pendant que Struthers aidait Angeline à se relever, le globe tiède et crémeux de son sein droit est brièvement apparu dans le décolleté de son pull, pour disparaître à nouveau dès qu'elle s'est redressée. Elle a ramené une mèche derrière son oreille en prenant soin d'éviter mon regard. J'étais muet, paralysé. Mon cœur battait la chamade.

Une galerie de mine. Balancé dans une galerie de mine.

— On l'a retrouvé sous une carcasse ? ai-je demandé à Danso d'une voix lointaine, en la regardant s'éloigner.

Elle s'est laissé guider vers la porte. Ils ont fait halte dans l'entrée, le temps pour Struthers de lui trouver un manteau dans la pile et de lui demander si elle avait besoin de prendre son sac à main, des clés, un téléphone. Je baignais dans un flot d'irréalité. J'avais l'impression qu'une créature venimeuse, surgie d'un autre temps, venait de plaquer ses lèvres contre les miennes et me faisait silencieusement du bouche-

à-bouche.

— Une carcasse d'animal ? ai-je insisté. De cochon ?

— Je dois admettre que, pour masquer l'odeur d'un cadavre, c'était assez bien vu...

— C'est ça. Un cochon mort. Pour couvrir l'odeur. Et mes empreintes... Elles étaient...

Je n'ai pas pu poursuivre. Struthers avait fait sortir Angeline par la grande porte, la guidait le long de l'allée. Il ne la tenait plus par le coude mais l'enlaçait aux épaules. Elle marchait le corps incliné de son côté, en se laissant aller contre son torse. Je me suis brièvement retrouvé sur Cuagach, sous un vent glacial, et elle, de sa petite voix grêle : « Empêche-le de me fixer... »

— Vous les avez retrouvées sur un fût chimique, c'est ça ? Mes empreintes ? C'est là qu'elles étaient ?

— J'ai un dossier à boucler, Joe. Vous me comprenez. Ce qu'on va faire, maintenant, c'est vous emmener à Salisbury Road et vous interroger...

— Mais c'est bien là. C'est là qu'elles étaient ? Mes empreintes ? Un fût chimique... ai-je répété en me levant, puis en m'éloignant vers l'entrée dans une sorte de transe. Un fût chimique coincé dans l'ouverture...

— Vous allez devoir rester ici, Joe. Jusqu'à l'arrivée des renforts.

Face à mon refus d'obtempérer, il a haussé le ton :

— Vous êtes en état d'arrestation, Joe ! En état d'arrestation !

J'ai ouvert la porte à la volée. Dans la pénombre de la rue, le gyrophare bleu tournait toujours, projetant sur les façades des ombres filantes. Struthers, debout à côté d'une des voitures de police, venait de refermer la portière sur Angeline. Je me suis élancé dans l'allée pendant qu'il contournait l'auto puis y pénétrait à son tour. Les pas de Danso crissaient derrière moi. J'ai ouvert le portail et je me suis précipité vers la voiture.

— Hé ! ai-je hurlé en secouant comme un fou la poignée de portière.

Toi ! Angeline !

J'ai tambouriné à la vitre.

— Ouvre-moi ! Ouvre cette putain de portière !

Du coin de l'œil, j'ai vu des uniformes sauter à bas de l'autre bagnole de flics. Le souffle de Danso se rapprochait dans mon dos.

— Joe... a-t-il ahané. Allez, fiston !

— Ouvre cette portière ! ai-je beuglé.

Le chauffeur m'a décoché un coup d'œil nerveux — un bref reflet de prunelle sous sa visière — puis a desserré son frein à main et enclenché la première. Struthers, penché en avant, l'a incité à démarrer.

— Non ! Bande d'enculés !

J'ai planté mes ongles dans la rainure de la portière et crié à Danso, qui venait de poser ses mains sur mes épaules :

— C'est pour elle que j'ai coincé ce putain de fût dans la galerie !

Les veines de mes tempes se sont dilatées. J'ai de nouveau cogné à la vitre.

— Angeline, ouvre-moi, bordel ! ai-je hurlé dans un torrent de postillons. Angeline ! Salope ! Putain de salope ! Espèce de diablesse !

Soudain, dans une bouffée d'air tiède, la vitre électrique s'est mise à descendre et le visage d'Angeline m'est apparu peu à peu. Tout le monde, dans la rue, s'est figé. Le chauffeur a arrêté son moteur et Struthers s'est laissé aller en arrière d'un coup de reins.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? a-t-elle demandé en se penchant vers moi. Qu'est-ce que tu as dit, là, tout de suite ?

Elle avait l'haleine rance, comme si quelque chose lui sortait des entrailles.

— J'ai dit « espèce de diablesse » !

— Joe, a-t-elle soufflé en levant une main vers ma joue. Joe. Tu ne crois pas au diable. Tu ne crois ni à la possession ni au mal. Tu me l'as dit toi-même.

— Tais-toi ! Ta gueule !

Surgis de nulle part, des bras puissants m'ont ceinturé, en me

bloquant les mains derrière le dos. Quelqu'un me palpait, fouillait mes poches. À force de me débattre, je me suis cogné la jambe contre la portière ; une casquette a volé dans le caniveau.

— Putains d'enfoirés !

— Joe, quoi que tu aies fait, m'a-t-elle glissé, les yeux à nouveau pleins de larmes, en assistant à mes contorsions d'un air navré, je ne t'en veux pas. Tâche de t'en souvenir : je ne t'en veux pas.

Elle s'est laissée aller en arrière sur la banquette, la vitre électrique est remontée en douceur jusqu'à se refermer devant son visage. J'ai cessé de gigoter pour l'observer. Elle a croisé ses jambes gainées de nylon, et Struthers a baissé le menton pour se rincer l'œil. Après un bref flottement, le chauffeur a redémarré et l'auto s'est lentement éloignée du trottoir. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru voir une forme lovée, sombre, comme une fumée ou un esprit, s'en détacher et rester en suspens au ras du toit, puis le chauffeur a atteint le bout de la rue, ralenti, actionné son clignotant, et la voiture a bifurqué en me laissant planté devant chez moi, entre deux policiers, réduit à assister à sa disparition.

REMERCIEMENTS

Merci à toute l'équipe de Transworld, et en particulier à mon éditrice, Selina Walker, pour sa disponibilité de tous les instants, ainsi qu'à Patrick Janson-Smith (continue d'essayer, PJS, et je pourrais bien te pardonner un jour d'avoir quitté Transworld).

A Jane Gregory, pour avoir été mon rocher – un rocher intelligent, flamboyant, qui plus est aux cheveux roux. Un grand bravo aussi à l'équipe de Hammersmith : Anna, Claire, Emma, Jemma et Terry.

Je remercie également tous ceux de la police du Strathclyde : les inspecteurs Dee Bradbury et Gary Brown, qui ont réussi à me faire une petite place entre grossesses et enquêtes criminelles, et le sergent Allan Derrick (le roi du xylophone). Le docteur Awny Lutfy (pathologie légale), de la Dumfries and Galloway Royal Infirmary ; les sœurs Rosalyn Bonner et Jackie Iverson, avec une mention toute particulière pour l'infirmière Breeda McCahill, du service des grands brûlés de la Glasgow Royal Infirmary. Le docteur Richard Spicer (chirurgie), du Bristol Royal Hospital for Children, pour ses éclaircissements sur les excroissances sacro-coccygiennes et leurs complications, et l'expert ès explosifs David Hargreaves, pour ses explications détaillées sur la façon de tout faire sauter. Merci à Minette Walters, qui m'en a appris plus long en quatre jours sur l'industrie éditoriale que je n'en savais au bout de huit ans, et surtout j'embrasse bien fort Mairi Hitomi, qui, non contente d'être ma meilleure pote, m'a également initiée à l'argot glasvégien.

Merci encore à ma mère, mon père et mon petit frère ; à Jim Brooks ; à Broo Doherty ; à Simon Gerard ; à Pat Mallows (le roi du site Web) ; à Murf et Margaret ; à Karin Slaughter ; à Gilly Vaulkhard ; aux Downing, aux Laydon, aux Head, aux Robert.

Un bravo très spécial à tous ceux du mastère d'écriture créative de Bath Spa (et en particulier Tracy et Richard), à toute la bande

d'Appletree et aux mamans sexy de Larkhall : Helen, les deux Kate, Konny, Mel, Ness, Olivia, Rebecca.

Et par-dessus tout : mon amour et un merci qui n'en finiront jamais à toi, Keith, ainsi qu'à notre petite fille, Lotte Genevieve.

[1] Le *firth* est l'équivalent écossais du fjord Scandinave. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

[2] « Eco-village » écossais, réputé notamment pour la taille de ses légumes biologiques, pourtant cultivés sous un climat difficile.

[3] Allusion à « Poor Scouser Tommy », chant de supporters du Liverpool Football Club.

[4] Le Home Office Large Major Enquiry System est un système permettant de convertir en données informatiques tous les éléments recueillis pendant les enquêtes autour des crimes majeurs, en vue de développer l'automatisation des processus d'investigation.

[5] « Toujours vigilant », devise de la police écossaise.

[6] Peintre britannique, née sans bras.

[7] Mannequin et actrice, amputée des deux jambes.